This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

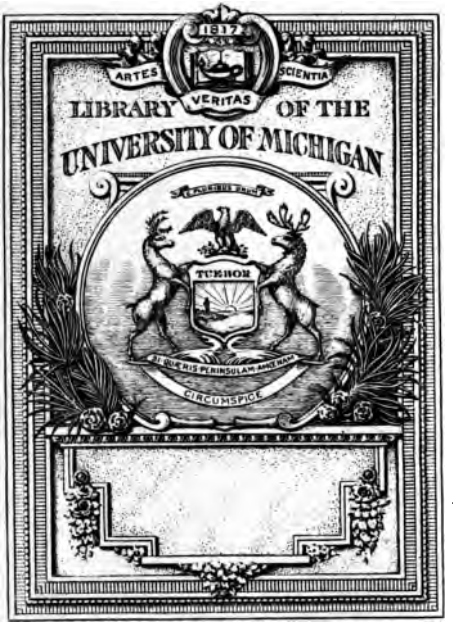
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

CATÉCHISME SPIRITUEL DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE,

Composé par le R. P. J. J. SURIN, de la Compagnie de JESUS;

Nouvellement revu & corrigé par le P. T. B. F. de la même Compagnie.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, entre la rue du Plâtre et celle des Noyers, près St.-Yves.

A EVREUX,

Chez J. J. L. ANCELLE, Imprimeur-Libraire.

M. DCCC. I.

BX
2350.5
.S95
1801

v.2

730905-190

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome II.

PREMIERE PARTIE.

CHapitre I. *De l'homme spirituel*, pag. 1
Chap. II. *Des obstacles à la perfection.* 9
Chap. III. *Des obstacles particuliers que les personnes séculieres trouvent à leur perfection.* 16
Chap. IV. *De l'aveuglement de l'ame.* 21
Chap. V. *De l'empressement du cœur.* 27
Chap. VI. *De la gourmandise.* 33
Chap. VII. *De l'avancement en esprit.* 40
Chap. VIII. *Du relâchement.* 46

SECONDE PARTIE,

Où l'on traite de plusieurs vertus et de plusieurs saintes pratiques qui regardent l'intérieur de l'homme.

CHap I. *de l'Oraison.* 52
Chap. II. *De l'humilité.* 60

Chap. III. *De la patience.* 69
Chap. IV. *De la pauvreté.* 74
Chap. V. *De la chasteté.* 82
Chap. VI. *De l'obéissance.* 88
Chap. VII. *Du zele.* 95
Chap. VIII. *De la liberté d'esprit.* 101
Chap. IX. *De la connoissance de J. C.* 108

TROISIEME PARTIE,

Des Fonctions Apostoliques.

Chap. I. *De la Prédication.* 115
Chap. II. *De la direction des ames.* 126
Chap. III. *De la conversation Apostolique.* 135
Chap. IV. *Du secours qu'il faut donner aux ames par le moyen de la Confession.* 142
Chap. V. *Du secours qu'on doit donner aux personnes qui font la retraite, pour vacquer aux exercices spirituels.* 148
Chap. VI. *Des secours qu'il faut donner au peuple dans les Missions.* 156
Liste des matieres qu'on doit traiter dans les Missions. 159
Chap. VII. *De la réduction des hérétiques.* 168
Chap. VIII. *Des secours qu'il faut donner aux malades et aux mourans.* 184

QUATRIEME PARTIE,

Où l'on donne des instructions à plusieurs personnes de diverses conditions.

CHap. I. *Du devoir des Prêtres.* 188
Chap. II. *Du devoir des Magistrats.* 193
Chap. III. *Du devoir des Supérieurs.* 197
Chap. IV. *Du devoir des Peres de famille.* 204
Chap. V. *Du devoir des Veuves.* 209
Chap. VI. *Du devoir des Vierges.* 213
Chap. VII. *Du devoir des jeunes hommes.* 218
Chap. VIII. *Du devoir de ceux qui gagnent leur vie en exerçant quelque profession.* 222

CINQUIEME PARTIE,

Où l'on traite de la réformation de l'homme, faite par la grace.

CHap. I. *De la réformation de l'homme dans son corps et dans ses membres.* 227
Chap. II. *De la réformation de l'homme dans les sens.* 232

Chap. III. *De la réformation de l'homme dans l'imagination.* 238
Chap. IV. *De la réformation de la mémoire.* 243
Chap. V. *De la réformation de l'entendement.* 250
Chap. VI. *De la réformation de la volonté.* 256
Chap. VII. *De la réformation du fond de l'ame.* 260

SIXIEME PARTIE,

Où l'on traite de la réformation des passions.

Chap. I. *De la réformation de l'amour.* 267
Chap. II. *De la réformation de la haine.* 274
Chap. III. *De la réformation du desir.* 281
Chap. IV. *De la réformation de la répugnance ou de l'aversion.* 285
Chap. V. *De la réformation de la joie.* 291
Chap. VI. *De la réformation de la tristesse.* 297
Chap. VII. *De la réformation de la hardiesse ou courage.* 303
Chap. VIII. *De la réformation de la crainte.* 309

Chap. IX. *De la réformation de la colere.* 315
Chap. X. *De la réformation de la honte.* 321
Chap. XI. *De la réformation de la compassion.* 326

SEPTIEME PARTIE,

Où l'on traite des actions ordinaires, qui partagent la vie de l'homme spirituel.

Chap. I. *De l'Oraison.* 332
Chap. II. *De l'examen de conscience.* 343
Chap. III. *De la Confession.* 348
Chap. IV. *Questions sur la Confession.* 359
Chap. V. *De la Communion.* 363
Chap. VI. *De la communion des moins parfaits.* 368
Chap. VII. *De la communication avec le Pere spirituel.* 374
Chap. VIII. *De la nourriture du corps.* 381
Chap. IX. *Des habits.* 385
Chap. X. *De la conversation.* 392
Chap. XI. *Des divertissemens.* 398
Chap. XII. *Des maladies.* 404
Chap. XIII. *De l'étude des Lettres.* 408
Chap. XIV. *Des amitiés.* 415

HUITIEME PARTIE,

De quelques Points qui regardent la perfection de l'ame.

Chap. I. *Du recueillement.* 421
Chap. II. *Du vrai Religieux.* 428
Chap. III. *De la conservation des Ordres Religieux.* 436
Chap. IV. *De la vie mixte.* 445
Chap. V. *De la prudence.* 455
Chap. VI. *De l'activité naturelle.* 462
Chap. VII. *Du renouvellement de l'esprit.* 470
Chap. VIII. *De l'homme intérieur.* 479
Chap. IX. *De la présence de Dieu.* 489

Fin de la Table du dernier Tome.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

PREMIERE PARTIE,

CHAPITRE PREMIER.

De l'Homme spirituel.

D. *QUel est l'homme spirituel?*

R. C'est celui qui ne suit point les maximes de la nature, ni les inclinations des sens; mais qui se conduit par la raison, et qui marche selon l'esprit.

Quelles sont les maximes de la nature?

Il y en a plusieurs; en voici quelques-unes: aimer ses aises; ne vouloir rien souffrir de la part d'autrui; chercher en tout ses intérêts; prendre tou-

jours le meilleur, lorsqu'il est permis de choisir. La plupart des hommes conformant leur vie à ces maximes, prennent de fausses idées, qui les empêchent d'être intérieurs, et qui les détournent de la vertu. Leurs erreurs roulent ordinairement sur trois points. Ils se persuadent faussement, 1.° Que les affronts sont de grande conséquence, et qu'il n'en faut dissimuler aucun. 2.° Qu'il faut avoir grand soin de la conservation de la santé et de la vie. 3.° Qu'il faut se ménager des appuis et des ressources, et se pourvoir de tout ce qui est nécessaire pour mener une vie douce.

L'homme spirituel a des idées et des vues bien différentes. Résolu de contrarier en tout la nature, et de ne la laisser jamais en repos, il compte pour rien les affronts, et croit qu'ils ne font tort qu'à ceux qui s'en mettent en peine : il fait peu de cas de sa santé ; il l'expose volontiers pour le service de Dieu, s'abandonnant aux soins de la Providence, comme doit faire celui qui s'est fait esclave de Jesus-Christ, et des ames qu'il a rachetées. Il ne compte ni sur la sagesse humaine, ni sur l'amitié des créatures, ni sur les richesses,

ni sur tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie ; mais se confiant en Dieu seul, il tâche de s'affranchir de tout soin, de toute attache, de toute inquiétude, pour s'établir dans une disposition toute contraire à celle de ce riche qui se disoit à lui-même : *Tu as des biens en abondance pour plusieurs années.* Luc. 12. v. 19

L'honneur, la santé, les douceurs de la vie, voilà ce qui occupe les enfans du siecle, ce qu'ils cherchent avec empressement, ce qu'ils appréhendent de perdre ; tandis que les enfans de lumiere, qui sont les vrais spirituels, ne daignent pas y faire attention.

C'est en méprisant ces avantages, qu'ils s'élevent au-dessus de la nature, qu'ils la foulent, pour ainsi dire, aux pieds ; afin de ressembler à Jesus-Christ, dont les exemples et les maximes tirent l'homme de sa bassesse, pour le faire vivre en Dieu d'une vie surnaturelle.

Nous ne prétendons pas néanmoins blâmer un soin modéré de conserver sa réputation et sa santé, et de pourvoir aux besoins de la vie : ce que nous condamnons, c'est l'affection et l'empressement pour ses biens naturels :

parce que cette affection et cet empressement dégénerent bientôt en passion, comme nous le voyons dans les mondains, qui sont presque toujours ou transportés par l'ambition, ou abattus par la défiance, et qui ne peuvent s'élever aux objets surnaturels, parce que leur foi est trop foible.

Il faut donc qu'un disciple de Jesus-Christ ait un courage supérieur à tout ce qu'inspire la nature, et qu'il soit déterminé à faire tout le contraire de ce que font la plupart des hommes, à chercher ce qui l'incommode; à souffrir sans se plaindre, tout ce qui lui vient de choquant de la part des autres; à mépriser ses intérêts particuliers; et lorsqu'il lui est permis de choisir entre plusieurs choses, à prendre toujours la plus contraire aux inclinations des sens.

Quelles sont ces inclinations des sens, que l'homme spirituel ne doit pas suivre?

On les connoît aux effets qu'elles produisent dans ceux qui en sont dominés. Le premier, est un trop grand soin de leur corps, et une attention continuelle à tout ce qui regarde le manger, le coucher, le vêtement et l'habitation. Ils y pensent sans cesse; ils en parlent

volontiers ; ils se piquent de connoître ce qu'il y a de meilleur et de plus délicat en ce genre, et appellent heureux ceux qui en sont pourvus. Le second, est une extrême horreur de la souffrance ; ils se tiennent en garde contre les maux les plus légers, et contre les moindres douleurs ; ils ne veulent point entendre parler de pénitence ; et ils ne peuvent comprendre, qu'on puisse être ennemi de soi-même jusqu'à mortifier sa chair. Le troisieme, est un soin particulier des choses qui sont à leur usage, et une attache excessive à tout ce qui sert à l'entretien et au plaisir de leur corps : il faut que tout vienne à propos, et que tout soit d'un certain goût. Ce n'est pas toujours par sensualité qu'ils en usent de la sorte ; c'est bien souvent faute de confiance en Dieu, et par une crainte excessive de tomber malade. Ils ont pour leur santé une attention infinie, qui va jusqu'à la superstition ; le changement des saisons, le moindre vent qui souffle, la plus légere altération qu'ils apperçoivent dans l'air, ou dans leur corps, les allarme.

L'homme spirituel ne s'abaisse point jusqu'à faire ces réflexions : que son

corps soit à son aise, ou qu'il souffre, il ne daigne pas y faire attention ; il prend indifféremment tout ce qu'on lui présente ; s'il a quelque inclination, c'est à maltraiter son corps, qu'il regarde comme un ennemi digne de toute sa haine ; et il n'oublie jamais ce que dit saint Paul : *Que la prudence de la chair donne la mort.* De là vient son amour pour la pénitence, et le soin qu'il prend de matter sa chair, non seulement en lui refusant tout ce qui pourroit la flatter, mais encore en l'affligeant par les jeûnes, par les veilles et par toutes les saintes austérités où la grace porte, et que les Disciples de Jesus-Christ embrassent volontiers, parce qu'ils ne sçauroient vivre sans participer à la Croix et aux douleurs de leur divin Maître.

Ad Rom 8. 7. 6.

Pour ce qui regarde leur santé, ils aiment mieux s'exposer à quelques incommodités, que de prendre, pour les éviter, les gênantes précautions que prennent les personnes sensuelles. Et ils en usent de la sorte, parce qu'ayant fait à Dieu le sacrifice d'eux-mêmes, de leur corps et de leur vie, ils sont bien aises de lui en abandonner le soin, parce que leur amour pour la croix fait qu'ils

ne craignent point les peines et les incommodités de la vie ; et enfin parce que la disposition de leur esprit toujours élevé aux objets surnaturels, et leur amour pour Jésus-Christ, ne leur permettent pas de s'assujettir à des soins si bas, au delà de ce que la nécessité et la droite raison exigent.

Qu'est-ce que se conduire par la raison, et marcher selon l'esprit ?

C'est se fonder sur des principes fort supérieurs à ceux qui font agir les hommes charnels. Ceux-ci ne s'occupent que du présent, ils ne songent qu'à s'établir sur la terre, et ils donnent tous leurs soins et toutes leurs affections aux biens périssables. Ils font grand cas des avantages naturels, de la naissance, du talent de la parole, de la science, de la dextérité dans les affaires, et ils regardent avec admiration ceux en qui se trouvent ces avantages. Ils déférent beaucoup aux discours et aux jugemens des hommes ; et comme ils cherchent à leur plaire, ils se laissent ordinairement dominer par une lâche complaisance.

La conduite de ceux qui marchent selon l'esprit, est bien différente. Premièrement, ils méprisent tout ce qui

est sujet au tems ; ils ne perdent jamais de vue l'éternité ; ils donnent tous leurs soins et toutes leurs pensées à l'affaire du salut, et comptent pour rien toutes les autres. Et comme *ils considerent, non les choses visibles, mais les invisibles ;* comme ils sont pleins de l'avenir, et qu'ils fondent sur la foi, leurs prétentions, leurs desseins, et toute leur conduite ; on leur donne avec raison le titre d'hommes spirituels. Secondement, ils n'ont de l'estime et de l'amour que pour les véritables biens, qui sont de l'ordre surnaturel : les plus grands avantages du siecle, et les plus belles qualités naturelles, séparées de la vertu, leur paroissent comme de la boue. C'est en donnant ainsi aux choses le rang qu'elles doivent avoir, qu'ils domptent l'orgueil de la nature, et qu'ils se disposent à une vie purement spirituelle. Ils ne voyent que Dieu qui mérite leur estime ; l'idée qu'ils en ont, absorbe toutes les autres : ils ne sçauroient parler avec éloge de ce qui est naturel, à moins qu'il ne contribue au service de celui qui leur est seul toutes choses. Un troisieme devoir de l'homme spirituel, c'est de n'envisager en toutes choses que l'intérêt et la volonté

2d Cor. 4. v. 18

de Dieu, de rapporter tout à cette fin, sans se laisser jamais conduire par d'autres motifs. C'est ainsi qu'il se met au nombre des adorateurs que *le Pere cherche*, c'est-à-dire, *qui l'adorent en esprit et en vérité.* Joan. c. 4. v. 23.

Qu'est-ce qu'adorer Dieu en esprit et en vérité?

C'est s'élever par la foi au-dessus des objets créés, qui ne sont qu'illusion et que mensonge : c'est servir Dieu pour l'amour de lui-même, et non pour les goûts sensibles qu'on trouve dans son service : c'est chercher sa plus grande gloire, avec une intention droite et sincere, et avec un desir ardent de voir sa volonté accomplie en toutes choses. Lorsqu'un homme en est venu là, il est véritablement spirituel, et aussi parfait qu'on peut l'être en cette vie.

CHAPITRE II.

Des obstacles à la perfection.

D. *Quels sont les obstacles à la perfection chrétienne?*

R. Ils sont en grand nombre : nous ne parlerons ici que des trois principaux. Le premier vient des desseins particuliers que chacun forme selon ses

inclinations, et dont il s'occupe si fort, qu'il n'a ni assez de liberté d'esprit, ni assez de force intérieure pour vaquer à l'étude de la vertu. L'un veut amasser du bien, l'autre veut se rendre habile dans les sciences : il n'y a presque point d'homme qui n'ait quelque dessein, après lequel il court avec ardeur, et jusqu'à épuiser toutes les forces de son ame, si bien qu'il ne reste plus de vigueur pour le service de Dieu, qui demande lui seul toute notre application et toutes nos forces.

L'unique moyen de vaincre cet obstacle, est de ne prétendre à rien dans ce monde, de renoncer à toute autre entreprise, et à toute autre vue que celle de la perfection, et de se mettre par ce dépouillement général, en état de ne penser qu'à Dieu et à soi-même. Pour en venir là, il n'est pas toujours nécessaire de quitter ses emplois, d'abandonner ses affaires, de renoncer à son étude, au soin de sa famille, et aux autres occupations dont on est chargé ; il suffit de les regarder comme des devoirs que Dieu nous impose, de n'y point mettre notre affection, et de ne nous y appliquer que par un motif d'amour pour Dieu, qui exige cette application comme une preuve de

notre fidélité, et comme un service qui lui est agréable. De cette maniere les affaires du dehors ne seront point un obstacle à notre perfection : parce que ce qui est extérieur à l'homme ne sçauroit lui nuire que par sa faute lorsqu'il s'y attache, ou qu'il s'en occupe trop.

Quel est le second obstacle ?

C'est la paresse, qui retient l'homme et qui l'empêche de se roidir contre les difficultés. Et comme l'étude de la perfection est une de ces entreprises difficiles qui demandent beaucoup de courage et de vigilance, qu'il s'agit de s'évertuer et de vaincre, pour ainsi dire, à chaque pas ; il n'y a pas de plus grand obstacle aux efforts continuels qu'il faut faire, que cette inclination naturelle qui nous fait chercher le repos. Elle nous rend lâches et pesans, lorsqu'il s'agit de pratiquer le bien : et comme elle est née avec nous, et qu'elle est fortifiée par l'habitude, il faut beaucoup de vigueur d'esprit, beaucoup d'activité et de diligence pour la surmonter, en mettant en exercice les facultés de l'ame, que cette paresse tient dans l'inaction.

Le moyen le plus sûr pour en venir à bout, c'est de se prescrire quelques

pratiques particulieres, sur-tout en matiere de devotion, de mortification et de charité envers le prochain. Car ce sont là les trois points importans qui décident de la perfection du Chrétien. Celui qui s'adonne à la vertu, doit dès le commencement destiner un certain tems à l'oraison, à l'examen de conscience, à la visite du Saint Sacrement, et des lieux où la sainte Vierge est particulierement honorée. Il doit joindre à ces exercices de piété quelques pratiques de pénitence et quelques aumônes, et s'acquitter de ce qu'il s'est prescrit, avec une fidélité inviolable. Comme ce qui entretient la paresse, c'est la liberté qu'on se donne d'écarter ce qui gêne, de n'agir que par humeur, et de faire tout au hasard ; le moyen de la vaincre, c'est de se fixer et de se contraindre soi-même, par l'observation de certains devoirs. Les enfans accoutumés à faire tout ce qu'ils veulent, ont peine au commencement à s'assujettir ; mais ils éprouvent dans la suite que cet assujetissement leur est utile, et que tout leur profit en dépend. Il en est de même de ceux qui entreprennent l'ouvrage de la perfection ; il faut que malgré la résistance naturelle de ce fonds de

paresse, que la corruption de la nature a laissé en eux, ils s'obligent à vivre selon certaines regles, pour vaincre cette inclination libertine qui les porte à suivre leur fantaisie, et à ne s'assujettir à rien.

Outre les pratiques particulieres, il faut aussi durant quelques mois apporter une singuliere attention à veiller sur soi, et à se roidir contre le penchant de la paresse; s'avertissant et se corrigeant soi-même en tout tems et en tout lieu, comme on fait à l'égard des enfans, lorsqu'on veut leur faire prendre quelque bonne habitude. Cet exercice est rude au commencement; mais dans la suite on s'y accoutume, et il devient la source d'un solide contentement.

Quel est le troisieme obstacle?

C'est le vice qui domine en chacun de nous: car il y en a toujours quelqu'un qui prend l'ascendant. Dans les uns c'est l'orgueil, dans les autres c'est la colere, la curiosité, la démangeaison de parler, etc. Celui qui aspire à la perfection, après avoir reconnu ce vice, doit s'appliquer à le combattre de toutes ses forces, comme son plus grand ennemi, et le plus grand obstacle qui s'oppose à son avancement spi-

rituel : et il verra bientôt par son expérience, que ce vice une fois vaincu, on vient aisément à bout des autres.

Outre ces principaux obstacles, il y en a un quatrieme, qui est aussi très-considérable : c'est une fausse prudence, qui nous fait accroire que nous ne devons rien oublier pour conserver notre réputation, pour gagner l'estime et l'amitié de tout le monde. Trompé par cette illusion, on se donne mille mouvemens pour se mettre bien dans l'esprit des autres, on a pour eux des ménagemens, des égards et des complaisances excessives : on s'étudie à se conduire avec tant d'adresse, qu'on ne déplaise à personne. Si c'étoit par un motif de charité, et pour édifier le prochain, qu'on se ménageât de la sorte, ce ne seroit pas un vice ; mais quand on le fait par amour-propre, c'est un obstacle à la perfection, et un obstacle d'autant plus grand, qu'il est directement opposé à la confiance en Dieu, et à l'abandonnement que nous devons faire de nos intérêts, et de nous-mêmes entre ses mains. C'est pour cela que saint Ignace dans ses Constitutions, recommande à ses enfans, comme un excellent dégré de perfection, d'avoir

un véritable et parfait mépris pour ce que les mondains estiment et aiment le plus, qui est la réputation, jusqu'à désirer de tout leur cœur d'être deshonorés; jusqu'à prendre plaisir à être réputés pour fous, sans pourtant y donner occasion.

La vue de ce grand homme, en donnant une telle leçon à ses enfans, a été de lever un des plus grands obstacles à leur perfection, je veux dire, cette sagesse charnelle et trompeuse, qui justifie *dans* les hommes l'amour désordonné qu'*ils* ont pour leur réputation, et les soins incroyables qu'ils se donnent pour la conserver. Et comme il comprenoit fort bien que l'obstacle est difficile à vaincre, il éleve l'esprit de ceux qu'il instruit, et leur fortifie le courage, en leur proposant l'amour du mépris, comme le point le plus excellent et le plus haut dégré de perfection dans la vie spirituelle. Nous voyons en effet, que ces faux sages qui chérissent tant leur réputation, sont timides et chancelans dans leurs projets, et qu'ils s'arrêtent pour rien dans le chemin de la vertu; tandis que les hommes généreux, qui foulent aux pieds leur propre honneur, marchent avec assu-

rance, n'ont rien qui les gêne, ne trouvent rien de difficile, et font des progrès surprenans, tels qu'on doit attendre d'un homme qui choisit pour son partage la folie de la croix, et qui ne craint point de paroître sous les livrées de son divin Maître.

CHAPITRE III.

Des obstacles particuliers que les personnes séculieres trouvent à leur perfection.

D. *Quels sont ces obstacles?*

R. Outre ceux dont nous venons de parler, il y en a trois autres, qui regardent en particulier les gens du monde. Le premier est la multitude des occupations, le soin d'une famille, les évenemens et les accidens divers qui partagent leur vie; les procès et les affaires où leur vanité, leur avarice et leur ambition les engagent, leurs emplois, leurs charges, leurs offices, remplissent entierement leur esprit, épuisent toute l'attention de leur ame, et les rendent incapable des exercices de piété, qui demandent un esprit libre. C'est pour cela que les femmes, qui sont ordinairement moins occu-

pées, sont plus propres à la dévotion que les hommes, qui sont chargés de la conduite des affaires.

Il faut donc qu'un homme du siecle, qui veut tendre à la perfection chrétienne, trouve d'abord un tems pour penser à soi, et qu'il se dérobe à la foule de ses occupations, pour faire une retraite de quelques jours. Là, à force de s'employer aux exercices spirituels, il formera une sainte habitude de rentrer en soi-même, et prendra de justes mesures pour accorder, au sortir de sa retraite, ses occupations avec le service de Dieu.

Ce n'est pas encore assez : il faut que dans un plan de vie, dressé à loisir, il regle l'ordre de ses actions, et que surtout il réserve certains jours de l'année et certaines heures de chaque jour, pour les consacrer à Dieu dans un saint repos. Ces précautions sont absolument nécessaires aux gens du monde qui veulent servir Dieu, et pratiquer la perfection.

Quel est le second obstacle ?

C'est l'attachement pour les personnes qui nous touchent de près. Le propre de cet attachement est de captiver le cœur jusqu'à le mettre hors d'état

de s'intéresser à l'affaire du salut et de la perfection. Ce ne sont pas seulement les hommes charnels et vicieux qui sont arrêtés par cet obstacle; ceux qui pratiquent la vertu, et qui désirent la perfection, éprouvent aussi qu'il est grand. Il est vrai qu'ils ne portent pas l'attachement jusqu'à l'offense de Dieu; mais ils donnent trop à l'affection naturelle, et les satisfactions qu'ils se procurent, sont autant de liens qui gênent leur liberté.

Il s'agit de dégager son cœur de cette affection naturelle, en la réduisant à de justes bornes. Pour cela, il faut toujours avoir devant les yeux ces paroles de S. Paul: *que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avoient point; ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usoient point.* Il faut s'appliquer à reconnoître les excès où cette affection fait donner, et se mettre à l'épreuve, en se privant des satisfactions qu'on avoit coutume de prendre. Les personnes auxquelles on peut s'attacher, ne sont pas toutes également chères: il faudroit se contraindre, pour témoigner moins d'amitié à celles qu'on aime beaucoup, et en témoigner davantage à celles qu'on n'aime pas tant. Une

1. ad Corint. c. 7. v. 26.

femme qui aime son mari, ne peut supporter son absence : elle est toujours dans l'impatience d'avoir de ses nouvelles ; et si elles ne viennent à point nommé comme elle le désire, elle s'afflige, elle se désole, elle fait mille réflexions sur les malheurs qui peuvent lui être arrivés. Ne feroit-elle pas mieux d'éloigner de son esprit toutes ces pensées, qui ne servent qu'à l'inquiéter, de faire à Dieu le sacrifice de son desir et de son impatience, et de se remettre à la Providence de tout ce qui peut arriver à son mari ? Par ce moyen elle accoutumeroit son cœur à se déprendre des affections humaines, et le disposeroit à une sainte liberté.

Quel est le troisieme obstacle ?

C'est une trop grande liberté, dont les gens du monde abusent pour faire tout ce qu'ils veulent, et pour faire à leur fantaisie. Comme ils n'ont rien qui les contraigne, ils vont, ils viennent, ils se levent, ils se couchent, ils prennent leur repos quand il leur plaît, et ne gardent aucun ordre dans leurs actions. Cet inconvénient est très-grand ; parce que pour pratiquer la vertu, sur-tout dans les commencemens, on a besoin d'un ordre et d'une regle à laquelle on

se soumette : et c'est là le grand avantage des personnes qui vivent en communauté, où tout est réglé par l'obéissance.

Comment peut-on remédier à cet inconvénient?

Les gens du monde, que Dieu appelle à une vie parfaite, dès qu'ils en ont formé le dessein, doivent se soumettre à la conduite d'un sage Directeur, et régler sur ses avis le tems du lever, de la priere et de leurs autres occupations. Ils n'ont que ce moyen pour se tirer de la confusion et du dérangement où les jette le mauvais usage qu'ils font de leur liberté. La regle est établie pour vaincre la négligence naturelle à l'homme, et pour dompter la propre volonté, qui aime à suivre son caprice : et la différence qu'il y a entre les personnes vertueuses et celles qui ne le sont pas, c'est que les premieres qui n'ont pas besoin d'un ordre extérieur, parce qu'elles sçavent se contraindre, s'y soumettent volontiers ; et les autres qui en ont besoin, parce qu'elles ne sçavent pas se gêner, ne peuvent pas souffrir la regle, soit qu'elle leur soit imposée par une volonté étrangere, soit qu'elles l'ayent choisie elle-même.

CHAPITRE IV.

De l'aveuglement de l'ame.

D. *Qu'est-ce que l'aveuglement de l'ame ?*

R. C'est un état d'obscurité, qui l'empêche de voir bien des choses importantes pour son salut et pour sa perfection.

Quels effets produit cet aveuglement dans les personnes spirituelles ?

Il en produit trois, dont chacun est une espece particuliere d'aveuglement. La premiere est de ne point appercevoir le mal qu'elles font. La seconde, d'ignorer le bien qu'elles pourroient faire, et qui leur est nécessaire. La troisieme, de ne pas connoître le fond de leur ame.

Quelle est la premiere sorte d'aveuglement ?

Elle suppose, comme tout aveuglement spirituel, une privation de lumiere, et des infidélités qui nous attirent cette privation ; et l'effet que produit cet aveuglement, est de nous empêcher de voir, ou de nous faire compter pour rien, certains désordres de l'intérieur, qu'on peut réduire à ces trois, qu'il est aisé de remarquer en trois sortes de

personnes. Il y en a qui s'imaginent n'avoir d'autre dessein que celui de contenter Dieu ; c'est en cela qu'elles s'aveuglent ; car elles sont toujours après à former des projets qui marquent peu de vertu, et beaucoup d'imperfection. Mais ce sont des projets cachés et presqu'imperceptibles, qui se dérobent à leur connoissance, par le moyen du trouble et du tumulte qu'ils jettent dans leur ame. Cependant elles sont très-ardentes à la poursuite de ce qu'elles desirent ; elles en attendent l'accomplissement avec beaucoup d'impatience ; elles comptent tous les momens. Et comme elles forment plusieurs desseins qui se succedent les uns aux autres, toute leur vie se passe dans une agitation continuelle, dont elles ne s'apperçoivent pas.

On voit des personnes d'un autre caractere, qui se laissent emporter par leur activité naturelle : elles ne sçauroient rien faire qu'avec un certain empressement, qui gâte tout, parce qu'il est toujours accompagné de quelque trouble, et fort contraire à la paix du cœur et au recueillement intérieur. Cependant elles ne se défient point de

cette disposition, parce qu'elles n'en comprennent pas les conséquences.

D'autres parlent trop librement, décident hardiment de tout, coupent et tranchent, pour ainsi dire, et commettent en cette matiere une infinité de péchés qu'ils n'apperçoivent point; parce que le torrent de l'habitude les entraîne, et que leur dissipation les empêche de veiller sur leur intérieur. Leur aveuglement est semblable à celui de David, qui après son adultere et son homicide, fut long-tems sans se reconnoître.

Quelle est la seconde sorte d'aveuglement?

C'est d'ignorer le bien qu'on pourroit faire pour la gloire et le service de Dieu. Les lumieres naturelles ne découvrent ordinairement que ce qui flate l'amour-propre; et quand on les prend pour guides, on cherche à se faire valoir, à pousser ses prétentions, à s'attirer l'estime des hommes. Mener une vie cachée, être abandonné des créatures, prendre pour soi ce qu'il y a de plus incommode, faire fonds sur l'humilité, sur la pauvreté d'esprit, et sur la souffrance; toutes ces maximes évangéliques où la lumiere du saint-Esprit découvre de si grandes richesses

aux saintes ames, ne présentent au commun des hommes que pauvreté et disette ; parce qu'étant dans l'obscurité, les vérités les plus lumineuses ne sont pour eux que ténebres. C'est pour cela que saint Xavier, parlant de cette sentence de l'Evangile : *Celui qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle*, dit que rien n'est plus clair que cette vérité, à ceux qui la contemplent dans l'oraison, et que rien n'est plus obscur dans la pratique, pour ceux qui n'en ont pas l'intelligence et le goût.

Joan. c. 12. v. 25.

En quoi consiste la troisieme sorte d'aveuglement?

A ignorer ce qu'il y a de plus profond et de plus secret dans le cœur. Il y a des personnes qui paroissent vertueuses, qui se croyent telles, et qui le sont au jugement de bien des gens. Il s'en faut pourtant beaucoup qu'elles ne le soient autant qu'elles le paroissent : parce qu'elles n'ont pas poussé la mortification assez loin, et qu'en attaquant leur orgueil, leur vanité et leurs autres vices, elles ne sont pas allées assez avant pour les détruire jusqu'à la racine. Ces vices demeurent cachés au dedans,

dedans, à la faveur de leurs ténebres intérieures : il faut que quelque occasion imprévue les fasse paroître, et alors ils se montrent du moins aux yeux de ceux qui sont éclairés.

N'avez-vous point de comparaison pour nous faire encore mieux connoître l'état de ces personnes ?

On peut les comparer à ces étangs dont l'eau paroît claire et tranquille : pour l'agiter et la troubler, il ne faut qu'y jetter quelque appas. On voit alors des poissons monstrueux monter jusqu'à la surface de l'étang, et se replonger incontinent dans le fond d'où ils sont sortis. C'est dans ce fond bourbeux qu'ils habitent, et ils ne le quittent que pour courir à quelque proie. Ainsi en est-il des vices cachés ; ils demeurent tranquilles dans le fond de l'ame, et on ne les connoît point : mais que quelque accident, auquel on ne s'attendoit pas, vienne à les exciter ; ils se montrent tels qu'ils sont, et on commence à les connoître. Or il importe beaucoup aux ames que ces sortes d'accidens leur arrivent ; et qu'elles trouvent des gens qui les exercent et les éprouvent, pour leur apprendre à se connoître.

On peut encore comparer les personnes dont nous parlons, à ces mers pleines d'écueils dangereux, qui sont cachés dans le fond, et qu'on ne découvre que lorsqu'on s'en approche, et que le vaisseau vient à toucher. La plupart des hommes ne connoissent pas le fond de leur cœur : leurs vices s'y tiennent cachés sous une montre de vertu, et sous une tranquillité apparente ; il faut qu'on les heurte pour les leur faire connoître. Et comme la connoissance des écueils cachés est la grande science du Pilote, on peut dire que l'ignorance des vices occultes est le plus funeste aveuglement et le plus grand malheur d'une ame. On ne peut remédier à ce mal qu'avec le secours de la grace, et par la conduite ferme d'un Directeur éclairé : deux moyens qui doivent concourir ensemble pour opérer une entiere guérison. L'ame est ensuite capable des dons extraordinaires de la grace, qui demandent beaucoup de pureté dans le sujet qui les reçoit. Et c'est pour cela que Notre Seigneur déclare *bienheureux ceux dont le cœur est pur, parce qu'ils verront Dieu* : Paroles qui ne doivent pas s'entendre seulement de la vision béatifique, mais

Matth. v. 7.

encore des sublimes connoissances que Dieu donne aux ames pures dans cette vie.

CHAPITRE V.

De l'Empressement du cœur.

D. *QU'EST-CE que l'empressement du cœur ?*

R. C'est l'activité de l'ame, qui tend à son but, sans attendre le mouvement de la grace.

Quels effets produit cet empressement ?

Il en produit trois, en trois sortes de personnes. Dans les premieres, c'est une passion et un véritable désordre, parce qu'il les fait agir contre les lumieres de la raison, et contre les regles de la vertu. Dans les secondes, il ne va point jusqu'au mal; mais il se contient dans les bornes de l'activité et de l'impétuosité naturelle. Dans les troisiemes, qui sont des personnes très-vertueuses, il contrarie le mouvement de la grace, et les empêche de se soumettre entierement à la conduite du Saint Esprit.

Quelle est la premiere sorte d'empressement ?

C'est une précipitation très-grande, qui est ennemie de l'ordre, et fort op-

posée à la droite intention. Il est aisé d'en juger par la conduite d'une infinité de gens, qui n'agissent que par caprice, et qui se laissent transporter successivement par les passions de haine, de desir, d'ambition et de colere. Comme ils suivent d'ordinaire leur premier mouvement, ils ne donnent pas à la grace le tems de s'insinuer; ce qui les rend incapables de pratiquer la vertu, et même d'écouter la raison. Ils sortent souvent de leur assiette naturelle, et en viennent jusqu'à perdre cette retenue et cette discrétion, qui convient à l'homme raisonnable, et que les moins sages se piquent d'avoir. Ils se portent inconsidérément à tout ce qu'ils font, et par-là ils ressemblent assez aux animaux, qui se conduisent par instinct. Cette précipitation ne se trouve pas seulement dans les mondains, qui se laissent aller à leurs passions; mais encore en plusieurs personnes spirituelles, qui sont sujettes à faire beaucoup de fautes, pour ne pas veiller sur elles-mêmes, et qui allient beaucoup de paresse, de négligence et de dissipation, avec la pratique de la piété.

Le remede à ce mal est la retraite, et les autres moyens que nous avons as-

signés au premier volume, dans le chapitre de la réparation de l'intérieur.

Quelle est la seconde sorte d'empressement ?

Elle differe de la premiere, en ce qu'elle se trouve dans des personnes bien intentionnées, et qui se défendent des excès de la passion, mais qui n'ayant pas autant de recueillement et de vigilance qu'il conviendroit, se laissent emporter à leur vivacité naturelle, se donnent mille mouvemens empressés, qui détournent l'inspiration et rebutent leur Ange tutélaire ; car tout ce qui vient de Dieu procede en paix, et ne sçauroit s'accommoder à une maniere d'agir inconsidérée. Ces personnes veulent ardemment tout ce qu'elles veulent, et n'ont ni paix ni repos qu'elles ne voient *achevé* ce qu'elles avoient commencé. Cette ardeur impatiente les jette dans le trouble et dans la distraction, qui sont la source d'une infinité de fautes qu'elles commettent. Il est évident aussi qu'elles ne peuvent pas mener une vie intérieure, parce que leur coutume est de se déterminer sur leur premier mouvement : ce qui est une disposition tout-à-fait contraire à la grace, sans laquelle on ne sçauroit devenir spirituel.

Ceux qui sont sujets à ce défaut, n'ont rien de mieux à faire que de travailler à ralentir leur ardeur et les mouvemens qu'elle excite. Ils pourront y réussir, à force de se tenir en garde contre leur maniere d'agir vive et empressée, et à force de rentrer en eux-mêmes par la pratique du recueillement et par le saint exercice de la présence de Dieu. Et quand tout le fruit de leur travail n'aboutiroit qu'à les rendre un peu plus posés, ils devroient compter leur tems pour bien employé. Un excellent moyen pour se corriger de cette précipitation, c'est d'en faire le sujet de l'examen particulier. Elle mérite en effet d'être regardée comme un très-grand mal, puisqu'elle est si contraire à l'esprit de Dieu, *qui ne se trouve jamais dans le tumulte*; et puisqu'elle met un si grand obstacle à la perfection de l'homme, en le privant de la paix et de la tranquillité intérieure.

3. *Reg.* 19. 11.

Quelle est la troisieme sorte d'empressement?

C'est celle qu'on remarque quelquefois dans ceux qui sont solidement vertueux, et véritablement mortifiés. Ce sont des gens qui ne cherchent que Dieu, qui ne paroissent sujets à aucun défaut, et qui seroient entierement

morts à eux-mêmes, s'ils sçavoient réprimer cette activité naturelle, qui les fait agir par leur propre mouvement, où il ne faudroit que suivre le mouvement de la grace. Il n'y a dans cette conduite aucune malice qui puisse déplaire à Dieu, mais il y a un empressement naturel qui empêche Jesus-Christ d'achever en eux son ouvrage, qui est de les faire vivre de sa propre vie, et de les élever à l'union divine. Ce n'est pas en suivant un mouvement déréglé, qu'ils s'égarent; mais c'est en agissant de leur propre mouvement, lorsqu'ils devroient s'abandonner au mouvement du Saint Esprit, qui se chargeroit de leur conduite, s'ils vouloient le laisser faire, et qui feroit beaucoup plus et incomparablement mieux qu'ils ne font eux-mêmes. Mais comme ce divin Esprit ne travaille que dans la paix et avec douceur, il ne sçauroit communiquer sa vie divine qu'à des sujets morts à eux mêmes, qui ne lui résistent point; et il s'éloigne de ceux qui veulent trop faire, et qui traversent ses desseins par leur propre action; ou du moins il ne fait pas en eux tout ce qu'il fait dans les ames aisées à manier, qui se livrent à sa conduite.

Rien n'est donc plus contraire à la grace, et plus funeste à l'homme, que l'empressement du cœur; puisqu'il engage les uns dans le péché, qu'il est dans les autres une source d'imperfections, et que lors même qu'il n'a rien de mauvais, il ne laisse pas de rebuter le saint Esprit, et d'être un obstacle à une vie surnaturelle et divine.

Quel est le remede à cette troisieme sorte d'empressement ?

Il semble qu'on ne puisse l'attendre que de la grace: cependant ceux qui sont expérimentés dans la vie spirituelle, peuvent y contribuer beaucoup, en suivant ce conseil du Prophete: *J'écouterai avec attention ce que le Seigneur me dira au fond du cœur*: en s'accoutumant à réprimer jusqu'aux moindres saillies de la vivacité naturelle, à ne rien faire qu'avec réflexion, et qu'après avoir consulté l'Esprit de Dieu. C'étoit la grande pratique de S. Ignace de Loyola; il étoit sans cesse occupé à rentrer en lui même et à réunir ses forces intérieures, et il avoit coutume de dire que, faute de cette attention, la plupart des hommes spirituels ne correspondoient pas assez à la grace. Comme il se faisoit un devoir

Ps. 84. v. 8.

essentiel de cette correspondance ; il croyoit toujours y avoir manqué, et ce seul point lui fournissoit assez de matiere pour se confesser tous les jours. En cela il ne faisoit que suivre l'exemple de plusieurs grands Saints, qui ont toujours compté pour beaucoup, de troubler le moins du monde l'opération du saint Esprit, par leur inconsidération et leur activité naturelle.

CHAPITRE VI.

De la Gourmandise.

D. *EN quoi consiste le vice de la gourmandise ?*

R. Principalement en trois excès. Le premier est de trop manger. Le second d'avoir de l'empressement pour certains mets. Le troisieme, de manger hors des tems ordinaires, et de multiplier les repas.

Comment est-ce qu'on donne dans le premier excès ?

En prenant de la nourriture au-delà de ce que la raison permet, et que le besoin exige ; contre ce que Notre Seigneur nous a si expressément recom-

Luc. c. 21. v. 34. mandé : *Prenez garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'intempérance et par les excès de vin.*

Quel préjudice porte à l'esprit le trop de nourriture qu'on donne au corps ?

Premierement, le cœur en est appesanti, comme l'a remarqué le Fils de Dieu ; c'est-à-dire, qu'un homme accoutumé à se charger de nourriture se sent ordinairement accablé par un poids qui l'entraîne vers la terre, et qui le porte à suivre les inclinations des sens. En cet état il n'est capable, ni d'élever son esprit aux objets spirituels, ni de leur donner son estime, ni par conséquent de faire oraison, et de vaquer aux autres exercices de piété. Secondement, on devient insensible aux charmes de la vertu, et on n'est plus touché des besoins des pauvres ; parce que la dévotion et la miséricorde sont des dons que le S. Esprit n'accorde qu'aux personnes en qui il habite, et il n'habite qu'en celles qui aiment l'abstinence et le jeûne : ce qui faisoit dire à S. Paul : Ad Eph. c. 5. v. 18. *Ne vous laissez point aller aux excès de vin ; mais remplissez-vous du S. Esprit.* On peut dire en troisieme lieu, qu'être sujet à sa bouche, est un vice qui dispose à tous les autres, et sur-tout à

ceux qui rendent esclave de la chair ; car c'est la gourmandise qui les fait naître, et qui les entretient.

Comment peut-on remédier à ce premier excès ?

En faisant une étude particiere pour trouver le juste *milieu* entre le trop et le trop peu. Saint Ignace dans son Livre des Exercices, saint Vincent Ferrier dans celui de la Vie spirituelle, ont prescrit la maniere dont on doit faire cette étude. Ils disent l'un et l'autre, qu'un homme qui veut se corriger du défaut dont nous parlons, pour devenir spirituel, doit retrancher peu à peu de la nourriture qu'il avoit coutume de prendre, jusqu'à ce qu'il ait reconnu ce qui lui est nécessaire pour conserver ses forces. Mais ce n'est pas tout de trouver la *juste mesure*, il faut s'y tenir ; et ce n'est pas l'effet d'une vertu médiocre, puisque S. Augustin a dit que celui qui se commande en ce point, mérite d'être appellé grand.

Quels effets produit l'empressement pour certaines viandes ?

Il a coutume de produire un desir ardent des mets qui sont agréables, un soin inquiet pour se les procurer, une grande sensualité à contenter le goût

qu'on y trouve : ce qui est une espece de capacité qui dégrade l'homme, et qui le rend esclave. On ne peut vaincre cette délicatesse que par la mortification et l'abstinence, qu'il faut entreprendre avec une sainte discrétion, en retranchant, non tout d'un coup, mais peu à peu, l'usage des viandes qui ragoûtent. Il y a des personnes courageuses qui ne gardent pas tant de mesure, et qui, voulant ôter d'abord à la sensualité toute espérance de se satisfaire, s'interdisent pour un ou deux ans, et même pour plus long-tems, l'usage des viandes agréables, afin de s'affranchir une fois pour toutes de cette espece de captivité, et parce qu'elles sont persuadées que de la victoire de ce vice, dépend quelquefois celle de tous les autres.

Comment doit-on se comporter, lorsqu'on s'est délivré de ce honteux assujettissement à certaines viandes ?

Un homme qui a secoué cette servitude, et qui voit que son cœur, occupé du desir de plaire à Dieu et de procurer sa gloire, ne s'abaisse plus jusqu'au soin du corps, peut suivre ce conseil de Notre Seigneur : *Mangez de ce qu'on vous servira.* Il peut user indiffé-

Luc. c. 10. v. 7.

remment des viandes qu'on lui présente, parce qu'il scait par son expérience qu'il n'est attaché à aucune, et que tout lui est égal, de quelque maniere qu'on le traite; ce qui n'empêche pas qu'en certaines occasions il ne se prive pour l'amour de Dieu, tantôt d'un mets, et tantôt d'un autre.

Comment est-ce qu'un homme du monde peut pratiquer la mortification en cette matiere?

En se reposant de ce qu'on doit servir à sa table, sur ceux à qui il en a donné le soin; sans trop s'informer des mets qu'on doit lui présenter, et sans se plaindre, lorsqu'on lui en sert quelqu'un qui n'est pas de son goût. Par ce moyen il mettra en pratique ce qu'enseigne le Livre de l'Imitation de J. C.: *Domptez l'intempérance de la bouche, et vous n'aurez plus de peine ensuite à dompter les autres vices.*

Comment peut-on remédier au troisieme excès, qui consiste à manger hors des tems?

En suivant la regle que donne sainte Thérese, de prendre dans les repas ce qui est convenable, et de ne rien prendre hors de là. Ceux qui ne sçavent pas se contraindre, et qui mangent ce qui leur plaît, lorsque l'envie leur en prend,

ne comprennent pas combien il est important, quand on veut pratiquer la vertu, de se conformer à cette regle, hors des tems d'infirmité. On apporte à une Dame du fruit de la campagne; elle en prend sur l'heure, et elle en mange, nous ne lui en ferons pas un crime : mais nous dirons qu'une personne qui auroit sa perfection à cœur, n'en useroit pas ainsi; et que le péché s'est introduit dans le monde, parce que la premiere des femmes se laissa surprendre par la vue d'un fruit agréable. Pour ceux qui ont toujours à portée quelques friandises dont ils mangent presqu'à tout moment, nous n'avons rien à leur dire : il faut que ces gens-là se croyent incapables de rien faire entrer de spirituel dans leur esprit.

Sur ce principe, que doit-on penser de ceux qui ont coutume de déjeûner le matin, et de faire collation l'après-dîner?

On ne doit pas les condamner légérement, parce qu'on ne connoît pas leurs besoins; mais on peut leur dire que, si ces soulagemens ne leur sont pas nécessaires, ils feront bien de s'en priver; qu'en se faisant un peu de violence, ils se déferont de cette habitude, qui leur nuit plus qu'ils ne pensent, et que

si cette victoire ne devoit pas leur être très-utile, sainte Thérese n'auroit pas donné l'avis que nous venons de rapporter.

Nous pouvons ajouter à ce que nous avons déjà dit de la gourmandise, que les Saints n'ont rien tant recommandé ni tant pratiqué que le jeûne. Saint Ignace fut huit jours sans prendre aucune nourriture; il voulut que ses compagnons soutinssent la même épreuve, chacun selon ses forces, et il les fit passer, les uns six, et les autres trois ou quatre jours sans rien prendre. S. Jérôme dit de la Vierge Azelle, qu'elle demeuroit les semaines entieres sans manger; et il rapporte quelque chose de semblable de lui-même. Une des mortifications que les Saints ont eue le plus à cœur, est l'usage modéré du vin, en quoi ils se sont réglés sur saint Paul, qui ne permettoit à son disciple d'en user en petite quantité qu'à cause de ses infirmités. Il est inutile de demander si ces Prédicateurs de l'abstinence en général vouloient en particulier qu'on se privât des viandes agréables qui sont propres à flatter le goût; leur exemple le dit encore mieux que leur parole et leurs Ecrits. On raconte

du Pere Charles Spinola, grand Missionnaire de la compagnie de Jesus, que durant plusieurs années qu'il a passées dans les Indes et au Japon, où il a souffert le martyre, il ne goûta jamais de fruit, quoique ces terres infidelles en portent qui sont excellens et délicieux. S. Vincent Ferrier, dans son Livre de la Vie spirituelle, remarque que cette sorte d'abstinence est une source de graces pour ceux qui aspirent à la perfection.

CHAPITRE VII.

De l'Avancement en esprit.

D. *Qu'est-ce qu'avancer en esprit?*

R. C'est changer de bien en mieux; ou, ce qui est le même, c'est passer d'un état moins parfait, à un autre plus parfait et plus excellent.

Quels sont les secours extérieurs qui aident à faire ce changement?

Toutes sortes de secours spirituels; mais en particulier ces trois, qui sont la compagnie des gens de bien, le changement d'état, le changement de Directeur.

Comment est-on aidé par le commerce qu'on a avec les gens de bien ?

Dieu permet quelquefois qu'on rencontre des personnes distinguées par leur piété, dont les discours et les exemples instruisent et encouragent : on conçoit de nouvelles idées de perfection ; on forme des desirs ardens d'aller à Dieu : c'est un renouvellement de ferveur et un accroissement de force, que procure la communication avec ces personnes. C'est ainsi que saint Xavier doit sa sainteté à la connoissance de S. Ignace, que la providence lui ménagé ; et le gentilhomme Bernard de Quintavalle, à la rencontre qu'il fit de S. François. Quand on a le bonheur de rencontrer de ces personnes d'une éminente vertu, on doit s'unir à elles par une sainte amitié, et profiter de leurs entretiens et de leurs exemples pour faire de grands progrès.

Comment est-ce que le changement d'état contribue à l'avancement spirituel ?

Parce qu'en changeant d'état on change ordinairement d'idée, on trouve des moyens qu'on n'avoit pas, et des occasions favorables qui invitent à faire de nouveaux efforts pour sa perfection. Il est évident que le veuvage, la pro-

motion au Sacerdoce, l'entrée en Religion et les autres semblables événemens de la vie, peuvent aisément devenir le commencement d'une très-grande sainteté; principalement pour trois raisons.

1. Parce que ce changement d'ordinaire leve plusieurs obstacles qu'on avoit à sa perfection; comme il arrive à ceux qui, de l'état de mariage, passent à celui de viduité. 2. Parce que dans un nouvel état on trouve souvent des secours spirituels qu'on n'avoit pas auparavant; ce qui est certain pour les personnes qui entrent en Religion. 3. Parce que le changement est quelquefois un motif qui engage à une vie plus parfaite; comme on le voit en ceux qui sont promus au Sacerdoce: le caractere de Prêtre les avertit qu'ils ne doivent pas se contenter d'une vertu médiocre.

Comment est-ce que le changement de Directeur peut contribuer au progrès spirituel?

Parce qu'un Directeur, qui a beaucoup de zele et de lumiere, fait avancer à grands pas dans le chemin de la vertu, les ames qui se rangent sous sa conduite. En matiere de direction et de conduite spirituelle, il y a différens talens et divers degrés d'habileté. Quel-

ques-uns se proposent de maintenir les ames dans une médiocrité de vertu, et ne portent jamais leurs vues plus haut. Après avoir écouté les personnes qui s'adressent à eux, ils leur donnent l'absolution; et pourvu qu'elles se soutiennent dans un train de vie ordinaire, ils ne se mettent pas en peine de leur avancement spirituel. D'autres, plus éclairés et plus zélés, connoissent d'abord les besoins et la portée d'une ame; et sur ses dispositions ils reglent les desseins de perfection qu'ils ont sur elle. C'est un très-grand avantage de trouver de tels Directeurs, et de se mettre entre leurs mains.

Nous ne prétendons point par ce conseil autoriser la conduite de ceux qui changent souvent par légéreté, et pour satisfaire leur goût, plutôt que par un vrai desir de profiter. Ce changement ne se doit faire que lorsqu'on a sujet de croire que c'est Dieu qui le veut pour nous sanctifier par ce moyen. C'est ainsi qu'en usa Madame de Chantal, premiere Supérieure de l'Ordre de la Visitation: et il parut bien dans la suite, par les grands progrès qu'elle fit, que c'étoit Dieu qui l'avoit adressée au S. Evêque de Genève. Les personnes

qui ont de ces rencontres favorables, après s'être assurées de la volonté de Dieu par une mure délibération et par des prieres ferventes, ne doivent pas faire difficulté de quitter leur ancien Directeur, pour aller à un autre dont elles attendent de grands secours.

D'où vient que plusieurs personnes ont tant de peine à changer de Directeur, quoiqu'elles reconnoissent que le changement leur seroit très-utile ?

Une crainte vaine et une fausse complaisance en arrêtent plusieurs ; elles regardent comme une ingratitude de quitter un Directeur qui les a conduites pendant long-tems, et qui a pris beaucoup de peine pour les instruire. La lâcheté et la paresse y ont souvent beaucoup de part ; accoutumé à une conduite pleine de douceur et de ménagement, on appréhende qu'une nouvelle conduite ne soit trop sévère, qu'elle n'exige trop de mortification et de renoncement à soi-même. Quelques-uns sont retenus par l'obéissance qu'ils ont vouée à leur ancien Directeur ; engagement qui est souvent très-préjudiciable ; comme il parut bien en la Mere de Chantal que cette considération em-

pêcha long-tems de s'adresser à saint François de Sales.

Que faut-il donc faire en telles rencontres ?

Il faut qu'une personne, à qui Dieu fait connoître que le changement de Directeur lui est nécessaire, surmonte généreusement toute crainte humaine et toute lâcheté naturelle ; et que, si elle croit avoir besoin de dispense pour un vœu fait contre la prudence, elle s'adresse aux Supérieurs, comme fit Madame de Chantal, pour plus grande sûreté, et comme plusieurs autres qui ont été contraints de l'imiter en ce point.

On ne sçauroit donc trop recommander aux ames dévotes de ne point compter sur le goût qu'*elles* ont pour leur Directeur, *et sur les avantages spirituels qu'elles en tirent*, jusqu'à prendre avec eux de semblables engagemens, qui causent toujours de l'embarras, à moins que Dieu ne leur fît connoître bien clairement que sa volonté est qu'elles s'engagent.

CHAPITRE VIII.

Du relâchement.

D. *Qu'est-ce que se relâcher dans la vie spirituelle ?*

R. C'est passer de l'état des parfaits, ou des gens de bien, à un état moins parfait.

Combien y a-t-il de sortes de personnes qu'on peut appeller lâches dans le service de Dieu ?

Il y en a de trois sortes : celles qui l'ont toujours été, et qui n'ont jamais eu de ferveur ; celles qui ont été ferventes, et qui se sont laissé aller à leur foiblesse naturelle ; et enfin les personnes tiedes, qui veulent toujours la perfection, mais qui la pratiquent mal, faisant peu de bien, et gâtant le peu qu'elles font par leur négligence. C'est des deux dernieres sortes de personnes dont il est question, quand on parle de relâchement, et sur-tout de celles qui sont déchues de l'état de ferveur.

Quelles sont les causes du relâchement ?

Il y en a trois principales : la premiere est la négligence, qui est naturelle à l'homme, et qui, s'il n'y prend garde, le fait déchoir insensiblement

de sa premiere ferveur. Ce n'est presque rien au commencement, rien de plus léger que les satisfactions qu'on s'accorde, encore a-t-on soin de les couvrir de divers prétextes, qui sont ordinairement suggérés par l'amour-propre, et quelquefois par le démon. Prétexte d'infirmité; le corps a besoin de relâche, dit-on, il lui faut accorder quelque divertissement; et sur ce principe mal entendu, on se laisse aller à des amusemens qu'on regarde comme des soulagemens nécessaires, dont on se passeroit, si on ne se flattoit pas.

Autre prétexte, c'est celui de la liberté qu'on croit avoir méritée par ses travaux passés. On établit pour maxime, que l'esprit de Dieu ne veut pas tant de contrainte; et cette maxime est vraie, lorsqu'elle est bien appliquée, et qu'on ne s'en sert pas au préjudice de la vertu. C'est ainsi qu'on se trompe, en prenant un relâchement très-réel pour la sainte liberté des enfans de Dieu. Les fonctions du zèle et les bonnes œuvres extérieures fournissent un troisieme prétexte; on s'y adonne sans discrétion, et on ne se fait pas une peine de quitter l'oraison, l'examen de conscience, les pratiques de mortification, pour se répandre au-dehors.

Voilà comme se dissipent les forces de l'ame, comme on revient aux inclinations de la nature corrompue, et qu'on tombe enfin dans un entier relâchement. A quoi aussi ne contribue pas peu la fréquentation des personnes relâchées. Mais, sans que le mauvais exemple s'en mêle, il suffit d'avoir quelque égard aux inclinations de la nature, pour se relâcher bientôt.

Quelle est la seconde cause du relâchement?

C'est le changement d'état, qui par la même raison pour laquelle nous avons dit au chapitre précédent, qu'il est utile à quelques-uns, et souvent nuisible à d'autres, en leur donnant occasion de déchoir de leur première ferveur. Par exemple, une personne qui étoit d'une grande régularité dans l'état de veuvage, si elle s'engage dans le mariage, court grand risque de se réduire à un genre de vertu fort inférieur à celui qu'elle pratiquoit auparavant. Qu'un religieux qui mene une vie retirée et pénitente, étant simple particulier, soit élevé aux emplois de son Ordre: ce sera merveille, s'il ne se relâche dans la pratique de la mortification. Il y a bien peu de gens qui soient à l'épreuve

preuve de l'Episcopat, et en qui cette dignité ne donne occasion à quelque diminution de ferveur. C'est ce qui obligea saint Bernard à donner tant d'avis au Pape Eugene IIIe, qui avoit été son disciple.

Ainsi voyons-nous dans le monde une infinité de gens, après avoir passé plusieurs années dans la dévotion, lorsqu'ils passent d'une fortune médiocre à une plus relevée, et qu'ils commencent à goûter des emplois et des grandes affaires du siecle, abandonner leurs saintes pratiques, ouvrir les yeux à l'avarice, former de grands projets pour l'agrandissement de leur famille, et perdre beaucoup de leur ancienne dévotion. Et sans qu'ils changent eux-mêmes d'état, le seul établissement temporel de leurs enfans peut donner lieu au relâchement qui s'introduit dans leur ame, à la faveur des pompes et des vanités du siecle qui entrent dans leur maison. On ne sçauroit trop recommander à ces personnes d'être sur leurs gardes, pour empêcher que les changemens du dehors n'en fassent aucun dans leur intérieur, et ne leur fassent perdre le goût de la modestie et de la simplicité chrétienne. Il seroit très-utile dans

ces occasions de lire l'ouvrage de saint Bernard, adressé au Pape Eugene.

Quelle est la troisieme cause du relâchement?

C'est le changement de Directeur: car comme on gagne beaucoup à changer, pour avoir de plus grands secours spirituels, on y perd aussi beaucoup, lorsqu'on rencontre un Confesseur moins fervent et moins éclairé que celui qu'on avoit auparavant. Le mal vient de ce qu'étant obligé à changer dans le cas de mort ou d'absence, on va au premier qui se présente, sans prendre les précautions nécessaires pour bien choisir. D'où il arrive assez souvent que le nouveau Directeur pensant bien différemment du premier, et n'étant ni assez éclairé ni assez ferme, on ne sçauroit manquer de beaucoup déchoir sous sa conduite. Il y a tel Directeur qui ne fera pas difficulté de dire à une femme du monde accoutumée à pratiquer la vertu, et à marcher dans la voie étroite, qu'il faut s'accommoder aux autres; qu'on ne sçauroit avoir trop de complaisance pour un mari auquel on doit plaire; qu'on peut, sans être coupable, se conformer aux bienséance que le monde prescrit, aux modes qu'i introduit, et que la vertu ne consiste

t à retrancher les beaux habits, les
mens et les parures : ce qui s'ap-
ouvrir la porte à un grand relâ-
nent. Ce n'est pas qu'en matiere
bits et de parures on ne doive avoir
d à la condition des personnes ;
en cela il ne faut consulter que
voir et la bienséance de l'état, et
mais rien accorder à la complai-
e.
est une maxime constante dans la
pirituelle, qu'il ne faut rien re-
cher de ses anciennes pratiques,
e que, pour peu qu'on relâche de
égularité, tout va bientôt en dé-
nce. C'est ce qui faisoit dire à S.
çois de Sales, qu'un bon Direc-
doit être choisi entre mille ; et
enheureux Jean de la Croix avertit
mes dévotes de bien prendre garde
ii elles donnent leur confiance ;
e que le défaut de prudence ou de
eté dans leur Directeur, peut non-
ement les retarder beaucoup dans
iemin de la vertu, mais encore les
retourner à leurs premieres im-
ections.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

SECONDE PARTIE.

Où l'on traite de plusieurs vertus et de plusieurs saintes pratiques, qui regardent l'intérieur de l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Oraison.

D. *QUEL est le moyen de bien faire l'Oraison ?*

R. C'est de bien vivre, et de ne point se laisser aller à l'imperfection : le degré d'oraison répond ordinairement au degré de sainteté ; selon que la vie est plus ou moins parfaite, l'oraison l'est aussi.

Quel est donc le principal obstacle à l'Oraison ?

C'est la distraction du cœur, laquelle vient de l'attache qu'on a aux créa-

s, et de ce qu'on s'est habitué à
rcher son plaisir et son contente-
ıt parmi les choses extérieures ;
t-à-dire, qu'une personne qui ne
rche que Dieu, et qui s'est accou-
ée à se refuser toute satisfaction na-
lle, outre plusieurs autres avanta-
que cette fidélité lui procure, a
ıi d'avoir tari la source d'une infini-
e distractions.
orsque le Saint-Esprit attire puis-
ment une ame, et l'attache à la
sée de Dieu avec tant de force, que
facultés demeurent suspendues et
ıme incapables de penser à d'autres
ts, alors on est exempt de distrac-
ı; mais cette maniere de s'en délivrer
t pas ordinaire, et ne dépend point
ıous. Le plus sûr moyen pour n'être
nt distrait dans la priere, est de met-
en Dieu toutes ses affections, de
ser sans cesse à lui, et de ne s'em-
yer qu'à son service hors des tems
'oraison. Cette maniere d'empêcher
le prévenir les distractions, est à la
tée de tout le monde. Mais il ne faut
s'y méprendre, il n'y a de véritables
ractions que les pensées qui détour-
ıt de Dieu. Il peut venir pendant la
ere différentes idées, qui regardent

l'emploi, le devoir, les occupations extérieures, les personnes qu'on veut porter au bien ; et quoique ces idées ne tiennent pas au sujet de la méditation, on peut s'en occuper sans être distrait, parce qu'elles contribuent à unir à Dieu une personne qui ne cherche que lui.

Comment se peut-il faire que des pensées qui sont hors du sujet dont on a dessein de s'occuper, ne soient pas des distractions ?

Il est aisé de le faire comprendre par une comparaison dont nous nous sommes servis ailleurs. Un joueur de Luth pince avec le pouce la grosse corde de son instrument, tandis qu'il se sert des autres doigts pour pincer plusieurs petites cordes, qui rendent différens sons, sans que cette différence produise rien de désagréable ; parce que les petites cordes sont d'accord avec la grosse. Il en est de même d'une ame qui ne tient à rien de créé ; son principal dessein, à l'oraison comme ailleurs, est toujours de plaire à Dieu ; et les différentes pensées qui lui viennent, ne troublent point sa priere, parce qu'elles s'accordent avec le désir de plaire à Dieu, qui fait le fonds de son oraison.

Il faut dire tout le contraire des personnes imparfaites ; la plupart de leurs

pensées sont de véritables distractions ; parce qu'elles viennent de l'affection pour les créatures ; c'est-à-dire, d'un principe gâté, qui met obstacle à la priere, en troublant l'union avec Dieu. De là vient la grande peine qu'ont ces personnes à faire oraison ; comme leur cœur est partagé, les pensées qu'il leur fournit, partagent leur application, et ne leur permettent pas d'être tranquilles.

Comment faut-il s'y prendre pour faire Oraison ?

On commence par un Acte de Foi sur la présence de Dieu, avec qui on va s'entretenir ; on s'humilie devant sa Majesté infinie, et on lui demande pardon de ses péchés. Ensuite on envisage le sujet de la méditation ; si c'est un mystere, on s'en représente les principales circonstances ; si c'est une vérité de l'Evangile, on se met en esprit devant J. C., qui l'annonce aux peuples. C'est ce qu'on appelle les préludes, qui sont nécessaires pour rendre attentives les puissances de l'ame, pour fixer l'imagination, et pour empêcher l'esprit de divaguer. Tout cela n'est qu'une préparation prochaine, qui suppose que le sujet de la méditation a été prévu quel-

que tems auparavant. Après ces préparatifs on doit se comporter différemment, selon qu'on se trouve dans un état passif ou actif.

Qu'est-ce que l'état passif dans l'Oraison?

C'est lorsqu'un doux calme vient à saisir l'ame, et à fixer ses puissances dans une espece de sainte immobilité. Ce calme, dont nous avons parlé ailleurs, vient de la grace plutôt que de notre étude et de notre industrie. Mais quelle qu'en soit la cause, il suffit ici d'avertir qu'on ne doit point interrompre ce saint repos par sa propre action, et que Dieu ne demande autre chose de ceux qu'il met dans cette disposition, sinon qu'ils soient doucement attentifs aux inspirations du S. Esprit. Plusieurs manquent en ce point, parce que craignant l'oisiveté ils se donnent beaucoup de mouvemens, qui jettant l'empressement et le trouble dans leur ame, les empêchent de jouir de Dieu et de recevoir les opérations de la grace.

Est-ce que l'état passif demande qu'on ne fasse rien du tout?

Nous ne prétendons point exclure l'action, qui ne trouble point le repos où Dieu met l'ame; mais seulement

celle qui ne peut pas compatir avec la douceur de ce repos. Lors donc que l'ame s'apperçoit que son action et ses efforts l'embarrassent, au lieu de l'aider, elle doit les faire cesser, et n'agir qu'autant qu'il est nécessaire pour coopérer à la grace. Cette coopération bien souvent ne consiste qu'à goûter Dieu en paix; et c'est se tromper beaucoup, que de prendre cette disposition pour un égarement ou pour une oisiveté.

D'où vient qu'il y a si peu de gens qui estiment ce repos?

Ce n'est pas que Dieu n'y appelle plusieurs personnes, en qui il trouve beaucoup de droiture et de bonne volonté; mais c'est qu'on n'en connoit pas le prix. La plupart n'estiment leur oraison, que par les raisonnemens solides et relevés qu'ils y font, et par les affections marquées et ardentes qu'ils y produisent. L'ignorance du Directeur y contribue aussi beaucoup; il y en a qui ne connoissent pas les avantages inestimables qu'on peut tirer de ce repos délicat. Il est donc important qu'on sache qu'en matiere d'oraison, il y a un état passif où Dieu met certaines ames, et que celles que Dieu favorise de ce don, doivent se tenir tranquilles, et ne pas

troubler l'action de Dieu, pour vouloir trop faire.

Qu'est-ce que l'état actif durant l'Oraison ?

C'est celui où les puissances intellectuelles sont employées pour considérer les objets de la Foi, pour les méditer avec soin, pour s'y affectionner et pour tâcher, à force de discours et de saints propos, de les imprimer dans l'ame. Voici l'ordre qu'on observe ordinairement. On se propose d'abord le sujet qu'on a préparé et divisé en quelques points; on examine les vérités que ces points renferment; on les pese mûrement; on les approfondit; on s'en pénétre; on en fait l'application à ses besoins spirituels. De là naissent les bons desirs, les affections pieuses et les saintes résolutions. On demande ensuite à Dieu la grace d'accomplir ce qu'on a résolu; et pour obtenir cette grace, on a recours à la sainte Vierge et aux Saints.

Quels conseils faut-il donner à ceux qui sont dans l'état actif ?

Il faut leur recommander trois choses; la premiere, de ne point mettre le profit de l'oraison dans les raisonnemens et dans les idées; quelque subli-

mes et quelque capables qu'elles soient de donner de l'admiration, parce que ce seroit faire de l'oraison une étude et une recherche curieuse. La fin qu'ils doivent se proposer, c'est d'intéresser le cœur, et de lui faire prendre goût aux vérités qu'*ils méditent*; et ils doivent être persuadés que la moindre larme de dévotion qui vient du mouvement du S. Esprit, vaut mieux que tous les plus beaux discours du monde.

Il faut en second lieu les avertir que, s'il leur arrive de prendre goût et de s'affectionner à quelque vérité, ils doivent s'entretenir dans ce goût affectueux le plus long-tems qu'ils peuvent, et ne point s'en détourner pour passer aux considérations qu'ils s'étoient proposé de faire. C'est l'avis que donne S. Ignace *dans son Livre* des Exercices. Il est même vrai que, lorsqu'on est trop gêné par les points qu'on a préparés, qu'on ne trouve qu'aridité à les repasser dans son esprit, on peut, s'il se présente quelque vérité plus intéressante, s'y attacher sans scrupule, plutôt que de se tourmenter en vain, pour s'occuper du sujet qu'on avoit choisi. On doit néanmoins prendre garde que ce ne soit par lâcheté et par inconstance qu'on

se dégoûte du sujet prévu ; car en ce cas il faudroit se vaincre pour s'y appliquer, sans pourtant gêner l'esprit de Dieu, auquel on doit toujours laisser la liberté de nous conduire où il lui plaira.

La troisieme chose qu'on doit recommander à ceux qui sont dans l'état actif, c'est de ne point se rebuter pour les distractions et les sécheresses qu'ils y rencontrent, quand même elles seroient continuelles, et qu'ils ne pourroient se fixer à rien. Ils ne doivent point se décourager, ni abandonner l'exercice de l'oraison ; mais souffrir cette peine avec beaucoup d'humilité et de patience, dût-elle durer toute la vie. Il faut même qu'ils soient persuadés qu'en cela ils rendent à Dieu un service très agréable, dont ils seront libéralement récompensés.

CHAPITRE II.

De l'Humilité.

D. *Qu'est-ce que l'humilité ?*

R. C'est une vertu qui porte à aimer et à chercher l'abaissement. Ce n'est pas qu'elle engage l'hom-

dans quelque indigne et honteux ajettissement. Le vrai humble ne baisse que par un sentiment de généité qui le met au-dessus du commun s hommes. Et bien loin de s'avilir en abaissant de la sorte, il devient véritablement grand par la supériorité qu'il xerce sur soi-même, et acquiert une élévation conforme à la noblesse de 'homme, que Dieu a créé pour de grands desseins.

En quoi consiste la pratique de l'humilité ?

A avoir de bas sentimens de soi-même, à fuir toute élévation et toute grandeur ; à conformer son extérieur aux bas sentimens qu'on a de soi.

Qu'est-ce qu'avoir de bas sentimens de soi-même ?

Cette premiere fonction de l'humilité chrétienne renferme comme trois degrés de perfection. Le premier est de s'estimer peu, même rien du tout. A quoi contribue beaucoup la pensée de notre néant ; *car*, dit l'Apôtre, *si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien.* L'homme de soi n'est que misere et que foiblesse ; il ne peut rien faire que Dieu ne l'aide et ne le tienne comme par la main ; et sans le secours de la Ga v.

grace il ne sçauroit pratiquer aucun bien qui soit utile à son salut. Il y a plus ; quelque grace que l'homme ait reçue de Dieu, il n'a qu'à se considérer par rapport à son corps ou par rapport à son ame, pour trouver en soi mille endroits désagréables, capables de contrebalancer toutes les grandeurs et toutes les graces qu'il peut avoir reçues. Et lors même qu'il se compare à d'autres, en qui il apperçoit beaucoup de foiblesses, il a toujours sujet de s'humilier à la vue des terribles Jugemens de Dieu, et il peut tonjours se dire à soi-même : Peut-être que Dieu voit beaucoup de vertu et de mérite en celui à qui je suis tenté de me préférer, et qu'il ne voit en moi qu'un vain éclat sans solidité. Peut-être qu'il sera fidele jusqu'au bout, et que je ne persévérerai pas dans la grace.

Quel est le second degré de perfection, renfermé dans cette premiere fonction de l'humilité chrétienne ?

C'est de passer jusqu'au mépris, et du mépris à la défiance, qui en est une suite, et qui fait qu'on marche avec précaution, et qu'on est en garde contre soi-même, comme se croyant sur le point de tomber à chaque pas. Il est

naturel aussi dans cette disposition, de croire les autres plus sages et meilleurs que soi, et de se soumettre volontiers à leur jugement et à leur conduite ; ce qui est comme la base de la parfaite obéissance.

Quel est le troisieme degré?

C'est la haine et l'horreur de soi-même, qui naissent du mépris, et qui font qu'on se regarde comme ce qu'il y a de plus vil et de plus abominable sur la terre, à raison de ses péchés. C'étoit le sentiment de plusieurs grands Saints. L'Apôtre saint Paul se disoit le premier des pécheurs. Saint François se croyoit le plus grand pécheur du monde. Saint Vincent Ferrier se regardoit comme une charogne insupportable à tous les hommes, et il avoit coutume de dire qu'il sentoit de plus en plus l'infection de son ame.

Ce degré d'humilité ne se trouve que dans les parfaits, qui peuvent parler ainsi d'eux-mêmes sans manquer à la sincérité, quoique les hommes imparfaits ayent peine à comprendre que les Saints croyent dire la vérité lorsqu'ils parlent de la sorte.

Quelle est la seconde chose en laquelle consiste l'humilité?

A s'éloigner de tout ce qui peut contribuer à la grandeur et à l'élévation de l'homme, ce qui se fait en trois manieres. Premierement en fuyant les dignités et les charges qui donnent quelque autorité sur les autres, en s'en estimant indigne, et les redoutant comme une obligation qui passe nos forces, et un fardeau que nous ne sommes pas capables de porter.

Sur ce principe, que ceux qui se donnent mille mouvemens pour parvenir à l'Episcopat, ou qui étant engagés dans un Corps, en briguent les premieres charges, se jugent eux-mêmes, et ils verront qu'ils n'ont ni humilité ni sagesse, puisqu'ils cherchent avec tant d'empressement, ce que les hommes vertueux ont fui avec tant de soin. S. Ignace a voulu que tous les Profés de sa compagnie s'engageassent par un vœu exprès à refuser les dignités; et si quelqu'un étoit assez téméraire pour y aspirer, ou pour briguer les charges de son Ordre, il veut qu'il soit déféré aux Supérieurs et qu'on procéde contre lui. Si ses regles sont sagement établies, et que la lumiere divine porte à craindre l'élévation, ceux qui la cherchent sont donc des insensés ou des gens ensevelis

dans les ténebres de l'orgueil, dont le propre est d'aveugler l'homme.

Cette crainte de l'élévation doit s'étendre à la vie spirituelle, et nous détourner sagement de tout ce qui est éclatant, sublime ou extraordinaire dans les voies d'oraison, et dans la pratique de la piété. Il ne faut pas qu'il y ait jamais rien d'affecté, rien de singulier dans la conduite; mais une grande simplicité à suivre les mouvemens de l'Esprit de Dieu. Comme c'est un Esprit très-sublime, il ne faut que le suivre pour arriver bientôt à la plus noble élévation.

On ne prétend pas dire que les ames humbles ne puissent pas être généreuses envers Dieu et former de grands desseins pour sa gloire, on veut seulement qu'elles ne se portent pas d'elles-mêmes aux voies extraordinaires et sublimes, et qu'elles attendent que Dieu les éleve, comme fit celui des conviés dont il est parlé dans l'Evangile, lequel prit la derniere place, et attendit qu'on l'invitât à monter plus haut.

Le troisieme soin de ceux qui sont humbles et qui craignent l'élévation, est de fuir les louanges et les occasions de se distinguer par leurs talens ou par

l'éclat de leur vertu, parce que rien n'est plus flatteur que de se faire remarquer, rien ne nourrit tant l'orgueil que l'estime et les louanges des hommes; rien ne détruit plus l'humilité. C'est pour cela que les Saints ont aimé à se cacher, à être blâmés, méprisés, calomniés, maltraités, jugeant en effet que c'étoit là tout ce qu'ils méritoient, et ne voulant avoir aucune part à l'estime et à la faveur des hommes.

Quelle est la troisieme chose en quoi se pratique l'humilité ?

C'est de conformer son extérieur aux bas sentimens qu'on a de soi-même; ce qui doit paroître, 1.° à la maniere de s'habiller; 2.° à la démarche; 3.° aux meubles et à l'équipage.

Les personnes humbles ne peuvent souffrir les habits magnifiques, les ornemens affectés et les parures mondaines, et on ne sçauroit trop blâmer certaines femmes qui, faisant profession de vertu, ne laissent pas de prendre grand soin de leurs habits, de leur coëffure et de leur ajustement. Un jour saint Eloi ayant représenté à la Reine de France Baltilde qu'elle étoit un peu trop parée, elle lui répondit que ce n'étoit pas trop pour une Reine; mais c'est

», répartit le Saint, pour une Chré-
ne qui doit se conformer aux regles
'humilité. La Princesse profita si
ı de l'avis, que depuis ce tems-là
alla toujours vêtue fort simplement.
ı sainte femme qui vivoit dans le
le passé, connue sous le nom de
ie de Valence, lorsque des Dames
nifiquement parées venoient la visi-
, et qu'on lui disoit ensuite que
oient des personnes dévotes, avoit
tume de dire qu'elle ne comprenoit
comment on pouvoit accorder la
otion avec tant d'ornemens exté-
ırs.

n second lieu, rien ne marque mieux
ueil que de marcher avec fierté et
ıe maniere fastueuse; il faut qu'on
noisse les humbles à leur démarche
si bien qu'à leur habit. Enfin, com-
les orgueilleux aiment la pompe, la
ıre et la magnificence des meubles
e l'équipage, ceux qui sont véritablement humbles, doivent les avoir en

Il y en a trois principaux. Le premier, ce sont les richesses : car, dit S. Augustin, comme nous voyons que chaque fruit a un ver particulier, on peut dire que l'orgueil est le ver qui s'attache aux richesses. Ceux qui les possédent, se croyent tout permis, parce qu'ils veulent tout ce qu'ils veulent, et c'est la confiance qu'ils ont en leurs propres forces qui les enorgueillit. Voilà pourquoi l'apôtre S. Paul recommande à son disciple de *donner pour maxime aux riches de ce monde, de n'être point orgueilleux, et de ne mettre point leur confiance dans les richesses.*

1. Tim. c. 6. v. 17.

Un second obstacle à l'humilité, ce sont les bonnes qualités tant du corps que de l'esprit ; la science, la beauté, la force, l'adresse : tous ces avantages naturels enflent l'homme, lui inspirent de la fierté, et lui donnent du mépris pour les autres.

Il n'est pas jusqu'aux pratiques de sainteté les plus rudes et les plus humiliantes, qui ne puissent faire entrer l'orgueil dans une ame. (Et c'est ici le troisieme obstacle.) Ceux qui menent une vie pauvre et austere, sont en danger, s'ils n'y prennent garde, de mépriser les autres et de se préférer à eux, et il n'y

u'une étude sérieuse de la vraie hu-
ité qui puisse les défendre de cet
ueil spirituel, qui se nourrit de pé-
ence, qui se cache sous les dehors
la sainteté, et qui fait d'un homme
mble et mortifié en apparence, ce
ıvre superbe que le Sage a jugé digne
toute sa haine.

CHAPITRE III.

De la Patience.

Qu'est-ce que la Patience ?

R. C'est une vertu qui donne la force pour supporter le mal.

*Quelle sorte de mal est l'objet de la Pa-
ıce ?*

Il y en a de trois sortes ; celui que
eu nous envoye, celui qui nous vient
la part des hommes, et celui qui
nt de nous-mêmes.

Quels sont les maux que Dieu nous envoie ?

On rapporte à cette premiere sorte
ıt ce qui est contraire à nos inclina-
ıns, lorsqu'il vient de la Providence et
l'ordre que Dieu a établi pour le gou-
rnement de l'Univers, le chaud, le
ıid, la famine et les autres fléaux pu-
ics. On met encore de ce nombre les

tentations, la mort de nos proches, [illegible] les autres afflictions particulieres aux quelles les hommes sont sujets, et qu'o[illegible] a coutume d'attribuer à la justice ou [illegible] la Providence de Dieu. Tous ces ma[illegible] sont l'objet de la patience, et on do[illegible] s'accoutumer à les souffrir avec une ré[illegible] signation pleine de douceur.

Quels maux avons-nous à souffrir de la part du Prochain ?

Les calomnies, les outrages, les persécutions, les procès et les querelles, la mauvaise humeur, et les manieres désagréables de ceux avec qui nous vivons. Il y a des hommes timides et imprudens; il y en a de violens et d'emportés; on ne sçauroit dire lesquels sont les plus difficiles à supporter. Les uns manquent à notre égard par inégalité, par inconsidération et par foiblesse, en ne faisant pas ce qu'ils devroient faire: les autres nous choquent par leur hauteur, et nous tourmentent par leurs violences.

Quels sont les maux qui ont leur source dans nous-mêmes ?

Ce sont, outre les maladies et les infirmités du corps, tous les vices de l'esprit, nos passions, nos mauvaises habitudes, nos mouvemens déréglés,

nos inclinations perverses, et les tentations que notre propre fond nous fournit. Tous ces maux sont la matiere de notre patience, et demandent beaucoup de force et de générosité pour être supportés avec mérite.

Comment doit se pratiquer la patience au milieu de ces maux ?

En montant, comme par trois degrés, à la perfection de cette vertu. Le premier est de recevoir tranquillement les maux qui arrivent, avec une humble résignation à la volonté divine. Le second est de regarder l'occasion de souffrir comme un sujet de joie, selon qu'il est écrit : *Faites toute votre joie des diverses afflictions qui vous arrivent.* Le troisieme est d'être en effet, comme S. Paul, *rempli de consolation et dans un excès de joie au milieu des plus grandes souffrances.*

Epist. Jac. c. 1 v. 2.

2. Cor. 1. 7. v. 4.

De quels motifs doit s'aider une ame qui veut parvenir à la perfection de la patience ?

Il y en a trois principaux. Le premier est d'être bien persuadé que tous les maux partent de la main de Dieu, et de ne considérer que sa volonté dans ce qu'on souffre ; ce qui produira infailliblement la joie, ou du moins la soumission. C'étoit la pratique de tous

les Saints, ils n'envisageoient que Dieu dans les événemens les plus fâcheux. Dieu paroissoit avoir le moins de part. Job persécuté par la malice du Démon, s'écrioit: *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté, il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni.* David rapporte aussi à Dieu les injures de Semeï, *le Seigneur*, dit-il, *lui a ordonné de maudire David, et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait?* Ce motif, outre qu'il augmente beaucoup le mérite de la patience, est très-propre à adoucir toutes sortes de peines.

Job. c. 1 v. 21.

2. Reg. c. 16. v. 10.

Le second motif de patience dans les maux de cette vie, ce sont les avantages inestimables qu'on peut tirer de la souffrance, qui est un trésor inépuisable de toutes sortes de richesses spirituelles.

Le troisieme motif, c'est Jesus-Christ que nous devons nous proposer continuellement pour modele, afin que l'estime et l'amour que nous avons pour lui nous fassent trouver agréables les souffrances qu'il a choisies pour son partage. La vue d'un Dieu crucifié a toujours été pour les Saints un adoucissement dans leurs maux; elle les a fait soupirer ardemment

mment après la Croix qu'ils ont
tamment préférée à toutes les dou-
s de la vie.
ous pouvons ajouter à tout ce que
s venons de dire une excellente pra-
e d'un Saint et d'un sçavant person-
qui vivoit au siecle passé. Il avoit
ume de dire qu'un homme qui souf-
peut trouver aisément par-tout des
fs de patience, soit qu'il regarde
nt soi, ou derrierre soi, ou au-
us, ou au-dessous, ou à côté de
Il a devant soi Jesus-Christ son di-
modele; derriere, sont ses péchés
pesent sur lui, comme un fardeau
pportable dont il ne sçauroit se dé-
ger par trop de souffrances; au-
us de sa tête, il ne tient qu'à lui de
le Ciel qui doit être la récompense
es peines; et sous ses pieds, il lui
isé de se représenter l'enfer qu'il a
ité; il trouvera à sa droite un nom-
infini de Saints qui lui tiennent
pagnie; et il peut voir à sa gauche
multitude innombrable de malheu-
qui souffrent plus que lui, et qui
ont pas si coupables. Tout homme

lâches, il la portera avec soumission et avec plaisir.

CHAPITRE IV.

De la Pauvreté.

D. *Qu'est ce que la Pauvreté ?*

R. C'est une vertu qui facilite à l'homme le dégagement des richesses et de tous les biens temporels.

Quels degrés de perfection renferme la pratique de la pauvreté ?

Elle en renferme trois. Le premier est de renoncer effectivement à tous les biens temporels, suivant ce conseil de J. C. : *Allez, vendez ce que vous avez.* C'est ce qu'ont fait les Apôtres, et après eux les Religieux qui font profession de n'avoir rien en propre et d'abandonner leur patrimoine, leurs possessions, et tout ce qu'ils pourroient prétendre en ce monde. Mais comme on ne peut pas se passer de tout, parce qu'il faut conserver sa vie ; ceux qui se réservent le moins, pratiquent cette premiere abnégation d'une maniere plus parfaite.

Mat c. 19 v. 21

Et parmi ceux qui ne se réservent rien, pour ce qui regarde les fonds et la propriété, il y en a de plus parfaits les uns

s autres. Quelques-uns ne perdent se dépouiller de toute propriété, oiqu'ils n'ayent rien qu'avec dé- ance et permission, ils sont abon- ent pourvus, non seulement de e qui est nécessaire, mais encore ut ce qui peut servir à la commo- D'autres ne veulent avoir que fort our fournir à leurs besoins, et ils chent tout ce qu'ils peuvent pour r une vie pauvre. Ce ne sont pour- as les plus parfaits, quoiqu'ils se ent à peu, parce qu'ils ont encore ue chose. Il est vrai que bien sou- ce ne sont que des bagatelles, ues petits meubles dont ils pour- t se passer; quelques Reliquaires ges de piété, qu'ils ne conservent urement par dévotion. Mais il y en z pour les empêcher d'être mis au re de ceux qui n'ont rien du tout, i peuvent dire avec vérité qu'ils pas même leurs habits et leurs les les plus nécessaires, parce ne les ont que par emprunt, et se regardent comme étrangers l'usage de toutes ces choses. Lors- 'est par un vrai zele pour la pau- qu'ils se dépouillent ainsi de tout, atiquent ce qu'on appelle le par-

fait dénûment, qui met entr'eux et les autres dont nous venons de parler une très-grande différence, et sans lequel ne sçauroient vivre les véritables pauvres qui ne veulent avoir que Dieu.

Cependant il ne faut point mettre au nombre des obstacles à ce parfait dénûment, certains petits meubles qui contribuent à la dévotion, et qu'on ne garde que par un motif de piété. Saint Xavier avoit un Crucifix qu'il portoit toujours avec soi; les hommes apostoliques peuvent faire aux Fideles de petits présens de dévotion pour les attirer et les exciter au bien, et ce seroit outrer les choses, que de prétendre qu'en cela il y eût rien de contraire à la perfection de ce premier degré de pauvreté. Mais hors ce cas, il est vrai que, lorsqu'on a la moindre chose dont on pourroit se passer, on n'est pas parfaitement pauvre.

Quel est le second degré de perfection qu'on distingue dans la pratique de la pauvreté?

Il consiste à user avec beaucoup de modération des choses dont on ne peut pas se passer. Ceux qui n'ont pas l'esprit de pauvreté, appréhendent fort la disette, et ont grand soin de se pourvoir de toutes les nécessités de la vie; mais

les véritables pauvres ne craignent rien tant que l'abondance, qu'ils regardent avec saint Vincent Ferrier comme une mer orageuse dans laquelle il est très-aisé de faire naufrage.

Il y a trois excellentes pratiques qui peuvent aider à acquérir ce degré de perfection. La premiere est de ne retenir de tout ce qui sert à l'entretien et à la conservation du corps, que ce qui est absolument nécessaire, et de se passer de tout le reste, pour imiter Jesus-Christ qui nous a donné l'exemple d'une pauvreté extrême. Il n'est pas nécessaire de faire des vœux et d'entrer en Religion pour se conformer à cette régle, il n'y a rien là que les gens du monde ne puissent pratiquer. Quelle nécessité y a-t-il qu'ils ayent tant de meubles, tant d'habits et tant d'équipages ?

Une Dame riche et de grande qualité, qui retrancheroit tout ce superflu pour donner abondamment aux pauvres, se contentant pour elle-même d'une honnête médiocrité, ne feroit-elle pas une œuvre digne de grande louange ?

La seconde pratique regarde sur-tout les personnes qui vivent en commu-

nauté. Elle consiste à souhaiter et à chercher toujours le pire dans l'usage des choses nécessaires ; les habits les plus usés, les plus déchirés ; les meubles les plus vils ; tout ce qui sent plus la pauvreté, tout ce qui attire plus le mépris. On raconte de saint Xavier, que quelques-uns de ses amis ne pouvant lui persuader de quitter une soutane toute déchirée, la lui enleverent une nuit et en substituerent une neuve en la place. Et comme le lendemain il ne s'appercevoit point du changement, parce qu'il étoit absorbé en Dieu, on lui dit en riant qu'il y avoit du plaisir à le voir depuis qu'il étoit vêtu décemment ; il comprit d'abord ce qu'on vouloit dire, et il en fut si affligé, qu'il ne cessa d'importuner ses amis jusqu'à ce qu'ils lui eussent rendu sa vieille soutane.

Nous avons parlé ailleurs de la troisieme pratique ; elle consiste à ne point souffrir que la nature se contente pleinement dans l'usage des choses nécessaires. On ne doit jamais rassasier l'appétit en prenant de nourriture autant qu'on pourroit sans rien faire contre la tempérance, il faut en user ainsi à l'égard des autres soulagemens que le

corps exige. Les pauvres ordinairement ne chassent pas entierement la faim, ni le froid, il leur manque toujours quelque chose.

Quel est le troisieme degré de perfection en matiere de pauvreté?

C'est de triompher de joie lorsqu'on manque de tout. Comme on demandoit un jour à un saint Religieux de la Compagnie de Jésus, nommé Jean Ximenez, ce que c'étoit qu'être pauvre; il répondit que c'étoit tressaillir d'allégresse au milieu de la disette de toutes choses. Cette allégresse qui va jusqu'au tressaillement, et qui passe jusques dans les sens, marque bien la plénitude de la grace dans les véritables pauvres; et il ne faut pas s'étonner qu'ils mettent leur bonheur à manquer de tout pour posséder Dieu. S. Xavier étant arrivé au Japon écrivit une Lettre qui commence ainsi: » Par la grace de Dieu » nous sommes arrivés au Japon, où » nous manquons de tout. Cette disette extrême faisoit ses plus cheres délices.

Pourquoi tant de joie au milieu de tant de miseres?

Parce que la possession des créatures est une espece d'entre-deux qui se met entre Dieu et l'ame, et que cet entre-

deux ôté par la privation de toutes choses, on jouit pleinement de Dieu, et on s'unit à lui sans milieu.

Quelle différence y a-t-il entre un pauvre qui n'a rien du tout, et celui qui a quelque chose ?

La différence est très-grande, parce que le peu qu'on a, est toujours un obstacle à la parfaite possession de Dieu. Celui qui n'a qu'un petit caillou devant les yeux, ne voit pas plus le soleil que celui qui a devant soi une haute montagne ; mais celui qui n'a rien devant les yeux, le voit librement et à son aise. Lorsqu'on demandoit à saint François quel étoit le moyen le plus sûr et le plus court pour aller à Dieu, il répondoit que c'étoit la pauvreté. C'est par elle en effet que nous levons tous les obstacles qui sont entre Dieu et nous.

Outre les biens extérieurs, n'y en a-t-il pas de spirituels et d'intérieurs dont il faut se dégager par esprit de pauvreté ?

Il y en a sans doute, et tels sont la science, les lumieres, et les autres biens spirituels dont il faut se détacher pour n'avoir que Dieu. Le véritable pauvre d'esprit ne se réserve rien. S. François Xavier partant pour les Indes n'emporta que son Bréviaire, et ne vou-

lut avoir avec soi ni écrit, ni papier, ni aucun de ces secours spirituels dont plusieurs font provision, et dont ils ne croyent pas pouvoir se passer dans leurs fonctions apostoliques. Ce grand Saint croyoit avoir tout en Dieu à l'exemple de saint François d'Assise, qui avoit coutume de dire : Mon Dieu m'est toutes choses.

Que faut-il donc penser de ceux qui portent avec soi quantité de livres et d'écrits, et qui ne peuvent se passer de ce secours ?

Comme il y auroit de la témérité à les blâmer, il y a sujet de leur dire qu'ils sont moins pauvres que les autres qui n'ont rien, et qu'ils participent moins à l'esprit apostolique, c'est-à-dire, à l'esprit de Dieu, qui suffit à qui le posséde, qui le rend parfaitement libre, et qui lui sert de ressource dans tous ses besoins. Il est vrai que, lorsqu'on use de ces secours avec beaucoup d'humilité et de défiance de soi-même, et sans y attacher son cœur, ils ne sont point un obstacle à la perfection de la pauvreté ; cependant celui qui s'en prive, est dans un plus grand dénûment, et il a l'avantage de goûter Dieu d'une maniere plus délicieuse.

Le bienheureux Louis de Gonzague

sentant quelque légere attache à un écrit qu'il avoit, le porta incontinent à son Supérieur pour n'avoir pas cet obstacle à la perfection de la pauvreté. C'est par le même principe que plusieurs autres, pour jouir de Dieu pleinement, se privent de toute autre ressource, et que dès qu'ils ont la moindre chose ils se sentent à l'étroit jusqu'à ce qu'ils y aient renoncé, éprouvant la vérité de ce qu'a dit S. Paul : *Qu'il ne faut rien avoir pour posséder tout.*

a Cor. c. 6. v. 10

CHAPITRE V.

De la Chasteté.

D. *Qu'est-ce que la Chasteté ?*

R. C'est une vertu par laquelle on s'abstient des plaisirs illicites de la chair, et on use modérément de ceux qui sont légitimes.

Sous combien de rapports peut-on envisager la chasteté ?

Sous trois différens rapports qui la divisent comme en trois especes : car on peut la considérer comme une vertu qui oblige tous les hommes, ou comme une obligation particuliere à certains

états, ou comme une vertu éminente et infiniment rare, qu'on peut appeller chasteté angélique.

Qu'est-ce que la chasteté, considérée comme une vertu commune à tous les hommes?

C'est celle qui nous contient dans les justes bornes de la loi de Dieu et de la conscience, par rapport aux plaisirs de la chair, les interdisant absolument à ceux qui doivent les fuir, et les réglant dans les autres, à qui l'usage en est permis. La chasteté prise en ce sens convient aux personnes mariées, qui sont véritablement chastes, lorsque, comme dit S. Paul, *elles traitent le mariage avec honnêteté, et que le lit nuptial est sans tache*; c'est-à-dire, lorsque leur amour n'est point partagé, que le mari ne s'attache qu'à sa femme, et que la femme ne s'attache qu'à son son mari. Car c'est aux gens mariés, aussi bien qu'aux autres, que s'adresse le même Apôtre, lorsqu'il dit: *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu ave Jésus-Christ.* Hebr. c. 13. v. 4. Col. c. 3. v. 3.

Qu'est-ce que la chasteté, considérée comme une obligation particuliere à certains états?

C'est celle dont les Religieux font profession, et tous ceux qui font à Dieu le sacrifice de leur corps, par le vœu

de continence perpétuelle. Elle ajoute une nouvelle et plus étroite obligation à la loi générale, qui défend toutes sortes de plaisirs en cette matiere, à ceux qui ne sont pas engagés dans le mariage.

Quelle est cette chasteté que vous avez appellée angélique?

C'est celle par laquelle on est exempt de toutes les impressions et de tous les mouvemens qui tendent au plaisir. On dit de sainte Thérese et du bienheureux Louis de Gonzague, qu'ils étoient dans cet heureux état; et saint Dominique avant que de mourir, déclara qu'à cet égard il avoit été toute sa vie comme un enfant au berceau. L'homme peut bien par ses soins et par les secours ordinaires se disposer à cette sublime vertu; mais il faut que Dieu y concoure par quelque grace spéciale: Sap. c. 8. v. 21. car il est écrit, *que nul ne peut avoir la continence si Dieu ne la donne.*

En quoi consiste la pratique de la chasteté?

Dans ceux qui sont mariés, elle consiste à n'aimer que la personne à laquelle on est lié, et à se comporter avec les autres, comme si on étoit insensible. Pour ceux qui sont dans le célibat, il seroit à souhaiter qu'ils pus-

sent vivre, ayant un corps, comme s'ils n'en avoient point. Mais comme il n'est pas en leur pouvoir de se mettre dans cette disposition, et qu'il y a des effets sensibles qu'ils ne peuvent pas toujours éviter, il faut du moins qu'ils soient en garde contre le plaisir que causent ces effets sensibles; qu'ils n'y arrêtent point leur esprit et encore moins leur cœur, et que sur-tout ils se défendent du consentement. Cette obligation est indispensable; et au moins à cet égard ils doivent vivre dans la chair, comme s'ils étoient de purs esprits. La raison est qu'en ce genre il n'y a point de matiere légere, et que le seul défaut de réflexion et de liberté peut excuser de péché mortel.

Par quels moyens peut-on conserver la chasteté?

Il y en a trois principaux. Le premier est de veiller exactement sur ses sens, et en particulier sur celui de la vue, imitant le saint homme Job, *qui avoit fait un accord avec ses yeux, pour ne penser pas seulement à une Vierge.* Job. 31. v. La seconde est de traiter rudement le corps, de fuir les délices, et de ne rien accorder à la sensualité. Le troisieme et le plus efficace est la défiance de

soi même, et la fuite des occasions. Saint Dominique sur le point de mourir, dit à ses Religieux, qui étoient assemblés autour de lui, que par la grace de Dieu il n'avoit rien à se reprocher contre la sainte pureté, et qu'il étoit à cet égard comme un enfant qui ne fait que de naître; mais qu'il les prioit d'être bien persuadés qu'il n'y a que ceux qui sçavent se défier d'eux mêmes qui puissent conserver la chasteté. Cette défiance a pour principe la crainte de Dieu, et pour effet, la prudence à éviter les occasions dangereuses.

Qu'est-ce qui met les personnes spirituelles en danger de perdre la chasteté?

C'est la communication avec d'autres personnes de différent sexe. Quoiqu'il y ait beaucoup de vertu et de droiture d'intention de part et d'autre, il est difficile néanmoins qu'il ne s'y mêle quelque affection: elle est à la vérité innocente et pure, sur-tout dans les commencemens, et Dieu seul en paroît être le motif. Cependant on s'attendrit, la tendresse s'insinue dans les sens, et elle y fait des impressions qu'on ne regarde pas comme mauvaises; parce qu'on les confond avec certains

effets que produit la grace, lorsqu'elle se rend sensible au corps. On continue donc à croire que tout est saint; on ne se défie de rien; on prend quelquefois de petites libertés, que des personnes de vertu devroient se croire défendues; mais la droiture d'intention vient au secours pour les justifier. Enfin on en vient à un tel point d'aveuglement, qu'on commet le péché sans presque s'en appercevoir.

Le meilleur préservatif contre ce mal, c'est l'avis que donne saint Vincent Ferrier, dans son Livre de la Vie spirituelle. *Toute pensée, toute inclination qui vous porte à quelque chose contraire à la pureté des mœurs, vous parût-elle une révélation, regardez la comme une tentation et une suggestion diabolique.* C'est le moyen de fermer la porte aux illusions, qui sont dangereuses en cette matiere, et qui ont eu cours presque dans tous les âges de l'Eglise, où on a vu beaucoup de personnes vertueuses s'engager dans de grands périls, faute de se tenir sur leurs gardes.

CHAPITRE VI.

De l'Obéissance.

D. *Qu'est-ce que l'obéissance ?*

R. C'est une vertu par laquelle un homme se soume en vue de Dieu, aux ordres et à conduite d'un autre homme.

En quoi consiste la pratique de l'obéissance ?

Particulierement en trois points. Le premier est d'être bien persuadé que l'obéissance que nous rendons au Supérieur ou à celui que nous avons choisi pour guide dans la vie spirituelle, nous tient dans l'ordre de la Providence, et que le commandement de l'homme est celui de Dieu. Le second est de recevoir le commandement du Supérieur, comme s'il partoit véritablement de Jesus-Christ. Le troisieme est d'obéir dans de certaines dispositions qui augmentent beaucoup la perfection et le mérite de l'obéissance.

Sur quoi est fondé le premier point de la pratique de l'obéissance ?

Sur trois principes si solides et si inébranlables, qu'il n'y a aucun lieu de douter qu'on ne fasse la volonté de

t, en faisant celle de son Supé-
r. Le premier principe est de la
; car Notre Seigneur ayant dit :
vous écoute m'écoute ; dès que le *Luc. c. 16. v. 16.*
érieur est légitimement établi, on
être assuré que c'est Dieu même
gouverne par son ministere. C'est
cela que S. Paul a dit : *Que celui* *Rom. c. 13. v. 2.*
s'oppose aux Puissances s'oppose
ordre dont Dieu est l'auteur. Le
nd principe est la fidélité de Dieu,
n'abandonne jamais ceux qui se
ent entre ses mains : et comme c'est
a parole et pour l'amour de lui que
nous engageons à obéir, il est en-
lui même à s'acquitter de sa pro-
e, et à récompenser notre con-
e, en se servant pour nous con-
., du ministere de ceux auxquels
nous sommes soumis pour l'amour
ui. Cette vérité est encore fondée
'expérience et sur la pratique des
ts, qui ont tous pris la voie de
issance comme la plus sure et la

nant de Dieu ; qu'on lui obéisse com[illegible] on obéiroit à Dieu même , excepté cas où le commandement de l'hom[illegible] seroit manifestement contraire à la [illegible] de Dieu.

Mais si le Supérieur étoit homme qui conduisît par passion , qui fût de mauvaises mœurs , que faudroit-il faire ?

Il n'en faudroit pas être moins co[illegible] vaincu de l'avantage qu'il y a à obé[illegible] parce que l'obéissance ne sçauroit jamais nuire à celui qui la pratique av[illegible] droiture d'intention , Dieu dispose tonjours les choses, de maniere que tout , jusqu'à la passion du Supérieur, tournera à l'avantage de celui qui obéit ; c'est de quoi on doit être bien convaincu : car si on n'étoit pas ferme sur cette vérité , l'obéissance seroit détruite ; du moins elle seroit très-imparfaite ; on s'en dégoûteroit bientôt, et on se priveroit d'un excellent moyen de perfection. C'est ce qui a fait dire à l'auteur du Livre de l'Imitation de J. C. , *que celui qui se soustrait à l'obéissance , se retire de la grace.* L. 3. c. 13.

Ce n'est donc pas aux bonnes qualités du Supérieur qu'on doit avoir égard en exécutant ses ordres ; tout ce qu'on doit considérer en lui , c'est qu'il tient

à place de Dieu. Si on s'apperçoit qu'il manque de spiritualité ; que ses intentions ne soient pas droites ou que ses mœurs ne soient pas bonnes, il faut se souvenir de ces paroles de Notre-Seigneur : *Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse. Observez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront ; mais ne faites pas comme eux.* Saint Pierre qui avoit puisé cette doctrine dans sa source, veut que nous obéissions à nos maîtres, non seulement quand ils s'attirent l'obéissance par leur bonté et leur douceur : *mais encore lorsqu'ils sont rudes et fâcheux.* Mat. c. 23. v. 2 et 3. 1. Pet c. 2. v. 18.

Quel est le second point de la pratique de l'obéissance ?

Il consiste à recevoir le commandement du Supérieur comme venant de Jésus-Christ. Cette disposition d'esprit n'est qu'une conséquence du principe que nous venons de poser, et il n'en faut pas davantage pour parer à toutes les difficultés, et pour surmonter tous les obstacles. Tout homme persuadé que son Supérieur est revêtu de l'autorité de Dieu, qui parle par son organe, obéira de tout son cœur, et avec exactitude. Il ne s'agit donc que d'être bien

convaincu de la premiere vérité q nous avons établie.

C'étoit la pratique de tous les anci Peres du désert, comme il est aisé d juger par un grand nombre d'exemp rapportés par saint Jean-Climaque par Cassien. C'est la doctrine de sa Paul, qui exhorte les serviteurs à ob à leurs maîtres selon la chair, *d* Eph. c. 6. v. 5. *la simplicité de leur cœur, et com à Jesus-Christ même.* D'où il est a de juger que le plus grand défaut d celui qui obéit, est d'envisager l'ho me dans celui qui commande, au li de n'y considérer que Dieu, dont tient la place, et dont il déclare ordres. Car de là il arrive qu'on n béit aux Supérieurs que d'une mani naturelle; volontiers à ceux qui s agréables, et avec répugnance à ce qui déplaisent; parce qu'on manque foi, et que sans la foi il ne sçauroi avoir de véritable obéissance.

Quel est le troisieme point de la pratiqu l'obeissance ?

Il ajoute à ce que nous avons d dit, trois dispositions intérieures donnent à cette vertu sa plus gra perfection, et dont saint Ignace mention dans une Epitre écrite

eux de son Ordre. La premiere soumission de l'esprit ; il faut er ses lumieres à celles de son eur, et s'interdire tout examen te réflexion qui tend à désaprou- qu'on ordonne. C'est ce que le Saint appelle obéissance aveu- es plus éclairés doivent la prati- comme les autres, et s'aveugler ment sur tout ce qu'on leur com- , pourvu qu'il n'y ait rien de is : et plus ils sont éclairés, plus rifice qu'ils font de leur raison licat et agréable à Dieu. La se- disposition que demande saint e, est une sainte allégresse qui u'on s'affectionne à ce qui est andé, et qu'on se porte avec à l'exécuter. Cette joie vient de ur qu'on a pour J. C., qu'on re- dans le Supérieur. Rien n'est plus rme à la doctrine de saint Paul, eut que les serviteurs servent maîtres *avec affection.* La troi- disposition est la diligence et

Eph. c. 6. v. 7.

sonnes Religieuses, d'obéir promptement, même au son de la cloche qui les appelle, jusqu'à laisser imparfaite la lettre qu'elles ont commencé à former.

L'obéissance ne gêne-t-elle point trop l'esprit de Dieu ?

Il se peut faire qu'elle le gêne et qu'elle le limite en certaines choses, qui ne sont pas de conséquence ; mais c'est pour lui donner en d'autres plus importantes une plus ample étendue et une plus grande liberté. Il vaut bien mieux qu'un arbre soit fortement enraciné, que s'il poussoit beaucoup de branches superflues : et lorsqu'il en pousse on doit les retrancher, pour le mettre en état de se fortifier par la racine, et de jetter ensuite d'autres branches plus étendues, qui portent du fruit. C'est ce que fait l'obéissance à l'égard de l'attrait de la grace ; elle le borne quelquefois : mais ce qu'elle semble lui faire perdre d'un côté, elle le lui fait gagner au centuple par mille autres endroits. Sainte Magdelaine de Pazzi, sur le point de mourir, dit à son Confesseur qne sa plus grande consolation étoit de ne s'être jamais écartée de l'obéissance, et que si elle ne s'étoit point égarée dans les voies

traordinaires par lesquelles Dieu l'ait fait passer ; elle le devoit à sa soumission aux ordres de ses Supérieurs, qu'elle avoit toujours consultés dans ses doutes.

CHAPITRE VII.

Du Zèle.

QU'est-ce que le zele ?

R. C'est une sainte passion qu'on a pour Dieu, qu'on voudroit voir aimé et honoré par toutes les créatures.

Quels sont les effets du zele ?

Il en produit trois principaux, qui sont l'indignation contre tout ce qui offense Dieu, une grande ardeur pour tout ce qui peut contribuer à sa gloire, et un soin particulier du salut des ames.

En quoi consiste cette indignation, qui est le premier effet du zele ?

Elle consiste dans une sainte colere, qui donne aux serviteurs de Dieu un grand courage et une fermeté inébranlable, pour s'opposer à tout ce qui ose s'en prendre à Dieu, et pour le combattre de toutes leurs forces. Animés de cette colere, les hommes Apostoli-

ques ne se donnent aucun repos, jus qu'à ce qu'ils soient venus à bout d'ar rêter le mal ou de le détruire, et ils e viennent quelquefois à des actions v goureuses et surprenantes. Temoin c que fit N. S. pour chasser du Temp ceux qui y déshonoroient son Per Témoin ce que l'Ecriture a dit du Pro phete Elie : *Qu'il s'est élevé comme u feu, et que ses paroles brûloient comm un flambeau ardent.* Tel a paru sain François en plusieurs rencontres ; et on dit de saint Xavier, qu'il fit brûler la maison d'un Néophite, parce qu'on y avoit sacrifié à une idole.

Eccl. c. 48. v. 1

Cette indignation a pour objet trois sortes de maux, qui sont l'Idolatrie, l'Erreur, qui a deux branches, l'Hérésie et le schisme, et enfin le Vice. Voilà ce qui allume le zele des hommes apostoliques ; ils veulent briser les Idoles qu'on adore à la place du vrai Dieu ; abolir les erreurs qui combattent les vérités que le Seigneur a révélées, exterminer les vices, et corriger les mauvaises mœurs. Le zele ne connoit point d'autres ennemis que ceux-là, et il ne se lasse jamais de les combattre.

Quel est le second effet du zele ?

C'est une noble et sainte ardeur pour la

toutes sortes de bonnes œuvres.
t principal des ames passionnées
Dieu, est de le *faire* connoître
Nations par la prédication de l'E-
le. Un autre objet de leur pas-
c'est de rétablir la ferveur, et
oduire la réforme par-tout où il
t besoin, et sur-tout dans l'état
ieux, qui est la plus illustre por-
lu troupeau de Jesus-Christ, et
ırdin de l'Eglise. Ce siecle a don-
usieurs de ces Zélateurs fervens,
ınt fait revivre dans les Corps Re-
ıx l'esprit primitif de leur institu-

ıtre ces deux grands objets, qui
la publication de l'Evangile, et la
mation des mœurs, il n'est aucune
de bien spirituel, ni d'œuvre de
ricorde qui échappe au desir ardent

tere de ses enfans il travailloit à la propagation de la Foi dans le Nouveau Monde, et à l'extirpation de l'hérésie par toute l'Europe, il travailloit lui-même dans Rome à l'établissement de plusieurs Maisons de piété, pour servir d'asile et de refuge aux Orphelins, et aux ames pécheresses. C'est ce que les Dominiques et les François, ces deux grandes lumieres de l'Église, avoient fait long-tems avant lui, et par eux-mêmes et par leurs Disciples, qu'ils avoient envoyés par tout pour éclairer les nations, pour convertir les Hérétiques, et pour allumer dans le cœur des Fideles, le feu de l'amour de Dieu. En tout cela, il n'y a rien de surprenant pour qui connoît la nature du zele. Un cœur embrasé du feu de l'amour de Dieu, voudroit embraser tous les autres, et il ne songe qu'aux moyens de faire connoître et servir celui qu'il aime.

Quel est le troisieme effet du zele ?

C'est un soin particulier et fervent pour sauver ses freres. Les hommes Apostoliques n'ont rien tant à cœur, et c'est en trois manieres qu'ils procurent le salut des ames ; en travaillant à leur conversion, en les consolant dans leurs besoins, et en les faisant avancer dans

le chemin de la vertu. Leur premier soin est de les convertir; leur zele en cela embrasse tout et ne néglige rien ; ils font pour le salut d'un seul, autant que pour le salut de plusieurs. Saint Vincent Ferrier convertit cinq mille Sarrazins ; et saint Xavier entreprit un long et pénible voyage sur mer, uniquement pour la conversion d'un Soldat : il le vit en effet dans le vaisseau ; il le gagna par ses manieres, il le toucha par ses paroles, et après l'avoir confessé, il s'en retourna, parce que c'étoit là tout le fruit qu'il s'étoit proposé de son voyage.

Ce n'est pas tout de convertir les ames, il faut les aider, les soutenir, et ne point épargner ses soins, pour les consoler dans leurs états pénibles. On raconte du Pere Balthazard Alvarez, qu'étant malade, une Carmelite qui l'étoit aussi, le fit prier de l'aller confesser ; qu'il y alla malgré tout ce que put faire pour l'en empêcher, le Frere qui avoit soin de lui. Il tomba en effet en défaillance lorsqu'il fut auprès de la malade : et comme il s'en retournoit après l'avoir confessée, son Compagnon ne manqua pas de lui dire, qu'on lui avoit prédit ce qui venoit de lui

arriver ; à quoi le Pere répartit : Vous ne sçavez pas, mon frere, de quel prix est aux yeux de Dieu la consolation qu'on donne aux ames.

Le zele ne s'en tient pas là : il ne lui suffit pas de convertir les ames et de les consoler ; il travaille à leur avancement dans la perfection. Les hommes Apostoliques se croyent tous envoyés comme Jean-Baptiste, *pour préparer au Seigneur un peuple qui soit parfait.* Le même Pere Balthazard Alvarez, dont nous venons de parler, regardoit cette fonction du zele comme une obligation étroite ; et il se croyoit responsable à Dieu, du peu de progrès que faisoient les personnes qui étoient sous sa conduite. Sainte Thérese qui avoit un si grand zele pour la gloire de Dieu, dit qu'elle a fondé son Ordre, afin de procurer au Seigneur un petit nombre d'amis qui fussent parfaits.

Luc. c. 1. v. 17.

Tous les plus habiles Maîtres de la vie spirituelle ont été dans cette disposition ; ils ne se sont pas contentés de détourner du mal, les personnes qu'ils dirigeoient ; ils ont eu à cœur leur plus grande sainteté, et leur zele ne pouvoit souffrir en elles le moindre obstacle à la perfection. Saint François,

après avoir fondé son Ordre, avoit un si grand zele pour la régularité, qu'ayant remarqué une légere imperfection dans un de ses Religieux, il fit éclater son indignation, s'écria, comme si le Monastere et tout l'Ordre eussent été en proye aux démons. S. Ignace imposoit de grandes pénitences pour les moindres fautes, afin d'éloigner de sa Compagnie les plus légeres imperfections. Telle est la nature du zele de n'être jamais content, et de ne mettre point de bornes à ses bonnes intentions.

CHAPITRE VIII.

De la liberté d'esprit.

D. EN quoi consiste la liberté d'esprit?
R. A être exempt de soin : à n'être point troublé par le remord des péchés ; et à n'avoir nulle attache aux créatures.

Comment est-ce qu'être exempt de soin, contribue à cette liberté?

En ce que ces soins gênent étrangement l'esprit. Et voilà pourquoi Notre-Seigneur qui connoissoit bien la véritable liberté, qu'il vouloit nous rendre par sa grace, compare les soins qu'on se donne pour les richesses, à des

épines qui déchirent et qui embarassent le cœur. Voilà pourquoi il disoit souvent à ses Disciples: *Ne vous inquiétez point, et ne dites point: Qu'avons-nous pour manger et pour boire, et de quoi nous habillerons-nous ?* S. Paul instruit de cette doctrine, disoit aux fideles: *Ce que je desire de vous, c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquietent.* Mais afin que nous puissions nous conformer à cet avis de l'Apôtre, il faut sçavoir qu'elles sont les sources ordinaires d'où viennent la plupart des soins qui nous agitent.

Matt. c. 6. v. 31.

2. *Cor.* c. 7. v. 32.

La premiere est dans nos desseins, et dans les diverses entreprises que nous formons : nous les épousons d'ordinaire avec trop de chaleur, et nous n'avons point de repos jusqu'à ce que nous en ayons vû l'exécution ; et cet empressement excessif est un assujettissement et un véritable esclavage. On peut rapporter à cette premiere source tous les projets qu'on fait, et tous les soins qu'on se donne pour la subsistance, l'éducation, et l'établissement de sa famille : et c'est contre cette sorte de solitude que J. C. nous exhorte à nous armer de confiance, quand il dit : *Votre Pere céleste sçait que vous avez besoin de toutes ces choses.*

Matth. c. 6. v. 32.

Ce qui fournit encore beaucoup de soins et de chagrins, c'est l'office et l'emploi dont on est chargé. On est plein de ce qu'on a à faire ; l'esprit est fatigué par l'application qu'il faut donner à mille occupations qui se succédent les unes aux autres ; et comme la plupart ne sçavent ni recourir à Dieu, ni prendre les choses comme elles viennent, avec une sainte indifférence, ni se reposer sur la Providence de tout ce qui peut arriver ; on ne sçauroit manquer d'être souvent accablé, ou du moins de se trouver dans de très-grands embarras.

Les accidens imprévus et les affaires qui surviennent, sont aussi une source abondante de toutes sortes de chagrins, de troubles et de perplexités, pour ceux qui prennent les choses trop à cœur, et qui manquent de soumission aux ordres de Dieu. Un homme qui a un procès, avec quelle impatience en attend-il la décision ? Il n'y a point d'autre remede à ce mal que la confiance en Dieu, la résignation à sa volonté, et son saint amour. Celui qui aime véritablement, n'a point d'autre soin que celui d'aimer, qui n'en est pas un : il se prête à tout, et il peut dire

qu'il n'a jamais rien à faire ; parce que tout lui est égal, et que, pourvu qu'il aime, il a toujours réussi, quoiqu'il arrive. Le moindre souci qui entréroit dans son ame, y feroit le même effet qu'une paille dans son œil ; il faudroit l'en chasser incontinent ; son amour ne pouvant souffrir qu'il soit en peine pour quoi que ce soit, tandis que tout est réglé par la volonté de celui qu'il aime.

Qu'est-ce qui contribue encore à la liberté d'esprit ?

C'est de se garantir des péchés, dont le remord peut causer du trouble : car voilà les grands ennemis de la véritable liberté. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu après avoir dit que celui qui peche, est esclave du péché, ajoute ces paroles : *Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres ;* parce qu'il vous délivrera de vos péchés, et vous procurera la grace de l'adoption, qui vous mettra dans la liberté des enfans de Dieu ; c'est-à-dire, que rien ne contribue davantage à perfectionner cette liberté, que de se conserver dans une grande pureté de cœur.

Joan. c. 8. v. 36.

Les péchés sont-ils tous également contraires à la liberté d'esprit ?

Il n'y a que les péchés commis avec

réflexion qui la détruisent ; les autres, qui sont de purs effets de la fragilité humaine, n'y apportent aucun obstacle ; parce qu'étant aussi-tôt effacés que reconnus et désavoués, ils ne sçauroient troubler la paix intérieure, qui est le fondement de la liberté. Mais les péchés qu'on commet avec délibération, quoiqu'ils ne soient pas considérables de leur nature, produisent toujours quelque trouble ; ils pesent quelque tems sur le cœur, et ceux qui sont sujets à les commettre, ne sçavent ce que c'est que la liberté dont nous parlons. C'est pour cela que l'homme véritablement spirituel, a peine à comprendre qu'on puisse offenser Dieu avec une pleine connoissance et de propos délibéré ; sa pratique est de s'éloigner du mal du plus loin qu'il l'apperçoit ; et comme il n'a rien qui l'embarasse et qui le captive, il jouit toujours d'une parfaite liberté.

Les véritables enfans de Dieu ne tombent que par fragilité et par surprise ; leur cœur n'a point ou presque point de part à leurs chûtes ; et à peine sont-ils tombés, qu'ils se relevent pour marcher avec confiance. La miséricorde de Dieu qui les protege, et le feu tout-

puissant du divin amour qui les embrase, consument leurs fautes journalieres, et assurent leur liberté, en conservant leur cœur exempt de tache. On recouvre aussi la liberté d'esprit par la pénitence, et par l'humble confession de ses fautes devant Dieu et devant les hommes.

Quelle est la troisieme chose en laquelle consiste la liberté d'esprit?

A n'avoir nulle attache aux créatures. On peut être attaché aux personnes par affection et par amitié particuliere. Lorsque cet attachement est trop sensible et trop fort, et qu'il va jusqu'à ne pouvoir se séparer qu'à regret, c'est une dépendance et une espece d'assujettissement incompatible avec la liberté. Il y a des gens qui donnent leur affection aux biens extérieurs, à leurs richesses, à leurs maisons, à leurs meubles; le soin de les conserver, et la crainte de les perdre sont de véritables liens qui enchaînent le cœur, et qui le rendent esclave de ce qu'il aime. Une ame généreuse ne peut rien souffrir qui la géne; saintement jalouse de la liberté, elle rompt jusqu'aux moindres liens pour aller aisément à Dieu.

On s'attache aussi beaucoup à certai-

nes occupations. Les uns aiment le jeu, les autres l'étude, d'autres la chasse; ils y pensent sans cesse; c'est une passion qui les obsede, et qui ne leur laisse pas un moment de liberté pour penser à Dieu. Tant il importe de ne se point laisser dominer par ses occupations, et de se maintenir dans une sainte indifférence.

Le Prophete Isaïe avoit sans doute en vue ces différens attachemens dont nous venons de parler, lorsqu'il disoit: *Si vous ôtez la chaîne du milieu de vous, votre lumiere se levera dans les ténebres, et vos ténebres deviendront comme le midi, le Seigneur délivrera vos os.* Cette chaîne qui est au milieu de nous, exprime bien l'attache aux créatures; et cette délivrance qu'on promet pour récompense à celui qui rompra cette chaîne, ne représente pas mal la liberté intérieure. Tout ce qu'il y a jamais eu d'ames parfaites, ont mis leur principale application à se dégager de tout, et à réunir toutes leurs affections en Dieu, afin de pouvoir lui dire avec le Prophete: *vous avez rompu mes liens*, et je puis me glorifier d'être libre, depuis que je ne tiens à rien de créé. Isaï. c. 58. v. 9. & 11. Ps. 11

Quelle est donc cette véritable liberté dont vous avez traité dans ce Chapitre?

C'est, à proprement parler, une sainte indifférence, qui s'étend à tout ce qui n'est pas Dieu, et qui met, pour ainsi dire, le cœur au large, et en état de s'élever aisément à tout ce qu'il y a de plus parfait. Au reste, on comprend assez que nous parlons ici de la liberté morale, et nullement de la liberté naturelle, qu'on appelle le libre arbitre.

CHAPITRE IX.

De la connoissance de J. C.

D. *Que renferme cette connoissance ?*

R. Tout ce qui regarde ce Dieu-Homme. 1. Son excellence et ses grandeurs. 2. Ses actions et ses Mysteres. 3. Sa doctrine et ses paroles. 4. Ses travaux et ses souffrances. 5. Son esprit et ses vertus.

Quelles sont ses grandeurs ?

Pour en juger, il faut le considérer premierement en lui même, et ensuite par les rapports qu'il a avec nous. En lui-même et par sa nature divine, il est Dieu, fils de Dieu, Fils unique de Dieu, principe du Saint-Esprit ; il est Verbe, Image du Pere, sa splendeur et sa force. Il est encore en lui-même ; mais en

conséquence de son Incarnation, le chef-d'œuvre de la main de Dieu, le Saint par exellence, l'Ange du grand Conseil, l'homme impeccable, le Trône et le Temple de la Divinité, celui que le Pere, qui est Dieu, a marqué de son Sceau, et qui est né avant toutes les créatures, qui est plein de grace et de vérité, le trésor de la Sagesse et de la Science, le Seigneur de toutes choses, devant qui la Terre, le Ciel et l'Enfer plient le genou.

Jesus-Christ considéré par rapport à nous, est notre Roi éternel, le Roi des Rois; il est notre Chef, Maître et Docteur des Nations, Législateur, Prêtre, Pontife éternel, Pere du siecle futur, le Prince de la Paix, le Sauveur des pécheurs, l'Auteur de la vie, la gloire de son Peuple, notre Médiateur, notre Avocat, le Vainqueur des Puissances infernales, qui nous tenoient captifs, la Victime éternelle, digne de la majesté de Dieu, le Juge des vivans et des morts. A quoi on peut ajouter tous les honneurs que le Fils de Dieu a reçus pendant sa vie mortelle, soit de la part de son Pere, soit du côté des Anges et des Démons.

Quelles actions distinguez-vous en J.-C.?

On en peut distinguer de deux sortes, les unes ordinaires et communes, les autres extraordinaires et mystérieuses. Parmi ses actions communes et ordinaires, il y en a qui sont seulement humaines et morales ; comme sa conversation, ses voyages, la maniere dont il appella ses Disciples, ses prédications, ses jeûnes, ses prieres, sa retraite au désert, et plusieurs autres. Il y en a qui sont humaines et divines, que l'Ecole appelle *Théandriques ;* et ce sont ses miracles, la résurrection des morts, la guérison des malades, la délivrance des énergumenes, la connoissance qu'il avoit des cœurs et des plus secretes pensées, l'empire absolu qu'il exerçoit sur les élémens.

Parmi ses actions extraordinaires et mystérieuses, on compte son Incarnation, sa Naissance, sa Circoncision, sa Présentation au Temple, son Baptême, sa Transfiguration, l'institution de la sainte Eucharistie, sa Passion, sa Mort, sa Sépulture, sa Résurrection, son Ascension. Mais à parler exactement, ce ne sont point là des actions particulieres, ce sont plutôt des événemens qui ont partagé sa vie en différens Mysteres, et qui servent de fondement aux

divers états par lesquels il a passé; tels que sont l'état de son Enfance, de sa Vie souffrante, de sa Mort, de sa Gloire, etc.

Quelle est la Doctrine de Jesus-Christ?

C'est celle qu'il a enseignée aux hommes: on peut la réduire à douze points principaux. 1. Aimer Dieu de tout son cœur, et le chercher en toutes choses. 2. Reconnoître le Médiateur entre Dieu et les hommes; s'attacher à sa personne, et compter sur ses promesses. 3. Aimer son prochain, et lui faire toute sorte de bien. 4. Avoir une droite intention en toutes ses œuvres. 5. Aimer l'humilité, la pauvreté et les souffrances. 6. S'étudier d'une maniere particuliere à la patience et à la douceur. 7. Fermer les yeux à toutes les choses du monde, pour n'envisager que le Ciel. 8. Renoncer à soi-même, être prêt à tout perdre, et la vie même pour Dieu. 9. Faire pénitence. 10. Craindre la Justice et les Jugemens de Dieu. 11. Aimer la priere, et y vacquer assidûment. 12. Penser à l'éternité, et vivre dans une vigilance continuelle.

Il faut rapporter à sa Doctrine les malédictions qu'il a lancées contre les méchans; par exemple, contre les Doc-

teurs de la Loi : *Malheur à vous, Scribes et Pharisiens* ; les paroles de consolation qu'il a adressées aux gens de bien, comme celles de la derniere Cêne à ses Disciples ; et enfin ses Prophéties sur la fin du monde, sur la destruction du Temple et de la Synagogue.

Que dites-vous des souffrances de J. C. ?

Il y en a de trois sortes ; sçavoir, les peines qui ont partagé sa vie ; ses humiliations et ses opprobres ; ses douleurs et ses tourmens. On peut mettre au nombre de ses peines, son séjour de neuf mois dans les sacrés flancs de la sainte Vierge ; les foiblesses et les miseres de l'Enfance ; sa fuite en Egypte ; le rude travail qu'il faisoit dans la Boutique de S. Joseph ; la fatigue de ses voyages ; ses veilles assidues et ses jeûnes presque continuels ; les persécutions qu'il a souffertes de la part des Juifs, et son extrême pauvreté.

A ses humiliations et à ses opprobres, se rapportent sa naissance dans une étable, son obéissance à la Loi de la Circoncision, la Purification de sa sainte Mere, et sa présentation au Temple ; sa soumission à l'autorité de ses Parens, les injures qu'il a reçues, la trahison de Judas, l'abandonnement des

autres Apôtres, le mauvais traitement qui lui fut fait chez les Pontifes, chez Pilate, et dans le Palais d'Hérode, les insultes qu'il souffrit de la part des Soldats en dérision de sa royauté, l'affront que lui fit Pilate lorsqu'il le mit en compromis avec Barabbas, le genre ignominieux de sa mort, les outrages qu'il reçut tandis qu'il étoit sur la Croix.

Ses douleurs et ses tourmens appartiennent à sa Circoncision, à son Agonie au Jardin des Oliviers, à sa flagellation, au couronnement d'épines, à la pesanteur de sa Croix, et au crucifiement.

Que faut-il remarquer dans l'esprit et dans les vertus de J. C. ?

Il faut y remarquer la force, la douceur et la sainteté, trois qualités qui font le caractere de ses vertus, aussi bien que de son esprit.

Par où jugez-vous de la force de son esprit?

Par son courage et sa générosité, par son exacte sévérité à reprendre les vices, par sa prudence et sa dextérité à confondre ceux qui vouloient le surprendre, par sa fermeté inflexible dans la poursuite de ses desseins pour la gloire de son Pere, par l'ardeur de son zele, par la puissance de ses paroles.

vre le mouvement de l'esprit de Dieu dont il doit être l'organe ; ce qui re ferme comme trois dégrés qui rend l'homme plus ou moins libre.

Le premier, est de dire tout ce qu lui plaît, quand il lui plaît, et comm il lui plaît ; c'est-à-dire, que si s'entr nant avec Dieu dans l'oraison, co mé il doit le faire avant que de mont en chaire, il se présente à son ésp quelque pensée propre à faire impre sion sur le cœur de ses Auditeurs, e que Dieu lui inspire de l'insérer dans son Sermon, il doit suivre ce mouvement de la grace, et passer par-dessus toute les regles de l'art et toutes les considé rations humaines. Et il arrivera que l'esprit de Dieu, qui n'est pas moins ami de la prudence qu'ennemi de la contrainte, lui suggérera de sages ménage mens pour mettre en œuvre la pensée qu'il lui donne ; si bien que le Prédicateur obéira fidelement à la grace et ne fera pourtant rien qui puisse choquer la juste délicatesse de ses Auditeurs. Un homme plein des regles de son art, par lesquelles il se laisse captiver, auroit bien de la peine à obéir en semblables rencontres ; il ne manqueroit pas de dire que ce qu'on lui suggere ne convient

la nature du discours qu'il a
au Panégyrique qu'il doit faire,
re qu'il doit traiter. Mais ceux,
négliger les regles données par
et par Ciceron, regardent le
prit comme leur premier Maî-
ont jamais embarassés, ils disent
tout ce qu'ils veulent, parce
uissent de cet admirable avan-
ie l'Auteur du Livre de l'Imi-
Jesus-Christ appelle *le privi-*
ne ame qui est véritablement

t le second dégré de liberté?
que le Prédicateur non seule-
isse dire ce qu'il lui plaît, mais
u'au milieu de son Sermon il
bandonner ce qu'il a préparé
vre l'esprit de Dieu qui le porte
ute autre chose. Plusieurs ou-
angéliques qui ont soin de con-
Seigneur, et qui prêchent avec
p de droiture d'intention, ne
se résoudre à perdre de vue un
nent ce qu'ils ont préparé. C'est

Saint Chrysostome ne faisoit nulle d
ficulté de sortir de son sujet pour
prendre les vices qu'il avoit le plus
horreur. On voit dans ses Homé
qu'il en vouloit sur tout aux vain jus
mens, fort communs parmi son peu
et lorsque Dieu lui inspiroit d'invecti
contre ce malheureux penchant, il
se mettoit point en peine d'examin
si en cela il ne péchoit point con
les lois de la Réthorique. Ce qui
certain, c'est qu'il le faisoit toujou
à propos et avec beaucoup de grace
ce qui est un effet des bénédictio
que Dieu répand sur ceux qui su
vent en tout le mouvement de son
prit.

Quel est le troisieme dégré de liberté ?

C'est que le Prédicateur soit toujour
disposé à porter la parole de Dieu au
peuples, sans avoir besoin d'une gran
de étude et d'une exacte préparation
comme faisoient les Apôtres qui par
Act. Ap. c. 2. v. 4. loient, dit l'Ecriture, *selon que l'Esprit saint les faisoit parler.* Il faudroit qu
les hommes apostoliques pussent parle
en public sans se donner beaucoup d
peine pour prévoir en détail ce qu'il
ont à dire. Mais ils n'en sçauroient ve
nir là, que par le moyen de la saint

ſ dont nous parlons ; ceux qui
ıcquise sont toujours prêts à pré-
. quelque heure qu'on les prenne.
te facilité ne doit pas surprendre
des hommes pleins de zele, qui
ɔénétrés des vérités de la Foi et
nt foulé aux pieds toute crainte
ine.
ıt Vincent Ferrier étoit un de ces
ens ouvriers qui n'ont pas besoin
rande préparation. Cependant,
ıe on lui dit un jour qu'un grand
eur de Flandre devoit l'entendre,
'il étoit même venu de fort loin
cela, il se prépara avec plus de
ɹu'à l'ordinaire ; mais quoique le
ırs fût bon, le nouvel Auditeur
pas content, et il ne put s'empê-
le dire que ce n'étoit pas là ce
lui avoit fait espérer. Le Saint
a le jour suivant presque sans pré-
on, comme il avoit coutume de
et le Seigneur Flamand fut si ra-
il voulut le lui témoigner, en lui
t: *Mon Pere, vous prêchâtes très-*

On raconte de saint François quelque chose de semblable. Ayant été invité à prêcher devant le Pape et les Cardinaux, il voulut contre sa coutume se préparer avec grand soin ; mais lorsqu'il fut en chaire il se trouva si embarrassé qu'il fallut laisser tout ce qu'il avoit préparé et s'abandonner à l'esprit de Dieu. De cette maniere il satisfit son Auditoire, qui s'étoit apperçu de son embarras.

Voudriez-vous que les Prédicateurs allassent en chaire sans préparation ?

Je crois qu'ils doivent se préparer, autant qu'il est nécessaire, pour obtenir la fin qu'ils se proposent, qui est d'instruire et de toucher. Mais aussi je dis qu'ils jugent souvent nécessaires des soins qui ne le sont pas, et que s'ils se disposoient à acquérir la liberté évangélique, ils verroient qu'ils peuvent faire aisément ce qui leur coûtoit auparavant beaucoup de tems et beaucoup d'application.

Comment peut-on acquérir cette liberté ?

Par trois moyens. Le premier est que le Prédicateur s'adonne à l'oraison et qu'il en fasse pour ainsi dire son capital. Le second, qu'il foule aux pieds toute considération humaine, et qu'il

n

ne prenne jamais garde qui est à son sermon ou qui n'y est pas. Le troisieme, qu'il ait un véritable zele, parce que les pensées et les paroles ne sçauroient manquer à un homme plein de son sujet, et qui en parle avec ardeur.

Quelle est la seconde disposition que demande la publication de l'Evangile de la part du Prédicateur?

Qu'il soit pénétré de ce qu'il dit, et qu'il paroisse l'être.

A quoi sert cette disposition?

A communiquer une noble ardeur à celui qui prêche, et à le faire paroître aux yeux de ses auditeurs comme un homme qui s'intéresse à l'affaire de leur salut, et qui est zelé et passionné pour le service de Dieu. Ce zele seul et cette ardeur sont capables de fournir des pensées à son esprit et des paroles à sa bouche, parce que personne ne trouve plus aisément ce qui peut convertir les ames, que celui qui desire avec passion de les convertir.

Un ministre de Jesus-Christ, connoissant les besoins de l'Eglise, le ravage que le Démon fait tous les jours parmi les hommes, témoin des vices qui triomphent, et de l'affreux oubli

de Dieu qui regne par tout, peut-il choisir d'autres sujets de ses discours? Peut-il traiter de tels sujets en Philosophe et avec indifférence? Ne doit-il pas être touché et pénétré jusqu'au vif quand il en parle? Jamais homme qui vient avertir que le feu prend à la maison, ou que les voleurs enfoncent la porte, n'a étudié ses paroles pour donner ces sortes de nouvelles. Voilà ce que c'est qu'un Prédicateur; c'est un homme qui vient de la part de Dieu annoncer à une grande multitude, que le feu est allumé dans l'enfer, que la mort avance à grands pas, et que le tems passe comme un éclair. Sont-ce là des vérités qu'on puisse annoncer foiblement et en périodes arrangées? Le zele, sans aucune étude, ne doit-il pas suggérer les pensées et les expressions dont on a besoin dans ces rencontres?

Il est vrai que le Prédicateur doit quelquefois adoucir son style, sur-tout lorsqu'il veut élever les ames à la considération de l'amour divin, du Paradis, et de la beauté de la vertu. Et c'est pour cela que S. Chrysostome, après avoir comparé l'Apôtre saint Paul à une trompette retentissante, le compare ensuite à un Lut, pour marquer que tout véhé-

nent qu'il est il sçait rendre son style doux et coulant quand il le faut.

En quoi consiste le choix des matieres, qui est la troisieme chose nécessaire au Prédicateur Evangélique ?

Il consiste à ne rien dire qui ne serve à la fin qu'il se propose, qui est de convaincre les esprits, de toucher et de gagner les cœurs ; ce qui demande trois choses de la part du Prédicateur. Premierement il ne doit rien dire de foible, ni même de médiocre, rien qui ne soit de son sujet, et qui n'intéresse son auditeur ; il faut que tout son discours soit solide, fort et pressant, et que toutes ses paroles portent coup autant qu'il se peut.

Il faut, en second lieu, qu'il traite pour l'ordinaire des sujets qui regardent la morale, et que parmi ces sujets il choisisse ceux qui sont les plus conformes aux besoins de ses auditeurs. Mais sur-tout il faut qu'il évite tout ce qui ne sert qu'à plaire à l'esprit ou à contenter la curiosité, ou qui ne doit aboutir qu'à un fruit très-médiocre de la part de ceux qui l'entendent. Par exemple, sur l'Evangile de la Madelaine, je ne voudrois pas qu'on fît comme certains Prédicateurs qui, après avoir comparé

cette Sainte à un aigle, s'étender
la nature et les qualités de cet oi
et sur les rapports de ressemblance
a avec cette sainte pénitente. Pou
ne proposer pas d'abord à ses audi
l'amour, la pénitence et la solitu
cette généreuse Amante de J. C.

Quand on prêche sur cet endr
l'Evangile où il est dit que Jesus-C
pleura sur la ville de Jérusalem
lieu de perdre le tems en préan
sur diverses sortes de larmes, e
les différens principes qu'elles pe
avoir, pourquoi n'aller pas d'abo
sujet des larmes du Sauveur, je
dire à l'aveuglement des hommes
ne voyent pas que les afflictions
Dieu leur envoye, que les instruc
et les consolations qu'il leur do
sont une espece de visite dont
honore? Pourquoi ne pas employe
discours à instruire les auditeur
moyens qu'ils doivent prendre pc
préparer à ces visites du Seigneu
pour éviter les maux funestes qu
vent tomber sur ceux qui ne pro
pas de ces visites?

Voilà comme en usoient les
sostomes, les Vincent Ferriers, e
les Prédicateurs apostoliques.

ı seule prouve qu'on doit en user
parce que rien ne rend les hom-
lus attentifs, rien ne les touche
les charme davantage que de
lécouvrir les maux auxquels ils
ujets, et de leur apprendre à y
lier. Ce qui n'empêche pas néan-
qu'on ne fonde son discours sur
isonnemens solides, sur de beaux
de l'Ecriture, sur des comparai-
t des exemples propres à insinuer
rités et à les rendre sensibles.
troisieme soin du Prédicateur doit
le ne pas faire comme quelques-
qui se contentent de tirer à la fin
rmon quelques conclusions mo-
La peinture des mœurs doit regner
tout le discours, et elle en doit
le fond. Que diroit-on d'un hom-
ıi, ayant invité plusieurs person-
sa table, ne leur feroit servir
d que du fruit ou des viandes en
ıre, se contentant de faire appor-
ıelque nourriture solide à la fin
pas ? C'est ce que font plusieurs

proposer, et qui devoient remplir tout le discours.

Saint Vincent Ferrier commença un jour son sermon de cette maniere : *Ce discours sera divisé en trois parties. Je vous montrerai dans la premiere, que ce monde n'est que vanité ; dans la seconde, qu'il n'y a de gloire solide que celle du Ciel ; et dans la troisieme, qu'il y a un enfer où l'on souffre des peines éternelles.* Il s'en faut bien qu'il y ait dans ce siecle autant de simplicité qu'en ce tems-là, et d'ailleurs tout le monde n'a pas la liberté évangélique de S. Vincent Ferrier. Aussi nous ne proposons pas cette maniere de prêcher pour modele ; mais il ne faut pas que les Prédicateurs prennent tant de soin de s'en éloigner, par la crainte que leurs sermons ne dégénerent en catéchismes ; c'est une crainte vaine et dangereuse, que les Saints n'ont jamais eue.

CHAPITRE II.

De la direction des ames.

D. *Qu'est-ce que diriger les ames ?*

R. C'est les préparer à recevoir la vie divine que J. C. veut leur

communiquer, ou, comme dit saint Paul, c'est travailler à former J. C. dans les ames : *mes petits enfans pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusquà ce que J. C. soit formé dans vous.* Gal. 4. v. 19

Quels sont les devoirs du Directeur ?

Arracher ce qu'il y a de mauvais dans les ames qu'il conduit ; cultiver le bien qu'il y trouve, et ne point interrompre ce travail, jusqu'à ce qu'il ait achevé son ouvrage.

Quel est le mal qu'il faut arracher ?

C'est en général tout ce qui peut mettre obstacle à la grace. Et en particulier les vices, l'orgueil, l'avarice, l'amour du monde, la sensualité, dont il faut donner une grande horreur, afin qu'on fasse des efforts pour s'en corriger. Après la victoire des principaux vices, viennent les combats qu'il faut livrer contre l'amour-propre. On doit instruire les personnes qu'on dirige, à ne se chercher elles-mêmes en rien, et sur-tout à éviter les satisfactions grossieres, que la plupart des hommes ont coutume de s'accorder, en ce qui regarde leur honneur, leur santé, leur vie, et les intérêts de leurs proches, à quoi ils sont ordinairement

trop sensibles. Enfin, pour ôter tout appui et toute ressource à la nature corrompue, il faut en combattre les inclinations, et en détruire jusqu'aux moindres attaches, en faisant mourir les ames à ce qu'elles aiment le plus, et en les mettant pour cela à différentes épreuvres, jusqu'à ce qu'elles n'ayent d'autre desir que celui de contenter Dieu, et qu'elles regardent d'un œil indifférent tout ce qui peut leur arriver. Lorsqu'elles sont ainsi dégagées et entierement purifiées, il n'est aucun bien si grand, aucune vertu si héroïque, dont elles ne soient capables.

Quel est le bien que le Directeur doit procurer aux personnes qui sont sous sa conduite, et qu'il doit cultiver en elles ?

Toutes les saintes dispositions qui préparent les voies à la grace et à la vie surnaturelle dont J. C. veut leur faire part, mais en particulier ces trois. Premierement, une soumission entiere et aveugle, qui les rend dociles comme des enfans, entre les mains de celui qui les gouverne. C'est le fondement, et comme la premiere couche qu'on met sur la toile pour la préparer à recevoir les couleurs. Secondement, il faut y planter et cultiver les vertus; la piété

qui se nourrit d'oraison, de recueillement, d'attention à la présence de Dieu, et à tout ce qui concerne son culte; la mortification et la victoire de soi-même; la charité envers le prochain, qui s'entretient et qui s'augmente par les aumônes, par la patience et par la douceur.

Troisiemement, à ces vertus il faut ajouter quelques pratiques, qui disposent excellemment à la perfection de la charité; comme celle de la résignation et du saint acquiescement à la volonté divine, qu'on s'étudie à voir et à aimer en toutes choses; celle de la sainte indifférence, par laquelle l'ame accepte tout sans rien choisir, la perte comme le gain, la santé comme la maladie: ce qui la met dans un état où elle est parfaitement libre, parce qu'elle ne dépend que de Dieu. En comparant l'ame à un jardin, on peut regarder ces vertus comme des plantes qu'on doit y mettre l'une après l'autre, et qu'on doit cultiver par les saints exercices de l'oraison, de l'examen de conscience, et de la recollection, jusqu'à ce qu'elles ayent jetté de profondes racines.

Pourquoi assignez-vous pour troisieme devoir du Directeur, de ne point interrompre son tra-

vail, jusqu'à ce que l'ouvrage soit achevé ?

C'est afin qu'on évite le défaut de plusieurs Directeurs, qui se contentent de trop peu. Pourvu que les personnes qui se mettent sous leur conduite, sortent de leurs déreglemens; qu'elles renoncent au jeu, à la vanité mondaine; qu'elles fassent quelque oraison et quelques aumônes, ils les regardent comme des Saintes, et ne songent point à les mener plus avant. Cependant la plupart de ces personnes sont encore remplies d'amour-propre; elles sont délicates sur le point d'honneur; elles s'aigrissent et s'impatientent contre tout ce qui les choque; elles conservent mille petites attaches naturelles. Et si on s'avise de représenter au Directeur l'irrégularité de cette conduite, il répondra que ce sont de légeres imperfections que Dieu laisse aux ames, pour les exercer; qu'elles leur donnent occasion de s'humilier, et qu'elles n'en sont pas moins agréables aux yeux de Dieu; quoique ce soient des défauts réels, qui mettent obstacle à la grace, et qui empêchent ces ames de correspondre aux desseins que Dieu a sur elles.

Un bon Directeur ne doit point cesser de travailler, qu'il n'ait entierement

rempli les desseins du Saint-Esprit. Il doit commencer par le combat contre les vices, et ne faire grace à aucun, jusqu'à ce qu'il les voye tous abattus. Il doit planter et cultiver toutes les vertus, sans en négliger aucune. Lorsqu'il entreprend l'exercice de la sainte indifférence, il ne doit point l'abandonner, qu'il n'ait établi l'ame dans une entiere liberté d'esprit, et dans un parfait dégagement de cœur ; et tandis qu'il remarque la moindre attache ou affection naturelle dans la personne qu'il conduit, il ne doit pas regarder son ouvrage comme achevé. Lorsque la volonté de Dieu aura tout assujetti, et qu'il n'y aura plus d'attachement dans le cœur, que pour le bon plaisir de Dieu, on pourra dire qu'il ne reste plus rien à faire; parce que c'est là en effet le plus haut point de perfection, où l'homme puisse arriver avec le secours ordinaire de la grace. Pour ce qui regarde les ames que Dieu fait entrer dans des voies extraordinaires, nous avons donné ailleurs plusieurs avis pour leur conduite.

Quelles sont les fautes les plus ordinaires des Directeurs dans la conduite des ames ?

Il y en a trois principales. La pre-

miere est de ceux qui suivent leurs vues particulieres plutôt que l'attrait de la grace. Ils ont leur système, ils se proposent une certaine idée de perfection, et ils croyent avoir tout gagné, pourvu qu'ils obligent les personnes qui s'adressent à eux, à se conformer à cette idée. En quoi ils ressemblent assez à un artisan, qui se serviroit de la même mesure pour habiller toutes sortes de personnes, grandes ou petites. Cela s'appelle vouloir soumettre les desseins de Dieu à ses desseins particuliers, au lieu de regler sa conduite sur celle de Dieu. On ne sçauroit donc apporter trop de soin pour examiner à quoi une ame se sent portée, et pour discerner ce qu'il y a de Dieu en elle; parce qu'on peut dire, qu'il y a presque autant de voies que de personnes.

Quelle est la seconde faute ?

C'est la négligence et le peu d'application de quelques-uns, qui ont coutume de dire qu'on rafine trop dans la dévotion, qu'on se charge de trop de pratiques, qu'il suffit aux femmes de sçavoir dire leur Chapelet, que l'oraison ne leur convient point, et qu'elles doivent mettre leur application principale à bien manier le fuseau. Sainte

ese recommandoit à ses filles de
ces sortes de gens comme des dé-
s ; parce qu'ils semblent être nés
détourner les ames de la perfec-
Ils verront des femmes qui s'a-
ent à eux, employer mille artifices
orner leur tête, et pour embellir
visage ; et ils traiteront tout cela
ose indifférente, quoique ce soit
airement la vanité qui met en
e la plupart de ces ornemens. Les
cteurs exacts et appliqués retran-
t d'abord ces superfluités mondai-
, ou du moins ils n'oublient rien
persuader aux ames d'y renoncer,
e qu'ils sont eux-mêmes persuadés
'est un grand obstacle à la dévo-
, et que Notre-Seigneur ne sçau-
se plaire où regne l'esprit du
de.

uelle est la troisieme faute ?

le est directement opposée à celle
nous venons de reprendre ; elle
iste à vouloir mener les ames trop
. et au-delà de leur portée. Ce sont

que d'état passif, que de voies mystiques, sans considérer si Dieu les y appelle. D'où il arrive que ces personnes prennent l'essor avant le tems, et donnent dans la présomption. Leur langage ordinaire est que c'est à Dieu à faire tout; que la créature n'a que l'impuissance et le néant pour son partage; qu'elles ne s'intéressent à rien, et que tout leur est égal. Si on leur représente leurs devoirs par rapport à leur famille, ou à leur emploi, elles répondent qu'elles sont incapables de tout, et que Dieu seul peut faire tout le bien qu'on attend d'elles.

C'est-à-dire, qu'entêtées de leurs prétendues voies extraordinaires, elles dédaignent la voie commune, à laquelle les ames solidement vertueuses doivent toujours revenir de leur propre mouvement.

C'est une espece de folie, que l'entêtement de ces personnes. Elles font gloire de tout oublier, pour ne parler que d'amour, et de pur amour; ce qui donne occasion au Démon de les porter à la vanité, au mépris du prochain, et à mille autres défauts, dont on ne peut se garantir que par la crainte de Dieu, et par la défiance de soi-même.

Ces deux vertus servent comme de contre-poids ; elles n'empêchent point la véritable élévation que donne l'Esprit de Dieu ; mais elles rendent le procédé sincere, la dévotion pure et solide, et la conduite sûre dans l'état le plus relevé.

CHAPITRE III.

De la Conversation Apostolique.

D. *QUelles qualités doit avoir la conversation d'un Apôtre ?*

R. Elle doit être accompagnée d'une sainte liberté, de joie spirituelle, et de beaucoup de pureté et de droiture d'intention.

En quoi consiste cette liberté ?

Elle consiste premierement à se comporter dans les conversations, comme des gens qui n'ont point d'autre emploi que celui de conduire les hommes à Dieu, dont ils sont les envoyés ; afin que cette parole s'accomplisse : *Si quelqu'un parle, qu'il paroisse que Dieu parle par sa bouche*, Il faut avouer qu'on a besoin de générosité pour entretenir en toute occasion les gens du monde, sur l'affaire de leur salut. Les

Ep. 1. Petr. c. 4. v. 11.

hommes apostoliques qui veulent acquérir cette sainte liberté, doivent se mettre d'abord au-dessus de toute fausse complaisance, en faisant profession ouverte de parler de Dieu dans toutes les conversations où ils se trouvent. Mais ce n'est pas en prenant un air d'autorité qu'ils en viendront à bout, c'est plutôt par des manieres douces et insinuantes. Il faut que le zele qu'ils montrent d'une part, et de l'autre la vie exemplaire qu'ils menent, disposent tellement les esprits, que tout le monde s'attende à les voir soutenir les intérêts du Seigneur, auquel ils sont entierement dévoués. Ils ont aussi besoin de beaucoup d'adresse, pour tourner la conversation à leur gré, et pour insinuer des discours de piété en la place de vains propos que les personnes du siecle tiennent ordinairement. Les gens du monde ne sont nullement surpris qu'un serviteur de Dieu prenne sur eux cet ascendant, et ils ne le trouvent point mauvais, sur-tout quand il parle des choses de piété, d'une maniere agréable et propre à bannir l'ennui plutôt qu'à le causer. Ils comprennent aussi fort bien, lorsqu'un homme apostolique ne se cherche lui-même en

et qu'uniquement occupé du desir
re aimer Dieu, il ne prétend en
rsant avec eux, se procurer d'au-
aisir que celui qu'on sent à parler
qu'on aime, et à le faire connoî-
ıx autres.
liberté dont nous parlons consiste
:ond lieu, à blâmer et à reprendre
partout où on le trouve, se sou-
t toujours de ce que dit saint
qu'il faut *reprendre, menacer,* 2. Tim. c. 4 v. 2
e lasser jamais de supporter les
ıes et de les instruire. Avec cette
ıtion qui unit la force avec la
ur, on souffre tout ce qui n'est
auvais, et on se déclare hardi-
:ontre le vice, la mondanité, et
:e qui est contraire à l'esprit du
ianisme, sans choquer personne.
en avons un bel exemple dans le
rseur du Fils de Dieu; rien de
ifficile que ce qu'il demandoit à
es; il ne vint pas à bout de l'ob-
mais il n'offensa jamais ce Prince
'eprenant. Il est pourtant certai-
:casions où la douceur doit faire
à la vigueur et à l'indignation du

tout ce qui sent le compliment e
vaine politesse, pour mettre en l
place des démonstrations de chari
et les manieres simples que les gens
monde respectent dans les servite
de Dieu, et qu'ils s'attendent à tr
ver en eux.

*Pourquoi la joie spirituelle doit-elle re
dans la conversation d'un homme Apo
lique ?*

Parce que les matieres spirituelle
divines étant graves et sérieuses, et
gens du monde ne souffrant pas vol
tiers qu'on les tienne dans le sérieu
on les rebuteroit infailliblement si
ne sçavoit assaisonner les discours pie
d'une sainte gayeté : outre qu'il est
portant de rendre agréable tout ce
peut contribuer au salut, et de fa
honneur à l'esprit de Dieu, qui po
à la joie plutôt qu'à la tristesse. C'
en quoi le grand Apôtre des Indes
celloit si fort, que les Japonnois avoi
coutume de dire, qu'on pouvoit fa
avec lui tout le tour du Japon, s
craindre de s'ennuyer à sa compagn
C'est par la sainte allégresse, et l'agr
ble variété qui régnoit dans sa conv
sation, qu'il se faisoit aimer et rech
cher de tout le monde.

En quoi consiste la droiture et la pureté d'intention que vous avez donnée pour troisieme qualité de la Conversation Apostolique ?

Elle consiste à ne se proposer d'autre fin de ses conversations, que de soutenir les intérêts de Dieu, et de procurer sa gloire. Pour réussir dans ce dessein, outre l'intention générale qu'on doit avoir de parler de Dieu, il faut prévoir en gros ce qui convient au caractere et aux dispositions de ceux avec qui on doit s'entretenir, et quand on est avec eux, ne point perdre le tems à les entendre parler de leurs affaires et de leurs plaisirs, mais saisir la premiere occasion de leur parler conformément à leurs besoins, ensuite se retirer pour en aller faire autant ailleurs, selon qu'on l'a déterminé ou que l'occasion s'en présente ; afin qu'il n'y ait point d'inutilité, et que tout le tems qu'on employe à la conversation soit employé au salut des ames.

C'étoit la pratique du Pere Bernardin Realin, Religieux de la Compagnie de Jesus, qui vivoit dans le Royaume de Naples en grande réputation de sainteté. On disoit de lui, qu'il n'échauffoit jamais son siege, parce qu'étant recherché d'un grand nombre de person-

nes, il faisoit ses visites fort courtes : il parloit d'abord à chacun de ce qui pouvoit lui être utile, et se retiroit incontinent ; si bien qu'il ne perdoit point de tems et qu'il faisoit des fruits merveilleux. Saint Ignace avoit communiqué ce talent à ses premiers Compagnons, et il le possédoit lui-même dans un éminent degré. Sa coutume étoit de laisser à ceux qui le venoient voir, la liberté de l'entretenir d'abord de ce qu'ils vouloient. Ensuite il prenoit son tems pour leur parler selon les inclinations de son zele. Il méloit toujours des discours de piété dans les visites qu'il recevoit des gens du monde : si ces discours ne leur plaisoient pas ils se retiroient, et il en étoit débarassé : s'ils y prenoient goût, c'étoit ce qu'il souhaitoit le plus : de sorte qu'en suivant cette méthode, il y avoit toujours à gagner, ou pour lui, ou pour les autres.

Un des plus illustres Compagnons de ce grand Saint a été le Pere Pierre Faber, qui avoit un don particulier de gagner les hommes par le moyen de la conversation, et sur-tout les Grands de la terre, qu'il attiroit ordinairement à Dieu, quand il pouvoit les aborder.

ne il voyageoit avec le cardinal
renus, qui étoit envoyé Légat en
ne, il fut pris, lui, le cardinal,
te sa suite, par des Gentilshom-
français qui les menerent dans un
au. Le Pere s'adressa au chef de
upe, lui parla avec tant de zele
affaire de son salut, qu'il l'obligea
faire une confession générale, et
icha de telle sorte qu'il renvoya
les prisonniers sans exiger de ran-
On raconte du même Pere, qu'une
fois faisant voyage, il fut obligé
retirer dans la maison d'un pau-
paysan, et que douze voleurs y
entrés après lui, commençoient
er et à faire le dégât; lorsque le
s'adressant à eux leur parla avec
de douceur et d'efficace, qu'il les
ea à se confesser, et les renvoya
convertis.

sont là des fruits merveilleux de
nversation Apostolique que nous
ns de décrire, et des bénédictions
Dieu accorde à la droiture d'inten-
de ses serviteurs zélés, qui ne
chent que lui, et qui ne parlent
de lui; à moins qu'une sage con-
endance ne les oblige à parler d'au-
hose, pour mieux procurer la gloi-
les intérêts de leur maître.

CHAPITRE IV.

Du Secours qu'il faut donner aux ames, par le moyen de la Confession.

D. *QUelles sont les qualités d'un bon Confesseur ?*

R. Il y en a trois; la douceur, l'adresse, et la force.

Pourquoi la douceur convient-elle au Confesseur plutôt que la sévérité ?

Pour trois raisons. La premiere, parce que ceux qui approchent du Sacrement de Pénitence, sont ordinairement des gens résolus à faire leur devoir, qui s'humilient, qui s'accusent, et qui demandent pardon. Or il convient à l'homme raisonnable, et encore plus à un Dieu infiniment bon, de recevoir avec bonté ceux qui sont dans cette disposition. La seconde raison est, que le Sacrement de Pénitence est le Tribunal de la miséricorde, et non celui de la justice et de la vengeance: Dieu n'y exige qu'un cœur contrit et humilié; et celui qui s'en approche avec un humble repentir ayant fait ce que Dieu exige, doit être traité avec douceur. La troisieme raison est qu'il

oint de meilleur remede contre
ladies de l'ame, que la bonté et
ceur de celui qui entreprend de
érir. C'est le moyen dont Dieu
rvi pour sauver le monde, ayant
ś son saint Esprit qui n'est qu'a
, pour obtenir des hommes ce
s terreurs de sa justice n'avoient
e. Il faut donc que le Confesseur
ut se rendre maître de l'esprit de
nitent, mêle beaucoup de dou
ux avis qu'il lui donne, pour lui
comprendre la grandeur de ses
s, pour le porter à la contrition
mendement de sa vie. Il est pour-
es occasions où il faut tenir une
conduite; et c'est lorsqu'on ren-
des pécheurs entierement obsti-
nais ces occasions sont rares.
quoi est-ce que le Confesseur a besoin
re ?
r aider le pénitent à s'acquitter
devoir, à faire une confession
et à bien découvrir sa conscien-
ns rien cacher par honte ou par

pliquer dans ces occasions ces paroles du Livre de Job, *que l'adresse de sa main a fait paroître le serpent*, qui se cachoit, c'est-à-dire, le péché qu'on n'osoit découvrir par honte ou par foiblesse. L'habileté du Confesseur qui sçait ménager les esprits et leur proposer des motifs capables de les toucher, contribue aussi beaucoup à exciter la contrition dans le cœur du pénitent.

Job c. 26. v. 13.

On raconte de saint Vincent Ferrier, qu'un grand pécheur s'étant venu jeter à ses pieds, il l'écouta patiemment et ne lui imposa qu'une très-légere pénitence. Cette sainte industrie produisit l'effet qu'il avoit prévu ; cet homme chargé de crimes énormes admira la bonté de Dieu, et fut entierement attendri. Le Saint profitant de cette heureuse disposition, retrancha encore quelque chose de la pénitence ; ce qu'il fit une troisieme fois, à mesure que la contrition de son pénitent augmentoit. Enfin elle augmenta à un point qu'il ne put pas y résister, et que tombant aux pieds du Saint, il mourut pour ainsi dire entre les bras de la miséricorde, par la violence de son amour et de sa douleur.

L'Histoire

L'Histoire des Indes raconte, qu'Alexis de Menesez, Archevêque de Goa, faisant sa visite dans le Malabar, rencontra un Portugais qui avoit vécu dans une grande licence ; qu'il l'engagea à se confesser : qu'ayant eu l'adresse de l'attirer chez lui, il lui parla avec tant de zele, et le toucha si vivement, qu'il eut la consolation de le voir tomber en défaillance à ses pieds jusqu'à trois fois : de sorte que le saint Prélat fut obligé de le mettre sur son lit. Il fut lui-même si touché de cet effet merveilleux de la grace, qu'il se pâma à son tour de joie et d'admiration. Rien ne prouve mieux ce que peut le Sacrement, et combien grandes sont les bénédictions que Dieu répand sur ceux qui s'en approchent, lorsqu'ils sont conduits par une main habile et industrieuse.

En quoi consiste la force dont le Confesseur a besoin pour exercer son ministere ?

Elle consiste dans l'énergie et l'efficace de ses paroles, dont il doit se servir pour produire trois bons effets dans son pénitent. Le premier est, de lui faire connoître la grandeur de ses péchés, car il y a des pécheurs si aveugles et si endurcis, qu'ils ne compren-

nent pas la malice des crimes les plus énormes. C'est au Confesseur à leur en faire des peintures horribles capables de les frapper ; il doit imiter la conduite du Prophete Nathan à l'égard de David. Ce prince s'étoit endormi sur l'injustice de son adultere, et sur la cruauté de son homicide ; lorsque le Prophete vint à lui, lui fit une comparaison, en termes si forts et si énergiques, qu'il lui fit ouvrir les yeux sur la grandeur de son crime, qui fut aussitôt détesté que reconnu.

Le second effet qu'il faut procurer dans le pénitent, c'est la contrition. La plupart de ceux qui viennent à confesse, sont des gens qui se laissent gouverner par les sens, et qui ayant même de l'attache à leurs péchés, sont bien éloignés du véritable repentir. Le Ministre du Seigneur doit les y disposer par la considération de la Majesté de Dieu offensé, du malheur de ceux qui l'abandonnent, de la Passion de Jesus-Christ, dont il doit leur parler d'une maniere si vive, que leurs cœurs en soient attendris. Cette force de la parole parut merveilleusement dans saint Bernard, lorsqu'il renversa à ses pieds Guillaume Duc d'Aquitaine, et lui fit

embrasser une rigoureuse pénitence.

Le troisieme soin du Confesseur doit être d'inspirer une grande haine du péché, et une grande horreur de la vie passée, en déterminant le pécheur à former une sincere et généreuse résolution. On raconte de saint Romuald, qu'ayant ouï la confession d'un Prince d'Italie, il lui donna pour pénitence, de quitter ses Etats, et d'entrer en Religion, et que sa parole fut assez puissante pour persuader un changement si extraordinaire. La restitution du bien d'autrui et la fuite des occasions dangereuses, sont encore deux points importans et difficiles, dont le Confesseur qui est l'organe du saint Esprit, doit obtenir l'exécution par l'efficace de ses paroles.

Cette force du Confesseur doit-elle avoir lieu dans les confessions des personnes dévotes qui menent une vie innocente, et qui fréquentent les Sacremens ?

Oui sans doute. Lorsque ces personnes ont achevé leur confession, on ne doit point les congédier qu'après leur avoir dit quelqu'une de ces paroles vives et ardentes qui sortant de la bouche d'un Confesseur zélé, peuvent être regardées comme des fleches lancées

par la main du Tout-puissant, pour servir d'éguillon à la vertu.

CHAPITRE V.

Des secours qu'on doit donner aux personnes qui font la retraite, pour vaquer aux exercices spirituels.

D. *QUel soin doit-on prendre de ces personnes?*

R. Il y a trois choses en particulier, qu'il faut leur recommander.

Quelle est la premiere?

C'est qu'elles gardent exactement toutes les regles que S. Ignace, inventeur de ces retraites, a prescrites dans son Livre des Exercices, et tous les avertissemens qu'il a donnés.

Quelles sont les plus importantes de ces regles?

Ce sont celles qui regardent la retraite, et qui contribuent à la rendre entiere et parfaite, en procurant une exacte séparation du monde, et en faisant cesser les occupations ordinaires, dont on doit perdre jusqu'à l'idée, pour ne penser qu'à son salut: car si on ne se sépare qu'à demi, on ne tirera qu'un fruit médiocre de la retraite. La plupart

des personnes séculieres sont dans ce cas, lorsqu'elles vaquent aux exercices spirituels sans sortir de leurs maisons : il s'en faut bien que la retraite leur soit aussi utile qu'elle l'est à ceux qui se dégagent de tout soin, et qui abandonnent, pour un tems, femme, enfans, affaires, pour se retirer à la campagne, ou dans quelque Maison Religieuse, et travailler uniquement à leur salut, sous la conduite d'un sage Directeur.

Quelle est la seconde chose qu'il faut recommander à ceux qui font la retraite ?

Elle regarde les méditations qu'on doit faire. Il y a des gens qui s'attachent à des sujets particuliers, comme sont les sept dons du Saint-Esprit, ou quelques vertus pour lesquelles ils ont du goût. Mais il n'est rien tel que de suivre la méthode de saint Ignace. Il propose d'abord la fin de l'homme, pour premiere méditation, et pour fondement de toutes les autres : de-là il passe à la considération des péchés et des peines qu'ils attirent, de la mort, du Jugement et de l'Enfer, pour disposer à la pénitence. Il propose ensuite un modele, qui est Jesus-Christ, qu'il veut qu'on suive dans son Incarnation,

dans sa Nativité, dans sa Circoncision, etc. Avant que d'entrer dans la vie publique et apostolique de ce Dieu-Homme, il nous le représente sous la figure d'un grand Capitaine, dans la méditation des deux Etendarts; et dans celle qu'il appelle des trois Classes, il veut que nous rentrions en nous-mêmes, pour examiner si nous sommes disposés à vaincre tous les obstacles qui nous empêchent de suivre notre Chef et notre Dieu. C'est ainsi qu'il prépare aux méditations du Baptême, de la Prédication et de la Passion de Jesus-Christ, pour passer de-là à la Résurrection, et aux autres Mysteres glorieux, et il termine enfin la retraite par la contemplation de l'amour divin.

Outre le fruit qu'on peut tirer de chacune de ces vérités en particulier, on ne sçauroit croire combien l'ordre seul des matieres est capable de faire impression. On n'en peut bien juger que par l'expérience. Ce fut après avoir fait les exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace, que Grenade plein des grandes vérités qu'il y avoit méditées, composa son excellent ouvrage de la guide des Pécheurs. C'est aussi à une semblable retraite de saint

François de Sales, que nous devons l'admirable Livre de l'Introduction à la Vie Dévote. Tous les grands hommes qui ont fait la même expérience, ont convenu qu'il n'y avoit rien de mieux en ce genre, que de méditer sur les matieres qu'assigne saint Ignace, et de suivre l'ordre qu'il prescrit. Je ne voudrois pourtant pas que les personnes qui ont fait de grands progrès, et qui ont acquis un grand amour de Dieu, se gênassent à suivre cette méthode, et je crois que dans leur retraite, comme en tout autre tems, elles doivent suivre les lumieres et les mouvemens du Saint Esprit.

Outre les méditations, saint Ignace veut qu'on passe chaque jour une heure en considération, et en réflexions sur la réformation de la vie. Le sujet de ces considérations doit être, ou quelque action de la journée, ou quelque point de spiritualité et de perfection. On pourroit, par exemple, le premier jour, considérer la maniere dont on fait et dont on doit faire l'oraison; le second jour, s'occuper de l'examen de conscience; le troisieme, de la Messe et de la Communion; le quatrieme, de la conversation; le cinquieme, des re-

pas et de la nourriture ; le sixieme, de son emploi, de son office, du soin de sa famille et de ses autres occupations; le septieme, de la mortification et de la pénitence ; le huitieme du sommeil et des autres soulagemens que le corps exige ; le neuvieme, de l'ornement du corps, des divertissemens et des autres choses qui regardent l'extérieur de l'homme. On trouvera dans le premier volume de ce catéchisme, plusieurs points qui peuvent servir de matieres à ces considérations ; mais sur tout dans le premier et le second Chapitre de la troisieme Partie, dans le dernier de la quatrième, et dans les deux derniers de la cinquieme.

On peut s'entretenir chaque jour sur quelqu'un de ces points, former la résolution de le mettre en pratique, et en faire à la fin de la retraite une espece de recueil, qui serve de regle de conduite pour l'avenir.

Quelle est la troisieme chose qu'il faut faire observer à ceux qui font la retraite ?

C'est qu'ils ne se contentent pas de former en général le dessein de se corriger, et d'arriver à la perfection ; mais qu'ils se proposent quelque dessein particulier, auquel ils rapportent tous les

exercices de la retraite. Une personne Religieuse pourroit avoir en vue de sacrifier sa délicatesse sur le point d'honneur, et de se démettre entre les mains de Dieu, du soin de sa réputation: elle pourroit, en méditant sur la derniere fin de l'homme, se dire à elle-même, qu'elle a été créée pour honorer Dieu, et non pour être estimée et honorée des hommes, et rebattre ainsi sur ce point dans toutes ses méditations. Ou bien, elle pourroit se proposer pour fruit de sa retraite, de s'abandonner entierement à l'obéissance; de regarder tout ce qui vient de la part des Supérieurs, comme venant de Dieu même, et de ne plus se mêler de sa conduite. Mais ces desseins particuliers ne conviennent qu'aux personnes qui ont bonne volonté, et qui ont déja fait du progrès dans la vertu: celles qui commencent, ou qui après avoir bien commencé, sont tombées dans un grand relâchement, ont besoin de travailler à l'amendement total de leur vie, et de tirer de chaque méditation tout le fruit qu'elle est capable de produire.

Une personne du monde qui pratique déja la vertu, devroit avant que

d'entrer en retraite, reconnoître ses besoins, pour diriger toutes ses vues, et faire servir tous ses exercices spirituels à ce qui lui est le plus nécessaire ; par exemple, à l'habitude du recueillement, à l'exercice de la présence de Dieu, au dégagement des biens de la terre.

La raison pour laquelle on doit entrer dans ce détail, c'est pour s'assurer quelque fruit solide et notable de ses exercices spirituels; et parce que, sans cette précaution, on ne rapporte de la retraite que certaines dispositions, bonnes à la vérité, mais trop vagues et trop générales pour pouvoir durer long-tems. Mais un sujet particulier, lorsqu'il est important, fixe mieux les puissances de l'ame, et les engage à s'appliquer plus fortement et avec plus de constance. En matiere de vertu et de perfection, un profit particulier qui est sûr, vaut mieux qu'une disposition générale à toutes sortes de bien ; parce que tout ce qui est général et indéterminé, n'aboutit qu'à produire des sentimens de ferveur, qui passent bientôt, et qui nous laissent tels que nous étions auparavant.

Quelle étoit la vue de saint Ignace, en prescrivant sa méthode des exercices spirituels ?

Elle étoit bien différente de celle qu'on a communément : car il ne visoit à rien moins qu'à former les hommes à l'oraison, et à leur fournir une méthode sûre pour arriver à la sainteté. Aussi il exigeoit de ceux qui se mettoient sous sa conduite, qu'ils passassent en retraite trente jours entiers, pendant lesquels il leur faisoit méditer toutes les grandes vérités du Christianisme ; de sorte qu'au sortir de ses mains, c'étoient des hommes d'oraison, et parfaitement intelligens dans les voyes de la sainteté. Il a tenu cette conduite à l'égard de plusieurs grands personnages, en qui il a opéré des changemens merveilleux ; et il a voulu que tous les Religieux de sa Compagnie fissent deux fois en leur vie la retraite de trente jours, à leur entrée en Religion, et avant leur Profession solemnelle. Mais il n'y a gueres plus qu'eux qui observent cette pratique ; les autres se contentent de huit ou dix jours de retraite, qui ne suffisent pas pour entrer dans les vues de S. Ignace. Cependant il faut avouer que c'est assez par rapport à la foiblesse de la plupart des hommes, et qu'on ne laisse pas de voir d'excellens fruits de ces retraites abrégées.

Quel guide peut-on prendre pour ces sortes de retraites ?

On a composé sur cette matiere, et selon la méthode de saint Ignace, une infinité de Livres en toutes sortes de Langues. Ceux qui ne sont pas accoutumés à faire oraison, ou qui souffrent de grandes aridités, peuvent y avoir recours pour se soulager. Il y a des gens qui s'en tiennent aux méditations de S. Ignace, telles qu'il les a composées; toutes succinctes qu'elles sont, ils y trouvent l'Esprit de Dieu, qui a parlé par la bouche de ce grand Saint.

Un secours bien nécessaire à ceux qui font la retraite, ce sont les conseils d'un Directeur saint et éclairé; car, comme on dit ordinairement : Tel Maître, tel disciple.

CHAPITRE VI.

Des secours qu'il faut donner au Peuple dans les Missions.

D. *Quels sont ces secours ?*

R. Il y en a trois, dont le premier regarde l'extérieur; le second, l'intérieur; et le troisieme, l'ordre qu'on doit observer.

Qu'entendez-vous par l'extérieur ?

L'ornement des Eglises, le chant, et la distribution des Images, Chapelets, et autres petits présens de piété.

Qu'y a-t-il à observer touchant l'ornement des Eglises ?

Il ne faut rien oublier pour qu'elles soient magnifiquement parées durant tout le tems de la Mission, afin que cet appareil extraordinaire et cet éclat extérieur frappe les yeux du peuple, lui donne une grande idée de notre sainte Religion, et le rende assidu au Sermon et aux exercices de piété. On ne sçauroit trop louer la pratique de quelques Missionnaires, qui font porter avec eux des meubles précieux, des tableaux, des vases et autres ornemens, pour suppléer à la pauvreté des Eglises de la campagne.

A quoi sert le chant dans les Missions ?

Rien ne contribue plus au succès qu'on se propose, que d'avoir des Cantiques spirituels, où les Mysteres de la Foi et les devoirs du Chrétien soient clairement expliqués en langue vulgaire, afin que le peuple, en les entendant chanter, les apprenne volontiers, les retienne aisément par cœur, et s'y affectionne. On peut aussi par ce moyen

abolir l'usage des chansons profanes et deshonnêtes.

Que dites-vous de la distribution des Images, Chapelets, etc. ?

On n'en sçauroit trop avoir, pour les distribuer avec largesse, afin d'attirer le peuple aux instructions par cette libéralité, et afin de leur rendre ces instructions plus sensibles, en les exposant à leurs yeux par le moyen de ces Images. Il seroit à souhaiter que ces objets de piété fussent d'une matiere assez solide pour pouvoir être conservés longtems; parce qu'ils servent à rafraîchir la mémoire des instructions qu'on a données, et des saintes résolutions qu'on a formées.

Quels sont les secours qui regardent l'intérieur?

Ce sont les instructions solides, et les Prédications pathétiques.

Quelles matieres doit-on traiter dans ces prédications?

Les grandes vérités de la Foi, dont les Saints se sont servis en tout tems, lorsqu'ils ont voulu retirer les hommes du vice, et les ramener à la pratique de la vertu. Toutes ces vérités sont renfermées dans ce passage de saint Paul, qui seul peut fournir toutes les matieres qu'on doit traiter dans les Missions.

Voici l'heure de sortir de l'assoupissement où nous sommes, parce que le salut est plus près, que lorsque nous avons reçu la Foi. La nuit a duré jusqu'ici ; le jour va paroître. Laissons donc là les œuvres de ténebres, et revêtons nous des armes de lumiere. Marchons avec bienséance, comme on le fait pendant le jour ; loin de la débauche et de l'ivrognerie, des sales plaisirs, et des impudicités, des dissensions et des jalousies; mais revêtez-vous de J. C. N. S. Epist. ad Rom. c. 13 v. 12 &c.

Liste des matieres qu'on doit traiter dans les Missions.

En supposant que ces matieres sont toutes contenues dans le passage de saint Paul, que nous venons de citer; on peut prendre pour sujet du premier Sermon, ces deux premieres paroles : *Voici l'heure.* Après avoir dit que les Prédicateurs sont comme des trompettes, dont Dieu se sert pour réveiller les hommes, ensevelis dans le sommeil du péché, selon qu'il est écrit: *Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette;* il faut ajoûter qu'ils adressent la parole aux personnes de tout âge et de toute condition ; que ce qu'ils Isaie c 58. v. 1.

viennent leur dire, c'est que l'heure de faire pénitence est venue, et qu'il ne faut point différer; parce que plus on differe, plus on perd, plus la difficulté est grande. Ce qu'on perd en différant, c'est le tems, l'occasion et la grace. Ce qui augmente la difficulté, ce sont les nouvelles habitudes que l'on contracte, les anciennes qui se fortifient, et le désespoir, qui est le sort ordinaire de ceux qui ont trop attendu.

Au second sermon, après leur avoir dit, *que l'heure est venue de sortir de leur assoupissement*; on pourra comparer la vie des mondains à un sommeil. 1. Parce qu'ils sont insensibles sur l'affaire de leur salut. 2. Parce que les plaisirs et les différentes passions qui les aveuglent, leur font en effet passer la vie comme dans les illusions d'un songe, et qu'ils doivent craindre le sort de ces hommes dont parle David, lesquels *s'étant endormis du sommeil de la mort, n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorsqu'ils se sont éveillés.*

Psal. 75. v. 5

Dans le troisieme sermon, il faut leur expliquer ce que c'est que *se réveiller et se lever.* C'est dissiper son sommeil, sortir du lit, aller à ses occupations. Et pareillement se convertir,

c'est faire des efforts pour sortir du sommeil de ses péchés ; c'est renoncer à sa vie passée, pour en commencer une nouvelle.

Dans le quatrieme sermon, sur ces paroles, *le salut est plus près que lorsque nous avons reçu la Foi.* Il faudra prêcher de la mort, sur laquelle il y a trois réflexions à faire. La premiere, que la mort est assurée. La seconde, qu'elle est incertaine, et souvent trompeuse, comme elle l'a été pour Balthasar, pour Holopherne, et pour plusieurs autres. La troisieme, que les suites en sont terribles, puisqu'elle doit décider de notre sort pour l'éternité.

Les mêmes paroles signifient encore, que le jugement de Dieu approche, et que les pécheurs avancent à grands pas vers l'Enfer. Dans le sermon du Jugement, il faut considérer le terrible compte qu'on y doit rendre du mal qu'on y a commis, du bien qu'on n'a pas fait et qu'on devoit faire ; des talens et des graces qu'on a reçues. Dans le sermon de l'Enfer, qui est le sixieme, il faut insister sur la privation de Dieu, sur le feu et les autres tourmens, et sur l'éternité des peines.

Le septieme sermon sera fondé sur

ces paroles : *La nuit a duré jusqu'ici, le jour va paroître.* Sur quoi on peut dire, que l'état de péché est semblable à la nuit et aux ténebres. Premierement parce que les pécheurs sont privés de la grace habituelle, et de plusieurs secours actuels, que Dieu leur refuse, comme ils en conviennent eux-mêmes dans le Livre de la Sagesse : *La lumiere de justice n'a point lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous.* Secondement, comme pendant la nuit on ne sçait où l'on va, qu'on est toujours en danger de s'égarer et de périr par quelque chûte ; celui qui est en péché mortel, accumule faute sur faute, et tout lui est occasion d'offenser Dieu. Troisiemement, comme pendant la nuit le malade sent mieux ses maux ; que le voyageur ne sçait que devenir : de même en l'état de péché, les pertes de bien, les maladies, toutes les afflictions sont très-sensibles et presque désespérantes.

Sap. c. 5. v. 6

Ces dernieres paroles, *le jour va paroître*, peuvent faire le sujet du huitieme sermon, où l'on fera sentir la différence qu'il y a entre l'état de grace et celui de péché. Cette différence consiste, 1. en ce que dans l'état de grace

marche sûrement à la faveur de la ière, on connoît ses devoirs, et on oit de Dieu la force pour les remplir. n ce que Dieu tourne toutes choses avantage de ses enfans, et qu'il les t croître de plus en plus en grace et mérite. 3. En ce que tout, jusqu'aux aux et aux afflictions de la vie, les orte à aimer Dieu, et contribue à leur lut.

Le neuvieme sermon sera sur ces paroles : *Laissons donc là les œuvres de ténebres, et revêtons nous des armes de lumieres, etc.* C'est ce qu'on fait en s'approchant du Sacrement de Pénitence, sur lequel on pourroit faire trois discours. Le premier, sur l'intégrité de la Confession ; le second, sur la sincérité de la Contrition ; et le troisieme, sur la fidélité et l'exactitude dans la satisfaction. Si le tems ne permet pas d'embrasser une si ample matiere, il faut du moins insister sur la nécessité de faire une confession entiere, d'avoir une véritable contrition, et de travailler à l'amendement de la vie.

Dans le dixieme, sur ces paroles : *Loin de la débauche et de l'ivrognerie* ; on peut prêcher contre l'intempérance, et dire qu'elle rend l'homme semblable

à la bête, c'est-à-dire, esclave des sen qu'elle entretient tous les autres vice qu'elle porte en particulier à la volupt

Dans le onzieme, à l'occasion de ce paroles : *Loin des sales plaisirs et de impudicités* ; on peut parler contre l'impureté, et faire voir que ce qui entretient ce vice, ce sont les occasions où l'on s'engage, la liberté qu'on donne à ses sens, et les parures immodestes des femmes, contre lesquelles il faut invectiver.

Le sujet du douzieme sermon est dans les paroles suivantes : *Loin des dissensions*, *des jalousies*, lesquelles donnent occasion de parler contre la haine, la colere et la vengeance. Ce sont des péchés fort communs ; il faut représenter vivement les maux qu'ils produisent. Le premier, est de détruire la charité ; le second, est de troubler la paix, sans laquelle le Saint Esprit ne sçauroit habiter avec nous ; le troisieme, est de donner occasion à une infinité d'autres péchés. Il ne faut pas oublier de parler des procès, et des suites funestes qu'ils entraînent.

Sur les mêmes paroles, on peut dans le treizieme sermon, parler des causes de la haine et de la vengeance, dont la

ıière est l'orgueil, qui donne occa- au point d'honneur, et qui pro- le ressentiment des injures; la ınde, l'avarice, qui est la source différens au sujet des biens tempo- ; la troisieme, l'envie et la jalousie les hommes ont les uns contre les res. En parlant de l'avarice, il ne t pas oublier l'obligation de resti- r, qui demande un discours entier. st en combattant toutes ces œuvres ténébres dont parle l'Apôtre, qu'on pare le peuple à une bonne Con- ısion.

Les dernieres paroles, *Revêtez vous Jesus Christ Notre Seigneur*, invi- ıt à parler de la Communion, et des positions qu'elle demande, qui sont pureté qu'on acquiert par la péni- ıce et par la douleur des péchés; umilité, qui est fondée sur la consi- ration de notre néant, et de la gran- ur de celui qui vient à nous; l'amour i est si justement dû à un Dieu qui donne par amour.

Dans le quinzieme et les suivans, on ut parler des vertus et des bonnes ıvres qui disposent l'homme à se re- tir de Jesus Christ. Les principes sont raison, l'aumône et la charité envers

le prochain, le jeûne et la mortifi
tion, l'humilité et la patience. Il
finir par la gloire céleste, qui doit
la récompense de ces vertus et de
bonnes œuvres.

La briéveté qui convient à un C
chisme, ne nous permet pas d'en
dans un plus grand détail : nous
yons en avoir assez dit pour donner
idée nette des matieres qu'on doit
ter dans les Missions : venons mai
nant à l'ordre qu'on doit y observe

*Que demande l'ordre qu'on doit ob
dans les Missions ?*

Il demande qu'on ait égard aux li
aux personnes et aux emplois.

Comment faut-il avoir égard aux lieu

En choisissant quelque ville, ou
que grosse bourgade qui soit comm
centre de la Mission, et d'où on p
se répandre dans plusieurs Paro
voisines, et prendre l'heure comm
où le Peuple de la campagne p
venir au sermon, sans que le tr
en souffre.

En quoi faut-il avoir égard aux perso

En pourvoyant à l'instruction de
te sorte d'âge, d'état et de condi
l'Apôtre des Indes dans ses Missi

tre la Prédication commune qu'il faisoit chaque jour, faisoit une instruction particuliere pour les femmes portugaises, et un Catéchisme pour les enfans. Un des Missionnaires doit être chargé de les assembler une fois le jour, et de leur faire prononcer les formules de l'examen de conscience, de l'acte de Contrition, de la préparation à la Communion, etc. Et par ce moyen la jeunesse au bout d'un mois se trouvera bien instruite.

Quel égard faut-il avoir aux emplois ?

Il faut les bien placer, pour éviter la confusion, et ne pas faire au commencement, ce qui doit être renvoyé à la fin. L'ordre demande qu'on commence par semer avant que de recueillir. On seme en instruisant les peuples, et en les touchant par la prédication; et lorsqu'ils sont bien disposés, on recueille, en attendant les confessions, qui se font toujours mieux à la fin qu'au commencement. Si on s'appliquoit d'abord à terminer les différens, on y trouveroit de grandes oppositions, et on perdroit beaucoup de tems. Lorsqu'une fois les cœurs sont touchés, on les tourne comme on veut. Il est donc important de ne rien précipiter, et de

choisir les tems propres aux différen fonctions.

CHAPITRE VII.

De la Réduction des Hérétiques.

D. *QUELS sont les moyens les plus efficaces pour réduire les hérétiques ?*

R. Il y en a trois, qui sont la douceur, la piété, et la force du raisonnement.

A quoi sert la douceur ?

A les gagner, en s'insinuant dans leur esprit, et à éviter avec soin tout ce qui pourroit les rebuter, et marquer quelque indignation ou quelque aigreur. La raison est, que l'homme étant raisonnable, c'est par amour qu'on se rend maître de son cœur, et non par force et par crainte. Il y a pourtant des esprits farouches et indomptables, pour lesquels il faut demander au Seigneur, *des paroles qui soient comme du feu, et comme un marteau qui brise la pierre.* Mais comme ces esprits ne sont pas communs, on doit user rarement de cette conduite.

Jer. c. 23. v. 29

Comment est-ce que la piété sert à réduire les hérétiques ?

En

En leur inspirant des sentimens favorables à la Religion ; car il ne convient point d'être toujours sur la controverse quand on traite avec les hérétiques ; il faut leur parler souvent de Dieu, les exhorter à son service, et à s'acquitter des devoirs de la piété chrétienne. De cette maniere on s'insinue dans leur esprit et dans leur cœur ; et on les gagne insensiblement. Le pere Pierre Faber, un des premiers Compagnons de saint Ignace, ayant été envoyé en Allemagne pour s'opposer aux progrès des Luthériens, écrivit à ses freres, qu'il avoit ramené plusieurs de ces hérétiques par des entretiens de piété, accompagnés de beaucoup de douceur.

En quoi consiste la force du raisonnement qu'on doit employer contre les hérétiques ?

Elle consiste dans une doctrine fondée sur des raisons solides et convaincantes, et non sur des argumens sublimes, plus propres à produire des disputes sans fin, qu'à faire entrer la vérité dans l'esprit. Voici quatre démonstrations, capables de faire impression, si on sçait bien les manier. La premiere est prise de l'Eglise ; la seconde, de l'Ecriture ; la troisieme, de la raison ;

et la quatrieme, des promesses et des conseils de Jesus-Christ.

Quelle est la premiere démonstration ?

On peut la proposer de cette maniere. Celle des deux Religions, qui est la plus conforme à la Religion des quatre premiers siecles, reconnue pour véritable par tous les partis, doit être regardée à présent comme la véritable Religion : or la Religion que professe l'Eglise Romaine, a l'avantage de cette conformité, à l'exclusion de toutes les autres : donc elle est à présent la véritable Religion, et la seule véritable. La premiere proposition qu'on appelle la majeure, ne souffre aucun doute : voici comme on peut prouver la seconde qui est la mineure.

Saint Ambroise parle ainsi à sa sœur Marcelline. Ce matin il est arrivé un tumulte dans l'Eglise, à l'occasion d'un certain Castulus. *Ce tumulte ne m'a point fait interrompre mes fonctions : j'ai commencé la Messe, et au milieu du Sacrifice, etc.* Saint Augustin dans ses Confessions dit, qu'étant avec son frere auprès de sa mere mourante, ils lui demanderent où elle vouloit être inhumée, et qu'elle leur répondit : *mettez mon corps où vous voudrez ; souve-*

Ep Ambros. Ep. 13. Marcel.

nez-vous seulement de moi lorsque vous serez à l'autel. Il ajoute qu'après que sa mere eut été enterrée, *on offrit pour elle le sacrifice de notre Rédemption, suivant la coutume.* S. Grégoire de Nazianze écrit de sa sœur Gorgonie : *qu'elle prioit souvent devant l'autel où reposoit le corps de Jesus-Christ.* S. Léon, que Calvin même compte parmi les vrais Papes, dit, prêchant le jour de Noël : *Aujourd'hui la prédication sera courte, parce qu'il y a trois messes à dire.* Cela supposé, on peut demander :

D'où vient qu'il n'y a aucun Evêque, aucun Prêtre, aucun Prédicateur, aucune femme Catholique, aucun enfant de l'Eglise Romaine, qui se trouvant dans les mêmes circonstances que les Ambroises, les Moniques, les Augustins, les Grégoires, et les Léons, ne puisse s'exprimer de la même maniere, sans que personne en soit surpris ? C'est parce que croyant et pratiquant les mêmes choses que ces grands Saints croyoient et pratiquoient de leur tems, ils peuvent parler comme eux, pour exprimer ce qu'ils pratiquent encore aujourd'hui. Et d'où vient qu'aucun Ministre, aucun Particulier des Sectes séparées de l'Eglise Romaine, ne pour-

roit tenir ce langage, sans faire rire, ou sans indigner tout le monde ? Si ce n'est, parce que tout le monde verroit que leurs paroles ne s'accorderoient point avec leurs sentimens et leurs pratiques. Puis donc qu'ils ne peuvent pas parler comme l'Eglise des premiers siécles, faute de conformité avec elle ; qu'ils avouent que la véritable Religion n'est point parmi eux, mais dans l'Eglise Romaine, qui a cette conformité qu'ils n'ont pas. On trouve dans les anciens Peres, cités par Bellarmin, une infinité d'autres textes qui prouvent cette conformité, et qui sont autant d'argumens invincibles contre les hérétiques.

Quelle est la seconde démonstration ?

Elle est prise de l'Ecriture ; et voici comme on peut l'exprimer. C'est à tort que les hérétiques prennent l'Ecriture sainte, pour garant de leur doctrine et de leur séparation, si le sentiment de l'Eglise Romaine sur les points controversés entre eux et nous est exprimé dans l'Ecriture, beaucoup plus clairement que le leur : or est-il, que le sentiment de l'Eglise sur les points controversés, est plus clairement exprimé dans l'Ecriture, que celui des hérétiques : donc ils ont tort de prendre l'E-

criture pour garant de leur doctrine et de leur séparation. La premiere proposition n'a pas besoin de preuve, surtout quand on parle aux hérétiques qui l'ont avancée contre l'Eglise Romaine, comme un principe indubitable. Il ne s'agit que de prouver la seconde, non en raisonnant sur les différens textes de l'Ecriture, pour en tirer des conséquences; cette voie ne mene à rien, chacun fait de son côté de beaux raisonnemens, pour faire paroître son esprit; et les disputes ne finissent point. Il est question de s'arrêter au texte formel de l'Ecriture, de le consulter de bonne foi, pour en apprendre le sens, par le sens même qui s'offre aux yeux de tout le monde. Venons au détail.

Nous disons que le Corps de Jesus-Christ est réellement dans l'Eucharistie: les hérétiques disent qu'il n'y est qu'en figure. Nous nous appuyons sur ces paroles de l'Evangile: *Prenez et mangez; ceci est mon Corps. Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage.* Ce que les hérétiques alleguent de plus fort, ce sont ces paroles: *Faites ceci en mémoire de moi. C'est l'esprit qui vivifie; la chair n'est d'aucun* Matt. c. 26. v. 26. Joan. c. 6. v. 56 Luc. c. 22. v. 19 Joan. c. 9. v. 64.

usage. Ce que je vous ai dit, est esprit et vie. Tout homme qui n'est pas étrangement prévenu, doit avouer que les passages sur lesquels se fonde l'Eglise Romaine, expriment clairement la présence réelle du Corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie ; et que ceux que les hérétiques citent pour eux ne l'excluent pas, au moins clairement. Ils ont donc tort d'apporter l'Ecriture pour motif de leur séparation ; puisque ce n'est pas eux que l'Ecritue favorise, mais l'Eglise dont ils se séparent.

On en peut dire autant de la Confession. Les hérétiques prétendent que ce n'est point à l'homme de remettre les péchés, et que c'est un pouvoir que Dieu n'a communiqué à personne : mais ils ne trouvent dans l'Ecriture aucun texte clair et précis pour autoriser ce sentiment. L'Eglise au contraire n'a qu'à ouvrir l'Evangile, pour y trouver des paroles qui portent la clarté et l'évidence dans les esprits. *Ceux dont vous aurez remis les péchés, leurs péchés leur sont remis ; et ceux dont vous aurez retenu les péchés, leurs péchés sont retenus.* On n'a qu'à passer aux autres points de controverse, pour voir toujours la même différence entre

Joan. c. 20. v. 23.

les passages cités par les hérétiques, et ceux dont l'Eglise s'appuye. Quoi de plus clair, par exemple, que ces paroles de S. Jacques, qui autorisent l'usage du Sacrement de l'Extrême-Onction ! *Quelqu'un parmi vous est-il malade ? qu'il appelle les Prêtres de l'Eglise, et qu'ils prient sur lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; le Seigneur le soulagera ; et s'il a commis des péchés ils lui seront remis.* Jamais les hérétiques n'ont rien pu opposer de raisonnable à une autorité si décisive. Jac. c. 5. v. 14 et 15.

Quelle est la troisieme démonstration ?

C'est un raisonnement convainquant qu'on peut faire de la sorte. Lorsqu'il s'est élevé des hérésies, Dieu qui veille sur son Eglise, lui a toujours envoyé quelque puissant secours pour les combattre. Il lui a suscité un Athanase, contre Arius ; un Augustin, contre Pelage ; un Cyrille, contre Nestorius ; et plusieurs autres en divers siecles, à mesure que de nouvelles hérésies ont succédé aux anciennes. Nous avons vu ces grands personnages lever l'étendart ; toute l'Eglise se joindre à eux ; combattre l'erreur avec succès ; l'étouffer ou du moins en arrêter le cours, en

lui faisant perdre son crédit. Or l'Eglise Romaine, au sentiment des Novateurs, est non seulement hérétique, mais encore idolâtre, et elle a pour chef l'Ante-Christ : donc on auroit dû se récrier et s'armer contre elle, lorsqu'elle a commencé à introduire ses prétendues erreurs dans le monde.

Cependant rien de semblable n'est arrivé. Les hérétiques prétendent que ce n'est que depuis S. Grégoire qu'on a commencé à dire la Messe, et à croire que J. C. fût réellement dans l'Eucharistie. Raisonnons avec eux sur ce faux principe, et demandons-leur d'où vient qu'on ne s'opposa pas d'abord à cette croyance, et à cet abus. Berenger est le premier que nous sçachions qui ait combattu la présence réelle de J. C. dans le saint Sacrement : mais il n'est venu que plus de quatre cens ans après saint Grégoire ; il s'est d'abord rétracté, et il a fait pénitence de son crime. Les Albigeois, qui sont venus après lui, n'ont duré que fort peu de tems. Est-ce que pendant plusieurs siecles, où l'on ne s'est point élevé contre la foi de l'Eucharistie, et la célébration de la Messe, Dieu avoit abandonné son Eglise ; ou qu'il a permis ensuite que

le mensonge triomphât de la vérité? Il y auroit de l'extravagance à raisonner de la sorte, parce que les hérétiques étant obligés de convenir que l'Eglise étoit pure et sainte, lorsque cette prétendue erreur parut dans le monde; il faudroit dire que Dieu a manqué à sa promesse, en l'abandonnant le premier, et en la traitant comme une épouse infidelle, lorsqu'elle étoit encore sans tache.

Il ne serviroit de rien de dire, que le mal s'est glissé insensiblement, et qu'on ne s'en est point apperçu : parce que toutes les hérésies se sont glissées de la même maniere. Mais le S. Esprit les a découvertes, et a excité la vigilance de son épouse pour les combattre et les détruire. Ainsi donc, puisque Dieu a permis que les erreurs supposées et les prétendus abus de l'Eglise Romaine se soient introduits sans obsacle et avec tant de facilité; il faut nécessairement avouer que ce ne sont point des erreurs et des abus, mais des vérités et des pratiques très-conformes à celles de la primitive Eglise; ou plutôt les mêmes verités et les mêmes pratiques que les Apôtres ont enseignées, et qu'ils ont fait passer jusqu'à nous

par le moyen de leurs successeurs. Ni Calvin, ni Luther, ni aucun autre Novateur n'en peut dire autant de sa doctrine ; parce qu'elle a été d'abord combattue, et que toute l'Eglise s'est réunie pour la rejetter de son sein.

Quelle est la quatrieme démonstration ?

Elle est tirée des promesses et des conseils de J. C., en cette maniere. La véritable Religion est celle où se trouve l'accomplissement des promesses, et la pratique des conseils de J. C. ; or est-il que ces promesses ne s'accomplissent, et que ces conseils ne se pratiquent que dans la Religion Catholique que professe l'Eglise Romaine ; donc cette Religion est la véritable. Il faudroit renoncer à l'Evangile, pour révoquer en doute la premiere proposition : prouvons la seconde par le détail des promesses et des conseils.

Mar. 9. 16. v. 17. *Pour ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite : ils chasseront les démons en mon nom, etc.* Il n'y a qu'à consulter la suite des siecles, pour être convaincu que le don des miracles est une prérogative de la véritable Religion, et une marque évidente qui la distingue de toutes les autres. Les Apôtres chassoient les démons, gué-

rissoient les aveugles et redressoient les boiteux au nom de J. C. Ces merveilles étoient communes parmi les Martyrs. Saint Martin et saint Nicolas en ont fait autant. Saint Grégoire a transporté les montagnes. S. Benoît, qui étoit lui-même un Taumaturge, envoya un possédé à saint Remi qui le délivra. Quoi de plus fécond en prodiges que la vie de saint Bernard ! Quel Ecrivain ecclésiastique n'a pas raconté les actions merveilleuses des Dominiques, des Antoines de Padoue, des Nicolas de Tolentin, et des Vincents Ferrier ? N'a-t-on pas vu saint François de Paule traverser la mer à pied sec ? Les hérétiques mêmes n'ont ils pas rendu témoignage aux grands miracles de l'Apôtre des Indes ? Dans le seizieme siecle, la fameuse possédée de Loudun ne fut-elle pas délivrée par les exorcismes de l'Eglise ? et pour dire quelque chose de plus singulier et de plus surprenant en ce genre, qui peut ignorer en France ce qui s'est passé en Poitou au sujet d'une autre possédée ?

Celui qui faisoit l'Exorcisme tenoit le saint Sacrement entre ses mains, et commanda aux démons, non seulement de laisser libre la personne qu'ils pos-

sédoient, mais encore d'imprimer sur quelque partie de son corps des marques qu'il leur détermina, pour preuve certaine de leur sortie. Il ordonna au premier de graver une croix sanglante sur le front de la possédée, et il le fit. Le second, selon l'ordre qu'il avoit reçu, écrivit sur la main de la personne qu'il abandonnoit, le nom de S. Joseph, qu'on avoit invoqué pour sa délivrance. Le troisieme y écrivit le nom de Marie; et le quatrieme, celui de Jesus, avec le nom de saint François de Sales. Ces prodiges ont été faits en présence de deux cens personnes, parmi lesquelles il se trouva trois Hérétiques, hommes de qualité, qui attesterent le miracle avec serment, et dont le plus considérable fit abjuration de ses erreurs. La personne possédée fut dès-lors parfaitement libre; et encore aujourd'hui, c'est-à-dire, après vingt ans qui se sont écoulés depuis sa délivrance, les marques gravées sur son corps paroissent aussi nettes et aussi fraîches que le premier jour: elles sont écrites de couleur de sang. Nous pouvons en rendre témoignage, parce que nous l'avons vu de nos yeux. Puisque ce pouvoir ne se trouve que dans la Religion catholique,

et que nulle autre n'oseroit se l'attribuer, on doit conclure de là que la Religion catholique est la seule qui jouisse des promesses de Jesus-Christ, et par conséquent la seule véritable.

On peut faire sur les conseils le même raisonnement que sur les promesses. Un des principaux est celui de la continence volontaire. Notre-Seigneur l'a proposé en ces termes : *Il y en a qui se sont eux-mêmes faits eunuques pour le Royaume des Cieux.* Et saint Paul l'explique de cette maniere. Après avoir averti que sur cela il n'a point de précepte du Seigneur, et qu'il ne fait que donner conseil : *Celui qui marie sa fille*, ajoute-t-il, *fait bien ; et celui qui ne la marie point, fait encore mieux.* Et la raison qu'il en apporte, c'est qu'une personne qui n'est pas engagée dans le mariage, *donne ses soins aux choses qui regardent le Seigneur, et aux moyens de plaire à Dieu* C'est pourquoi, dit-il dans le même endroit, *êtes-vous sans femme ? n'en cherchez point.*

Mat. c. 19 v. 12

1. Epi Cor. c. 7. v. 38.

Ibid. v. 32.

Ibid v. 27.

Il y a toujours eu dans l'Eglise grand nombre d'observateurs de ce conseil. Saint Chrysostome et les autres Peres parlent avec éloge de plusieurs Moines,

qui faisoient profession publique de garder la continence. Saint Augustin, après son baptême, répondit à sa mere qu'il vouloit désormais vivre sans femme. Saint Jérôme, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Epiphane, et plusieurs autres grands personnages, ont vécu dans le célibat. On ne sçauroit prouver qu'aucun Prêtre ni aucun Evêque, dans les premiers tems de l'Eglise, ait vécu avec sa femme, s'il en avoit une, lorsqu'il a été ordonné, ou qu'il en ait pris une, après être entré dans le Sacerdoce. Depuis J. C. il y a eu dans tous les siecles des Vierges consacrées à Dieu : et nous avons une Lettre de S. Augustin à une Supérieure de Religieuses, où il dit qu'à sa premiere visite il verra si on observe les Qrdonnances qu'il a faites. On ne voit aucun vestige de cette continence volontaire parmi les prétendus Réformés, et les autres Novateurs de ces derniers siécles.

Le conseil de la pauvreté évangélique est contenu dans ces paroles : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres. Quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut*

Mat. c. 19. v. 21. Luc. c. 14. v. 33.

être mon Disciple. Tout le monde sçait que les premiers Chrétiens n'avoient rien en propre, et qu'ils commençoient par vendre leurs biens, pour en mettre le prix aux pieds des Apôtres. S. Paulin, qui vivoit du quatrieme au cinquieme siecle, pour se conformer à cette Doctrine, abandonna des biens immenses, et ne se réserva rien. Carloman, fils de Charles Martel, et frere de Pepin, Roi de France, quitta son Royaume pour embrasser la pauvreté volontaire au Mont-Cassin. Jacques, Roi de Majorque, en fit autant, pour entrer dans l'Ordre de saint François. Casimir, fils d'un Roi de Pologne, et Henri, fils de Louis le Gros, entrerent dans l'Ordre de saint Bernard : et nous avons vu dans ce siecle un Duc de Modene quitter ses Etats pour vivre en pauvre Religieux dans un Monastere de Franciscains. Une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe ont suivi ces grands exemples, et les suivent encore aujourd'hui. Les Religions contraires à la nôtre ne pratiquent rien de semblable : c'est donc en vain qu'elles se vantent d'être la véritable Eglise, puisqu'elles n'en ont pas les marques, je veux dire la sainteté et la perfection

que J. C. a enseignée à ses Disciples. Nous ne sçaurions donner ici plus d'étendue à ces raisonnemens ; mais nous en avons assez dit pour faire comprendre qu'ils sont sans replique, et que les Hérétiques ne peuvent pas résister à de si puissantes armes, pour peu qu'on sçache s'en servir.

CHAPITRE VIII.

Des secours qu'il faut donner aux malades et aux mourans.

D. *Quels sont ces secours ?*

R. Lorsqu'on a reconnu que la maladie est dangereuse, et qu'elle tend à la mort ; il faut commencer par mettre en repos l'esprit du malade, en obtenant de lui, premierement qu'il mette ordre à ses affaires temporelles ; secondement, qu'il fasse une confession générale ou particuliere, selon qu'il sera nécessaire ; troisiemement, qu'il s'acquitte incessamment des obligations dont sa conscience est chargée : telles que sont les restitutions, les réconciliations, et autres semblables. Ces démarches lui donne-

ront la tranquillité nécessaire pour vaquer à Dieu et à son salut.

Que faut-il faire lorsqu'on a mis en repos l'esprit du malade ?

Il faut travailler à le mettre dans trois sortes de dispositions. La premiere est, de résignation à la volonté divine, afin qu'il accepte la maladie et la mort même de bon cœur, jusqu'à trouver du plaisir à voir que les ordres de Dieu s'exécutent à ses dépens. La seconde est, de regret et de douleur à la vue de ses péchés, lui faisant former souvent des actes de contrition, afin qu'il meure en vrai pénitent. La troisieme est, de confiance en la miséricorde de Dieu, et aux mérites de Jesus-Christ; lui représentant d'une maniere vive la Passion et la mort de ce Dieu-Homme, l'exhortant à baiser tendrement le crucifix, et lui apprenant à se réfugier par le moyen de la Foi, dans les plaies du Sauveur, comme dans un asyle.

Quelles précautions faut-il prendre pour bien gouverner l'esprit du malade ?

Il y en a trois, qui sont particulierement nécessaires. La premiere, de ne le point trop presser, et de ne lui être pas importun par de longs discours. On n'a jamais plus besoin de discrétion

que dans ces sortes de rencontre
faut dire au malade tout ce qui e
cessaire et utile à son salut ; m
faut le dire en peu de paroles,
maniere douce, propre à inspir
dévotion, et ne pas faire comme
ques-uns, qui fatiguent le mal
force de crier, et qui lui parlent à
reille avec autant de véhémence,
s'ils prêchoient devant un grand peu
La seconde précaution est, de rébat
souvent les trois points dont nous
nons de parler, qui sont la résignatio
la contrition et la confiance ; il faut le
en parler souvent, et faire en sor
qu'elle devienne l'occupation ordinai
du malade, et la principale nourritu
de son ame. La troisieme regarde
soulagement de celui qui souffre. Co
me il n'est pas capable d'une gran
application, il faut former à son oreil
les actes qu'on veut faire entrer da
son cœur, afin qu'il n'ait point d'aut
peine que celle d'écouter et de co
prendre, et qu'il puisse s'élever à Di
sans aucun effort.

*Quels secours faut-il donner à ceux qu
exécute à mort en public ?*

Premierement, on doit les faire
trer comme les autres dans des ser

ns de résignation, de douceur et de
ience, et les exhorter à pardonner
us ceux qui peuvent être la cause
leur mort. Secondement, il faut les
citer à une grande attention, et leur
re offrir leur supplice et leur mort
ominieuse, en satisfaction de leurs
chés. Troisiemement, il faut leur
poser l'exemple de Jesus-Christ,
i est mort comme eux sur un gibet,
a prié pour ses ennemis et pour ses
urreaux, et qui a demandé grace
ur eux.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

QUATRIEME PARTIE.

Où l'on donne des Instructions à plusieurs personnes de diverses conditions.

CHAPITRE PREMIER.

Du Devoir des Prêtres.

D. *QUel est le devoir des Prêtres?*

R. Il consiste à célébrer le Sacrifice, à dire l'Office, s'acquitter des autres fonctions propres de l'Etat ecclésiastique.

Quelles sont leurs obligations par rapport au sacrifice de la Messe?

Il y en a trois, qui regardent trois tems différens; le tems de la préparation, qui précéde le sacrifice; celui qu'on employe à célébrer, et celui de l'action de graces après la Messe.

Comment est-ce que le Prêtre doit se préparer à la sainte Messe?

En vuidant entierement son cœur ; ce qui se fait premierement, en renonçant à toute attache au péché ; secondement, en se déchargeant de tout soin superflu ; troisiemement, en oubliant saintement les créatures et les affaires temporelles, pour ne penser qu'à Dieu. *Lorsqu'il en sera venu*, dit S. Bonaventure parlant du Prêtre ; *lorsqu'il en sera venu jusqu'à ne sentir plus que Dieu en soi, alors qu'il approche de l'Autel.*

Dans quelles dispositions le Prêtre doit-il célébrer ?

Il n'y a point de meilleure pratique pour lui, que d'être attentif à ce qu'il fait et à ce qu'il dit ; de prononcer d'une maniere dévote et affectueuse ; de se rendre Jesus-Christ présent, par une foi vive, et de se souvenir de ce que dit le Séraphique S. François dans une de ses Lettres aux Prêtres de son Ordre. *Puisque le Seigneur du Ciel se rend présent à vous d'une maniere si intime, y a-t-il quelque chose dans le monde qui puisse mériter votre estime ou votre attention ?*

On exige d'un Prêtre qui célebre, outre l'attention à observer jusqu'aux moindres cérémonies, la dévotion qui

le remplisse de sentiment de respect, d'amour pour Dieu et pour Jesus-Christ en particulier ; et enfin la discrétion, pour trouver le juste milieu entre la précipitation, qui abrége trop une action si sainte et si grave, et une trop grande lenteur, qui la prolonge au-delà des bornes ordinaires. Tout le monde convient qu'une Messe basse, qui occupe une demie-heure, suffit pour contenter la dévotion du Prêtre, et qu'elle ne doit pas lasser celle des assistans.

Que doit faire un Prêtre après avoir dit la Messe ?

Il doit employer quelque tems à remercier Notre-Seigneur, à s'entretenir avec lui, et ne pas faire comme quelques-uns, qui se font une peine de lui tenir compagnie, qui paroissent inquiets, et qui le quittent d'abord pour penser à leurs affaires.

Comment doit-on s'occuper pendant l'action de graces ?

De la même maniere qu'à l'oraison, à l'examen de conscience, et dans les autres exercices spirituels. Ceux qui sont dans un état d'union et de familiarité avec Jesus-Christ, doivent le tenir embrassé, jouir de sa présence et

le laisser opérer en eux. Ceux qui en ont encore à l'amendement de leur vie, doivent après la Messe exposer leurs besoins à Notre-Seigneur; lui demander la lumiere pour connoître leurs défauts, la force pour les corriger, et pour achever de dégager leur cœur. S'ils ont quelque charge, il faut qu'ils demandent la grace pour en remplir fidellement les fonctions, et qu'ils recommandent instamment à J. C. les personnes qui sont sous leur conduite. Ce n'est pas trop que d'employer au moins un quart d'heure à cet exercice.

Que faut-il observer dans la maniere de dire l'Office?

Le soin principal doit être de s'acquitter de ce devoir en esprit d'oraison; comme il convient à un homme qui prie Dieu, non seulement en son propre nom, mais encore au nom de l'Eglise. Quand on seroit persuadé que dire l'Office, c'est faire une lecture, on devroit toujours se souvenir qu'il y a des lectures qu'on ne doit point faire à la hâte, et qui outre l'attention sérieuse demandent une sainte disposition dans celui qui les fait. Le Pere du Pont qui a écrit la vie du Pere Bal-

thazard Alvarez, loue ce Jésuite de ce qu'il ne disoit point son Office en se promenant, comme font bien d'autres Prêtres; mais toujours à genoux, comme ceux qui prient.

L'Office est composé d'Oraisons, d'Hymnes, de Pseaumes et de cantiques, qui expriment les louanges de Dieu, d'instructions édifiantes qui sont contenues dans les Leçons : il n'y a rien en tout cela qui ne demande de la part de celui qui dit l'Office, toute la dévotion et tout le respect qui doivent accompagner l'esprit d'Oraison.

Comment doivent se comporter les Prêtres dans les autres Fonctions Ecclésiastiques ?

Ces fonctions dont les principales sont, chanter au Chœur, administrer les Sacremens, aller aux Processions, donner la sépulture aux morts, demandent trois dispositions dans ceux qui le font. Premierement, ils doivent se souvenir que Jesus-Christ les appelle le sel de la terre, et la lumiere du monde; ce qui les oblige à mener une vie innocente et irréprochable, pour pouvoir édifier ceux qui les voyent dans leurs fonctions. Secondement,

ment, puisque c'est des Prêtres qu'il est dit : *ils n'auront point de part ni d'héritage avec le reste d'Israel, parce que le Seigneur est lui-même leur héritage* : ils doivent se comporter comme étant séparés du reste des hommes, ne point chercher leur intérêt, mais uniquement la gloire de Dieu ; et quoiqu'il leur soit permis de tirer quelque profit temporel de leur ministere, il faut qu'ils prennent bien garde de ne donner aucune marque d'avarice. Troisiemement ils doivent être animés d'un zele sincere, et se regarder comme Peres des Chrétiens dont ils doivent procurer le salut par toutes sortes de voyes.

Deut. c. 18. v. 1. etc.

CHAPITRE II.

Du Devoir des Magistrats.

D. *EN quoi consiste le devoir des Magistrats ?*

R. Principalement en trois choses, dont l'une regarde le service de Dieu ; l'autre le bien public ; et la troisieme l'avantage des particuliers.

Comment est-ce que les Magistrats peuvent contribuer au service de Dieu ?

En trois manieres. Premierement

en procurant de tout leur pouvoir tout ce qui peut servir à l'éclat et à la magnificence du culte de Dieu et de ses Saints, et en employant volontiers leur autorité pour faire rendre au S. Siége et aux Evêques, le respect et l'obéissance qui leur est due, pour se conformer à la piété des anciens Rois et des premiers Princes chrétiens, qui en ont usé ainsi dans un esprit de foi, et qui ont cru honorer la Majesté de Dieu en protégeant son Eglise. Secondement, ils peuvent contribuer au service de Dieu en s'opposant aux vices et aux désordres publics, et en prêtant leur secours à l'Église pour extirper les hérésies, pour abolir les jeux infâmes et les spectacles dangereux.

Troisiemement, ils peuvent témoigner leur zèle pour le culte divin, en punissant sévérement les vices des particuliers, qu'on pousse jusqu'à l'excès, comme les blasphêmes, les débauches et les impudicités scandaleuses. En cela, ils ne feront que suivre l'exemple du Roi saint Louis, qui fit punir lui-même un bourgeois de sa Capitale, lequel avoit blasphémé le saint Nom de Dieu. Un Magistrat, un Gouverneur, tout homme constitué en dignité, qui

juge ce détail indigne de lui, ne connoît pas son devoir, et il se dégarde lui-même en oubliant qu'il tient la place de Dieu, et qu'il doit se joindre à lui pour ôter les péchés du monde.

En quoi consiste le devoir des Magistrats envers le public ?

A procurer la paix, l'abondance et l'observation des Loix. Le plus grand intérêt des peuples est d'avoir la paix et au dedans et au dehors, et c'est à quoi doivent tendre tous les soins de ceux qui gouvernent, écartant tout ce qui pourroit troubler la tranquillité publique, et ne faisant la guerre que pour des causes justes, et lorsqu'ils ne peuvent pas l'éviter. S. Louis avoit une si grande horreur des guerres entre les Chrétiens, qu'il ne voulut jamais se déclarer contre l'Empereur, quoiqu'il y fût sollicité par le Souverain Pontife. Et lorsqu'on traita du mariage de sa fille avec le Comte de Champagne, il n'y voulut consentir qu'à condition que ce Comte termineroit le différend qu'il avoit avec le Duc de Bretagne. Ce premier devoir oblige encore les Magistrats à se servir de leur crédit et de leur prudence, pour appaiser avec adresse les querelles des Citoyens, et les émotions populaires.

Leur second devoir envers le public, est de procurer l'abondance, pour fournir aux besoins des peuples, afin d'éviter les murmures et la misere extrême des pauvres. Il faut qu'ils donnent leurs ordres pour la liberté du commerce, et qu'ils ne fassent pas comme quelques-uns, qui la font acheter cherement, et qui font souffrir toute une Nation pour leur profit particulier. Ce soin de l'abondance est particulierement nécessaire dans le tems des maladies populaires, où il faut que les Magistrats redoublent leur travail et leur vigilance pour la conservation de la santé, et pour le soulagement des malades : ce qu'ils ne font jamais bien, quand c'est l'intérêt qui les anime, au lieu de la charité.

Ce qu'ils doivent encore au public, c'est un zele exact et sévere pour l'observation des Loix ; parce que de ce zele dépend la vigueur du gouvernement, et la tranquillité de la République. A quoi sert qu'ils aient dans leurs Codes des Loix pleines de sagesse, si par leur négligence à les faire observer, l'Etat est sans ordre et sans police ?

Quels sont les devoirs des Magistrats envers les particuliers ?

Il faut qu'ils puissent dire comme

Job : *Je brisois les machoires de l'injuste, et je lui arrachois sa proye d'entre les dents.* (Job 29.) C'est-à-dire, qu'outre la justice qu'ils doivent à tout le monde, ils doivent en particulier, aux foibles, leur protection contre les grands qui les oppriment, leur zele aux veuves et aux orphelins, pour soutenir leurs intérêts. Ils ont besoin pour cela de capacité, d'intégrité et de diligence. De capacité, pour déméler le droit des parties : d'intégrité, pour résister à la puissance, aux sollicitations de l'amitié et de l'avarice, pour tenir la balance droite, et pour refuser constamment les présens qui aveuglent les plus sages. Enfin, il faut qu'ils usent de diligence pour expédier les parties, et qu'ils donnent des Arrêts définitifs, qui ne laissent point de semence de nouveaux procès.

CHAPITRE III.

Du devoir des Supérieurs.

D. *DE quels Supérieurs voulez-vous parler ?*

R. De ceux qui sont chargés de la conduite des ames, et qui rapportent leur gouvernement au salut de ceux

qu'ils gouvernent. Nous les appellons Supérieurs, pour les distinguer des Magistrats politiques, dont le gouvernement est temporel, quoiqu'ils puissent et qu'ils doivent le rapporter à une fin surnaturelle.

A quoi sont obligés les Supérieurs ?

A être humbles, à donner bon exemple, et à gouverner avec douceur.

Pourquoi ont-ils besoin d'humilité ?

Afin qu'elle serve de contrepoids à leur dignité, sans quoi ils seroient en danger de s'oublier, et de faire de grandes fautes. C'est pour cela que Notre-Seigneur disoit à ses Apôtres : *que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; et que celui qui tient le premier rang, soit comme celui qui sert.* En disant ces paroles, il leur donnoit l'exemple de l'humilité qu'il recommandoit : car ses Apôtres étoient alors à table, et lui les servoit. Il dit ailleurs, *qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir.* Rien n'est tant recommandé dans l'Ecriture. *Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses. Vous a t on établi pour gouverner les autres ? soyez parmi eux comme un d'entre eux.*

Luc c. 22. v. 26

Mat. c. 20. v. 23.

Eccl. c. 3. v. 20

Ibid c. 32. v. 1.

Tous les saints Evêques, convaincus

tte obligation, se sont regardés
re les serviteurs de leur Clergé et
ır troupeau. C'est pour cela que
uverain Pontife se qualifie servi-
les serviteurs de Dieu; et que l'A-
saint Pierre exhorte les Pasteurs
ler sur leur troupeau; *non en do-*
nt, mais en se rendant les modé-
e ceux qui leur sont soumis. Et
nent, élevés par leur dignité,
oient-ils servir de modeles, si la
scendance et l'humilité ne les fai-
t descendre et ne les rendoient
lables à leurs inférieurs? S. Au-
ı parlant à ceux qui composoient
lergé, les appelloit, *mes freres, naîtres.* Saint Charles Borromée,
;avoit si bien, quand il le falloit,
nir son rang avec les grands de la
, étoit doux et humble avec ses
eurs jusqu'à servir ses propres do-
ques. Il étoit toujours le premier
et il se chargeoit du soin d'éveil-
ux de sa maison, et de leur porter
lumiere. On raconte la même
du saint Evêque de Genève: il
oit la nuit, faisoit lui-même du
ne voulant incommoder aucun de
›mestiques.

Epist. 1. Pet. c. 5. v. 3

les plus grands Evêques se sont

cru obligés à s'abaisser de la sorte, pour imiter la bonté de Jesus-Christ à l'égard de ses Disciples ; que ne doivent pas faire les Supérieurs des Communautés Religieuses ; et que penser de ces Abbesses, qui exercent une autorité qu'on peut appeller séculiere et fastueuse, plutôt que conforme à l'esprit de Dieu ; qui se comportent en Dames de leurs inférieures, et qui croiroient se dégrader en les appellant mes sœurs ou mes filles ? En vain diroient-elles que c'est du Prince qu'elles tiennent leurs Abbayes : parce que les Princes n'ont, en les nommant, et ne peuvent avoir d'autre intention, que de donner une mere à des Religieuses, et une sage Dispensatrice des biens de la Religion, pour la gloire et pour le service de Dieu.

Quelle est la seconde obligation des Supérieurs ?

De faire voir en leurs personnes des exemples de toutes sortes de vertus. C'est d'eux en particulier que N. S. a dit : *Une ville bâtie sur une montagne ne sçauroit être cachée, et quand on allume une lampe on ne la met pas sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.*

ls bons exemples en particulier doivent les Supérieurs ?

mierement ; de modestie, ne souf-
dans leur équipage et dans leurs
les rien qui sente le faste et la
eur séculiere ; rien qu'on ne puisse
der avec le caractere de ceux qui
sentent Jesus-Christ sur la terre ;
doivent apprendre aux peuples
riser le monde ; ce qui n'empêche
éanmoins qu'ils ne gardent les
lances convenables à leur dignité.
dement, de simplicité et de mor-
ion, par la fuite des plaisirs et de
e qui flatte les sens, à l'imitation
ints Evêques, qui au milieu des
eurs et de l'abondance ont prati-
ette simplicité et cette austérité
enne.

gene III, qui avoit été Disciple
int Bernard avant que d'être élu
rain Pontife, conserva dans cette
me dignité les marques de la vie
use ; il n'eut jamais qu'un lit fort
e, qu'un extérieur simple et né-
Urbain V ne quitta jamais l'habit
nt Benoît, qu'il portoit avant que
Pape, ni sa premiere maniere de
est écrit de saint Hugues, qui fut
es Chartreux pour être Evêque en

Angleterre, qu'il se retiroit
avec ses bons Religieux, les re
comme ses freres, et ne laissa
eux et lui point d'autre différe
celle de l'Anneau Pastoral. On
la même chose de l'autre S. H
qui a vécu en France, et de S.
de Villeneuve, archevêque en E
Saint Charles Borromée qui n'a
été Religieux avant que d'être E
fut pourtant si éloigné de toute
de plaisirs, qu'il peut servir de
aux Religieux les plus austeres,
fondre par son exemple ceux q
tirés du Cloître pour être pr
l'Episcopat, se plongent dans
lices du monde.

Troisiemement, les Prélats
donner à leur troupeau des ex
de charité envers les pauvres,
montrer le Lieutenant de Dieu
le Pere des miséricordes; et en
ne font que leur devoir s'ils ont
venus abondans, puisque S. Be
écrivant à un ecclésiastique pour
Bénéfice, n'a pas fait difficulté d
Que prendre pour soi des reve
l'Autel au-delà de ce qui est néce
pour se nourrir et se vêtir, c'est
et sacrilege.

Pour ce qui regarde les Supérieurs des Congrégations et des Communautés religieuses, il faut qu'ils soient les premiers à se conformer à la regle, et les plus exacts à observer la discipline monastique, et ils doivent sur toutes choses fuir les singularités. Il faut aussi qu'ils donnent des exemples de pauvreté, ne se prévalant point de leur charge pour s'accommoder des biens de la Religion; mais affectant au contraire de se contenter de peu. Le Pere Vincent Carrafe, qui étoit d'une grande Maison, se distingua toujours par son amour pour la pauvreté dans la Compagnie de Jesus; et lorsqu'il en fut fait Général, il commença par faire enlever de sa chambre tout ce qu'il y avoit au-delà de ce qu'on accorde à l'usage du moindre particulier. Il est encore très-important qu'un Supérieur soit remarquable par son austérité de vie, pour engager ses inférieurs à embrasser la pénitence, et pour ôter aux plus imparfaits jusqu'à la pensée de mener une vie délicate.

Quelle est la troisieme qualité nécessaire aux Supérieurs?

C'est la douceur, qui consiste à gouverner, non avec empire et avec ri-

gueur, mais de la maniere que Dieu gouverne le monde, donnant quelquefois des marques de sévérité, mais gardant pour l'ordinaire une conduite pleine de condescendance. Il est aisé de reconnoître cet esprit en J. C., dans les Apôtres, et dans les Saints qui ont été chargés de la conduite des ames. Saint Bonaventure, étant Général de son Ordre, couroit après ceux qui avoient renoncé à leurs vœux avec une bonté de pere, adoucissoit leur esprit, les gagnoit par ses manieres, et les faisoit rentrer dans l'ordre de la discipline réguliere. Le cardinal de Berulle, chef d'une Congrégation de Prêtres, lorsqu'il apprenoit que quelqu'un de ses inférieurs s'étoit égaré, montoit seul dans son carosse, l'alloit chercher secrétement, et le ramenoit à son devoir.

CHAPITRE IV.

Du Devoir des Peres de famille.

D. *Quelles sont les qualités propres d'un bon Pere de famille ?*

R. Les trois plus remarquables sont la modération, pour ne pas troubler la paix; l'exactitude, pour main-

ordre ; et le zele, pour instruire.
ntendez-vous par la modération ?
ends une conduite tranquille et
ne, qui est l'effet de la bonté
elle, et qui bannit les emporte-
t les violences. Il y a des Chefs
ille qui se rendent insupporta-
ır leur mauvaise humeur et leur
é outrée. On peut dire qu'ils sont
ns de leurs femmes, la terreur
s enfans, et le fléau de leurs do-
ues. C'est d'eux que parle le Sage,
il dit : *Ne soyez point comme* Eccl. c. 4. v. 31.
dans votre maison en vous ren-
errible à vos domestiques, et
ant ceux qui vous sont sonmis.
t les mêmes que l'apôtre S. Paul
e à la douceur par ces paroles :
s Peres, n'irritez pas vos enfans. 2. Eph. c. 6. v. 4.
ue doux que l'on soit, on ne
it avoir la paix avec un homme
aractere. Qu'il lui arrive un acci-
icheux, auquel il ne s'attendoit
entre comme un furieux dans sa
ı, s'emporte contre sa femme,
le premier de ses enfans qu'il
ıtre sur son chemin, et jette l'é-
nte parmi ses domestiques. Qu'il
en se mettant à table quelque
ui ne soit pas de son goût, il en

faut pas davantage pour le faire mettre en colere, ou pour lui faire garder un morne silence tout le tems du repas. La raison seule, sans consulter le Christianisme, fait voir que cette conduite est blâmable, et que rien ne convient mieux à un Chef de famille que la douceur et la modération.

Quelle est la seconde qualité d'un bon Pere de famille ?

C'est l'exactitude à veiller sur ceux qui lui sont soumis pour les contenir dans leur devoir. Il ne doit pas tenir à lui que Dieu ne soit servi dans sa famille ; il faut qu'il corrige ses enfans sans se laisser aveugler par l'amour naturel qu'il a pour eux, et il doit mettre un si bon ordre parmi ses domestiques, qu'ils ne puissent pas aisément s'abandonner au vice ; qu'ils s'acquittent de leurs obligations, et que la paix regne parmi eux. On ne sçauroit excuser la négligence de ceux qui laissent tout en désordre, permettant à leurs femmes de faire des dépenses excessives pour la parure, et ayant pour leurs enfans et leurs domestiques une indulgence aveugle qui souffre leurs vices, qui favorise leurs passions, et qui les laisse donner dans le libertinage.

On raconte de S. François de Sales, qu'étant informé qu'un de ses gens sortoit la nuit pour aller dans les lieux de débauche, et se souvenant de ce que dit saint Paul, que celui qui ne sçait pas gouverner sa propre famille, ne sçauroit conduire l'Eglise de Dieu, il commença par avertir ce domestique; et comme il nioit toujours le fait, le saint Evêque ne jugea pas indigne de son caractere de se lever la nuit pour surprendre le coupable Il le surprit en effet, et lui dit qu'il falloit changer de vie, ou chercher un autre Maître.

En quoi consiste le zele que doivent avoir les Peres de famille pour l'instruction de ceux qui leur sont soumis?

Comme rien n'instruit si bien que l'exemple, non seulement ils n'en doivent point donner de mauvais, comme font quelques uns, qui jurent et qui disent des paroles deshonnêtes, mais ils doivent vivre de telle sorte, que leur conduite chrétienne et réguliere soit une exhortation à toute sorte de vertu, et qu'ils puissent dire comme David: *Vous sçavez, Seigneur, que j'ai conservé mon cœur dans l'innocence jusqu'au milieu de mes domestiques où j'étois plus le maître de mes actions;* Ps. v. 2.

A l'exemple qui édifie, ils doivent ajouter la parole et la vigilance pour instruire leurs enfans et leurs serviteurs à la piété, et pour faire en sorte qu'ils s'acquittent de tous les devoirs du Chrétien, qu'ils entendent la Messe, et qu'ils s'approchent des sacremens. Ce sont là de ces moyens de salut que les Peres de famille peuvent et doivent procurer à ceux qui leur sont soumis, et Dieu qui les en a chargés, leur en demandera compte un jour.

Quelles instructions doit donner un Pere à ses enfans?

Les mêmes que Tobie donnoit à son fils, et saint Louis au sien. Elles roulent sur quatre points. Premierement, sur la piété; il faut les exhorter à rendre constamment à Dieu le culte qui lui est dû, à honorer l'Eglise et à respecter les choses saintes. Secondement, sur la justice; il faut leur recommander de rendre à chacun ce qu'ils lui doivent, le respect et l'obéissance à leur mere, l'amitié à leurs freres; et au prochain en général, tout ce qu'il a droit d'attendre d'eux. Troisiemement, sur la modération et la tempérance; on ne sçauroit trop les avertir de se garder de la débauche, de la volupté, et de tous les

s où leur âge et leur tempéramment portent. Quatriemement, sur la rité envers les pauvres ; il faut les orter à donner volontiers et libéra- ent pour s'attirer les graces et la éricorde de Dieu.

e que nous avons dit des Peres de ille doit aussi s'entendre des meres. st à elles en particulier à garder en- s leurs filles une conduite mêlée de ceur et d'exactitude, à ne les point dre de vue autant qu'il se peut, à ne abandonner jamais à elles-mêmes, l leur donner une grande horreur ır tout ce qui peut corrompre les urs ou inspirer la vanité.

CHAPITRE V.

Du devoir des Veuves.

A Quoi doivent s'occuper les veuves qui veulent vivre chrétiennement, et iquer la dévotion ?

. A l'oraison, à la mortification et bonnes œuvres.

ourquoi doivent-elles s'occuper à l'oraison ?

arce que S. Paul leur en a fait un oir. *Une femme qui n'est point ma-* 1. Cor. c. 7. v. 34. *, dit-il, pense aux choses qui regar-*

vrai pourtant que ces instructions
dent particulierement celles que
1 Tim. 5. v. 3. tre appelle *vraiment veuves*; c'est-
qui non seulement n'ont point de
mais qui n'en veulent point avoir.

Telle étoit Judith ; elle avoit t
toire au plus haut de sa maison
se retiroit pour prier Dieu. Tell
Anne la Prophetesse qui, étant
jeune lorsqu'elle perdit son mar
donna entierement aux jeûnes e
raison, de sorte qu'elle étoit assi
Temple, et qu'elle y passoit en
une partie du jour et de la nuit
ainsi que se comportoit sainte M
après avoir perdu son mari. S.
tin nous apprend que lorsqu'ell
à Milan avec lui, *elle vivoit de p*
voilà le modele des véritables v
elles ne doivent point se lasser
aux pieds de Notre Seigneur

e que sans la pénitence on ne t se soutenir dans la voie de a, ou du moins y faire de grands . C'etoit la grande maxime des veuves dont nous venons de Judith ne quittoit jamais le cili- ie jeûnoit presque continuelle- et toutes celles qui les ont imi- nt eu recours aux austérités et cérations du corps pour fonder ent leur dévotion. Saint Paul a ne veuve qui vit dans les déli- morte aux yeux du Seigneur ; y a gueres de milieu entre une nitente et une vie sensuelle , ue le pas est glissant, et qu'il est ement difficile de ne pas aimer cher les plaisirs, quand on ne e pas à la mortification.

oi est-ce que les veuves doivent prati- nortification ?

ierement, en résistant au pen- u'ont les femmes à suivre la mo- e distinguer par des habits somp- t magnifiques. Il faut que leur ge soit modeste, et qu'il n'y ait ns leur extérieur qui sente l'af- on et la vanité. Secondement, en tant cette autre inclination qui s personnes du sexe à chercher

avec empressement les pompes, les spectacles et les assemblées mondaines, préférant constamment la solitude et l'entretien avec Dieu, au bal, au jeu, à la danse, et aux visites inutiles. Troisiémement, en usant des pénitences et des austérités qui mattent le corps, et qui obtiennent aisément de Dieu la grace d'une sainte vie : en quoi néanmoins elles ne doivent rien faire que de l'avis du Directeur qu'elles ont choisi pour diriger leur conscience.

Pourquoi et comment les veuves doivent-elles s'appliquer aux bonnes œuvres ?

Parce que ce sont les marques auxquelles saint Paul veut qu'on les reconnoisse. Voyez (dit-il, en faisant le caractere d'une sainte veuve) si elle s'est acquittée des devoirs de charité, et si elle a eu soin de laver les pieds des hommes apostoliques Soulager les pauvres, consoler les affligés, s'employer à la décoration des Eglises, pourvoir à l'instruction des peuples de la campagne, ce sont les occupations qui conviennent particulierement aux veuves; après le soin de leur famille, qui doit passer avant toutes choses. L'Hôpital avoit des charmes pour sainte Elisabeth, fille d'un Roi de Hongrie; elle s'y reti-

t souvent comme dans un lieu de dé-
es. D'autres Princesses étant demeu-
s veuves ont cherché leur consola-
n dans les œuvres de piété ; elles
nt pas cru pouvoir trouver une voie
s sûre pour s'insinuer dans l'amitié
J. C., qui n'est pas moins l'Epoux
s veuves que celui des Vierges.
Les personnes qui sont dans le veu-
ge, feroient bien de lire les Vies de
inte Paule, de sainte Monique, et de
usieurs autres saintes Veuves qui doi-
nt leur servir de modele.

CHAPITRE VI.

Du devoir des Vierges.

*A Quoi doivent s'appliquer les Vier-
ges pour vivre saintement?*

R. A la dévotion, à la pureté et à la
odestie.

*En quoi doivent-elles faire consister la dé-
otion?*

En une grande estime et un sincere
ttachement pour tout ce qui peut con-
ribuer à leur salut, regardant le ser-
vice de Dieu et la pratique de la piété,
comme le plus bel ornement, non seu-
lement de leur ame, mais encore de

leur corps. Comme les filles sont fort foibles, elles ne sçauroient garder de modération; si elles ne s'appliquent à Dieu, elles auront l'esprit occupé de la bagatelle, et leurs entretiens ne rouleront que sur des choses de néant. Mais si l'amour de Dieu s'empare une fois de leur cœur, elles deviendront des ames très-précieuses aux yeux du Seigneur; elles seront, comme dit saint Cyprien, la plus illustre portion du troupeau de Jesus-Christ.

Leur premiere et principale application doit être de se remplir d'un grand mépris pour le monde et de prendre du goût pour Dieu. Elles en viendront à bout, pourvu qu'elles ayent soin, 1. De s'abandonner aux conseils de quelques personnes pieuses capables de les conduire dans les voyes du Seigneur. 2. De ne fréquenter parmi les filles de leur condition et de leur âge, que celles qui sont véritablement vertueuses. 3. De fuir l'oisiveté, de vaquer à l'oraison et à la lecture spirituelle, d'assister aux Offices divins, de visiter les lieux de piété, et de s'occuper aux autres actions semblables qui peuvent contribuer à la dévotion.

En quoi consiste l'amour qu'elles doivent avoir pour la pureté?

l leur impose trois devoirs. Le pre-
ier est de conserver leur cœur sans
he, le regardant comme un jardin
mé dont elles doivent défendre l'en-
e à tout ce qui pourroit donner la
indre atteinte à leur vertu. Et com-
la pureté du cœur dépend de la vi-
ance qu'on apporte à garder ses sens,
s doivent veiller particulierement
leurs yeux et sur leurs oreilles, et
fermer à tous les objets qui peuvent
éresser leur innocence.
Jn autre devoir très-important pour
jeunes personnes, c'est de fuir la
nversation des hommes, excepté de
ix qui instruisent à la vertu. C'est un
ndale horrible que de voir des Vier-
chrétiennes s'entretenir des heures
ieres avec des gens qui ne sçauroient
trois paroles, qu'il n'y en ait quel-
une de trop libre, ou du moins de
-indiscrette. Les personnes du sexe
rroient avoir pour ces jeunes hom-
la même horreur que les brebis ont
ur les loups. Cependant, qu'une jeu-
fille évite semblables entretiens, elle
xposera au mépris du monde, on la
itera bientôt de sauvage et de farou-
e. Le moins qu'on puisse dire des
ximes du siecle qui autorisent de tels

glement.

Le troisieme devoir que l
exige des Vierges, c'est qu'ell
une extréme horreur des parur
destes, et des habits indécens
sent la gorge découverte. Cette
ble coutume ne manque pas
sans, et les personnes qui la
prétendent prouver leur innoc
ques dans le sacré tribunal. Ce
elles sont coupables des péchés
ceux qui tombent en les regard
le Rédempteur des hommes leu
chera un jour qu'elles ont a
plusieurs ames innocentes e
rentes rencontres, et jusques
lieu saint.

Pour celles qui couvrent le
avec des toiles fines et transpa
à travers lesquelles on voit ce q

es de la bienséance, qui ne leur per-et de montrer que le visage et les ains.

Quelle modestie convient aux Vierges?

La plus exacte et la plus édifiante, ut-tout en ce qui regarde les habits et parure. Non seulement elles ne doi-nt rien souffrir qui choque la pudeur, ais elles doivent se conformer à l'hu-ilité, fuyant toute magnificence, et ut ce qui ne sert qu'à faire paroître rgueil et la vanité. Les Peres de l'E-lise ne se sont pas contentés de faire later leur zele contre les habits indé-ns, ils ont fort blâmé le luxe; et en fet, ils ne sçauroient convenir à une erge, qui étant l'Epouse de J. C., ne it point se distinguer, dit l'Apôtre S. ul, *par des cheveux frisés, ni des or-nemens d'or, ni des perles, ni des ha-its somptueux.* 1 Tim. 2. v. 9.

Ces filles éventées, qui prennent plai-ir à s'habiller superbement, et à faire riller l'or dans leurs parures, n'ont as été instruites à l'Ecole de Notre-eigneur. Ce n'est pas de ce Dieu-omme qu'elles ont appris à tendre es piéges à leurs freres, qui sont assez oibles pour se laisser éblouir par cet clat extérieur. On peut comparer les

CHAPITRE V

Du devoir des jeunes hom

D. *Quelles sont les principales d des jeunes hommes ?*

R. On peut les réduire à c par rapport aux trois vices aux jeunesse est plus sujette. Fuir l'o éviter la débauche, se défendre gueil.

Pourquoi faut-il leur recommand l'oisiveté ?

Parce que n'étant plus gê voyant succéder une grande li la contrainte des premières an leur vie, il est à craindre qu'ils bandonnent à un lâche repos,

Eccl. c. 33. v. 29. langage de l'Ecriture, *enseigne be*

e de travail, ils en auront infail-
ment pour le vice.
lle espece de débauche est plus à craindre
s jeunes gens?
st l'impureté, qui leur livre de
et de fréquens assauts. Ils ont
moyens pour l'éviter. Le premier,
fuir la compagnie de ceux qui
portés à ce vice; prenant pour
de conduite, cet avis du Sage:
fils, si les pécheurs vous attirent Prov.
eurs caresses, ne vous laissez point c.1.v.10
à eux; cherchant au contraire à se
vec ceux de leur âge, qui sont mo-
, et qui ont la crainte de Dieu.
second moyen est de ne point
ager dans les visites et la conver-
n des femmes, où la jeunesse a
ime de faire naufrage, ne les
it que rarement et par devoir, et
s par amusement. Le dessein de
blir dans le monde, n'est pas une
n qui puisse autoriser leur assidui-
près des personnes du sexe. S'ils
nt au mariage, ils ont des parens
s amis qui peuvent les aider à faire
on choix; c'est l'ordre que Dieu a
i; c'est la pratique de tous les gens

troisieme moyen, absolument né-

trois moyens, ils passeront sa
ger les années les plus dangereu
vie, qui sont d'ordinaire depuis
jusqu'à vingt-cinq ans ; et ils se
pables de suivre les mouvemens
prit de Dieu dans le choix de l'
la vie, et de la profession qu'ils
embrasser.

En quoi consiste l'orgueil dont ils
défendre ?

Dans une fausse grandeur d'a
sous prétexte de courage et de
élévation, les fait donner da
hauteur et une fierté insuporta
sortir de l'adolescence, à mesu
raison se sortifie dans les jeune
la chaleur du sang, et les fougu
jeunesse augmentent aussi, et d
aisément entrée à l'orgueil, qui l
plit d'une excessive confiance e
propres lumieres. Ils se font un

leur sentiment sur toutes choses, s'en prend jusqu'à la Religion: on les voit braver la Justice divine, affecter de l'assurance et de la fermeté, là où il faudroit s'abandonner à la crainte; mépriser le conseil des hommes sages; tourner en ridicule les personnes dévotes; s'attribuer le droit de censurer les ministres de l'Evangile, et se servir avec insolence des expressions de l'Ecriture, pour leurs fades plaisanteries. C'est ainsi que par leur mauvais exemple ils se fortifient les uns les autres dans leur malice, et qu'ils en viennent jusqu'à ce point d'impiété dont parle Job. *Il a résisté à Dieu, et il est roidi contre le Tout-puissant.* Ils ne peuvent pas mieux montrer leur folie, qu'en se déclarant contre Dieu; et on ne sçauroit mieux les comparer qu'à des hommes montés sur des chevaux indomptés, qui courent à travers les champs, sans sçavoir où ils vont, et qui franchissent des fossés, des rochers et des précipices, que d'autres auroient peine à regarder. C'est ainsi que ces insensés n'écoutant que l'ardeur qui les emporte, courent au travers de mille dangers, à la perte de leur ame. Job. 15. 7. 26.

Rien n'est donc plus nécessaire, que de fortifier les jeunes gens contre un

penchant si funeste, en les exhortant à la modestie, à la soumission, et à la docilité aux avis des hommes sages. Et comme rien ne peut mieux corriger leur naturel que la dévotion, il faut tâcher de les y porter, en leur proposant la pensée des jugemens de Dieu, et celle de la mort, qui peut les surprendre au milieu de leurs vastes desseins et de leurs folles entreprises. On auroit tout gagné, si on pouvoit leur imprimer dans l'esprit cette leçon du Sage : *La crainte du Seigneur est le principe de la sagesse.*

Prov. 1.7. 9.10

CHAPITRE VIII.

Des devoirs de ceux qui gagnent leur vie en exerçant quelque profession.

D. *Quels sont ces devoirs ?*

R. Il y en a de deux sortes, par rapport à deux sortes de professions. Les unes sont nobles et relevées, et on les appelle ordinairement Arts libéraux : les autres sont basses et mécaniques. Dans les unes et dans les autres, on a besoin de certains avis pour se comporter saintement.

Que faut-il recommander à ceux qui exercent les Arts libéraux ?

Comme leurs fonctions ne sont pas
oins lucratives que nobles et spiri-
uelles, ils ont besoin de beaucoup de
roiture d'intention, pour ne pas s'at-
ıcher au profit temporel qu'ils peuvent
ire. Les Professeurs, les Médecins,
s Avocats, qui écrivent, qui plaident,
t qui consultent sur les affaires du
rochain, doivent résister à l'inclina-
ion qui les emporte vers le gain,
'envisager que l'œuvre de charité
u'ils pratiquent : ces vues désintéres-
ées rendroient leur profession plus
oble et en même tems plus sainte.
Jn médecin ne devroit avoir en vue,
ue de soulager ses malades. Un Avo-
at qui entreprend une cause, devroit
e proposer pour motif, de terminer
e différend des Parties, d'éclaircir leurs
outes, et de leur procurer la paix qui
ur est nécessaire pour servir Dieu. Ils
e dégradent eux-mêmes et ils se por-
ent grand préjudice, lorsqu'ils se lais-
ent conduire par l'amour du gain.
'ils vouloient entrer dans les vues de
harité et de Religion qu'on leur pro-
ose ici, ils seroient bientôt convaincus
ue ces motifs surnaturels sont plus
uissans et plus efficaces pour les sou-
nir dans leur travail, que l'espoir

tenter souvent d'une médiocre
pense, lorsqu'ils auroient lieu
tendre à une très-grande : pa
leurs fonctions étant nobles, il
convient pas de les rendre soli
venales, et de faire comme les
naires qui ne donnent rien q
d'argent. Ces mêmes instructio
viennent à des personnes d'une
sion encore plus relevée, com
Officiers, et aux Généraux d'
ils ne doivent desirer d'autres ri
que leurs grandes actions, et D
quel ils doivent les rapporter
Seigneur est leur trésor dans l'é
ils seront bien mieux récompen
ceux qui par leur industrie aur
de grands amas d'or et d'arge
leurs coffres.

Quels avis faut-il donner à ceux q
ploient aux fonctions méchaniques ?

attente légitime. Cet avis ne regarde pas seulement les Artisans ; mais encore les Marchands qui trafiquent, et tous ceux qui exercent des professions subordonnées à la Jurisprudence et à la Médecine ; ils doivent servir avec beaucoup de bonne foi et de fidélité tous ceux qui s'adressent à eux, et qui se reposent sur leurs soins.

La modération est aussi très-nécessaire aux Artisans pour régler les plaisirs et les divertissemens qu'ils se procurent. Comme le travail de la plupart des gens de métier est très rude, lorsqu'ils ont des jours de repos, ils se croyent tout permis pour se dédommager de leurs peines, et au lieu d'employer au service de Dieu une partie de ces jours, qui sont en effet destinés aux œuvres de piété, ils oublient tous leurs devoirs de Chrétien, pour s'abandonner entierement à l'ivrognerie et à la débauche.

Le troisieme devoir de ceux que nous instruisons, est de conserver la charité avec ceux qui exercent la même profession qu'eux : car les gens de même métier se portent ordinairement envie: il est naturel à un ouvrier qui se croit habile, de ravaler ce qui ne vient pas

de lui, pour se donner plus de crédit, et pour établir sa réputation sur les débris de celle d'autrui. S'ils ne consultoient que les desseins de la Providence, en s'engageant dans leurs professions, s'ils avoient soin de se proposer pour Patrons et pour modeles la sainte Vierge, saint Joseph et Jesus-Christ même, qui a travaillé de ses mains, ils ne seroient pas sujets à ces sortes de jalousies; ils ne sortiroient jamais du caractere de droiture et d'humilité qui convient à leur état; et se contentant du gain que Dieu leur présente, ils ne chercheroient point à détruire les autres, et à tirer avantage du préjudice qu'ils leurs portent.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

CINQUIEME PARTIE,

Où l'on traite de la réformation de l'homme, faite par la grace.

CHAPITRE PREMIER.

De la réformation de l'homme, dans son corps et dans ses membres.

D. *Quels effets produit la grace dans le corps de l'homme pour le réformer ?*

R. Les opérations de la grace, à force d'être réitérées, se font sentir à l'homme extérieur ; elles changent le corps, qui en est le sujet, et lui donnent comme une nouvelle trempe : de sorte qu'il n'est presque plus susceptible de certaines impressions qu'éprouvent les hommes ordinaires ; qu'il résiste aisément aux inclinations vicieuses, et qu'il est tellement disposé, que presque sans nulle peine il obéit à tout ce que la raison ordonne. Bien plus, com-

me si la chasteté lui étoit devenue naturelle, il n'importune plus l'ame par des mouvemens contraires à cette vertu, si ce n'est lorsque Dieu le permet pour humilier l'esprit, comme il est arrivé à saint Paul et à d'autres Saints.

Cette heureuse disposition du corps délivre l'homme des trois ennemis qui lui donnent le plus d'exercice, et qui s'opposent davantage à la pratique de la vertu. Le premier est la pesanteur et la lâcheté, qui sont en l'homme comme un poids par lequel il est entraîné, et qui le rendent paresseux et négligent, ainsi qu'il est écrit : *Le corps qui se corrompt, appesantit l'ame.* Cette disposition naturelle est changée par la grace, qui non seulement rend l'esprit libre et disposé à toute sorte de bien, mais qui communique au corps une vivacité et une souplesse qu'il n'avoit pas auparavant. Le second ennemi que nous trouvons en nous-mêmes, c'est la précipitation, qui prend sa source dans un tempéramment tout de feu, et qui causant un mouvement impétueux, nous fait agir en tout d'une maniere naturelle et inconsidérée. Cette mauvaise habitude est corrigée par la grace, qui modere la vivacité naturelle, et

qui arrête les fougues du tempérament. Le troisieme ennemi que notre propre fonds nous suscite, c'est l'orgueil, qui consiste dans une enflûre de cœur, à laquelle la disposition du corps ne contribue pas peu, et que les opérations de la grace guérissent, en mâtant le corps, et en le rendant humble et soumis à l'esprit.

Mais le changement que la grace opere dans le corps, ne se borne pas à le fortifier contre le vice, elle le prémunit encore contre les accidens du dehors, jusqu'à le rendre comme insensible au froid, au chaud, à la soif, et à toutes les rigueurs des saisons; si bien qu'on voit quelquefois des personnes foibles supporter des travaux sous lesquels les plus robustes succomberoient. Nous avons parlé de ces effets extraordinaires au septieme Chapitre de la quatrieme Partie du premier Tome.

N'y a-t-il pas des effets plus particuliers que la grace opere dans les corps?

Elle s'attache quelquefois à en perfectionner certaines parties: elle embrâse le cœur d'une douce flamme; elle le dilate, et lui donne une étendue semblable à celle qui fut autrefois pro-

mise à Salomon ; elle dispose veau à recevoir les impressions lumiere divine ; de sorte que l'a a l'expérience de ces effets surnat distingue ces différentes opérati comprend la vérité de cette p que ce n'est pas seulement l'espri encore le corps, qui est le Tem Saint-Esprit.

Quelle est la troisieme sorte d'effe grace produit pour le renouvellement du

Ce sont des opérations ext naires, qui font un changemen dans les Saints. On en a vu pl exemples ailleurs. Le feu de l' divin avoit embrâsé saint Vince rier et sainte Catherine de Sienn maniere si sensible, que leurs étoient toujours enflammés, e corps toujours pénétrés d'une c très-ardente. D'autres ont souffe leurs membres des douleurs sem à celles de Jesus crucifié, comm paru en saint François d'Assise.

Que peut faire l'homme de son côté

nieres. La premiere, est de négliger oin de son corps, et de ne prendre seulement garde à la maniere dont le traite, sur-tout en ce qui regarde ommeil, le vêtement et la nourrie. Dormir sur la dure ou sur un lit let ; être servi de son goût, ou n'ar pour se nourrir que des viandes l apprêtées ; être bien ou mal vêtu ; t cela doit être indifférent, et s'il est mis de choisir, il faut toujours cher r le pire.

a seconde, est de maltraiter le corps le le soumettre par les humiliations es saintes austérités de la pénitence: c'est ce qui mortifie la chair, la vie, et la rend propre aux opérations la grace ; comme nous voyons que ier a besoin d'être longtems battu par arteau, afin d'être mis en œuvre, et pouvoir être employé à des ouvrages les et délicats.

a troisieme, est de composer son ps par la modestie, ne lui laissant e aucun mouvement pour satisfaire aresse ou la sensualité, et le reglant telle sorte que chaque partie s'appli aux fonctions qui lui sont propres, c toute sorte de bienséance et de nue. C'est ainsi qu'une personne qui

veut contenter Dieu, et ne mettre aucun obstacle à ses desseins, peut avec le secours ordinaire de la grace, faire d'un corps porté au mal et sujet au péché, la demeure de la Sagesse divine; et un instrument merveilleux des plus saintes, et des plus nobles opérations du Saint Esprit.

CHAPITRE II.

De la réformation de l'homme dans ses sens.

D. *QU'est ce que la grace réforme dans les sens?*

R. Outre qu'elle en regle l'usage, pour les faire servir à la pratique des vertus, elle les rend propres à des fonctions spirituelles, qui appartiennent en quelques maniere à l'ordre surnaturel; c'est-à-dire, qu'un homme accoutumé à ne se conduire que par les mouvemens de la grace, agit en toutes choses conformément au principe qui l'anime, non seulement dans les fonctions spirituelles, mais encore dans les plus naturelles. Il reçoit l'impression des objets sensibles; il goûte, il sent, il voit, il touche d'une maniere relevée,

qui surpasse les forces de la nature. Si quelque objet agréable se présente à sa vue, si quelque douce odeur vient à frapper son odorat, s'il goûte la délicatesse de quelque mets, la perception qui se fait en lui de ces objets, est bien différente de ce qui se passe dans les personnes d'une vertu commune. Les hommes ordinaires s'arrêtent alors au plaisir des sens, qui sont agréablement flattés ; mais un homme rempli de grace, tel que nous le supposons ici, est porté à Dieu par l'impression que font sur lui les objets sensibles. L'habitude qu'il s'est faite d'agir surnaturellement dans le cours ordinaire de sa vie, change en principe de grace, ce qui de soi ne produit qu'un effet fort naturel. Ce qui entretient la sensualité dans les autres, sert en lui d'aliment à l'amour divin, du moins par rapport à ce que cet amour a de sensible, et aux effets qu'il produit dans la partie inférieure de l'ame. On peut dire alors que toutes les facultés de l'homme sont le sujet des opérations divines. Et il ne doit point paroître surprenant, que Dieu se serve de ce qu'il lui plaît, pour établir et entretenir en nous la vie de la grace.

porter la vie, s'il reconnoisso
quelque chose qui ne vint pas
et du mouvement de la grace
signifie, que l'esprit divin occ
lui, non-seulement les facult
lectuelles, mais encore les sen
regler l'usage, et pour influer d
opérations.

Ce qui doit paroître surpren
que cet assujettissement du c
mouvemens de l'esprit de D
cette abondance de grace pui
trouver dans les personnes lié
mariage. Lorsque ces personn
saintement, et que dans leur
tions mutuelles ; elles n'envisa
l'ordre établi par la volonté d
et la vertu qu'on pratique en
formant à cet ordre ; ce qu'elle
dent aux inclinations raisonnal
amour que Dieu lui-même san

ir avec pureté et avec mérite,
e qui a été sagement et divine-
ordonné par le Créateur pour l'a-
ge de ses créatures.
r.comprendre cette vérité, il n'y
faire réflexion que c'est le péché
troublé et renversé l'ordre que
avoit établi, et que la grace peut
r ce que le péché avoit détruit,
ter les enfans de Dieu à l'amour
t Pere céleste, même par les ac-
les plus basses, dès que ce sont
ctions que Dieu commande ou
utorise. Il peut donc arriver que
e soit assez abondante en quel-
Saints pour les mener à Dieu,
eulement par l'esprit et par le
, mais encore par les sens, qui re-
s et fortifiés par la grace, au lieu
aîner l'homme par leur propre
ant, contribue à l'élever à Dieu.
a lieu de croire que les Abrahams,
cobs, et les autres Saints Pa-
hes; que les Louis, les Léo-
, et plusieurs autres Saints de la
ouvelle, étoient dans cette dis-
on. Et ce qui le fait juger ainsi,
que ces grands hommes ne per-
t jamais de vue la volonté divi-
que pour tout au monde ils n'au-

ce Patriarche, en ce qu'il ne viv
le mariage que pour obéir à Di
disposé à s'en passer si Dieu l'av
de lui, comme il l'a exigé de c
autres.

Puis donc que c'est la vo
Dieu, qui met l'ordre en tou
ses, et que tout ce qui est co
cet ordre est saint, il ne faut n
douter que dans toutes les ac
cette conformité se trouve, la
puisse aussi s'y trouver, pour
mer et les rendre agréables à I
c'est ce que saint Paul a voulu n
entendre, lorsqu'il a dit : *Q*
choses concourent à l'avantage
qui aiment Dieu.

Que peut faire l'homme pour se dis
si grande grace ?

Il peut user de ces trois pr
qui consistent à mortifier se

der les objets curieux et agréables ; les oreilles, à ne point entendre ce qui pourroit les flatter ; et généralement tous les autres sens, à ne point chercher leur plaisir, et à souffrir qu'on les gêne pour avancer en esprit. De cette maniere on purifie les sens, et on les rend propres aux opérations de la grace. Tous les Saints ont tenu cette conduite : il est écrit de saint Ignace, qu'étant à Manrèse, quelque tems après sa conversion, il mettoit toute son étude à refuser à ses sens toute sorte de satisfaction naturelle.

Il faut joindre à la mortification, le soin de veiller à la garde de ses sens, pour en regler l'usage, et pour empêcher qu'ils ne se licencient en rien. Cette vigilance peut aussi être appellée la garde du cœur ; parce que ce qui est contraire à la vertu, ne peut entrer dans le cœur que par les ouvertures des sens.

Le vrai moyen de réussir dans ce travail, c'est de bien employer les sens ; c'est-à-dire, de ne les appliquer qu'à des choses utiles à l'avancement de l'ame, telles que sont la lecture des bons Livres, la vue des saintes Images, le chant des Cantiques, et les objets de

piété qui touchent le cœur, y font naître des sentimens de dévotion, et le portent à l'amour de Dieu.

De ces trois pratiques que nous venons de donner, celle de la mortification est la plus nécessaire, parce qu'elle fait à l'égard des sens, ce que font la piété et l'abstinence à l'égard de la santé du corps.

CHAPITRE III.

De la réformation de l'homme dans l'imagination.

D. *Qu'est-ce que la grace opere dans l'imagination de l'homme pour le réformer?*

R. La grace opere dans l'imagination, en l'élevant, en la purifiant, et en la reglant.

Comment est-ce qu'elle l'éleve?

En deux manieres. Premierement, en y imprimant des idées nobles et surnaturelles, qui donnent à cette faculté une élévation, où elle est comme inaccessible aux foiblesses et aux miseres humaines, qui l'importunoient beaucoup auparavant, comme en effet elles importunent tous ceux qui ne participent pas à la faveur dont nous parlons.

Soit passion, soit foiblesse dans la plupart des hommes, les objets terrestres font sur eux beaucoup d'impression : ou ils les tentent par le plaisir qu'ils leur procurent, ou ils les inquietent, lorsqu'ils veulent résister à ce plaisir. Mais ceux en qui la grace a gravé les images surnaturelles dont nous venons de parler, sont également affranchis, et de l'attrait du plaisir, et de l'importunité, qui vient de la part des objets sensibles. Ce qui nuit beaucoup aux autres, ne porte aucun préjudice à ces ames élevées, parce qu'elles ne le voyent que de fort loin. Elles ressemblent en cela à une personne qui loge sur la rue, sans avoir le désagrément de ce qui s'y passe, et sans être incommodée du bruit et du tracas qu'on y fait ; parce qu'elle habite un bel appartement dans l'étage le plus haut.

Dieu éleve encore l'imagination par le moyen de l'entendement auquel il découvre l'ordre admirable qu'il a établi dans l'Univers, et les traits de sa sagesse, qui paroît jusques dans les choses les plus viles. Si bien que l'élévation que l'esprit acquiert par ces connoissances sublimes et surnaturelles, se communique à l'imagination, qui n'envi-

sage plus les choses que d'une maniere sainte et relevée.

Comment est-ce que Dieu purifie l'imagination ?

Par la lumiere qu'il verse dans l'entendement : ce qui est aisé à comprendre. L'esprit, à la faveur des connoissances surnaturelles dont il est orné, ne découvre par tout que la sagesse de Dieu, l'ordre qu'il a établi ; il voit clairement que tout ce qu'il y a de Dieu dans les choses les plus viles et dans les actions les plus basses, est saint et pur, et qu'il n'y a de mauvais que ce que le pécheur y a mis. Il s'accoutume donc à ne chercher en toutes choses que la volonté de Dieu : cet unique motif devient l'âme de sa conduite. Si quelquefois sa nature et son propre intérêt se présentent à lui, il les rejette, il y renonce, pour n'envisager que son devoir, et se conformer aux intentions du Créateur. Cette maniere d'agir lui donne la plus grande pureté dont il soit capable. Cette pureté passe bientôt à l'imagination, qui ne trouve plus rien qui la blesse, ni qui lui fasse la moindre peine ; parce qu'elle s'est accoutumée aussi bien que l'esprit, à ne se repré-

les choses que par le bon endroit,

droit, et d'une manière sainte.

Comment est-ce que Dieu regle l'imagination de l'homme ?

En procurant par sa grace que la subordination soit gardée parmi les puissances de l'ame. Cette subordination demande que l'imagination n'anticipe point sur le droit des autres ; qu'elle n'entreprenne pas de faire la loi à l'esprit, ou d'aller de pair avec lui ; mais qu'elle se contente de lui servir comme de fond pour appuyer et conserver ses raisonnemens et ses pensées; de lui fournir de nobles images de Dieu, des idées nettes, qui l'aident dans ses opérations, et qui ne contribuent pas peu à faire couler la lumiere divine dans l'entendement humain.

Cet ordre est ordinairement renversé dans les hommes, dont la plûpart, faute de vertu, par pure foiblesse, se laissent aller à leur imagination qui les entraîne. Et sans parler du commun des hommes, sainte Thérese a dit, qu'il y a dans la vie spirituelle, un état où l'on n'est pas maître de son imagination. La force de la grace délivre l'homme de cette misere, en mettant l'ordre parmi ses facultés, et en les disposant de telle sorte, qu'elles l'aident à ac-

querir un très-pur amour de Dieu.

Que peut faire l'homme de son côté, pour s'attirer un si grand bien ?

Il peut s'y disposer en trois manieres. Premierement, en reglant son imagination autant qu'il dépend de lui, et l'empêchant de s'amuser à des choses inutiles, et à des idées basses, qui donnent lieu aux satisfactions naturelles, aux vaines complaisances, et au contentement de l'amour-propre. On peut corriger ces égaremens, en retenant l'imagination, comme on retient un enfant, qui se porte de soi-même à des actions viles et méprisables.

Secondement, en prenant un soin particulier d'éloigner de son imagination les objets capables de la souiller, de porter aux plaisirs des sens, et d'altérer la pureté de l'ame. Ce qui doit se faire avec douceur, en proposant à l'esprit des objets honnêtes, qui l'occupent agréablement, tandis qu'on le détourne des autres. Un cœur pur trouve le moyen d'en venir à bout, par le zele qu'il a pour se conserver sans tache, et pour mériter l'honneur d'être le Temple du Saint-Esprit.

La troisieme chose qui dépend de l'homme, c'est de tourner son imagina-

tion vers les objets de piété, de l'accoutumer à se proposer souvent Jesus-Christ dans les différens états de sa vie, et surtout de sa Passion, et à se le représenter intérieurement, tantôt au Jardin des Olives, tantôt dans le Prétoire de Pilate, et tantôt sur le Calvaire. Ce soin qu'on prend de ne proposer à l'imagination que des objets saints et utiles, engage enfin Notre Seigneur à y venir lui-même, pour la remplir d'idées sublimes et surnaturelles, qui l'ennoblissent, et qui fournissent à l'esprit une sainte et continuelle occupation.

CHAPITRE IV.

De la réformation de la mémoire.

D. *Comment est-ce que Dieu opere dans la mémoire, pour la réformer par sa grace?*

R. Il prend, pour ainsi dire, possession de cette faculté, qu'on peut appeller la base et le fondement de tout le bien qui se fait en l'homme; parce qu'elle donne occasion à ses pensées, d'où dépendent ses raisonnemens, et ses affections.

Lorsqu'il s'est rendu maître de cette puissance de l'ame, il prend soin pre-

mierement de la vuider ; secondement, de la remplir ; troisiemement, de la conduire, et de l'appliquer, comme il convient, au plus grand avantage de l'homme.

Comment est-ce que Dieu vuide la mémoire ?

Quand Dieu fait entrer l'homme dans la voye parfaite, et qu'il veut opérer en lui d'une maniere surnaturelle et extraordinaire, il commence par agir dans la mémoire, qu'il réduit et qu'il attache, pour ainsi dire, au seul souvenir de Dieu, ne lui laissant d'idée de toutes les autres choses qu'autant qu'il est nécessaire pour ne pas oublier ses devoirs, et pour être en état de remplir ses obligations. L'homme ainsi vuidé de tous les objets humains et ordinaires, se sent abîmé en Dieu, et absorbé dans son amour, il se regarde dans le monde comme un étranger dans un pays inconnu. En cet état, il ne pourroit pas quand il le voudroit, se mettre en peine de ce qu'il doit faire, ni de ce qu'il doit dire ; parce qu'il sent en soi-même l'accomplissement de cette promesse du Fils de Dieu. *Ne songez point, ni comment vous parlerez, ni à ce que vous direz ; car ce que vous aurez à*

Mat. 10. v. 19.

dire, vous sera suggéré à l'heure même.

En vertu de cette promesse, les personnes dont nous parlons, quoiqu'uniquement et entierement occupées de Dieu, sont assez présentes à elles-mêmes, pour ne manquer à rien de ce qui est du devoir. Tout ce qu'elles ont à faire ou à dire, leur est suggéré, lorsqu'elles en ont besoin. Ceux même qui par leur emploi sont obligés de parler souvent en public, peuvent le faire dignement avec peu de préparation. Ils éprouvent que les paroles leur sont mises en la bouche; ils ne pensent qu'à ce qu'ils disent actuellement, sans prévoir ce qu'ils ont à dire, et ils oublient d'abord ce qu'ils ont dit.

Il est écrit dans la vie de sainte Catherine de Gennes, qu'elle gouvernoit un grand Hôpital, où elle avoit un maniement considérable, et de grands comptes à exiger et à rendre, sans que la multitude des soins la mît jamais en peine un seul moment: chaque chose se présentoit d'elle-même à son esprit, lorsqu'il falloit y pourvoir: de sorte qu'elle ne se trompoit jamais, et que ne pouvant être en peine ni sur le passé, parce qu'elle oublioit les choses à mesure qu'elle les faisoit, ni sur l'avenir,

mencement de ce chapitre, consiste en ce que Dieu, qui tient l'ame en sa puissance, prend un soin particulier de cette faculté, que nous appellons la mémoire; si bien que tout lui vient à propos, et que les vérités qu'elle a une fois connues, les textes de l'Ecriture, le souvenir des choses passées, et généralement tout ce qui lui est nécessaire, se présente à elle dans l'occasion, avec la même facilité que s'il étoit présent devant les yeux: ce qui est pour l'homme un avantage merveilleux, qui le met en état de rendre à Dieu des services importans.

Que peut faire l'homme, pour préparer les voies à cette opération de la grace?

Premierement, il doit faire une étude particuliere de ne rien laisser entrer d'inutile dans sa mémoire; d'en chasser tout ce qui n'a aucun rapport au service de Dieu: de ne s'entretenir jamais du souvenir des objets, qui ne servent qu'à procurer de vaines satisfactions, et à nourrir l'amour-propre.

Secondement, il faut qu'il s'accoutume à donner toute son attention à l'objet présent qui l'occupe, et à se tenir comme en sentinelle à la porte de son ame, pour en défendre l'entrée aux au-

tres objets, afin d'éloigner cette multitude de pensées inutiles au sujet de l'avenir, lesquelles importunent les hommes ordinaires, et troublent la paix de leur cœur. Comme ce sont les soins qui tourmentent, et qui produisent cette foule de pensées, le vrai moyen de s'en délivrer, c'est de *jetter*, comme dit l'Apôtre Saint Pierre, *toutes nos inquiétudes dans le sein de Dieu*, et de nous conformer à cette maxime de Jesus-Christ: *Ne vous inquiétez point.* En remettant ainsi à Dieu tous ses soins, on soulage la mémoire, et on engage Dieu à venir prendre possession de cette faculté de l'ame, pour achever de la vuider, et d'en perfectionner la liberté. Ce qui a fait dire à quelques Mistyques, que la confiance en Dieu purifie la mémoire, comme la foi purifie l'entendement. 1. Petr. c. 5. v. 7. Mat. c. 6. v. 25.

L'homme doit, en troisieme lieu, fournir à sa mémoire quelques objets particuliers, qui l'exercent saintement: par exemple, le desir ardent de la gloire de Dieu, et les moyens de la procurer, la vie, la passion, et la mort de Jesus-Christ. Ces saints objets, en prenant la place des autres, qui sont vains et terrestres, disposent merveilleuse-

ment la mémoire à recevoir les opérations de la grace, à ne s'occuper que de Dieu, et de ce qui regarde sa gloire.

CHAPITRE V.

De la réformation de l'entendement.

D. *EN quoi consiste cette réformation?*

R. En trois effets, que la grace opere dans cette puissance de l'ame. Le premier, est de la remplir de maximes et de vérités solides, qui servent de fondement à la perfection. Dieu prend soin d'instruire l'homme, et de le dresser à la vie parfaite, en l'éclairant sur les conseils évangéliques. Il lui fait connoître que c'est une haute sagesse, d'aimer le mépris, d'estimer les humiliations et les courages, comme les mondains estiment les grandeurs et les dignités : que la pauvreté, que la privation de toutes choses, est un excellent moyen pour arriver bientôt à Dieu : qu'il est avantageux de souffrir, d'être exposé aux mauvais traitemens et aux injures : que rien n'est plus beau ni plus précieux aux yeux de Dieu, que la pureté du cœur. Ces vérités, et plusieurs autres semblables, sont les riches-

ses dont Dieu pare l'entendement, et comme un fonds inestimable de sagesse, sur lequel il bâtit l'ouvrage de la perfection. Il n'y a pas une de ces vérités, qui ne soit une source inépuisable de lumieres : et toutes ensemble, elles forment un trésor de science, qui met une différence presqu'infinie entre ceux qui sont instruits de la sorte, et ceux qui ne le sont pas. A ces connoissances, Dieu a coutume d'ajoûter des illustrations particulieres, et des notions distinctes de ses attributs, de ses grandeurs, et des différens mysteres de la Religion.

Quel est le second effet de la grace, dans l'entendement, lorsque Dieu entreprend de le réformer ?

Après avoir imprimé fortement dans l'esprit de l'homme, les vérités évangéliques, qui forment l'état de la perfection chrétienne, Dieu lui donne plusieurs autres connoissances, qui servent comme d'ornement, et qui mettent l'homme en état de procurer le plus grand service de Dieu. Il lui communique en particulier, une lumiere, qui est comme un don de science, pour lui apprendre sans étude, tout ce qu'il est nécessaire qu'il sçache ; la pénétra-

tion et l'intelligence, pour discerner les esprits, et voir clairement dans l'intérieur des ames ; la sagesse pour donner conseil, et beaucoup d'autres dons qui embellissent l'entendement, et qui sont comme les appanages de la grace de cet état.

Quel est le troisième effet de la grace, pour perfectionner l'entendement ?

C'est d'humilier l'orgueil de la raison, et de l'assujettir à la lumiere surnaturelle, que Dieu communique à ses enfans dans l'oraison, afin qu'elle leur serve de guide, et de regle de conduite. Un seul trait de cette lumiere, qui est fort simple et fort pure, découvre à l'homme en un moment, tout ce qu'il doit sçavoir, et lui montre tout ce qu'il doit faire. Elle est au-dessus de la raison, autant que la raison est au-dessus de l'instinct des animaux. C'est pour cela, qu'un devoir essentiel à l'homme, est de compter pour rien ses raisonnemens et sa sagesse au prix de cette lumiere. Les ames que Dieu en favorise, ne croient pas pouvoir y trop déférer, parce qu'elles la regardent comme la véritable science, et comme le grand jour de la grace. Le Livre de l'Imitation de Jesus-Christ en parle en

ces termes : *J'éléve un esprit humble, et par un seul mot, je lui fais plus comprendre de raisons qui regardent l'éternelle vérité, que les plus sçavans Maîtres des Ecoles n'en peuvent enseigner en dix ans.* Rien n'est donc plus avantageux à l'homme que de se rendre dépendant d'une telle lumiere, et de n'y jamais résister. Mais il ne faut pas oublier, qu'elle ne se donne qu'aux ames humbles et pures. T. 3. c. 43.

Que peut faire l'homme, pour disposer son entendement à recevoir de si grandes richesses ?

Il dépend de lui d'être docile à la lumiere divine, et de la préférer à tous les efforts de la raison. Cet avis est particulierement nécessaire aux Sçavans, qui ne croient pas pouvoir s'égarer en suivant la voie du raisonnement, et qui comptent un peu trop sur leurs propres lumieres. Ils ne doivent pas oublier, qu'il y a un guide plus sûr que la raison ; et ce sont les connoissances que Dieu communique aux ames humbles, qui dans leurs doutes retournent à lui avec une entiere défiance d'elles-mêmes.

Est-ce qu'il y a une regle plus sûre, que de suivre en tout la raison ?

Si c'est la vérité dont on parle, et qu'on la confonde avec la raison, la regle est sûre, et rien n'est meilleur que de la suivre. Mais si c'est de la voie du raisonnement qu'on prétend parler, elle ne sçauroit être comparée avec la lumiere surnaturelle, qui conduit l'homme dans le chemin de la perfection, et sans laquelle l'esprit le plus éclairé, la raison la plus droite tombent souvent en défaut.

On raconte de Charles de Lorraine Evêque de Verdun, et aussi grand Evêque qu'il étoit grand Prince, qu'il fut voir un jour le P. Lessius de la Compagnie de Jesus au Collége de Louvain; et que ce Pere, qu'il trouva dans la Bibliotheque, lui dit, en lui montrant cette grande multitude de Livres, qu'ils avoient devant leurs yeux: Monseigneur, ne seroit-ce pas un grand avantage, que de sçavoir tout ce qui est contenu dans ces volumes? Je crois néanmoins, qu'un petit rayon de la lumiere, qui vient de Dieu, vaut mieux que tout cela. En effet cette lumiere est d'un prix inestimable: Dieu la donne quelquefois à une pauvre servante, à un frere Lais, qui fait les fonctions domestiques dans un Couvent, et qui se

trouve par là plus éclairé, que le plus grand Docteur de l'Ordre. Il est à croire, que Suarez avoit part à cette faveur, et que c'est ce qui lui faisoit dire; qu'il auroit volontiers donné toute sa science, pour une heure de conversation avec Dieu.

Quel autre moyen peut prendre l'homme, pour se disposer à recevoir cette lumiere divine?

Il y en a encore deux. Le premier, est de s'assujettir à l'obéissance, pour se défendre des illusions, des erreurs, et de l'attache à son propre sens, qui sont les écueils, contre lesquels ceux qui se conduisent eux mêmes, ont coutume d'échouer. Cette précaution lui est encore nécessaire, pour pratiquer l'humilité, sans laquelle on ne sçauroit participer aux communications célestes.

Le second moyen est de s'adonner aux saintes méditations, et de travailler à se remplir de connoissances utiles, par le moyen de la lecture spirituelle, et des entretiens avec les personnes éclairées.

Ce que nous avons dit dans ce chapitre, ne tend point à exclure la voie du raisonnement, il faut en faire usage, lorsque la lumiere surnaturelle se

retire ; afin d'apuyer solidement ses résolutions et ses desseins, après les avoir formés sur la foi. Ceux même à qui cette lumiere est donnée, doivent se servir de leur raison, et soumettre l'une et l'autre à l'obéissance et au sentiment commun des gens habiles et vertueux.

CHAPITRE VI.

De la réformation de la volonté.

D. *En quoi consiste cette réformation ?*

R. Dans l'application de cette puissance à Dieu, qui la tourne entierement vers lui, et qui lui donne trois sortes de dispositions, de dégagement, de droiture et d'amour.

Comment se fait le dégagement ?

Par le soin que Dieu prend, de faire perdre à la volonté, l'affection pour les choses créées ; ce qu'il accomplit en deux manieres. Premierement, en la prévenant par sa grace, en lui faisant goûter la douceur de son service, et en lui donnant, de la bonté divine, un sentiment tendre, qui lui fait comprendre, que Dieu seul mérite d'être l'objet de ses empressemens et de ses desirs. Se-

condement, en procurant à l'homme, de la part des créatures, des peines et des contrariétés, qui détachent son cœur, et l'obligent à renoncer à toutes les choses périssables, pour ne chercher que Dieu, et s'attacher uniquement à lui.

Quelle est cette disposition de droiture, que Dieu donne à la volonté?

C'est un sincere attachement au service de Dieu, accompagné d'un grand desir de lui plaire, et de le préférer à tout. C'est ce qu'on appelle ordinairement la droite intention, qui a pour but principal, la gloire, et le bon plaisir de Dieu. Toutes les grandes ames ont eu part à cette faveur. David est loué dans l'Ecriture, de ce qu'il étoit selon le cœur de Dieu, toujours prêt à exécuter toutes ses volontés. Lorsqu'un homme en est venu à ce point, qu'il n'a, pour ainsi dire, de goût et de sentiment que pour la volonté divine, qu'il la trouve par tout, par sa parfaite résignation à tout ce qu'elle fait, ou qu'elle permet, par sa fidélité à accomplir tous ses commandemens; par une estime singuliere, et une véritable affection pour tout ce qui porte la marque de la volonté de Dieu, avec

une docilité charmante à obéir à toutes les inspirations de la grace; lors, dis-je, que l'homme en est venu à ce point, on peut dire que le cœur a toute la droiture qu'il peut avoir. Mais pour arriver à cet heureux état, il faut que Dieu travaille long-tems, et d'une maniere extraordinaire, par les attraits de sa grace.

Quelle est la troisieme disposition que Dieu met dans la volonté, pour la réformer entierement?

C'est un amour tendre et ardent, qui la rend sensible aux intérêts de Dieu, et qui est toujours prêt à s'allumer, au moindre signe de la volonté de celui qu'elle aime: à-peu-près comme la poudre prend feu, dès que la moindre étincelle tombe dessus.

Cette divine flamme a trois qualités. Premierement, elle est délicieuse: car on ne sçauroit exprimer le plaisir qu'un cœur pur et droit trouve à faire la volonté de Dieu. Secondement, elle est noble et infiniment pure; parce qu'elle vient du Ciel, et qu'elle y porte le cœur, en le rendant capable de converser avec Dieu et avec ses Anges. Troisiemement, elle est sainte et féconde; parce qu'elle porte à tout bien, et à

e sorte de vertu ; et en particulier ele pour la gloire de Dieu, et pour lut des ames.

ue peut faire l'homme par son industrie, arriver à un état si parfait ?

rois excellentes pratiques peuvent isposer à recevoir les dons de Dieu, nt nous venons de parler. La premie- est le denûement intérieur, qui ne affre aucune attache, et qui demanne grande vigilance et de fréquens amens, pour se tenir en garde con- tout ce qui peut captiver la volon-, et l'empêcher de donner tout son tachement à Dieu.

La seconde pratique est celle de la ite intention, qui a pour objet le rfait accomplissement de la volonté ine. Nous en avons parlé dans le mier Tome, au douzieme chapitre la troisieme Partie; et nous la fai- ns consister en ces trois points. 1. Fai- en toutes choses la volonté de Dieu, uelle nous est déclarée par les com- ndemens qu'il nous a faits, par ceux l'Eglise, par les regles et les devoirs rticuliers de notre état, par les évé- mens et les effets extérieurs de la ovidence, et par les mouvemens in- ieurs de la grace. 2. Exécuter la vo-

lonté de Dieu, en faisant les choses comme il veut qu'elles se fassent, et non pas comme il nous plaît. 3. Faire toutes choses par le motif de la volonté de Dieu; si bien que le desir de lui plaire, et de faire ce qu'il veut, devienne l'ame de toutes nos actions: ce qui dispose merveilleusement à la perfection de l'amour.

La troisieme pratique, est de s'exercer par des aspirations vives et ardentes, et par des élancemens de cœur, qui contribuent beaucoup à allumer l'amour de Dieu. Car (comme dit notre Seigneur dans l'Evangile) on ouvre enfin à celui qui frappe constamment à la porte.

CHAPITRE VII.

De la réformation du fond de l'ame.

D. *Qu'est-ce que le fond de l'ame?*

R. Pour comprendre ce que c'est, il faut comparer l'ame à une maison, où il y a plusieurs membres, et divers appartemens. Vous allez voir un de vos amis pour lui parler d'une affaire: vous le trouvez dans la cour de son logis: il vous écoute: votre proposition lui agrée, et il s'en tient là pour

cette fois. Vous y retournez quelques jours après ; il vous reçoit dans sa salle, ou dans sa chambre ; il s'informe de toutes les particularités, et il differe la conclusion de l'affaire à une autre fois, qu'il vous introduit dans son cabinet, pour être éloigné du bruit, et pour parler avec plus de liberté. Là, après vous avoir montré ses papiers, après s'être pleinement instruit, avec une mûre, délibération, il se détermine à faire ce que vous lui avez proposé. Cette détermination qu'il prend ensuite de plusieurs précautions, est sensée venir du fond. Il veut véritablement ce qu'il fait; ce n'est pas le caprice ni la fantaisie qui le fait agir ; c'est bien lui qui se détermine, sa résolution est sérieuse, c'est sa derniere et sincere résolution ; et vous pouvez dire que vous voyez ce qu'il a dans l'ame.

Il en est de même de ce qui se passe dans l'intérieur, par rapport aux choses spirituelles. Un homme entend un Prédicateur ; il trouve que sa morale lui convient, et qu'il en doit profiter. Une autre fois étant seul, ou ayant occasion de s'entretenir sur les mêmes matieres, il s'en instruit à fond, il s'en pénetre, et conçoit le desir de mettre

en pratique ce qu'il a ouï. Quelques jours après, durant le silence de la nuit, et dans le tems qu'il destinoit au repos, les mêmes idées lui reviennent, il pense et repense mûrement au bonheur de ceux qui servent Dieu; il se sent ému, et prêt à conclure son changement : il lui échappe de tems en tems des paroles ardentes et affectueuses. Enfin il propose dans son cœur de faire une retraite de quelques jours. Il se retire en effet dans une maison à la campagne ou dans un Monastere. Là il vaque en silence à l'affaire du salut, et se détermine tout de bon à servir Dieu. Cette derniere volonté vient certainement du fond, parce qu'il n'y a rien au-delà de plus intime. C'est un homme qui est allé par dégrés de desir en desir, et de promesse en promesse, jusqu'à la résolution la plus sincere et la mieux marquée. L'endroit où cette résolution a été prise, s'appelle le fond de l'ame; il s'agit de réformer ce fond pour l'entiere perfection de l'homme.

Comment est-ce que Dieu s'y prend pour réformer le fond de l'ame ?

Le fond de l'ame dans la plûpart des hommes, est ordinairement, ou troublé par l'empressement naturel; ou cou-

vert de ténebres intérieures, ou livré à des attaches et des affections humaines, qui gênent et qui captivent. Pour le réformer et le perfectionner, il faut que Dieu l'établisse dans trois dispositions contraires, qui sont la tranquillité, la clarté et la liberté.

Comment y met-il la tranquillité ?

En chassant le trouble par la douceur de sa grace, en lui faisant aimer la solitude, qui l'éloigne des objets créés, et qui le rend propre à être un séjour de paix. Cette opération se fait par la lumiere de la contemplation, que peu de gens connoissent, parce qu'elle est très-subtile et très-profonde; et comme il arrive souvent qu'elle ne découvre rien de distinct, on traite d'illusion et d'oisiveté cette conduite de Dieu sur les ames. Cependant c'est le moyen dont il se sert pour leur donner une parfaite tranquillité.

Comment est-ce que Dieu met la clarté dans le fond de l'ame ?

Non seulement par sa lumiere, qui dissipe les ténebres que les idées basses des objets des sens ne manquent jamais de produire ; mais encore par les peines et les épreuves, qui purifient l'intérieur de l'homme : de sorte qu'il est

capable de voir les objets surnaturels, et qu'il devient par cette opération; comme une eau claire, et comme une glace pure et fidele, où Dieu peut se contempler.

Comment est-ce que Dieu opere dans le fond de l'ame, pour l'établir dans une parfaite liberté?

C'est en y détruisant toute sorte d'affection pour les choses de la terre, et en mettant l'homme en état de ne rien desirer, de ne rien attendre, et de ne rien craindre de la part des créatures, en quoi consiste la parfaite liberté. Il s'applique en particulier à nous défaire de l'attachement que nous avons pour nous-mêmes. Car il est naturel à l'homme de se chercher, d'avoir ses intérêts à cœur, et de tout rapporter à son plaisir et à son utilité. Si nous pouvions pénétrer assez avant dans notre intérieur, nous entendrions l'amour-propre qui y fait son séjour, et qui ne dit jamais que cette parole, *moi*, *moi*, ce qui est un véritable esclavage. Mais lorsque l'intérieur est réparé par la grace, qui délivre l'homme du joug de l'amour-propre, il n'est plus question de soi-même; parce que Dieu a pris la place; le fond de l'ame ne réclame plus que Dieu;

Dieu ; et n'ayant plus qu'un maître, il jouit d'une parfaite liberté.

Que peut faire l'homme pour se disposer à ces opérations de la grace ?

Il peut et doit travailler de son côté à modérer l'empressement qui domine la plupart des hommes, sur-tout ceux qui suivent les mouvemens de la nature : ils sont sujets à faire les choses avec une certaine précipitation, qui est l'effet des passions et de l'impétuosité naturelle, et qui produit toujours le trouble et la confusion. Ceux qui veulent se sanctifier, s'étudient à ralentir l'empressement, et à réprimer la vivacité, afin que la paix du cœur ne soit point troublée. Et c'est ainsi qu'ils levent les obstacles à la grace, qui doit mettre le calme dans leur intérieur.

Un autre soin, que l'homme doit prendre, pour préparer le fond de son ame à recevoir les opérations de la grace, c'est de travailler à se défaire de toute attache aux objets créés, et de si bien mortifier l'amour-propre, qu'il ne se glisse plus dans ses intentions. C'est le moyen de ressentir les effets de cette promesse du Seigneur. *Votre lumiere éclatera comme l'aurore ; vous recouvrerez bientôt votre santé* : ... *Si* Isai. c. 58. v. 8 et 9.

vous ôtez la chaîne du milieu de vous. C'est l'amour-propre qui forge cette chaîne, | par laquelle il nous| attache à nos intérêts, et c'est en la rompant, que nous devenons parfaitement libres.

Un troisieme moyen, qui dépend de l'homme, est de se soumettre par obéissance à la conduite de quelque personne sage et vertueuse, et de renoncer à tous ses goûts et à tous ses sentimens particuliers, pour vivre dans une entiere dépendance. Il n'y a point de voie plus sûre, pour guérir bientôt le fond de l'ame de toute sorte d'erreurs et d'illusions des inclinations de l'amour propre, et de tous les vices qu'il traîne à sa suite. C'est le sentiment des Saints les plus expérimentés dans la vie spirituelle. S. Ignace ordonne cette pratique aux Religieux de sa Compagnie, et il veut qu'ils la préferent aux jeûnes, aux veilles, aux austérités, aux longues oraisons, et à tout ce qu'ils pourroient faire par leur industrie. Saint François disoit de la liberté que nous sacrifions, en nous rendant dépendans de la volonté d'autrui, ce que Notre-Seigneur a dit de la vie: *Celui qui la perdra pour moi, la sauvera.* Et on ne doit point être surpris que l'obéissance soit d'un

Mat. c. 10, v. 39

si grand prix, et que Dieu y ait attaché ses plus grandes bénédictions : c'est de toutes les vertus, la plus noble et la plus excellente dans son principe, et celle qui demande plus de générosité de la part de l'homme.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

SIXIEME PARTIE.

Où l'on traite de la réformation des Passions.

CHAPITRE PREMIER.

De la réformation de l'Amour.

D. *Qu'est-ce que l'Amour ?*

R. C'est un mouvement de l'ame, par lequel elle se porte et s'attache au bien, qui lui est convenable. Cet attachement ne mérite proprement le nom d'amour, que lorsqu'il a pour objet un bien qui se trouve en quelque personne : et c'est là-dessus

qu'est fondée la société civile, les hommes trouvant leur avantage à s'unir et à commercer ensemble. Plus l'union est parfaite, plus l'amour l'est aussi : c'est pour cela, que l'amour conjugal imite plus parfaitement celui que Dieu porte à nos ames. L'homme étant donc capable d'amour, étant même fort porté à aimer ; rien ne lui est plus important que de se perfectionner en ce point.

En quoi consiste la perfection en ce genre ?

En ce que ce penchant naturel soit si bien réglé, qu'il porte toujours ou presque toujours l'homme à son véritable bien : ce qui ne se rencontre que dans les personnes consommées en vertu, et en qui la grace divine opere beaucoup. Rien n'est plus réglé, ni plus avantageux que l'usage qu'elles font de leur amour ; parce qu'il se borne à ces trois objets.

Quel est le premier ?

C'est Dieu, pour lequel elles ont une affection très-grande, et continuellement excitée et entretenue par une douce inclination, qui les porte vers lui. Comme elles ne voient par-tout que des effets de l'amour de Dieu, elles trouvent dans tout ce qu'elles voient, de nouveaux motifs de l'aimer, et de

s'élever à lui. C'étoit la disposition de plusieurs grands Saints, que la seule vue d'une fleur ou d'un insecte pénétroit de sentimens tendres et affectueux. Comme le Ciel, la terre, les Elémens, les animaux, toutes les créatures portent la marque de la bonté divine, il n'est pas surprenant que tout soit occasion aux Saints, d'admirer cette bonté, et de s'enflammer d'amour pour elle.

Quel est le second objet de leur amour ?

C'est Jesus-Christ : ces ames choisies le regardent comme leur Epoux ; elles sont dans une admiration continuelle de ses perfections et de ses vertus ; elles l'embrassent sans cesse dans leur intérieur, avec des ardeurs et des transports incroyables ; elles ne goûtent que lui, et ne peuvent se lasser d'en parler. C'est ce qu'on remarquoit dans sainte Catherine de Sienne ; elle eût été les jours entiers sans boire et sans manger, pour s'entretenir de son divin Epoux. Le penchant que ces personnes ont pour notre Sauveur, leur donne un sentiment très-vif de sa présence ; l'union qu'elles ont avec lui est si étroite, qu'elles le regardent comme le principe de toutes leurs actions, et qu'elles ont peine à le distinguer d'elles-mêmes.

Quel est le troisieme objet ?

Ceux qui ont pour Dieu, et pour Jesus-Christ, cet amour tendre et affectueux dont nous avons parlé, ont aussi pour les hommes une tendresse particuliere ; ils les regardent tous comme leurs freres ; ils desirent ardemment leur salut ; ils sont touchés de leurs besoins temporels ; et comme si les pauvres étoient leurs enfans, ils n'examinent point s'ils sont dégoûtans, quand il s'agit de les soulager : l'amour faisant en eux ce qu'il fait dans une mere, qui n'a nulle répugnance à s'approcher de son enfant, quoiqu'il soit couvert d'ulceres.

La premiere production de la charité dans un cœur où elle habite, est cette inclination pour les pauvres. Le parfait Chrétien les regarde comme une portion de soi-même, comme les images et les substituts de Jesus-Christ, qu'il aime par-dessus toutes choses. On raconte de saint Louis, dans sa Vie composée par son Confesseur, qu'il aimoit les pauvres jusqu'à ne pouvoir se passer de les voir ; qu'il en entretenoit deux cens dans son Palais, et que lorsqu'il prenoit ses repas, il y en avoit ordinairement trois qui lui tenoient compa-

gnie. Un jour ayant jetté les yeux sur un vieillard qui mangeoit assez près de lui, et qui lui parut fort dégoûté, il lui envoya un des mets qui étoient sur sa table; le bon vieillard en prit ce qui lui convenoit, et le Saint mangea les restes. Une autre fois, étant entré dans un Monastere, et ayant appris qu'il y avoit un Religieux, qu'une maladie avoit rendu difforme et horrible à voir, il voulut lui parler, s'approcha de lui, et le caressa. Cette conduite est bien différente de celle des mondains, qui ne peuvent souffrir que les pauvres les approchent, et qui font bien voir par là, que c'est l'amour-propre, et non l'amour de Dieu, qui domine dans leur cœur.

L'amour du Créateur augmente quelquefois à un point, qu'il inspire de la tendresse pour tous les ouvrages de ses mains. Quelques Saints ont été doux et débonnaires, même envers les animaux: ils n'auroient pas voulu leur nuire, et ils en avoient compassion, quand on leur portoit quelque préjudice. On raconte de sainte Catherine de Genes, qu'elle ne pouvoit voir sans une extrême douleur, ni tuer un animal, ni couper un arbre. Saint François est allé

plus loin ; car il avoit de l'amour pour les choses inanimées. La Chronique de son Ordre rapporte, qu'il avoit du respect pour l'eau, qu'il appelloit le feu, son frere, et qu'un jour qu'on devoit lui faire une opération de Chirurgie, où le feu entre nécessairement, il le pria de ne lui faire point de mal, et qu'en effet il ne sentit aucune douleur. Une autre fois, le feu ayant pris à sa cellule, et l'ayant brûlée, il se reprocha d'en avoir tiré quelques meubles, et d'avoir par-là empêché que le feu ne les consumât. Ce ne sont pas là des exemples à suivre : mais malheur aux sages du monde, qui ne connoissent pas le prix de cet instinct surnaturel, de cette haute sagesse, et de cette admirable simplicité.

On remarque que les Saints, qui sont dans ce bienheureux état, aiment singulierement les enfans et toutes les créatures innocentes. Ils nagent, pour ainsi dire, continuellement dans les délices de l'amour : ils ne respirent qu'amour ; c'est l'amour qui les porte, et qui anime tout ce qu'ils font.

Que peut faire l'homme de sa part, pour s'attirer ces faveurs du Ciel ?

Trois choses dépendent de lui avec

le secours ordinaire de la grace, et ce sont trois excellentes pratiques. La premiere est, de retirer son affection de toutes les choses créées, et de n'avoir nulle attache à quoi que ce soit. Cette liberté de cœur dispose merveilleusement à la perfection de l'amour. Personne n'est plus en état de tout aimer, que celui n'aime rien.

La seconde est, d'éviter les liaisons particulieres, et d'empêcher notre cœur de mettre son affection et sa confiance dans les personnes qui nous témoignent de l'amitié. Ce point est très-difficile, sur-tout aux personnes du sexe, qui croient ne pouvoir pas se passer d'un ami, ou de quelque confidente. Cependant il faut être dénué de toute affection humaine, pour arriver à l'état dont nous parlons. Mais on ne prétend point condamner les entretiens particuliers avec les personnes vertueuses, dont les discours peuvent contribuer à l'avancement spirituel.

La troisieme pratique est, de s'exercer en l'amour du prochain, et de surmonter généreusement les obstacles qui s'y opposent; tels que sont les dégoûts et les aversions naturelles, qui naissent de la contrariété des humeurs. Cette

étude est importante, et absolument nécessaire pour former en nos cœurs cette tendresse universelle, qui doit embrasser tous les hommes. Afin de réussir dans ce travail, il faut avoir toujours devant les yeux, les vrais et solides motifs de la charité, dont le principal est, que tous les hommes sont enfans de Dieu, qui nous ordonne de les aimer comme nous-mêmes. Par ces pratiques on se dispose à l'amour parfait, que la grace de Dieu forme dans les cœurs, dont elle convertit les affections humaines et terrestres, en surnaturelles et divines.

CHAPITRE II.

De la réformation de la Haine.

D. *Qu'est-ce que la haine ?*

R. C'est un mouvement de l'ame, par lequel elle s'éloigne de ce qui lui paroît mal.

Que fait la grace pour réformer la haine ?

Elle nous apprend à la tourner où il faut ; à l'étouffer quand il le faut ; et à la modérer toujours.

Qu'est-ce que tourner la haine où il faut ?

C'est l'exercer contre les objets qui

en sont dignes ; contre le péché, contre l'imperfection, contre tout ce qui conduit à l'un ou à l'autre. On a remarqué dans tous les Saints une grande aversion pour tout ce qui déplaît à Dieu. Il est dit de saint Jean l'Évangéliste, qu'étant entré dans le bain, et ayant appris que l'hérétique Cerinthus y étoit, il se hâta d'en sortir, pour montrer à tout le monde qu'il détestoit l'hérésie, jusqu'à ne souffrir aucun commerce avec ceux qui en étoient les auteurs.

S. Raimond de Pennafort étant à la Cour du Roi d'Arragon, fit tout ce qu'il put pour persuader à ce Prince, de faire cesser un commerce scandaleux qu'il entretenoit depuis long-tems : et ne pouvant, ni rien gagner sur son esprit, ni supporter la vue de ses crimes, il résolut de sortir de ses Etats ; et de chercher un vaisseau pour s'embarquer. Mais le Roi, qui avoit prévu son dessein, avoit fait défense de le recevoir sur aucun bâtiment. Alors le Saint s'abandonnant à son zele, et aux nobles emportemens d'une sainte indignation, se jette dans la mer, met son manteau en forme de voile ; et son bâton lui servant de mât, passe la mer, fait un trajet de soixante lieues, et arrive heu-

reusement au port de Barcelone : Dieu ayant voulu temoigner par ce miracle, combien il agréoit la haine que son serviteur avoit contre le péché.

Les hommes remplis de graces, non seulement haïssent le péché, mais encore les moindres imperfections ; ils ont une extrême aversion pour les fautes les plus légeres. On raconte de S. François d'Assise, que peu de tems après l'établissement de son Ordre, ayant surpris un de ses Religieux, qui dans un mouvement d'impatience disoit quelques paroles aigres à un de ses freres, il entra dans une sainte colere, et s'écria comme si le feu eût été aux quatre coins du Monastere. Comment, mon frere, dit-il au coupable, vous voulez introduire le vice dans la Religion ? Ensuite il ordonna qu'il fût enterré tout vif, et le fit mettre dans une fosse qu'on avoit creusée à cette fin. Mais voyant qu'il étoit revenu de son emportement, et qu'il demandoit pardon de sa faute, il le fit retirer.

Il est écrit de saint Ignace de Loyola, que voyant un Frere, qui après s'être acquitté de ses fonctions domestiques, se lavoit les mains avec grand soin, et recherchoit une propreté qui

ne convenoit point à son état ; il le reprit sévérement, et lui fit subir une rude pénitence. On sçait que saint Xavier étant Supérieur Général des Jésuites dans les Indes, chassa de leur Compagnie le Recteur du College de Goa, parce que dans une occasion il avoit marqué peu de soumission et d'obéissance, sans que ni l'Archevêque de Goa, ni le Vice-Roi pussent lui faire changer de résolution. Ceux qui n'ont pas l'esprit de Dieu, traiteront ces exemples de sévérité outrée : mais c'est qu'ils ne comprennent pas quelle aversion ont les Saints, de tout ce qui est contraire à la vertu. Cette haine s'étend encore à tout ce qui peut être cause ou occasion de péché ou d'imperfection. Notre Sauveur veut que ses disciples haïssent leur pere et leur mere, et même leur ame, c'est-a-dire, leur corps et leur vie ; lorsque l'amour du pere et de la mere, du corps et de la vie peuvent leur être occasion de chûte. C'est pour cela que les Saints ont de l'aversion pour leur chair, qu'ils sont bien aises de la voir souffrir, et qu'ils la maltraitent eux-mêmes. Ils haïssent aussi le monde, parce qu'il est à plusieurs une source de perdition. Et ils

recommandent fort la haine de tout ce qui porte au mal, ou qui est contraire à la vertu.

Nous avons dit ailleurs, que saint Vincent Ferrier veut qu'on fuye une personne, qui est occasion de chûte, comme on fuiroit un démon. Sainte Thérese parlant de certaines gens, qui prétendent que les personnes du sexe ne sont pas capables d'oraison, et qu'elles ne doivent s'occuper que des emplois domestiques, recommande à ses filles de fuir ces gens-là, comme les suppôts de l'enfer. Nous ne serons pas surpris que les Saints soient extrêmes dans leur haine, si nous faisons réflexion qu'ils le sont aussi dans l'amour qu'ils ont pour Dieu.

Quand faut-il étouffer la haine?

Toutes les fois qu'elle s'allume contre des objets différens de ceux dont nous venons de parler. Nous trouvons en certaines personnes, des manieres qui déplaisent, des incongruités qui attirent le mépris, des défauts grossiers et des imperfections qui choquent; et quelquefois une humeur si opposée à la nôtre, qu'elle cause d'abord une antipathie naturelle, qui ne manque point de produire l'aversion pour ces person-

nes. L'homme spirituel doit d'abord étouffer ces mouvemens contraires à la charité ; parce qu'ils ne sçauroient subsister avec la grace que Dieu communique à ses enfans.

Il faut être bien autrement sur ses gardes, lorsque les personnes, qui d'ailleurs ne nous plaisent pas, viennent à se déclarer contre nous, à nous causer du mal, ou à nous faire quelque outrage. On sent alors la haine s'allumer comme par degrés : c'est le ressentiment qui commence ; du ressentiment on passe à la colere, et de la colere à l'aversion. A quoi il faut opposer la patience, l'humilité et la douceur, pour remporter une entiere victoire sur la haine. S. Paul veut que nous *ne nous laissions point vaincre par le mal* : mais *que nous travaillions à vaincre le mal par le bien.* Nous sommes vaincus, lorsque nous rendons mal pour mal, injure pour injure : et nous sommes victorieux, lorsque nous rendons le bien pour le mal. C'est ce que faisoient Notre-Seigneur et ses Disciples, comme le témoigne le même Apôtre : *On nous maudit, et nous bénissons.* Il ne faut opposer que douceur au mal qu'on nous fait, si nous voulons atteindre à

1. *Rom.* c. 12. v. 21.

Epist. ad Cor. c. 4. v. 12.

la perfection du Chrétien. *Ne rendez à personne le mal pour le mal* ; (dit encore S. Paul :) c'est-à-dire, soyez comme des brebis, qui se laissent égorger sans résistance. Souvenez-vous de ce qu'a dit Notre-Seigneur : *Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité.* Ce que nous regardons comme la cause de notre bonheur, ne doit pas nous offenser.

Epist. ad Rom. c. 12. v. 17.

Mat. c. 5. v. 11.

Comment peut-on éteindre cette haine ?

Par la pratique continuelle des trois vertus que nous venons de recommander, qui sont la patience, l'humilité, et la douceur. Il faut être déterminé à ne se lasser jamais de souffrir, et de luter contre l'amour-propre, qui veut toujours murmurer et se plaindre du tort qu'on lui fait.

Quand et comment faut-il modérer la haine ?

Lorsqu'on se trouve dans des occasions semblables à celle dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, la haine étant légitime et même sainte, il ne s'agit plus que de la modérer, en empêchant qu'elle ne cause du trouble et de l'inquiétude : comme

font les haines injustes et les aversions naturelles, qui gênent et qui agitent le cœur. Rien ne prouve mieux combien la grace est au-dessus de la nature, que ce qui se passe à cet égard dans les Saints ; ils haïssent le péché, et tout ce qui est contraire à la vertu, d'une haine qu'on peut appeller extrême ; et cette haine pourtant les laisse libres et tranquilles ; elle ne leur fait rien perdre de leur douceur, et ne porte aucun préjudice à la perfection de leur amour.

CHAPITRE III.

De la réformation du Desir.

D. *QU'est-ce que le desir ?*

R. C'est un mouvement de l'ame, par lequel elle se porte vers un bien qui est éloigné.

En quoi consiste la réformation, ou la perfection en matiere de desirs ?

A les former tels qu'il faut ; et à sçavoir les supprimer, quand ils ne sont pas tels qu'ils doivent être.

Quels sont les desirs que la grace inspire à un homme qu'elle entreprend de réformer ?

Ce sont des desirs qui regardent uni-

quement les biens surnaturels. Les hommes parfaits n'en forment point d'autre ; et c'est pour cela que le Prophete David est appelé dans l'Ecriture, *un homme rempli de desirs.* Un grand Saint du dernier siecle, parlant de ceux qui conduisent les Communautés Religieuses, dit qu'ils doivent soutenir ces maisons par leur oraison et par leurs saints desirs. Et un Docteur mystique a dit des personnes qui sont parfaitement soumises à la conduite de la grace, *qu'à force de soupirer vers Dieu, par des desirs vifs et ardens, elles se sont comme épuisées, et qu'elles ont desséché jusqu'à la moelle de leurs os.*

Dan. c. 9. v. 23.

Il est naturel de demander quel est l'objet de ces desirs, qui sont si efficaces et si puissans. Ils se rapportent tous à trois sortes de biens. Le premier est la gloire de Dieu, tout ce qui regarde son service, l'établissement et l'accroissement de son Empire sur toutes les créatures ; ce qui renferme la propagation de la Foi, la conversion et la perfection des ames, et généralement tout ce qui porte à aimer Dieu, ou qui contribue à le faire honorer.

Le second est leur avancement spi-

rituel. Les ames dont nous parlons ne cherchent qu'à se connoître, pour se corriger ; et à profiter de tout, pour avancer de vertu en vertu : c'est d'elles que Notre Seigneur a dit : *heureux ceux qui ont faim et soif de la justice.* Matt. 5. v. 6.

Le troisieme objet de leurs desirs, embrasse tous les moyens de perfection. On ne sçauroit exprimer avec quelle ardeur elles souhaitent de souffrir et d'être méprisées, non seulement par zele pour leur avancement, mais encore par respect et par amour pour Jesus-Christ. Rien ne fait mieux connoître la disposition des Saints à cet égard, que ce que le Fondateur de la Compagnie de Jesus recommande à ses enfans, comme un excellent point de perfection. Il veut qu'ils regardent les affronts, les calomnies et les injures, du même œil que les gens du monde regardent les honneurs et les dignités temporelles, et qu'ils souhaitent même de passer pour fous, pourvu qu'ils n'y donnent pas occasion par leur faute ; afin de ressembler plus parfaitement à Notre-Seigneur, qui a consacré les mépris et les ignominies en sa personne.

Quels sont les desirs qu'il faut supprimer ?

La regle est générale : il faut les faire mourir tous, excepté ceux dont nous venons de parler. Mais il ne faut pas les combattre tous à la fois. On commence par les desirs mauvais et déréglés, dont parle S. Paul : *ne cherchez pas à contenter votre sensualité, en satisfaisant à ses desirs.* On étouffe ensuite les desirs des choses indifférentes, parce qu'ils troublent la paix, qu'ils ne manquent point de devenir préjudiciables, et d'être un très-grand obstacle à la perfection. Aussi le même Apôtre les appelle *inutiles et pernicieux.* Les hommes spirituels ne s'en tiennent pas là : ils en viennent jusqu'à ne souffrir en soi aucun desir, même bon, dès qu'il est inquiet, ou qu'il les tire de la sainte indifférence. C'étoit la maxime de saint Ignace. Tout desir marque imperfection, disoit-il ; et je ne voudrois pas souffrir en moi, le desir d'aller aux Indes, pour y trouver le martyre ; j'aimerois mieux me réduire à ne rien desirer. On ne blâme pourtant pas les desirs particuliers, que Dieu donne pour l'acomplissement de sa sainte volonté : parce que ceux-là sont paisibles, et qu'ils s'accordent très-bien avec l'état d'indifférence et d'abandon, où doi-

Epist. ad Rom. c. 13. v. 14.

1 Epist. ad Tim. c. 6. v. 9.

: être les hommes parfaits à l'égard
)ieu. Dans cette suppressiou des de-
, on trouve la paix et la liberté la
i parfaite.

)ue peut faire l'homme, pour en venir là ?

'omme le cœur humain est une
:ce inépuiſable de desirs, il faut se
e une étude particuliere de les com-
re à mesure qu'ils naissent, et de
aire grace à aucun. Il est même né-
saire d'en chercher la cause dans nos
linations, afin de les étouffer jusques
s leur source. Car c'est un point sur
iel on s'aveugle. Il y a bien des
s qui croient ne desirer que Dieu,
ui sont en proie à mille desirs fri-
es. Ce travail doit être continué
s relâche, jusqu'à ce qu'il ne reste
s que le desir de la perfection et de
loire de Dieu.

CHAPITRE IV.

la réformation de la répugnance, ou de l'aversion.

Qu'est-ce que cette aversion ?

R. C'est un mouvement de l'ame, par lequel elle s'éloigne
mal dont elle est menacée.

Qu'est-ce que réformer l'aversion ?

C'est la donner aux objets qui en sont dignes, et la refuser à ceux qui ne la méritent pas.

Qu'est-ce qui nous apprend à bien placer notre aversion ?

C'est une espece d'instinct que la grace donne, lequel porte les hommes spirituels à fuir de toutes leurs forces, tout ce qui peut mettre obstacle à leurs progrès dans la vertu. Le monde est un de ces objets, que les Saints ont en aversion. Il est aisé d'en juger par la conduite des Antoines, des Arsenes et de tant d'autres saints Anachoretes, qui ont cherché la solitude. Les autres Saints, qui n'ont pas pu les imiter, en prenant le parti de la retraite, en ont conservé l'inclination, et s'ils se sont déterminés à vivre dans le monde, ç'à été, ou par zele, pour travailler au salut des autres, ou par nécessité, parce que leur condition les y attachoit.

Ils ne se sont pas moins éloignés des plaisirs des sens : ils ont regardé une vie douce qui contente la nature, comme une mer orageuse, où il est aisé de faire naufrage. C'est pour cela qu'ils ont évité avec soin la compagnie des personnes du sexe ; et tout homme sage

qui en connoîtra le danger, ne s'y engagera jamais, ou ne le fera que pour de grandes raisons, et avec des précautions infinies.

La grace inspire encore aux enfans de Dieu, une sainte horreur, et une crainte salutaire des honneurs et des dignités; surtout de celles, qui donnent autorité sur les autres, et qui imposent l'obligation de répondre de leur conduite. La plupart des saints Evêques ont redouté l'Episcopat; et quoiqu'ils eussent des marques certaines de la vocation divine, et qu'ils fussent parfaitement soumis aux ordres de Dieu, ils ont cru lui plaire beaucoup, en faisant tous leurs efforts pour n'y être pas élevés. S. Ambroise et S. Martin ne se rendirent aux empressemens du Clergé et du Peuple, que lorsqu'ils ne pûrent plus résister. Que ceux qui desirent les Prélatures, et qui se les procurent, comparent leur conduite à celle de ces grands hommes, et ils verront si ce n'est pas courir à sa perte, que de briguer une dignité, qu'on ne peut ambitionner sans une extrême présomption, ni sans choquer l'humilité, qui est la vertu la plus nécessaire et la plus délicate du Chrétien.

Les Saints les plus éclairés dans les voies de Dieu, n'ont trouvé leur sûreté que dans le refus de ces sortes de dignités. Saint Ignace, un des plus grands Maîtres de la vie spirituelle, veut que les Profès de sa Compagnie, s'y engagent par vœu ; afin de fermer la porte pour toujours à une des passions les plus dangereuses, qui est la convoitise des honneurs. C'est donc un des principaux effets de la grace, lorsqu'elle travaille à la réformation de l'homme intérieur, de le porter à la fuite de tout ce qui peut mettre obstacle à sa perfection.

Quelle est la seconde chose qu'il faut faire, pour l'entiere réformation de la répugnance, ou aversion naturelle ?

C'est de la surmonter, et de l'étouffer, lorsqu'elle nous porte à fuir en certaines rencontres, où il convient de tenir ferme, et de combattre courageusement. La premiere de ces rencontres, est lorsqu'il s'agit du travail nécessaire pour acquérir la vertu. Il est naturel aux ames solides de vouloir que tout ce qu'elles ont à faire, soit aisé, et de redouter tout ce qui est pénible et difficile. On voit des gens remplis de bons sentimens, et de saints desirs, qui

qui se rebutent pour la moindre contradiction ; ils sont toujours prêts à reculer, et à tout abandonner, au moindre effort qu'il faut faire pour se recueillir, pour garder le silence, ou pour se détacher des personnes qui leur agréent : tout ce qui est difficile, leur fait peur, quoiqu'ils le jugent nécessaire pour leur avancement spirituel. Au contraire, les ames fortes et généreuses aiment la peine et la souffrance.

Autre rencontre qu'on fuit avec grand soin, et où il est nécessaire de s'armer contre la répugnance : c'est lorsqu'on est exposé à être repris et mortifié. La grace rend ces occasions précieuses à ceux en qui elle opere beaucoup : ils souhaitent les humiliations, ils les cherchent, ils s'y plaisent. Témoin ce serviteur de Dieu, qui ayant trouvé sur son chemin un enfant qui se moquoit de lui, s'arrêta pour lui donner le loisir de se satisfaire ; se faisant un sujet de joie, de ce qui devoit naturellement exciter sa colere.

Il y a une troisieme répugnance, contre laquelle il est nécessaire de se roidir : c'est une foiblesse ordinaire à bien des gens, en qui il y a de la vertu : ils ne peuvent souffrir qu'on les détour-

ne, ni qu'on dérange leurs projets et leurs desseins particuliers. Comme ils sont timides, et d'une humeur un peu farouche, c'est leur faire un grand chagrin, que de les tirer hors d'eux-mêmes, pour les obliger à se produire : et lorsqu'ils voient approcher quelqu'un pour entrer en conversation, ils fuiroient brusquement, s'ils osoient, pour l'éviter. Il y a en cela beaucoup d'amour-propre. Les personnes généreuses vont simplement, et avec beaucoup de liberté : elles ne craignent point qu'on les approche : elles parlent sans gêne et sans embarras à qui les invite à le faire, et profitent des moindres occasions, pour insinuer quelque mot de Dieu. Leur courage et leur zele sont un effet de leur sainte liberté : elles ne prétendent rien ; elles ne desirent rien, et on peut leur appliquer cette parole du S. Esprit : *il ne craint rien de tout ce qu'il rencontre.*

Prov. c. 10 v 30.

Les esprits timides au contraire sont continuellement attentifs à écarter tout ce qui n'est pas conforme à leur humeur; parce qu'ils se cherchent eux-mêmes, et qu'ils sont pour ainsi dire, amoureux de leurs desseins et de leurs pensées. Ce sont quelquefois des hommes

appellés au ministere Apostolique, qui ont le talent de la parole, et qui ne prenant pas garde que plusieurs ames se perdent faute d'instruction, préferent les douceurs de leur retraite, aux fruits qu'ils pourroient faire par leurs prédications et par leurs entretiens. On ne comprend pas combien il est important dans la vie spirituelle, de se surmonter soi-même, pour renoncer à ses propres vues, et à ses desseins particuliers. Cependant, pour ne pas faire quelques efforts, on demeure attaché à sa propre volonté, et on se rend incapable d'accomplir les desseins de Dieu, qui portent souvent à toute autre chose, qu'à ce que nous faisons par notre choix.

CHAPITRE V.

De la réformation de la joie.

D. *Qu'est-ce que la joie?*

R. C'est la délectation de l'ame, causée par la jouissance d'un bien présent.

Qu'est ce que réformer la joie?

C'est la bien placer, et la réprimer à propos.

Où est-ce que l'homme spirituel doit chercher sa joie ?

Dans les biens surnaturels, qui sont les seuls dignes d'occuper son cœur. On peut distinguer comme trois dégrés dans cette joie spirituelle. Le premier, est une paix et un contentement, qui sont l'effet de la bonne conscience, de la droiture d'intention, et de l'amour qu'on a pour Dieu. Le second, est un tressaillement de cœur, qui ajoute à la paix une consolation sensible. Le troisieme, est une sainte impétuosité, qui vient aux ames saintes de l'abondance de leur joie, quiles fait éclater intérieurement, et quelquefois même au dehors, lorsqu'elles ne peuvent pas contenir dans leur intérieur l'abondance de la grace. S. Paul disoit dans ces occa-
2. Cor. 7. v. 4. sions: *Je suis dans un excès de joie.* S. Xavier se promenant dans le jardin du College de Goa, et ne pouvant soutenir le torrent des délices dont Dieu inondoit son ame, s'écrioit de tems en tems: *C'est assez, Seigneur, c'est assez. Seigneur*, disoit saint Ephrem, *arrêtez le torrent de votre grace.*

Cette joie des Saints est proportionnée à leurs desirs, et roule sur les mêmes sujets, dont voici les princi-

paux. Ils se réjouissent en premier lieu, des progrès de l'Eglise, de la propagation de la foi, de la conversion des ames, de tout ce qui contribue au service de Dieu, et à l'accroissement de son Royaume dans le monde. Leur avancement spirituel, et leur progrès dans la vertu, sont un autre sujet de leur joie. Telle fut celle de saint François, après que Dieu lui eut fait connoître qu'il étoit du nombre des élus : il en fut transporté hors de soi pendant plusieurs jours. Les mondains ont peine à croire que les Saints trouvent encore un sujet de joie dans les afflictions et les souffrances de cette vie : cependant rien n'est plus vrai ; et l'Apôtre saint Jacques l'éprouvoit, lorsqu'il disoit aux fideles : *Mes freres faites toute votre joie des diverses afflictions qui vous arrivent.* Tomber en quelque mépris, recevoir quelque mauvais traitement, voilà ce qui fait les délices des enfans de Dieu; ce qu'ils appellent leurs bonnes fortunes. Et en effet, ils y trouvent des trésors précieux que la grace leur découvre. Quoi de plus consolant, que de ressembler à J. C. souffrant et crucifié ; de le recevoir dans la sainte Eucharistie ; de retirer une ame de *Epist. Cat. S. Jac. c. 1. v. 2.*

l'enfer, et voir la volonté de Dieu accomplie, sur-tout quand c'est d'une maniere éclatante ! Et faut-il s'étonner que les Saints ne veuillent point d'autre joie, que celle qui leur vient de tels objets.

Quelles sont les occasions où l'homme spirituel doit réprimer la joie ?

Tout sentiment de joie, qui n'a pas pour objet les biens surnaturels dont nous venons de parler, doit être étouffé dans le cœur. Il ne faut pas être fort spirituel, pour se défendre de cette joie criminelle, qui vient d'une satisfaction qu'on s'est accordée contre la loi de Dieu. Ceux qui trouvent du plaisir à penser qu'ils ont contenté leur haine, en se vengeant, ou qu'ils ont pris quelque autre satisfaction illicite, sont du nombre dès méchans dont l'Ecriture a dit : *qu'ils se réjouissent lorsqu'ils ont fait le mal, et qu'ils triomphent dans les choses les plus criminelles.* Il y a une joie maligne, qui consiste dans le plaisir qu'on prend à voir tomber en confusion, les personnes par qui on a été offensé, ou pour lesquelles on a quelque aversion naturelle. Sans être homme intérieur, on comprend assez que cette joie est blâmable. Mais il y en a une autre

dont on ne se défie point, parce qu'elle est procurée par des choses indifférentes, et qu'il faut pourtant retrancher, parce qu'elle est naturelle, et qu'elle contente l'amour-propre.

Un Religieux est envoyé par ses Supérieurs dans une Maison de son Ordre, où il se plaît : on lui confie un emploi qui est de son goût, et il en conçoit une grande joie : il n'y a rien que de naturel et d'humain dans la cause de son plaisir. Un Pere, après avoir exercé son fils à l'étude des sciences, après lui avoir donné une belle éducation, le voit donner avec éclat des preuves de sa capacité et de son esprit, devant une nombreuse assemblée ; et il abandonne son cœur à la joie. S'il se réjouit de ce que son fils a bien répondu aux soins qu'on a pris de lui, et de ce qu'il s'est mis en état de remplir les desseins de Dieu ; rien n'est plus louable. Mais si le motif de sa joie n'est autre que la gloire que son fils s'est acquise, et celle qu'il procure à sa famille ; c'est une joie purement humaine, et par conséquent frivole, qu'un homme spirituel auroit soin de réprimer.

On a vû un homme rechercher avec ardeur une personne, qui devoit, en

l'épousant, l'élever au premier emploi de la Province : il parloit sans cesse de son mariage, comme du plus grand bonheur qui pût lui arriver. Il obtint en effet ce qu'il souhaitoit, et il en eut une joie extrême. Peu de jours après étant tombé malade, et se voyant sur le point de mourir, il parut consterné et accablé de tristesse : la raison en est évidente. L'excès de sa consternation venoit de l'excès de sa joie, dont il commençoit à reconnoître la vanité. Comme la loi de Dieu ne souffre point le péché, ni l'imperfection dans le sujet de notre joie, la grace et la vertu n'y laissent point entrer les choses indifférentes. C'est en Dieu seul, et par Dieu seul, que l'homme spirituel se réjouit.

Que doit faire l'homme, pour se disposer à cette entiere réformation ?

Il doit veiller exactement sur les mouvemens de joie qui s'élevent dans son cœur, pour voir quel en est le principe. C'est un point important de la vie spirituelle, et un excellent moyen pour se connoître soi-même : car par nos joies, nous pouvons juger de ce que nous sommes, aussi bien que par nos desirs. Il faut pour cela faire des examens et des réflexions fréquentes,

et s'interroger souvent soi-même sur le sujet de ses joies ; pour être en état de réprimer celles qui ne sont pas saintes, et d'en étouffer jusqu'aux plus légers mouvemens, dès qu'ils commencent à se former : jusqu'à ce qu'on ne soit plus touché que des biens surnaturels, auxquels on doit se réduire.

CHAPITRE VI.

De la réformation de la tristesse.

D. *Qu'est-ce que la tristesse?*

R. C'est un sentiment du mal présent.

En quoi consiste la réformation de la tristesse?

Dans le bon usage, et dans la victoire de cette passion.

Quel usage faut-il faire de la tristesse?

Il y a deux justes sujets de douleur, que les personnes gouvernées par le Saint-Esprit ressentent : elles s'affligent lorsqu'il arrive quelque chose de contraire à ce qui cause la joie des Saints. Mais leur douleur est tellement modérée, qu'elle ne produit aucun mouvement irrégulier, ni aucun embarras dans le cœur. La bonté et la compassion, que la grace communique à ces

personnes, fait qu'elles s'émeuvent aisément à la vue des malheurs d'autrui; imitant en cela leur divin Maître, qui versa des larmes sur la mort du Lazare. Elles ne sçauroient considérer certains objets pieux et touchans, sans être d'abord attendries : elles joignent volontiers leurs larmes à celles de Magdelaine aux pieds de J. C. Ste. Thérese avoit certainement le cœur bien dégagé des créatures : cependant elle ressentoit vivement la mort des personnes utiles à l'Eglise ; elle pleura une heure entiere celle du P. Balthazar Alvarez, qui avoit été son Confesseur.

Cette tristesse des Saints est bien différente de celle qu'on remarque dans les hommes ordinaires : celle-ci abat et inquiete le cœur ; celle-là ne trouble pas plus que la joie. Les hommes que la grace anime, s'affligent sans rien perdre de leur tranquillité intérieure, et de leur résignation aux ordres de Dieu : ils sentent même que ce qui cause leur affliction, n'est point contraire à leur volonté ; et s'ils pleurent, c'est parce que la droite raison et le Saint-Esprit qui habite en eux, veulent qu'ils ressentent un mal contre lequel, dans le fond, ils n'ont aucune opposition.

C'est ainsi qu'une mere soumise à la volonté divine, pleure la mort de son fils, et ne laisse pas d'être contente de ce que les desseins de Dieu sont accomplis : elle ne voudroit même pas qu'il fût arrivé autrement, depuis que l'ordre de la Providence lui a été manifesté. Cette union admirable du contentement avec la tristesse, est un effet de la grace que les mondains ne comprennent pas, et dont parle saint Paul, quand il dit : *comme étant tristes, et ayant toujours de la joie.*

Comment remporte-t-on la victoire sur la tristesse ?

Par le soin qu'on prend que cette passion ne gagne le cœur et ne jette dans la mélancolie. Cette mauvaise humeur, qui est une suite de la tristesse, produit ordinairement trois effets. Le premier, est de saisir l'ame, de l'engourdir, et de la rendre comme incapable de toute sorte de bien. Et en effet, ceux en qui cette humeur noire domine, ne sçauroient faire aucuns efforts ; ils n'osent rien entreprendre de difficile, et tout leur paroît impossible, leurs puissances sont comme liées ; c'est une foiblesse extrême, et un épuisement universel, qui dégé-

nere en paresse. L'homme spirituel prévient un si grand mal, par une vigoureuse résistance, par la gaieté que donne l'Esprit de Dieu, par la confiance et le courage que ce divin Esprit inspire.

Le second effet, est d'ôter à l'ame tout ce qu'elle avoit de noblesse et de générosité; si bien qu'elle ne se fait pas une peine de s'abaisser aux choses les plus viles, de se laisser aller aux objets des sens et aux attraits du vice. C'est ce qu'on remarque dans les personnes mélancoliques; elles sont ordinairement sensuelles : comme elles n'ont pas assez de vigueur et de générosité pour s'élever aux objets spirituels, elles demeurent, pour ainsi dire, enfoncées dans les objets sensibles, et se plaisent dans tout ce qu'il y a de plus matériel et de plus grossier.

Le troisieme effet, est de produire la désolation et le découragement, qui font abandonner la pratique du bien, et qui conduisent quelquefois au désespoir. L'ame qui sent sa foiblesse et son impuissance, juge la vertu tellement au-dessus de sa portée, qu'elle perd courage, et se détermine au mal. Le démon se couvre ordinairement de

cette passion, pour arrêter les hommes dans ses piéges, et pour opposer à leur salut, ou du moins à leur perfection, le plus grand de tous les obstacles. Nous ne sçaurions donc faire trop d'efforts pour prévenir un mal si dangereux, en nous mettant au-dessus de notre pusillanimité et de notre foiblesse.

Que peut faire l'homme pour dompter cette passion?

Il doit commencer par combattre une certaine inclination que nous avons tous à nous occuper de nous-mêmes, et de ce qui nous touche. Cette inclination est fortifiée par la mélancolie. Il est naturel, par exemple, à un homme qui est triste, pour n'avoir pas réussi dans quelque projet, de s'entretenir de son malheur, et de se repaître de cette pensée. C'est une grande sagesse de sçavoir alors se distraire de ces idées affligeantes, pour tourner ailleurs l'application de son esprit. Et parlant en général, rien n'est plus utile pour surmonter cette dangereuse passion, que de sortir de soi-même, pour s'occuper des choses qui regardent Dieu.

Le second remede contre la mélancolie, ce sont les pénitences extérieu-

res, et sur-tout la discipline. La raison prouve qu'en frappant le corps, on donne du mouvement au sang et aux esprits : et l'expérience fait voir que ce châtiment pris avec courage et avec confiance en Dieu, donne de la gaieté à l'ame, dissipe l'humeur sombre, et chasse le démon avec toutes ses opérations malignes. Une preuve convaincante de cette vérité, c'est que ceux qui font profession d'une vie austere, paroissent toujours contens et remplis d'une sainte joie.

Mais le remede le plus efficace, qui doit accompagner les deux autres, c'est de combattre cette passion sans relâche, en s'opposant directement et avec courage au penchant qu'elle donne pour la retraite et l'obscurité; et cela, sans aucun égard à son goût particulier, ni à sa disposition naturelle, ni à toutes les raisons qu'on pourroit avoir de ne pas le faire. Il faut se produire, et parler malgré la peine qu'on y sent; et quoiqu'il semble qu'on ne prononce que des paroles mourantes, parce qu'on parle contre son inclination, il faut pourtant le faire, et chercher les occasions de s'entretenir de ce qui peut contribuer au service de Dieu et au sa-

:s ames ; afin de remporter une
: victoire sur l'amour-propre, qui
se et qui entretient dans les per-
s mélancoliques, le penchant
es ont à fuir le commerce des
ıes, et à se tenir cachées.
e faut pas s'imaginer que ce soit là
ntreprise au-dessus des forces de
me. Il peut en venir à bout avec le
rs de l'Esprit de Dieu, et faire suc-
à cette humeur sombre une sainte
esse, qui s'accorde parfaitement
a paix et le contentement du cœur.
vrai pourtant, que c'est de tous les
ais qu'on rencontre dans la vie
ıelle, le plus difficile à vaincre. Le
Pont donne au P. Balthazar Alva-
a gloire de l'avoir surmonté. De
victoire dépend l'établissement du
ıme de Dieu, que S. Paul fait con-
dans la justice, dans la paix et
la joie que donne le Saint-Esprit.

Epist. ad Rom. c. 14. v. 17.

CHAPITRE VII.

réformation de la hardiesse ou courage.

QU'est-ce que le courage ?

R. C'est l'effort que fait l'a-

me, pour atteindre à un bien difficile à acquérir.

Qu'est-ce que réformer cette passion ?

C'est, premierement, la modérer et la retenir dans de justes bornes; c'est, en second lieu, s'en servir à propos.

Pourquoi faut-il mettre des bornes à la hardiesse ?

Pour l'empêcher d'aller jusqu'à la témérité, comme il arrive à la plupart des hommes, qui outrent ordinairement le courage, sur-tout en trois sortes d'occasions. Premierement, lorsqu'il s'agit de conserver une fausse liberté dans laquelle ils se sont établis; ils suivent aveuglément leur impétuosité naturelle; ils font et disent tout ce qu'ils veulent, sans aucun égard à la droite raison et à la vertu. C'est la chaleur du sang et la vivacité de l'esprit, qui favorisent ce penchant dans la jeunesse. Comme elle n'a pas l'avantage de la réflexion et de l'expérience, qui retiennent les gens sages; si la grace et la crainte de Dieu ne viennent à son secours, elle ne sçauroit manquer d'être indocile, imprudente et téméraire. Nous avons parlé ailleurs de ce défaut, qui porte les jeunes gens à parler sans réflexion, à prononcer sans discerne-

ment, et à blâmer sans égard jusqu'aux choses qui regardent Dieu et son Eglise. On voit quelquefois de jeunes filles, prendre dans le commerce du grand monde, un certain air déterminé, avec lequel elles se mettent au-dessus des bienséances, et oublient ce qu'elles doivent à la pudeur et à l'humilité, qui devroient faire leur caractere.

Secondement, le courage a besoin d'être modéré et retenu dans toutes les rencontres où il y a danger d'offenser Dieu. C'est le grand défaut des hommes, de ne pas assez craindre ces occasions dangereuses; de s'y jetter avec hardiesse, et de vouloir paroître courageux, où ils devroient se faire une gloire d'être timides, à l'exemple des plus vertueux et des plus saints Personnages. Ces téméraires devroient avoir toujours devant les yeux l'Ange de l'Apocalypse, qui disoit d'une voix forte: *Craignez le Seigneur.* *Apoc. c. 14. v. 7.*

Il y a une troisieme sorte de personnes, qui abusent de leur courage, et qui ont grand besoin de le modérer. Ce sont certains spirituels, qui voulant d'abord s'élever, affectent des singularités sublimes et extraordinaires, et n'ont jamais en bouche que de grands

et leur chute est d'autant plus
que l'état où ils ont voulu s'él
plus haut. Il appartient à la pr
à l'humilité, et à la chaste cr
Dieu, de réprimer le courage
occasions dont nous venons d

*Quelles sont les occasions où le c
avoir lieu ?*

Comme nous ne parlons ic
ce qui regarde le service de D
occasions se réduisent à trois.

Quelle est la premiere ?

C'est lorsqu'il s'agit de se do
à Dieu, et d'entreprendre c
faut l'ouvrage de la perfecti
ames lâches n'en sont pas cap
la plupart des hommes mene
imparfaite, parce qu'ils n'ont
de courage pour surmonter l
cles que le monde et leur foib
turelle opposent à leur sanct

cement de leur conversion : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Quelle est la seconde occasion où le courage est nécessaire ?

Il ne suffit pas d'entreprendre avec générosité, il y a des moyens nécessaires qu'il faut prendre, et qui sont accompagnés de grandes difficultés, qu'il faut dévorer. Le recueillement est une de ces pratiques pénibles, qui rebutent les commençans. Il s'agit d'être toujours intérieurement attentif à Dieu et à soi-même, de fuir les entretiens et les occupations inutiles, les empêchemens du dehors, et tout ce qui ne sert qu'à contenter la curiosité ; tout cela est nécessaire au parfait recueillement, sans lequel on ne sçauroit faire aucun progrès : Mais tout cela est bien difficile, et il faut avoir de la générosité pour se roidir contre tant d'obstacles. La victoire de soi-même ne coûte pas moins à la nature. Se mortifier sans relâche; être sans cesse occupé à résister à son penchant, à contrarier son humeur, à luter contre ses inclinations, et à se détacher de tout ce qui contente l'amour-propre, pour mourir à soi-même ; c'est le fruit de plusieurs efforts, qui ne peuvent être que l'effet d'un

cœur, ni être propre à l'unit
A quoi il faut ajouter le respe
et la fausse complaisance, qui
si fort les ames, et dont la vi
mande tant de force et de gén

Quelle est la troisieme occasion montrer du courage ?

C'est lorsqu'il s'agit de l grandes entreprises pour la Dieu, et de vaincre de grai cultés pour les faire réussir. de faire beaucoup pour Dieu caractere de toutes les gran Saint Paul, dans l'ardeur de défioit toutes les créatures : *qu parera*, disoit-il, *de l'amour Christ* ? Ces hommes géné voient devant les yeux que l les dangers, les persécutions frages, les supplices et la mo ce qui augmentoit leur ar

Ep. Ad. Rom c. 8. v. 35.

ames. Sainte Thérese étoit dans la même disposition : elle aimoit la croix, jusqu'à ne pouvoir s'en passer ; elle ne soupiroit qu'après les occasions de faire de grandes choses pour son Epoux célestes ; et c'est son courage héroïque qui lui a mérité le nom de femme forte.

Les grandes entreprises sont propres des enfans de Dieu, qui trouvent leur force dans leur courage, et qui tirent leur courage du zele qu'ils ont pour le service de leur Pere céleste. Souvenons-nous, mes Freres, (disoit un fervent Religieux à ses Compagnons, sur le point de souffrir le martyre par la main des hérétiques) souvenons-nous de ne jamais dégénérer des nobles sentimens des enfans de Dieu. Il avoit appris cette maxime du Pere Balthazar Alvarez, qui avoit été son Maître dans la vie spirituelle.

CHAPITRE VIII.

De la réformation de la crainte.

D. *Qu'est-ce que la crainte ?*

R. C'est un mouvement de l'ame, par lequel elle fuit un mal

encore éloigné ; mais dont elle est menacée, et qui est considérable et difficile à éviter.

En quoi consiste la réformation de la crainte ?

A en régler si bien l'usage, qu'on craigne, lorsqu'il le faut, et qu'on ne craigne point lorsqu'il ne faut pas.

Quelle est la crainte qui convient à une ame chrétienne ?

C'est la crainte de Dieu, qui est appellée dans les saintes Ecritures, le commencement de la Sagesse. Trois sortes de personnes ont grand besoin de cette crainte. Premierement, celles qui passent leur vie dans la joie et dans les délices : elles ne devroient jamais oublier ces paroles de N. S. : *Je vous montrerai qui vous devez craindre : craignez celui, qui après avoir ôté la vie, peut précipiter dans l'Enfer.* Elles devroient rappeller sans cesse le souvenir des Jugemens de Dieu, et dire avec le Prophete David : *Pénétrez ma chair de votre crainte ; car vos jugemens me remplissent de frayeur.*

Luc. c. 12. v. 5.

Ps. 118 v. 120.

La crainte est encore très-nécessaire aux personnes, qui dans le chemin de la perfection ne se défient pas assez de leurs forces, et nourrissent dans leur

ıne secrette ambition, qui les por-
élever aux états les plus sublimes
vie spirituelle. Elles ont du mé-
our les voies communes, et pour
ercices de la vie purgative. Leur
ge ordinaire est, que tout consiste
l'intérieur, et qu'un retour à Dieu
mieux que tous les châtimens du
s, et que toutes les œuvres exté-
es. Il faudroit que ces personnes
ageassent souvent la vie des An-
s, des Hilarions, des Dominiques,
François, et de plusieurs autres,
u'ils considérassent avec quelle
ilité ces grands Saints marchoient
les voies de Dieu, et avec quel
ils s'appliquoient aux exercices de
nitence.

y a en troisieme lieu, des person-
qui ayant fait quelques progrès
la vie spirituelle, et se sentant
que goût pour Dieu, s'imaginent
lles peuvent se reposer, et qu'il est
de bannir la crainte, pour don-
tout à l'amour. Elles cessent en ef-
le combattre les inclinations de la
ıre; elles se laissent aller à leurs sens,
étendent autoriser cette conduite,
entiment de S. Augustin, qui a dit
quelque endroit : *Aimez, et faites*

ce que vous voudrez ; abusant ainsi des paroles de ce saint Docteur, qui n'a jamais prétendu exclure la vigilance et la crainte. Ce sont des aveugles, qui se mettent au nombre des enfans de Dieu, et qui ne sçavent pas que la sainte liberté que Dieu donne à ses enfans, ne les dispense pas de la crainte de lui déplaire, et qu'on ne doit jamais oublier ce que disoit S. Paul : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne réprouvé moi-même.* Si c'étoit sagesse à saint Paul de craindre, la confiance de ces faux spirituels ne sçauroit être que folie. Qu'ils ayent donc recours à la défiance, pour retenir leur joie dans de justes bornes, et qu'ils soient persuadés qu'une crainte modérée, bien loin de diminuer leur amour, contribuera à l'augmenter.

1. Cor. c. 9. v. 27.

Quelle est cette sorte de crainte, qu'il est nécessaire de combattre et d'étouffer dans le cœur ?

Toute autre crainte que celle de déplaire à Dieu, est indigne d'une ame chrétienne. Mais en particulier il y a trois sortes de craintes, qu'il faut soigneusement combattre. La premiere, qu'on appelle ordinairement peur, vient

vient de la foiblesse de l'imagination. On n'ose pas demeurer seul pendant la nuit, ou en des lieux écartés : on se figure mille phantômes, et on croit être toujours sur le point de les voir paroître. Ces vaines terreurs viennent souvent faute de foi et de confiance en Dieu ; il faut les combattre, en s'y opposant directement. Les personnes qui aiment Dieu, et qui sont accoutumées à marcher en sa présence, se croient toujours en sûreté ; parce qu'elles sont persuadées que rien n'arrive que par l'ordre de la Providence, sur laquelle elles se reposent par une entiere confiance.

Une autre crainte très-dangereuse, c'est la crainte des hommes, qu'on appelle respect humain : elle gêne et embarrasse le cœur, en le tenant dans une inquiétude continuelle, au sujet des discours et des jugemens des hommes. C'est à force de marcher en la présence de Dieu, qu'on s'affranchit de cette servitude. Une personne spirituelle doit s'appliquer ces paroles du Prophete : *Qui êtes-vous, pour avoir peur d'un homme mortel* ? N'êtes-vous pas enfant de Dieu ? Ne le connoissez-vous pas pour votre Juge ? Et pourquoi vous mettre

Isaïe c. 51. v. 12.

en peine d'autre chose, que de lui plaire? *J'ai présenté mon visage comme une pierre très-dure*, disoit le même Prophete : c'est-à-dire, j'ai porté sans crainte toutes les paroles que Dieu m'a ordonné de porter. C'est la grace qui inspire cette hardiesse aux serviteurs de Dieu, et qui leur dit, comme autrefois le Seigneur à Jérémie. *N'appréhendez point de paroître devant eux, parce que je ferai que vous n'en aurez aucune crainte.* Cette liberté évangélique a bien paru dans S. Jean-Baptiste, lorsqu'il disoit à Herode, *il ne vous est pas permis.* Rien n'a jamais empêché les Apôtres, de dire ce qui convenoit au service de leur Maître : ils n'ont point redouté la face des Grands, ni le pouvoir de l'impie. Ce que dit S. Paul aux serviteurs ; *servez vos Maîtres selon la chair, avec crainte et avec respect*, n'est point contraire à cette doctrine : puisque l'Apôtre n'entend parler que de la crainte de déplaire à Dieu, comme il est évident par les paroles qui suivent : *regardez en eux le Seigneur, et non les hommes.*

Isai. c. 50. v. 7

Jean c. 9. v. 17.

Epist. ad Eph. c. 6. v. 5

5. v. 7.

La troisieme sorte de crainte, qu'on ne doit point souffrir en soi, c'est celle de Dieu, quand elle est excessive, et qu'elle va jusqu'à troubler et à tour-

menter le cœur. Dieu s'en sert quelquefois pour éprouver et purifier les ames qui sont à lui, et pour les disposer à recevoir ses plus grandes graces. Cependant elles doivent travailler de leur côté à modérer cette crainte par la confiance et par l'exercice du parfait amour de Dieu, qui, comme dit saint Jean, *chasse la crainte* : c'est-à-dire la crainte propre des esclaves; car celle qui convient à un serviteur fidele à l'égard de son ami, à un fils à l'égard de son pere ; elle est paisible, et se trouve dans les enfans de Dieu, n'étant autre chose qu'un effet de la charité, qui les rend vigilans et attentifs à ne pas déplaire à l'objet qu'ils aiment. *Epist 1. Joan. c. 4. v. 18.*

CHAPITRE IX.

De la réformation de la colere.

D. *QU'est-ce que la colere?*

R. C'est un mouvement ardent de l'ame, contre un mal présent, qui est difficile à repousser.

Qu'est-ce que réformer la colere?

C'est se mettre en état de la réprimer, et de la faire éclater à propos.

Comment et dans quelles occasions faut-il réprimer la colere?

Par un effort généreux que l'homme doit faire sur soi-même, pour étouffer cette passion, principalement en trois rencontres. Premierement, lorsqu'il se voit contrarié dans ses desseins par des accidens fâcheux qui l'irritent quelquefois contre des animaux, et contre des créatures insensibles. Un ancien Philosophe, pour faire comprendre combien cette colere est aveugle et déraisonnable, décrit un homme qui ne pouvant pas ouvrir une porte à son gré, s'indigne, entre en fureur, frappe du pied la porte, et jette la clef par terre, comme si c'étoient des ennemis qui pussent lui résister, et dont il pût se venger avec gloire. L'homme spirituel, accoutumé à se vaincre, réprime incontinent ces saillies, en y opposant la resignation et la tranquillité, que la grace opere dans son cœur.

Il est aussi fort ordinaire de s'indigner contre les personnes avec qui on vit, lorsqu'elles sont inconsidérées, ou qu'elles ont un naturel violent. On a besoin de beaucoup de charité et de douceur, pour supporter les défauts qui choquent, et pour étouffer les mouvemens d'indignation. Les ames dociles à se laisser conduire à la grace,

reçoivent à propos les secours dont elles ont besoin pour se modérer dans ces rencontres.

Une troisieme occasion où la colere est difficile à surmonter, c'est lorsqu'on se voit insulté, ou maltraité par les autres. La perfection demande alors, non seulement qu'on ne se venge point, mais encore qu'on ne s'aigrisse pas, et qu'on ne témoigne aucune inquiétude. C'est la Doctrine de Jesus-Christ qu'il a confirmée par son exemple. Nous voyons dans l'Evangile, que pour l'ordinaire, il ne répondoit point à ceux qui lui faisoient outrage, et que lorsqu'il étoit à propos de leur répondre, il le faisoit avec une modération et une douceur charmante. Ses vrais Disciples doivent l'imiter en ce point, et s'étudier à devenir doux comme des agneaux et des colombes, pour remporter une victoire complette sur la colere.

Y a-t-il des occasions où l'on puisse faire un saint usage de la colere ?

Il n'y en a qu'une; et c'est lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts de Dieu, ou de venger le mépris qu'on en fait, On remarque cette sainte colere dans les hommes Apostoliques, lorsqu'ils sont témoins de l'offense de Dieu, ou

de quelque action qui leur paroît déraisonnable et indigne.

Il est dit de Jesus-Christ, qu'il regardoit les Pharisiens *avec indignation*, et qu'il reprenoit vivement leurs vices. S. Pierre dans le feu d'une semblable indignation, frappa de mort ceux qui avoient menti au Saint-Esprit. Moyse voyant que le peuple avoit idolâtré, jetta les Tables de la Loi au pied de la montagne. Le Prophete Elie commanda au feu du Ciel de descendre sur les Envoyés du Roi d'Israël, et de les dévorer.

Saint François faisant la visite des Maisons de son Ordre dans l'Etat de Florence, trouva que dans un Monastere, les jeunes Religieux employoient trop de tems à subtiliser sur certains points de Philosophie, et chargea le Provincial de mettre fin à ces disputes qu'il jugeoit contraires à l'esprit d'oraison et de religiosité. Le Provincial promit de les faire cesser, et il n'en fit rien. Le Saint en étant averti, entra dans une sainte colere, et maudit le Provincial, qui étant tombé malade, envoya prier son Général de lui pardonner. Le Saint dit aux envoyés : *je l'ai maudit, et il le sera*; sans qu'on pût tirer de lui

d'autre réponse. A ces paroles, il partit du ciel un carreau qui tomba sur la chambre du malade, perça le toît et le plancher, et le tua lui-même dans son lit.

On raconte de ce même Saint un trait beaucoup plus surprenant. Il dit un jour de quelqu'un, qu'il étoit prédestiné, et qu'il le sçavoit par révélation: ces paroles furent rapportées à un Docteur qui avoit beaucoup de capacité, mais peu de dévotion, et d'esprit de Dieu. Cet homme enflé de sa science, ayant rencontré S. François: et d'où sçavez-vous, lui dit-il, qu'un tel est prédestiné? Je l'ai appris, répliqua le Saint, de celui-là même qui m'a dit que vous étiez damné. Et en effet, la nuit suivante il fut surspris et poignardé dans un crime qu'il commettoit habituellement. Il y a plusieurs exemples semblables dans la vie de ce Saint, dont on peut dire, qu'il avoit l'ire de Dieu.

Il est écrit de S. Xavier, qu'ayant formé le dessein d'aller à la Chine pour conquérir cet empire à Jesus-Christ, son voyage fut traversé par le Gouverneur de Malaca. Xavier n'oublia rien pour l'adoucir, et ne pouvant rien gagner sur son esprit, il passa de la douceur à une sainte indignation, mit la

Ville à interdit, en qualité de Légat Apostolique, donna sa malédiction aux auteurs du retardement de son voyage, ordonna à tous les Peres de sa Compagnie de sortir du Pays; il en sortit lui-même, et secoua la poussiere de ses pieds à la porte de la Ville. Aussi-tôt après son départ, la ville fut affligée de peste; le Gouverneur accusé de plusieurs crimes à la Cour, fut saisi par ordre du Roi, conduit en Portugal, et mis en prison, où il mourut de chagrin et de misere. Il y a tant d'exemples de cette colere Apostolique, qu'on ne peut pas douter que le Saint-Esprit n'en soit l'auteur.

Il est seulement à remarquer que ces mouvemens d'indignation, qui viennent de Dieu, et qui ont Dieu pour objet, ne causent aucun trouble dans l'ame, et qu'ils la laissent aussi libre et aussi tranquille, que si elle étoit dans un mouvement de joie. On peut dire en général, de la colere, ce que nous avons déja dit de la tristesse et de la haine: quand c'est la grace qui les forme dans le cœur, non seulement elles n'éloignent pas Dieu, mais elles unissent à lui, et disposent à l'oraison, aussi bien que pourroit le faire une consolation

céleste. La raison est, que ce n'est pas un intérêt propre, ni aucune satisfaction particuliere, qui touche l'ame dans ces rencontres; mais le seul intérêt de Dieu, auquel elle veut plaire uniquement.

CHAPITRE X.

De la réformation de la honte.

D. *Qu'est-ce que la honte?*

R. C'est une douleur qui vient à l'ame, du sentiment de sa foiblesse, ou à la rencontre de certaines choses peu convenables à son état, et qui sont mises en évidence.

En quoi consiste la réformation de la honte?

Elle consiste à en être susceptible quand il faut, et à sçavoir l'étouffer, lorsque la raison le demande.

Quand est-ce qu'il faut être susceptible de honte?

En trois sortes d'occasions. Premierement, lorsqu'on entend dire, ou qu'on voit faire quelque chose qui blesse la pudeur et l'honnêteté. Les hommes déréglés dans leurs mœurs, qui sont ordinairement effrontés, ne sont choqués de rien. Mais les personnes chastes et modestes, qui ont à cœur la pureté,

souffrent étrangement, lorsqu'on tient en leur présence des discours libres ou indécens : elles s'en éloignent comme d'un grand mal; elles se retirent en elles-mêmes par une espece d'instinct que donne la vertu ; le sentiment qu'elles ont de leur foiblesse, fait qu'elles ne peuvent entendre sans rougir, des discours de ce caractere.

Secondement, la honte est louable dans toutes les occasions où l'on se voit en butte aux respects et aux applaudissemens. Une personne humble, qui se défie d'elle même, regarde la louange comme un poids sous lequel elle est prête à succomber ; et cette défiance ne manque point de faire monter la rougeur sur son visage.

Une troisieme rencontre où la honte n'est pas seulement louable, mais encore héroïque ; c'est lorsque poussé par le mouvement de la grace, on découvre sa foiblesse, pour dompter son orgueil, par le mépris et la confusion. Le bienheureux Louis de Gonzague ayant à paroître devant une illustre assemblée, où il pouvoit aisément par ses réponses donner des preuves de son esprit et de sa capacité, eut une forte pensée de s'humilier, en faisant paroître

son insuffisance. Mais ayant consulté là-dessus son Pere spirituel, il fut obligé d'en user autrement. Ceux qui desirent sincerement leur perfection, vont au-devant des humiliations ; ils aiment et cherchent avec ardeur tout ce qui peut faire connoître leur foiblesse et leur peu de vertu. Les Peres spirituels qui s'intéressent véritablement à l'avancement des ames qu'ils conduisent, les mettent à ces sortes d'épreuves; et lorsqu'elles y pensent le moins, ils les engagent dans des occasions d'où il doit leur revenir de la confusion et du mépris.

Quand est-ce qu'il est à propos d'étouffer la honte?

La grace qui autorise et qui sanctifie cette passion, apprend aussi à la réprimer. Quelquefois elle porte l'homme à faire tous ses efforts pour surmonter la honte ; elle-même l'étouffe quelquefois, sans attendre la coopération de l'homme, lorsqu'il s'agit de faire des actions chrétiennes qui font honneur à l'Evangile, et qui contribuent à la gloire de Dieu, mais dont le monde a coutume de se moquer : par exemple, lorsque l'occasion se présente de souffrir avec patience une injure dont les mondains auroient honte de ne pas se

venger ; de prendre la derniere place, lorsqu'on pourroit avoir la premiere, sans rien faire contre la bienséance, ou de pratiquer certaines œuvres qui font souffrir l'orgueil : c'est à l'homme à faire tous ses efforts pour étouffer toute honte, et pour prendre un visage assuré ; de peur de tomber dans l'inconvénient de ceux dont le Fils de Dieu a dit : *qui aura honte de moi. . . . Le Fils de l'homme aura honte de lui.*

Luc c. 9. v. 26

Il y a des occasions où la vertu semble demander qu'on rougisse ; et où cependant une grace d'un ordre fort élevé, étouffe dans l'homme toute honte. Ces effets extraordinaires ne se voyent gueres que dans les plus grands Saints. Comme à force de mourir à eux-mêmes, ils sont devenus insensibles à tout ce qui les regarde, pour n'être plus touchés que des intérêts de Dieu, ils reçoivent sans peine, en certaines occasions, les louanges et les honneurs de la part des hommes. Saint François se trouvant un jour au milieu de plusieurs personnes qui s'empressoient à lui baiser les mains et les pieds, les laissoit faire tranquillement, sans témoigner la moindre peine. Et comme son Compagnon fort surpris, lui deman-

oit la raison de cette conduite, il ré-ondit, que ces personnes ne faisoient as la moitié de ce qu'elles devoient. ette réponse fait voir, qu'il regardoit es honneurs, comme rendus à Dieu, qu'il avoit lui-même en vue; et qu'il n'avoit alors aucun retour d'amour-propre. Une autre fois on le vit aller au devant de ceux qui s'approchoient pour toucher sa robe, et leur présenter ses mains à baiser.

Il est aisé de comprendre qu'une ame absorbée dans la grace, perd de vue tout objet créé; et que s'oubliant elle-même, elle ne fait pas seulement attention à bien des choses, qui font de la peine aux autres. Mais cette disposition est manifestement au-dessus des forces ordinaires, et du train commun de la vertu. Les ames de cette élévation ne sont susceptibles d'autre honte, que de celle qui vient de l'offense de Dieu. Le P. Balthazar Alvarez disoit du Frere Ximenez, Religieux de la Compagnie de Jesus, qu'il étoit parvenu à ce point de perfection. C'est ce que rapporte le P. Dupont dans la Vie du P. Balthazar.

CHAPITRE XI.

De la réformation de la compassion.

D. *Qu'est-ce que la compassion ?*

R. C'est une douleur produite dans l'ame, par le sentiment de la misere d'autrui.

Comment réforme-t-on cette passion ?

Par le soin qu'on prend de la réprimer, et de l'exciter à propos.

Quand est-ce qu'il faut réprimer la compassion?

Lorsqu'elle peut nuire au bien spirituel de l'ame : ce qui arrive en trois sortes d'occasions. Premierement, lorsqu'on se laisse attendrir par des récits fabuleux, et qu'on donne sa compassion à des avantures auxquelles on n'a aucun sujet de s'intéresser ; comme font ceux qui se plaisent à la représentation des comédies, et à la lecture des Romans. Saint Augustin ayant encore l'esprit du monde, versoit beaucoup de larmes, en lisant l'histoire de Didon : et dans les Livres de ses Confessions, il se reproche cette vaine occupation, qu'il regarde comme un égarement d'un esprit oisif. On ne sçauroit croire combien cette vaine tendresse rabaisse l'ame,

l'affoiblit, l'épuise, et l'éloigne de la dévotion.

Secondement, on ne doit pas oublier que la compassion a pour objet les miseres d'autrui, et qu'il n'est pas permis de la tourner vers soi-même, et de s'attendrir à la vue de ses propres miseres; comme font les personnes du sexe, qui pleurent souvent sans sçavoir pourquoi. Cette fausse compassion ne vient pas de contrition et d'humilité; c'est un effet de l'amour-propre, et d'une attache sensible à nos intérêts. Aussi, tout ce qu'on en tire, n'est qu'une vaine satisfaction qu'on se procure, et qui est toujours suivie d'un relâchement de ferveur. La vertu qui est généreuse, ne permet point à l'homme spirituel de s'attendir de la sorte: elle le fait comme sortir hors de lui-même, pour s'élancer en Dieu.

On peut, en troisieme lieu, se trop émouvoir à la vue des miseres d'autrui, et en être si vivement touché, que l'ame en soit affligée jusqu'au trouble. Il ne convient pas d'étouffer cette troisieme sorte de compassion; mais il faut la modérer et la retenir dans de justes bornes, de peur qu'elle ne nous abaisse vers les objets sensibles, et qu'elle ne

nous occupe trop, au préjudice de la tranquillité intérieure, et de cette égalité d'ame qu'il est important de conserver, et qui ne peut s'accorder avec d'autre compassion que celle qui est véritablement chrétienne.

Quand est-ce donc qu'il faut donner lieu à cette compassion, et la mettre en pratique ?

C'est particulierement dans l'exercice de l'amour du prochain, dont le propre est d'émouvoir les entrailles à la vue des miseres d'autrui ; ce que S. Paul exprime en ces termes : *Revêtez-vous, comme des élus de Dieu, Saints et bien-aimés de tendresse et d'entrailles de miséricorde.* Cette miséricorde a trois objets. Le premier, sont les ames du Purgatoire : les personnes dévotes en ont ordinairement grande compassion ; parce qu'elles les regardent comme de vrais enfans de Dieu, qui souffrent beaucoup dans l'attente du Paradis, et qui ont besoin d'être aidés pour y entrer. Le second, sont les pécheurs ; la charité fait qu'on est sensible à leur malheur, qu'on travaille à les en tirer ; et c'est cette compassion qui produit le zele. Le troisieme objet de la miséricorde chrétienne, sont les nécessités des pauvres ; elle porte à les soulager par

Ad Col. c. 3. v. 12.

aumônes, par des services, et par tes sortes de bienfaits.

lien n'est, ce semble, tant recomdé que cette charité envers les pauS. N. S. déclare bienheureux, les ames miséricordieux, et il leur prou'ils trouveront auprès de lui la éricorde qu'ils auront exercée envers autres. Mais rien n'est plus fort, que ui a été dit en faveur de l'aumône, uelques endroits de l'Ecriture. To- exhortant son fils à faire part de ses ns aux pauvres, lui en rapporte cette on. *Parce*, dit-il, *que l'aumône dé-* *Tob. c. 4. v. 11.* *e de tout péché et de la mort, et elle ne laissera point tomber l'ame s les ténebres.* Il est dit dans l'Ecliastique, *L'eau éteint le feu lors-* *Eccl. c. 3. v. 33.* *l est le plus ardent, et l'aumône ste au péché.* Le Prophete Da-, après avoir prédit à Nabuchodoor les malheurs qui devoient lui arri-, l'exhorte à les prévenir et à les urner, et lui donne ce conseil: *chetez vos péchés par les aumônes,* *Dan. c. 4. v. 24.* *os iniquités, par les œuvres de micorde envers les Pauvres.* On ne peut douter, que le Prophete ne conseilt ce Prince ce qu'il y avoit de plus re à toucher le cœur de Dieu.

Ces passages de l'ancien Testament s'accordent parfaitement avec ce que nous lisons dans l'Evangile. N. S., parlant du jour du jugement, dit, qu'il s'adressera aux élus, en ces termes: *Venez, vous qui êtes bénis de mon Pere; possédez le Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire*, etc. Il semble qu'il ait voulu nous faire entendre par-là, que pratiquer les œuvres de miséricorde, et être prédestiné, ce ne soit qu'une même chose. Une autre fois il conclut une de ces exhortations par ces paroles : *Après tout, donnez l'aumône, et il n'y a plus rien que de pur à votre égard.* Le pouvoir de l'aumône est fondé sur la bonté infinie de Dieu, qui tient pour fait à lui-même, ce que nous faisons pour ceux qu'il aime.

Mat. c. 25. v. 34. 35 &c.

Luc. c. 11. v 41.

Quelles qualités doit avoir la miséricorde, pour être parfaite ?

Premierement, elle doit être noble et sublime, fondée sur la foi, et non sur la tendresse naturelle. Deuxiemement, elle doit être pure, ne se proposant que le soulagement du prochain, sans aucun égard à nos intérêts. Troi-

nement, elle doit être sainte, c'est-
re, pratiquée en vue de Dieu, et
comme à Jesus-Christ même, que
œuvre représente, selon cette ex-
ession de l'Evangile : *Toutes les fois* Matth. c. 25. v. 40.
vous avez fait ces choses à l'un des
petits de mes freres que voilà, vous
les avez faites à moi-même.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

SEPTIEME PARTIE.

Où l'on traite des actions ordinaires, qui partagent la vie de l'homme spirituel.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Oraison.

D. *N'Avez-vous point de méthode à donner pour l'oraison?*

R. On n'en peut point donner de générale qui convienne à tout le monde parce que la maniere de faire l'oraison doit être proportionnée à l'état des personnes qui s'y adonnent. Ces personnes peuvent être partagées en trois classes. Les unes sont déterminées à pratiquer la plus grande perfection, et elles ont déja fait de grands progrès dans la vie spirituelle. Les autres, quoique résolu-

e rien refuser à Dieu, ont encore des erfections à corriger, et des vertus cquérir. Les dernieres sont lâches et onstantes dans le service de Dieu. s différens caracteres demandent des nieres d'oraison différentes. Il s'agit intenant d'assigner à chacune de ces is sortes de personnes la méthode lui convient.

Quelle méthode faut-il prescrire aux personnes , par de longs travaux et de grands progrès t arrivées à un état relevé?

Elles n'ont gueres besoin de métho-, et il seroit bien difficile de leur en nner; parce qu'elles sont mues par Saint-Esprit dans leur oraison, et elles y reçoivent beaucoup plus elles ne donnent. Les assujettir à des tiques, ce seroit vouloir assujettir sprit qui les meut. Leur maniere est se laisser conduire à la grace; et r oraison consiste ordinairement à mbrasser Dieu par l'amour, et à comniquer avec lui en toute liberté, se-n qu'il le leur inspire. On peut néanoins leur prescrire les regles suivantes.

La premiere, est de ne rien faire de n propre choix, et de ne se rien proser qui puisse contrarier le mouve-

DIGITIZED BY THE MICHIGAN LIBRARIES

prit, que lui seul connoît, qu
peut régler.

La seconde, est de suspe
activité, et de ne point in
l'action de Dieu par leur p
tion, à moins que Dieu ne les
ou qu'elles ne connoissent qu
met. Mais c'est-là un avis q
n'ont gueres besoin : parce qu
accoutumées à se laisser con
qu'étant les vrais enfans de D
éprouvent que c'est son esp
fait agir.

La troisieme, est de don
coup à l'exercice du saint am
souhaitant qu'elles s'en occup
nuellement, et qu'elles ch
s'unir à lui, lorsqu'elles sont
sence. Cette union avec Dieu
de leur repos ; et elle devient
fois comme un gouffre et un

thode assignez-vous aux personnes
nées à ne rien refuser à Dieu, ont
imperfections à corriger, et des ver-
ir ?

personnes sont à l'oraison
premieres, entierement mues
t-Esprit, ou elles sont telle-
luites, qu'elles doivent agir
ropre industrie, en suivant
oujours le mouvement de la
is le premier cas, elles doi-
ouverner comme les autres
s venons de parler ; suivre
Dieu, s'y abandonner, et ne
errompre par leur activité ;
ui les conduisent ne doivent
resser de se servir de méthode.
lement qu'ils les avertissent
agir Dieu en elles, puisqu'il
nstruire lui-même. On doit
recommander la fidélité à
dre à la grace ; le soin de
profit de l'oraison à l'amen-
leurs défauts, et à la prati-
e de tout ce que Dieu leur

qui regarde celles qui ont
joindre leur industrie aux
is de la grace, elles peuvent
quelque méthode ; et voici

celle qui leur convient. Lorsqu'elles ont pris le sujet de leur oraison, quel qu'il soit, elles doivent tourner toute leur attention vers certaines choses, qui sont particulierement nécessaires à leur avancement, les méditer en la présence de Dieu, y tendre par attrait, s'y porter de tout leur cœur, et les ruminer, pour ainsi dire, dans un profond recueillement. Quand elles mettroient plusieurs années à goûter certains points de perfection, à s'en bien pénétrer, et à y rapporter tous leurs soins et toutes leurs pensées, elles auroient bien employé le tems. Mettons la chose dans un exemple.

Une ame touchée de Dieu, connoît que son amendement est son affaire principale; elle juge que pour le procurer, elle a besoin de s'établir dans un parfait recueillement; de mortifier ses passions et ses inclinations naturelles, et de dégager son cœur de l'affection aux créatures. Dès qu'elle est à l'oraison, après s'être mise en la présence de Dieu, et avoir renouvellé le desir de lui plaire, elle va, sans s'arrêter, à la considération de ce qui lui tient au cœur; elle se convainc du besoin qu'elle a du recueillement; elle goûte l'excellence

cellence d'un si grand bien ; elle en approfondit les avantages ; elle pense aux moyens de l'acquerir, aux occasions de la pratiquer, aux obstacles qu'il faudra vaincre ; elle le desire, elle le demande à Dieu avec toute la ferveur dont elle est capable ; elle forme de généreuses résolutions, et n'abandonne point ce sujet, qu'elle ne s'en soit, pour ainsi dire, rassasiée. Elle en use de même à l'égard de la mortification : elle se pénetre de l'avantage qui lui reviendra de mourir à elle-même, à ses passions, à ses goûts, et à ses inclinations naturelles ; elle s'encourage au combat, elle s'y affectionne ; elle soupire après les occasions de se vaincre, et de renoncer à elle-même.

Comme cette méthode est fort étendue, on peut l'appliquer à toute sorte de sujets. Une personne qui veut parvenir au parfait dégagement, se présente devant Dieu, avec un vrai dessein de se dénuer entierement de tout ; ensuite elle se demande elle-même, s'il y a quelque chose au monde capable d'attacher son cœur et de débaucher son affection : l'esprit de Dieu, qui est fidele et facile à se communiquer à ceux qu'il trouve disposés à lui obéir, lui

fait sentir intérieurement, qu'elle a de l'attache à sa réputation, à ses commodités, à ses emplois, à certaines personnes. Ces vues intérieures la frapent; elle fait cent actes de renoncement; elle pense aux moyens de se déprendre tout à fait; et à force de dire et de protester qu'elle ne veut tenir à rien, elle se détache en effet de tout.

Voilà la plus solide méthode d'oraison. Ceux qui prennent tous les jours différens sujets, s'affectionnant tantôt à l'un, et tantôt à l'autre, sans se fixer à rien, ne font pas ordinairement de grands progrès. Mais ceux qui s'attachent à ces fondemens de la vie spirituelle, et qui emploient les mois et les années entieres à s'en occuper, à se les imprimer, à les goûter, s'instruisent à fonds des points principaux de la Doctrine de J. C. et il arrivera, que lorsqu'ils y penseront le moins, ils se trouveront riches; que Dieu les comblera de ses faveurs, et qu'il les élevera à une oraison plus sublime.

N'y a-t-il point de méthode pour ceux qui, manquant de courage et de bonne volonté, sont lâches et inconstans dans le service de Dieu?

L'unique méthode qui leur con-

vienne, est de faire de leur oraison un moyen pour former en eux-mêmes, et pour obtenir de Dieu la bonne volonté qu'ils n'ont pas, et sans laquelle ils ne sçauroient faire aucun progrès. Mais le malheur est, que la plûpart de ces personnes, dont le nombre est très-grand, ne veulent pas convenir que la bonne volonté leur manque: et alors tout ce qu'on peut faire, est de leur montrer qu'elles ne l'ont pas et qu'elles n'ont pas encore fait le premier pas dans la voie de la perfection, quoiqu'elles marchent avec beaucoup d'assurance.

Comment faire voir à ces personnes, qu'elles n'en sont pas où elles pensent, et qu'elles ne sont pas bien déterminées à ne rien refuser à Dieu?

Il faut leur persuader de sonder leurs dispositions à l'égard de certains points de perfection, qui sont des preuves convainquantes de la bonne volonté de celui qui les pratique. Un de ces points est renfermé dans ces paroles du Fils de Dieu: *Si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.* Il faut que celui qui desire de se connoître, se conforme avec cette doctrine, pour voir s'il la met en pratique. Si c'est un homme qui ait fait

vœu d'obéissance dans quelque Ordre Religieux, il se demandera à lui-même : ma vie est-elle conforme à mes obligations ? Me comporté-je comme un homme qui a fait à Dieu le sacrifice de sa liberté ? Suis-je bien à la main de mes Supérieurs, pour me laisser conduire comme un enfant, et pour faire ou laisser tout ce qu'ils voudront, sans résistance ? Si à la faveur de cet examen il reconnoît qu'il forme des desseins sur soi-même, qu'il a des vûes particulieres, et qu'il se donne des soins et des mouvemens pour tourner à son gré la volonté de ses Supérieurs, pour empêcher qu'on ne lui ordonne certaines choses, ou pour en obtenir d'autres qui lui conviennent ; il doit conclure que la bonne volonté lui manque, puisqu'il n'est pas déterminé à ne rien refuser à Dieu. Et s'il est sage, il employera uniquement son oraison à gagner sur soi-même, ce qu'il n'a pas encore eu le courage de sacrifier, autrement il n'en tirera aucun fruit.

Un autre point sur lequel on peut s'examiner, c'est le renoncement à certaines attaches naturelles. Un homme se dit à lui-même : Je désire avec empressement l'estime et l'approbation

des autres : j'aime mes aises et mes commodités, et je m'en procure souvent qui ne conviennent gueres à la sainte pauvreté dont je fais profession : si je ne suis pas prêt à quitter toutes ces attaches, quelle méthode peut-on me donner pour faire oraison ? Oserai je demander à Dieu des lumieres plus abondantes, tandis que je refuse de faire ce que je sçai être nécessaire pour mon avancement spirituel?

Cependant ces personnes lâches et indéterminées tomberoient bientôt en pire état, si elles abandonnoient l'oraison. Il faut qu'elles persévérent dans ce saint exercice ; et le meilleur conseil qu'on puisse leur donner, c'est qu'elles demandent sans cesse à Dieu, qu'il leur donne cette volonté pleine et entiere qu'elles n'ont pas ; parce que Dieu, qui de son côté est toujours prêt à répondre, n'attend, pour enrichir une ame, qu'un moment où il la trouve disposée à se donner entierement à lui. Pour ceux qui ne veulent faire aucun effort, afin d'obtenir de Dieu et d'eux-mêmes cette résolution généreuse, qui seroit le commencement de leur perfection et de leur tranquillité, il n'est pas nécessaire que nous

leur prescrivions ici des méthodes, cent autres Livres leur en fourniront assez pour se soutenir dans un train de vie où il entre beaucoup de lâcheté et d'imperfection.

CHAPITRE II.

De l'examen de conscience.

D. *Qu'est-ce que l'examen de conscience ?*

R. C'est une réflexion de l'ame sur elle-même, pour connoître ses défauts et pour s'en corriger, après s'en être repentie et humiliée devant Dieu.

Comment fait-on l'examen de conscience ?

Outre les actes de remerciment et d'offrande de soi-même, par lesquels on commence, pour se fixer en la présence de Dieu, on demande la lumiere nécessaire pour connoître ses défauts, et on tâche ensuite de les découvrir dans son ame. Mais cette recherche est différente, selon les différens états des personnes qui font l'examen. Il y en a qui sont lâches dans le service de Dieu. Il y en a qui sont consommées en vertu, et d'autres qui sont ferventes, mais qui ne sont pas encore arrivées à un

haut dégré de perfection. Les premieres s'acquittent fort légerement, et en fort peu de tems, de l'examen de conscience : elles voyent d'un coup d'œil, si elles ont commis quelque faute considérable, remarquent cette faute pour s'en confesser à la premiere occasion, et ensuite elles se laissent aller aux distractions, que le souvenir des emplois et des objets extérieurs leur fournit. Les secondes, qui aiment Dieu parfaitement, ne mettent gueres plus de tems à s'examiner. Si elles sont tombées dans quelque défaut, Dieu le leur fait d'abord connoître ; elles en prennent occasion de s'humilier ; une douce flamme qui s'éleve du fond de leur cœur, dévore tous leurs manquemens, qui ne sont que de pure fragilité ; le reste du tems est employé à l'exercice du parfait amour, dans lequel elles demeurent comme absorbées. Il reste à parler de la troisieme sorte de personnes ; c'est-à-dire, de celles qui sont véritablement ferventes, mais qui ne sont point encore parvenues au dégré de perfection des autres, dont nous venons de parler. Voici comme ces hommes fervens s'acquittent de l'examen de conscience.

Non seulement ils observent les fautes tant soit peu considérables ; mais faisant passer en revue leurs projets et leurs desseins de perfection, ils voyent s'ils ont eu soin de pratiquer les vertus qui leur sont nécessaires, et de se maintenir dans certaines dispositions. Par exemple, ils examinent quelle a été leur conduite, par rapport au recueillement, à la mortification, et au dégagement du cœur, et s'ils ne se sont point relâchés dans ces saintes pratiques depuis qu'ils ont formé le dessein de s'y perfectionner. Car dans ces personnes ferventes, la maniere de s'examiner et de s'approcher de la sainte Eucharistie, est conforme à leur maniere d'oraison : tout roule sur les mêmes points, et tout tend au même but ; aussi font-elles des progrès considérables.

Il leur arrive aussi très-souvent de trouver trop court le tems destiné à l'examen de conscience. Et lorsqu'elles s'apperçoivent de quelque relâchement, elles éprouvent la même douleur qu'un Marchand qui a fait quelque grande perte ; et alors elles ne peuvent se lasser de s'humilier devant Dieu, de se repentir, et de se fortifier contre l'avenir par

de généreuses résolutions. C'est ce qui a fait dire à Rodrigués, en traitant cette matiere, que ceux qui s'acquittent bien de l'examen de conscience, mettent plus de tems à se repentir qu'à s'examiner. Et lorsqu'ils ne trouvent point de matiere de repentir, ils s'occupent à se perfectionner, et à s'affermir dans le goût des saintes habitudes qu'ils veulent acquerir, pour s'éloigner toujours plus des défauts contraires.

Que conseillez-vous donc aux personnes qui sont lâches dans le service de Dieu?

D'appliquer à la matiere présente ce que nous avons dit de l'Oraison dans le Chapitre précédent, et d'employer le tems de l'examen à exciter en elles-mêmes la bonne volonté qu'elles n'ont pas. Elles ne sçauroient trop s'humilier, ni trop s'animer à se donner entierement à Dieu; ce sera là un remede assez efficace contre les fautes dont elles se reconnoissent coupables. C'est à elles que s'adressent particulierement ce conseil, que le profit de l'examen ne consiste pas à reconnoître ses fautes, mais à s'en repentir et à s'armer de saintes résolutions.

Et aux personnes qui sont ferventes et généreuses, quel autre conseil avez-vous à leur donner?

Outre le soin de connoître leurs fautes, et de s'interroger sur les points de perfection qu'elles ont entrepris d'acquérir, elles doivent avoir en vue un vice particulier pour le combattre, et faire rendre compte à leur ame de la maniere dont elle s'est comportée dans le combat contre ce vice. C'est ce qu'on appelle l'examen particulier, qu'on doit joindre à l'examen général, s'il n'y a pas un autre tems qui y soit destiné.

Comment se fait cet examen particulier?

Une personne qui desire sincerement de se rendre parfaite, déclare la guerre à ses vices, qui sont les obscacles à sa perfection, et pour remporter plus sûrement la victoire, elle les attaque l'un après l'autre. Lorsqu'elle a déterminé celui dont elle veut se défaire, elle destine à cette guerre plusieurs jours, et même plusieurs mois, pendant lesquels elle ne perd point de vue son ennemi, et ne cesse de le combattre, jusqu'à ce qu'elle l'ait abattu ou extrêmement affoibli. L'habitude à mentir, à se louer, à déguiser son sentiment, à user de duplicité, à parler mal de son prochain, à railler et à plaisanter, à satisfaire son appetit dans les repas, à manquer de

douceur envers le prochain, à contenter sa curiosité, à se laisser aller à des inutilités et à des satisfactions naturelles; tous ces vices, et plusieurs autres, sont autant d'ennemis qu'il faut combattre par l'examen particulier, et lorsque dans la revûe qu'on fait sur soi-même pendant le tems de l'examen, on découvre quelque faute, on ne doit pas la laisser sans punition.

Quelle punition peut-on exercer contre soi-même ?

Une ame fervente se condamnera à baiser la terre, ou à pratiquer quelque autre action d'humilité. Ou, ce qui est encore plus efficace, elle prendra la discipline. C'est l'avis qui fut donné à Taulere par ce Laïc, qui le convertit. C'est aussi le sentiment d'un saint homme que nous avons cité ailleurs : il avoit coutume de dire, que les paroles se perdent en l'air, que pour se corriger efficacement, les protestations et les reproches ne suffisent pas, et qu'il faut en venir aux coups.

De tout ce que nous avons dit dans ce Chapitre, il faut conclure que l'examen de conscience consiste à connoître les fautes qu'on a commises; à voir les progrès qu'on a faits dans certains

points de perfection ; à se faire rendre compte de la maniere dont on s'est comporté à l'égard du vice particulier, auquel on a déclaré la guerre ; à se repentir de sa négligence, et à s'en punir

CHAPITRE III.

De la Confession.

D. *Qu'y a-t-il a observer touchant la Confession ?*

R. Nous en avons parlé dans le Chapitre cinquieme de la premiere Partie du premier Tome. Nous ajouterons ici que cette sainte action doit être rapportée à la même fin que les autres exercices spirituels ; c'est-à-dire, que les ames qui ont encore besoin d'avancer dans la vertu, doivent se régler de telle sorte, que ce qui les occupe dans l'oraison et pendant l'examen, ce qu'elles ont soin de recommander au Seigneur dans la Communion, revienne aussi dans la Confession, et qu'elles s'accusent des défauts et des vices, à l'amendement desquels elles dirigent leurs autres exercices de piété, afin que Dieu bénisse leurs travaux, et que la grace du Sacrement les aide à se corriger, et dessèche la racine de leurs vices.

La raison est, que pour se bien confesser, il faut déclarer les choses les plus considérables, en quoi on a déplû à Dieu, et que rien n'est plus considérable en ce genre, que ce qui met obstacle à la grace et à l'œuvre de Dieu en nous : tels sont les vices qui nous dominent, dont on doit découvrir jusqu'à la racine, et jusqu'aux moindres effets, parce que c'est ce qu'il y a en nous qui déplaît le plus à Dieu.

Il y a des gens qui s'accusent avec grand soin de quelques manquemens extérieurs, qui ne sont pas de grande conséquence, et où leur cœur n'a point ou presque point de part, tandis qu'ils passent sous silence plusieurs défauts intérieurs qui viennent d'un mauvais fonds, et dont ils ne font aucun cas, parce qu'ils ne s'appliquent point à les connoître. Un homme, par un effet d'un orgueil secret, aura beaucoup de pensées de mépris pour son prochain, ou de vaine estime de soi-même ; il s'arrêtera avec plaisir à ces pensées qui éloignent de l'Esprit de Dieu, et cependant il n'en fera aucune mention en se confessant, tandis qu'ils s'accusera de ne s'être pas rendu assez tôt à quelque devoir extérieur, quoique ce

[illegible] qu'il y ait de sa fau-
te, qu'il a manqué d'exactitude. Un
autre [illegible] pour les nouvelles, les
[illegible], et les vaines curio-
sités [illegible] de vivre dans
une [illegible], qui l'em-
pêchent [illegible] la perfection; en le
rendant [illegible] d'être attentif aux
inspirations divines, et s'accuse d'a-
voir manqué à quelque pratique exté-
rieure qui ne l'oblige point, ou qui est
d'une obligation très-légère. Il est donc
important, en se préparant à la Con-
fession, de consulter la lumière divine,
et de ne pas s'en fier aux lumières de la
conscience, qui est quelquefois fausse
et erronée. Pour bien développer ce
point, il faut remarquer trois choses
au sujet de la Confession. 1. Ce qu'il
faut confesser. 2. Comment il faut le
confesser. 3. Quand il faut le confesser.

De quoi faut-il s'accuser dans la Confession?

Premièrement, de toutes les fautes
commises avec connaissance, et qui
sont manifestement des péchés: comme
sont les mensonges, les détractions,
l'envie, et l'affection déréglée qu'on a
pour certaines personnes, les murmu-
res, et autres fautes semblables, que

t le monde reconnoît être matiere
›solution.
:n second lieu, on s'accuse des fau-
qui échappent à la fragilité, et où
rolonté n'a pas beaucoup de part,
ce qu'elles sont faites avec peu de
noissance et de réflexion. C'est la
:iere ordinaire des confessions des
:s fidèles, qui ne voudroient pas
ır rien au monde offenser Dieu de
pos délibéré. Quoiqu'elles se sen-
t assez foibles pour tomber aussi
vent, et plus souvent que les autres,
s craignent le péché plus que la
rt ; et dès qu'elles l'apperçoivent
rement, elles s'en détournent, par
effet de la résolution fixe et habi-
le où elles sont de ne point s'éloi-
r des voyes de Dieu. Mais malgré
:e résolution qui les fortifie, et la
:e qui les éclaire, il leur arrive quel-
fois, ou de prendre quelque satis-
ion naturelle, ou de donner dans
lque impatience, ou de dire quel-
parole indiscrete. Et quoiqu'elles
:hent bien que c'est avec peu de
noissance et de délibération qu'elles
commis ces fautes ; cependant elles
accusent, parce qu'elles en voyent
rincipe en elles-mêmes, dans un

reste d'habitude qu'elles n'ont pas encore bien détruit, et dont elles n'ont pas sçu se défier.

Quelques Confesseurs peu circonspects défendent aux personnes qui s'adressent à eux, de s'accuser de ces sortes de foiblesses, comme n'étant pas des péchés, faute de délibération : et ils ne prennent pas garde, qu'en accoûtumant les ames à ne compter pour péché, que ce qui est fait avec une claire connoissance, et une pleine liberté, ils leur forment une conscience large, et les endurcissent dans l'imperfection. Ils appellent cette espece d'endurcissement spirituel, solidité de vertu, et ils alleguent mille raisons pour justifier leur conduite. Il est vrai qu'il n'y a point de péché, quand il n'y a point de liberté, comme dans un homme abandonné au sommeil. Mais dès qu'il y a quelque connoissance, et quelque liberté, il peut y avoir du péché véniel. Il y a aussi des péchés de fragilité, et de pure foiblesse, dont une ame craignant Dieu se confesse : parce que, quoiqu'elle n'ait apperçu qu'à demi le mal qu'elle faisoit, elle se reproche d'avoir agi avec précipitation, et de n'avoir pas été attentive à la lumiere divi-

, faute de veiller sur elle-même. uoiqu'un enfant ne soit pas encore à âge de comprendre la grandeur des utes qu'il commet, son pere ne laisse as de le reprendre, et de le châtier. suffit à une ame timorée d'avoir manné à son devoir, quoique sans beauoup de connoissance, pour avoir suit de s'affliger, et de se punir elle-méie: et vouloir l'en empêcher, c'est touffer en elle l'esprit d'humilité et de omponction. Il ne faut pas oublier e que dit le Livre de l'Imitation de esus-Christ : *Reconnoissez-vous vontiers coupable, afin d'être innocent evant Dieu.*

On remarque, que plusieurs Saints nt fait de grandes pénitences, pour es fautes où certainement il n'y avoit ue très-peu de délibération. Saint ouis de Gonzagues n'en reconnoissoit as d'autres dans toute sa vie : ses ands péchés, qu'il ne croyoit pas ouvoir assez expier, consistoient dans uelques paroles messéantes qu'il avoit tes dans son enfance, sans en comendre le sens. Le Pere Vincent Caafa Religieux et Général de la Comagnie de Jesus, avoit passé plus de uarante ans sans rien appercevoir de

délibéré dans son ame en matiere de péché, excepté deux ou trois actions qu'on n'oseroit assurer être mauvaise. Saint Ignace se confessoit régulierement une ou deux fois par jour, et ce n'étoit pas des fautes prévûes et volontaires qu'il apportoit au Tribunal. Il faudroit donc, à s'en tenir au principe que posent certains Confesseurs, dire, que ces Saints étoient tout-à-fait sans péché, ou qu'ils étoient dans l'erreur, malgré leur bonne volonté, et malgré la lumiere divine qui les éclairoit de fort près. Il est plus sûr et plus naturel de croire que l'erreur est du côté de ceux qui blâment la conduite que ces saints personnages ont tenue.

Les Confesseurs devroient recevoir simplement les accusations qu'on leur fait de certaines fautes. Lorsqu'une personne du monde s'accuse de s'être fâchée contre un domestique; pourquoi lui demander si c'est avec raison qu'elle s'est fâchée? Et pourquoi ajoûter qu'il n'y a point de mal quand le sujet est légitime, et qu'on ne doit pas s'en confesser; comme s'il étoit permis de se déranger soi-même par passion, parce qu'un autre a manqué à son devoir. Il est vrai qu'il y a une sainte colere dont

s avons parlé, laquelle n'est pas
ière de confession: mais dans le cas
ent, c'est une colere qui vient d'im-
ence, et qui est souvent suggérée par
mon pour troubler l'ame et lui faire
re sa tranquillité: c'est avec raison
n s'en accuse, et si le Confesseur est
iré, il doit être bien aise que la
onne qui s'en reconnoît coupable
décharge son cœur.
'est dans le fond de l'ame que se
vent les racines de nos vices, les
chans et les inclinations d'avarice,
gueil et de sensualité. Les per-
onfidèles vont chercher leurs fautes
ues dans ce mauvais fond, et quoi-
ce ne soit la plûpart que des fau-
le surprise, elles font bien de s'en
ıser, afin que la grace du Sacre-
t, jointe à l'humiliation qu'elles
iquent, les aide à se corriger, et à
mourir la racine de leurs vices.
n peut, en troisieme lieu, décla-
en confession les mouvemens déré-
qui produisent quelque émotion
sidérable, sur-tout quand ils vien-
t d'un principe intérieur, tel qu'est
ice ou la passion. Il suffit à une ame
le, que tels déréglemens viennent
on fond, quoiqu'elle ne puisse pas

discerner, si elle y a consenti, ou contribué. Peut-être qu'elle se croira fort coupable ; pour n'avoir pas été sur ses gardes, et pour n'avoir pas correspondu fidélement à la grace : peut-être aussi qu'elle n'aura aucune négligence à se reprocher. Ce qui est certain, c'est que, comme dit S. Gregoire, le propre des ames saintes est de se reconnoître coupables, lors même qu'il n'y a point eu de leur faute, et qu'un soulevement involontaire de passion suffit pour qu'elles se regardent comme mauvaises et criminelles. Cette conduite au reste leur est très-avantageuse ; parce que l'humilité qu'elles pratiquent, en se confessant de ces sortes de déréglemens, est d'un si grand mérite, qu'elle leur attire toutes sortes de bénédictions du Ciel, et qu'elle augmente de plus en plus l'aversion qu'elles ont pour le péché.

Ne pourriez-vous pas donner un exemple de ces sortes de mouvemens déréglés, qu'il est à propos de déclarer dans la Confession ?

Je suppose un homme porté au bien, et qui travaille sérieusement à l'extirpation de ses vices. On lui dit quelques paroles piquantes, aussitôt il sent la colere s'émouvoir dans son cœur, et

duire un combat de pensées, qui le
ent successivement aux aigreurs et
chagrins involontaires, et qui ex-
nt une espece de tempête dans son
. Il a beau se mettre en défense,
ésister de toutes ses forces, dès qu'il
perçoit de ces mouvemens, il ne
uroit empêcher que l'agitation ne
e un tems assez considérable. Je
que si cet homme est zélé pour son
endement, voyant que ce désordre
nt d'un fond d'orgueil qui est en
, il fera bien de le découvrir dans
Confession, en disant qu'il ne sçait
a volonté y a eu quelque part; par-
qu'en effet il n'y a personne qui dans
occasions puisse voir clairement ce
se passe dans son intérieur; et nous
ns tous sujet de dire avec le Pro-
ète : *Purifiez mon ame des taches* Psal. 18. v. 13.
je n'y apperçois pas. Cependant,
nme il n'est pas sûr qu'il y ait là ma-
e suffisante d'absolution, on doit
ıdre à cette accusation, celle de quel-
péché de la vie passée.

Est-il à propos de s'accuser de n'avoir pas ndu aux inspirations de la grace ?

Quelques-uns prétendent que non, sque ces inspirations ne portent pas les choses qui soient commandées

d'ailleurs : parce, disent-ils, qu'alors ne tenant lieu que de conseil, il n'y a point d'obligation à les suivre, ni de péché à les laisser sans effet. Cependant, il est bien difficile de comprendre comment une ame qui sçait que le mouvement de la grace est une espece de visite dont Dieu l'honore, peut se déterminer à négliger cette faveur, sans manquer à un devoir que la bienséance et la reconnoissance prescrivent également. Il est certain que nous ne pouvons rien sans la grace, et que la grace ne nous manque point, tandis que nous lui sommes fideles. Lorsque le Saint-Esprit trouve des personnes résolues à bien faire, il les instruit lui-même de quelle maniere elles doivent s'y prendre pour se corriger et pour avancer dans la vertu : si elles sont attentives à ce qui se passe en elles, elles voient clairement que leur perfection dépend de leur fidélité à suivre la lumiere que le Saint-Esprit leur donne. N'est-ce pas aller contre la raison, que de ne pas se conformer à cette divine lumiere ? Celui qui la néglige, ne péche-t-il pas contre Dieu, aussi grossierement que feroit un Courtisan, qui ne voudroit pas profiter des avis que son

Prince auroit la bonté de lui donner ? Le moins que doive faire un homme qui a négligé les avertissemens du Seigneur, n'est ce pas de s'humilier, de se repentir et de s'accuser de l'ingratitude qu'il a commise ? Surtout s'il fait réflexion, que par cette négligence il se met en danger de mécontenter Dieu, et d'en être abondonné. Saint Ignace, au rapport du Pere Maffée, Historien de sa Vie, disoit, que la fidélité à répondre aux inspirations de Dieu, étoit un des points les plus importans de la vie spirituelle, et que manquer à les suivre, étoit une des plus grandes fautes qu'on pouvoit faire. Par où il est aisé de juger, si on a sujet de demander pardon à Dieu d'une négligence, qui au sentiment des Saints, peut retarder beaucoup, et même empêcher tout-à-fait notre avancement spirituel.

CHAPITRE IV.

Question sur la Confession.

D. *EST-il à propos qu'un Religieux se confesse d'avoir manqué à l'obligation de sa regle, lorsqu'elle n'oblige pas sous peine de péché ?*

R. Quoique dans plusieurs Ordres

Religieux les regles n'obligent pas sur peine de péché, en vertu de l'intention du Législateur, qui n'a jamais prétendu imposer cette obligation ; il est bien difficile qu'un particulier viole sa regle avec délibération, sans tomber dans l'inconvénient dont nous avons parlé au chapitre précédent ; parce que, sçachant que la volonté de Dieu est qu'il se conforme au genre de vie qu'il a embrassé, il ne sauroit aller contre cette volonté, sans agir contre ses lumieres. Ajoutons à cela, qu'un Religieux qui n'observe pas sa regle, est un homme de mauvais exemple, et qui s'expose à ne pas persévérer dans son état. On a sujet de croire qu'il est déréglé dans son intérieur : qu'il méprise les lumieres de la droite raison, et qu'il étouffe les remords de sa conscience. D'où il est aisé de conclure, *qu'il doit* se repentir de semblables fautes, et qu'il peut s'en confesser.

De quelle maniere faut-il s'accuser dans la Confession ?

Pour répondre à cette question, qui est la seconde que nous avions proposée au chapitre précédent ; on peut dire en général, qu'il faut prendre garde de ne point se flatter par amour-propre :

pre : comme font quelques personnes qui se préparent à ne rien dire au-delà de ce qui est absolument nécessaire pour sauver l'intégrité de la Confession, et qui excusant et dissimulant bien des choses, craignent de se faire connoître pour ce qu'elles sont. Une ame candide s'accuse de la maniere la plus simple et la plus propre à faire comprendre ce qui s'est passé en elle. D'autres, ayant des péchés considérables à déclarer, commencent par les plus petits, pour soulager leur foiblesse, et ils ne voient pas que par cette conduite, ils affoiblissent en eux l'esprit de pénitence et de componction. Une personne déterminée à s'acquitter de son devoir, ne cherche point à se cacher ; elle ne sçait ce que c'est que d'user de détour, dans une action où l'humilité doit dominer.

Secondement, la douleur d'avoir offensé Dieu, et la résolution de se corriger, doivent accompagner l'accusation, non seulement parce que cela convient au Sacrement, dont cette douleur et cette résolution sont des parties essentielles ; mais encore pour augmenter et fortifier en soi la haine du péché. Si on se comportoit de la sorte,

on éprouveroit la vérité de ce qu'a dit un grand homme de bien : Que la Confession et la Communion sont deux excellens moyens de perfection ; parce que la Confession bien pratiquée nous éloigne efficacement du mal ; et que la Communion nous approche du bien, en nous mettant en possession de Jesus-Christ.

Quand faut-il se confesser ?

On peut dire que le plus souvent est le meilleur, pour les personnes qui travaillent tout de bon à leur avancement spirituel ; parce que l'examen, la déclaration des péchés, et la pénitence qu'il en faut faire, sont les plus fortes armes qu'on puisse employer contre les vices. Les prêtres qui communient tous les jours, ont une raison particuliere de se confesser plus souvent que les autres. Mais quoique la confession fréquente soit utile en tout tems, sur-tout à ceux qui travaillent à leur amendement ; il y a un état dans la vie spirituelle, où Dieu ne permet pas à l'ame de faire beaucoup de réflexion sur ses fautes ; et alors il n'est pas à propos qu'on se confesse si souvent. Cependant on sçait qu'il y a eu des ames très-pures qui se confessoient tous les

jours, et même jusqu'à deux fois. On l'a remarqué particulierement dans quelques Saints des derniers siecles; ce qui venoit de la disposition où Dieu les mettoit, et d'une abondance de lumiere, qui leur découvroit, pour ainsi dire, jusqu'au moindre atome, en matiere d'imperfection.

CHAPITRE V.

De la Communion.

D. *QUe faut-il observer pour la participation à la sainte Eucharistie?*

R. Outre ce que nous avons dit dans le premier volume, il reste encore trois points à toucher, qui regardent le tems avant la communion, le tems de la communion, et celui qui la suit. Il s'agit de prescrire la maniere de bien employer ces trois tems, aux trois sortes de personnes que nous avons distinguées dans les chapitres précédens. Les unes ont déja acquis un très-pur amour de Dieu, et sont parvenues à l'union divine; les autres, quoique très-ferventes, ont encore du chemin à faire pour arriver à la perfection: les troi-

faits, à l'égard de la Communion

On peut dire avec un templatif, que la meilleu tion qu'il puisse apporter munion de demain, est de c aujourd'hui. Car comme leu qu'un exercice d'amour, le affaire est de n'interrompre exercice. Pour cela ils n'o mieux à faire que de recevo celui qui n'est qu'amour ; et recevant, qu'ils se préparen voir ; parce que rien ne disp à l'amour ; que l'amour mên principe, leur exercice avar munion doit être de soup cette nourriture céleste, de dans l'attente d'un si granc de s'y préparer par un desir connoître et de goûter de pl

réjouir de sa présence, de tendre à lui comme à leur derniere fin, et d'ouvrir pour ainsi dire leur intérieur pour le recevoir avec une sainte avidité, et pour l'incorporer en eux-mêmes, afin que par cette union, qui est de toutes la plus intime, ils parviennent à la possession de leur souverain bien, et qu'ils en jouissent dans une grande plénitude. La rapidité d'une flamme qui s'éleve; la légereté d'une fleche qui vole à son but, n'exprime qu'imparfaitement le desir de ces ames parfaites, qui courent vers leur bien-aimé pour en jouir, et pour ne faire qu'une même chose avec lui.

Après l'avoir reçu elles l'embrassent, et trouvent dans ces chastes embrassemens leur repos, et le rassasiement de leur cœur. Elles traitent avec lui comme l'épouse avec l'époux; elles participent à sa substance divine et à son humanité; elles entrent en communication de sa joie, et même de sa gloire, autant qu'on le peut, sous le voile de la foi: car en vertu de cette promesse, *je me ferai connoître à lui*, elles le sentent quoiqu'elles ne le voyent pas; elles le possedent et elles enjouissent d'une maniere si parfaite, qu'on ne peut ni l'exprimer, ni la comprendre. Ce qui a *Joan. c. 14. v. 21.*

fait dire à un grand Théologien, que dans la participation à l'Eucharistie, se trouve la consommation des nôces spirituelles, laquelle n'est autre chose de la part de l'ame, qu'un doux repos qu'elle prend dans l'union avec son Dieu, d'où elle tire, outre une grande augmentation d'amour, de zele et de ferveur pour travailler à son service, l'avantage de demeurer et de s'établir en lui, suivant ce qui a été dit: *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui.*

Jean c. 6. v. 57.

Mais le fruit de la communion dans ces hommes parfaits ne se borne pas à l'exercice de l'action de grace, ils ont ordinairement pendant tout le jour une espece de jouissance continuelle, qui leur procure de grands avantages et des douceurs ineffables. Cette jouissance consiste en trois choses. Premierement en ce qu'ils sentent Notre-Seigneur uni à eux, comme un principe qui influe dans leurs actions, ainsi qu'il l'a dit lui-même: *comme le Pere qui est vivant m'a envoyé, et que je vis pour le Pere; de même celui qui me mange vivra aussi pour moi.* C'est-à-dire que Jesus-Christ communique à l'ame la vie divine qu'il reçoit de son Pere, et avec cette vie,

Ibid. v. 58.

une force admirable pour agir surnaturellement en toutes choses, si bien qu'elle voit évidemment que sans lui elle ne pourroit rien. Il lui semble en effet qu'elle ne l'a pas reçu lorsqu'elle est comme un corps sans ame, qui ne peut ni se mouvoir, ni sentir.

Le second effet qu'elle éprouve, est une douce conversation avec J. C. qui lui tient compagnie, ou plutôt qui habite en elle, l'entretient familierement comme son hôte et son ami, et lie avec elle un commerce d'amour où il répond à ces soins et à ses desirs. On voit alors l'accomplissement de cette parole, *que votre société soit avec le Pere, et avec son Fils J. C.* Cette union, qui est comme habituelle dans certains états de la vie spirituelle, est l'effet propre et particulier de la réception de l'Eucharistie.

Le troisieme avantage que les ames parfaites tirent de la communion, c'est outre la conversation de Jesus-Christ, l'abondance des consolations, et toute sorte d'agrément et de satisfaction, suivant ce qui a été dit : *Mes délices sont d'être avec les enfans des hommes.* Le Sauveur leur tient lieu de tout, il les soulage dans leurs ennuis et dans leurs peines ; elles trouvent en lui seul ce que

Prov. c. 8. v. 31

les autres vont chercher dans les promenades, les récréations et les compagnies agréables. Leur occupation ordinaire est de le tenir embrassé, et de goûter en l'embrassant plus de plaisir que les divertissemens différens n'en donnent aux autres. Et pour cela, il n'est pas nécessaire que Dieu employe les visions dont il a honoré quelques Saints, il ne faut qu'une foi vive et sublime, et une opération sensible du Verbe fait chair et devenu la nourriture de l'ame. Voilà une partie des avantages que les ames parfaites et unies à Dieu trouvent dans la communion.

CHAPITRE VI.

De la communion des moins parfaits.

D. *Quelle pratique donnez-vous à ceux qui sont fervens et remplis de bonne volonté, sans être encore arrivés à une grande perfection ?*

R. Ils ne sçauroient se mieux disposer à la communion que par les trois considérations suivantes, dont ils doivent se bien pénétrer. La premiere, que Jesus-Christ est dans l'Eucharistie pour [illegible]r leur ame, et qu'ils doivent aller

ıi comme à la source de la vie, afin puiser la force nécessaire pour tra-ller utilement à leur perfection. Le ;ir de recevoir cette force et de s'unir Iotre-Seigneur, comme au principe tout bien, doit être la principale oc-pation de leur cœur, et le sujet de ırs aspirations ferventes.

Seconde considération. C'est que ius-Christ n'est pas seulement nour-ure pour donner la vie, mais encore remede contre toutes sortes de ıux. Dans cette vue, ils doivent le ıhaiter comme souverain médecin i vient pour guérir leurs imperfec-ns, pour arracher les vices de leur ıe et détruire tout ce qui s'oppose à grace.

La troisieme pensée qu'ils doivent ndre, c'est que Jesus-Christ vient à ı pour les consoler par la douceur sa présence, pour les fortifier et ur les encourager au combat. Il est linaire que de ces trois considéra-ns naisse le desir de recevoir Notre-igneur, et il est sûr que ce desir est la illeure disposition pour se préparer a visite.

Pour ce qui regarde le tems de la mmunion, qui renferme celui de la

Messe où ils doivent communier, il faut qu'ils l'employent à être attentifs au Sacrifice et aux grands Mysteres qui s'y accomplissent ; à s'unir d'intention et de sentiment au Prêtre qui célebre, à tenir leur cœur plein de respect, de contrition et d'amour ; à inviter Jesus-Christ, à le presser de venir établir en eux sa demeure, et à se réjouir par avance de ce qu'ils auront bientôt le bonheur de le posséder, de l'entretenir, et d'avoir part à ses dons et à ses caresses.

Après l'avoir reçu et s'être prosternés à ses pieds en esprit de foi, ils doivent l'entretenir de leurs besoins et de leurs miseres ; lui demander instamment les vertus et les saintes habitudes qui leur sont nécessaires, un parfait recueillement, un noble dégagement de cœur, beaucoup de force et de courage pour vaincre leurs inclinations déréglées, afin que rien ne l'empêche de regner seul en leur ame, et d'y établir son esprit, sa grace, sa doctrine, et sa sagesse. Cet entretien fervent doit durer au moins un quart-d'heure. Et lorsqu'ils passent de l'Eglise à leurs occupations ordinaires, ils doivent conserver le souvenir de Jesus-Christ, être

bien persuadés qu'il est en eux et qu'il y habite par sa grace. Le souvenir affectueux de la divine présence doit les consoler dans leurs peines, les fortifier dans l'action, et servir de matiere à l'entretien intérieur qu'ils doivent lier avec ce Dieu Homme. C'est ainsi qu'ils croîtront de plus en plus en son amour, et qu'ils se disposeront à s'unir à lui d'une maniere encore plus parfaite.

N'avez-vous point de conseil à donner aux ames lâches qui ne sont pas dans le chemin de la perfection et de l'union divine ?

Nous ne pouvons leur dire que ce que nous avons déja remarqué dans le premier chapitre de cette partie en parlant de l'oraison, qu'elles doivent faire tous leurs efforts pour acquérir la bonne volonté qui leur manque, et pour se déterminer à ne rien refuser à Dieu. Tandis qu'elles n'en viendront pas à cette généreuse résolution, elles pourront bien se maintenir dans la grace, accumuler quelques mérites en faisant de bonnes œuvres ; mais il sera vrai qu'elles ne sont pas dans la voye de la perfection. Puis donc que le point capital pour elles est d'être dans cette voye, où elles ne sont point encore entrées ; tout ce qu'on peut leur dire,

est de diriger leur communion à cette fin ; d'employer le tems qui la précéde, et celui qui la suit, à s'exhorter elles-mêmes, et à faire tous leurs efforts pour obtenir de Notre-Seigneur la grace de se donner entierement à lui, et d'entrer par cette démarche dans le chemin de la perfection.

Il faut donc (lorsqu'elles voyent approcher le jour où elles doivent participer aux saints Mysteres) qu'elles se servent des considérations que nous avons proposées au commencement de ce chapitre, et qu'elles envisagent Notre-Seigneur comme la vie, le remede, et la force de tout chrétien qui veut profiter de sa visite. Et parce que leur grand mal consiste à mener une vie naturelle et languissante, à se laisser aller à une grande paresse, et à n'avoir pas assez de générosité pour se déterminer à l'entreprise de la perfection ; il faut qu'en approchant de la sainte Eucharistie, elles ayent un véritable dessein et un desir sincere de trouver dans cette nourriture céleste des secours proportionnés à leurs besoins, et en particulier le principe et le commencement d'une vie surnaturelle et fervente, un remede efficace pour guérir leur

lâcheté, et la force nécessaire pour faire la guerre à leurs passions et à leurs défauts, pour surmonter les obstacles à la vertu, et pour vaincre la dissipation qui les empêche de se rendre attentifs à Dieu.

Ce seroit amuser ceux qui vivent dans l'imperfection, que de leur proposer des méthodes plus relevées. Il faut qu'ils offrent leur communion pour obtenir de Dieu non seulement qu'il les préserve du péché, mais encore qu'il les fortifie par sa grace, et qu'il les mette en état de tendre à la perfection; chacun ayant soin de proportionner ses demandes, et la fin qu'il se propose aux devoirs de sa condition. Un Religieux, par exemple, qui doit être mort au monde, et observer les loix de son institut, se proposera d'obtenir de Dieu l'esprit d'oraison, de mortification, et les autres saintes habitudes qui conviennent à son état. Un homme du monde demandera le détachement des biens temporels, une charité sincere envers les pauvres, et le courage nécessaire pour mettre en pratique ce que dit S. Paul: *Que ceux qui usent des choses de ce monde, soient comme s'ils n'en usoient point.* L'action de grace

1. Cor. c. 7. v. 31

doit être conforme à la préparation. Ils ne doivent point se lasser de s'humilier devant J. C., de lui demander la force pour exécuter leurs bons desseins, et de le prier avec instance qu'il opere la parfaite conversion de leur cœur. Il est bien difficile qu'ils persévèrent longtems dans cette pratique sans être exaucés; Notre-Seigneur auquel il s'adressent ayant dit dans son Evangile : *Qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui heurte.*

CHAPITRE VII.

De la communication avec le Pere spirituel.

D. *A Quoi faut-il avoir égard dans cette communication pour la rendre utile?*

R. Le premier soin regarde le choix qu'on doit faire d'un Pere spirituel. Bien des gens donnent trop à l'inclination, aux considérations humaines, et à certains agrémens naturels, dans une délibération de cette importance, où les motifs surnaturels doivent dominer.

Quoique ce choix doive être libre, et

qu'il ne convienne pas toujours d'aller contre ses répugnances; il est vrai pourtant qu'on ne doit pas prendre pour Directeurs ceux qui sont capables de flatter ou de trop ménager par complaisance, et qu'on doit s'adresser à ceux qu'on sçait être fermes et propres à conduire les ames efficacement à Dieu.

Quelles sont les choses dont on doit communiquer avec son Pere spirituel ?

Il y en a trois principales, qui sont, l'oraison, la souffrance et l'action, ou la maniere dont on s'employe au service de Dieu.

Qu'y a-t-il à communiquer touchant l'oraison ?

On doit déclarer ce qui s'y passe et la maniere dont on s'y comporte ; si étant en la présence de Dieu pour prier on sent quelque goût, quelque satisfaction intérieure, quelque attrait pour se reposer en Dieu, si on ne sent que peine, que travail et qu'inquiétude. Si l'ame est attirée au repos, et que cet attrait laisse en elle le goût de Dieu et beaucoup de bonne volonté ; le Directeur pourra croire que le Saint-Esprit opere en cette ame. Si au contraire il y trouve de l'inquiétude, il doit suspendre son jugement, et se donner le loi-

[illegible] défaut de fer- [illegible] de la part de l'ame, [illegible] la part de Dieu.

[illegible] ou l'ame jouit [illegible] tranquillité intérieu- [illegible] Directeur expéri- [illegible] repos vient de [illegible] ailleurs des [illegible] connoî- [illegible] que Dieu en [illegible] laisser agir, et se [illegible] troubler cette [illegible] font ceux [illegible] chargent les [illegible] proposant des [illegible] à faire, [illegible] et s'in- [illegible] si elles ont [illegible] ce qui [illegible] appelle vouloir [illegible]

[illegible] qui laisse [illegible] opérer elle- [illegible] marquée. et à [illegible] lorsqu'elle [illegible] mouvement de la [illegible] laissant à [illegible] qu'il faut [illegible] ne pas tom- [illegible] Car dans ces mo-

mens de disette, elle doit se donner quelque mouvement pour tourner son cœur vers Dieu, et, comme dit sainte Thérese, pour tirer de l'eau d'un puits, quand la pluie manque et qu'il faut arroser le jardin. Mais lorsque Dieu l'occupe lui-même dans un repos doux et tranquille, pourquoi la troubler et l'accuser d'oisiveté, parce qu'elle n'a pas des pensées et des affections distinctes et marquées ?

Dans le cas d'inquiétude, s'il paroît que ce soit épreuve, on doit exhorter à la patience, et prendre garde de ne pas augmenter le mal en imposant de nouvelles pratiques. On connoît que Dieu en est l'auteur, et qu'il veut éprouver l'ame quand on sçait d'ailleurs qu'elle est généreuse et prête à tout entreprendre. Que si l'inquiétude vient de quelque attache à laquelle on n'ait pas encore renoncé, après avoir exhorté la personne à persévérer dans l'oraison, malgré tout ce qu'elle y souffre, il faut lui persuader avec douceur de renoncer à ce qui l'attache pour se donner entierement à Dieu. Cette démarche faite, on verra bientôt cesser l'inquiétude pour faire place à la tranquillité.

Que faut-il découvrir au Pere spirituel au sujet de la souffrance?

On doit déclarer les tentations et les impulsions véhémentes qui portent au vice, parce que c'est au Pere spirituel à y apporter remede, et souvent il arrive que la tentation est dissipée avant qu'il ait parlé, et que le mal est guéri par la seule déclaration qu'on en fait. Pour ce qui regarde les grandes souffrances, qui durent long-tems, les peines extrêmes et les tentations violentes, il faut lire ce que nous en avons dit dans la quatrieme Partie du premier Volume au Chapitre des peines extraordinaires. Il est bon aussi de faire connoître au Directeur les afflictions et les chagrins considérables qui traversent la vie, pour apprendre de lui à les soutenir et à les rendre utiles.

Qu'est ce que le Pere spirituel doit sçavoir touchant l'action ou les occupations qui partagent la vie?

Il faut qu'il sçache à quoi l'on s'occupe, et à quoi on employe le tems, afin que s'il y a dans la conduite quelque chose de douteux ou de dangereux, il soit en état de décider et de donner conseil. Une personne qui est sur le pied de faire des visites, doit

dire à son Directeur quelle sorte de personnes elle fréquente, parce que c'est un point important d'où dépend la perfection et le salut. Une femme qui aime la compagnie, et qui par-là est engagée à recevoir tous les après-dîner des visites de gens oisifs qui n'ont point d'autre occupation que de railler et de médire, expose manifestement son salut; et si son Confesseur ignore ce fait, comment pourra-t-il lui conseiller de congédier ces compagnies, et de fermer sa porte pour vivre dans la retraite?

Il y a bien des choses qui ne regardent point le salut dont il n'est pas nécessaire d'entretenir un Directeur; mais il est à propos de lui découvrir ce qui concerne l'avancement spirituel, tout ce qui peut contribuer au repos et à la sûreté de la conscience, et toutes les bonnes œuvres qu'on fait pour le soulagement du prochain, et pour le salut des ames.

Que pensez-vous de ceux qui disent qu'ils n'ont pas besoin de Directeur, et qui en effet n'en ont point?

On peut dire de ces gens-là, ou qu'ils ont assez de confiance en leurs propres lumieres pour croire qu'ils peuvent

se conduire eux-mêmes, ou que n'ayant pas envie d'aller bien haut en matiere de perfection, ils n'ont pas besoin de grands secours. Ceux qui se font une fausse gloire de n'avoir qu'eux-mêmes pour guide, devroient faire réflexion qu'il n'est point d'hommes sages qui dans ses propres affaires ne prennent volontiers conseil d'autrui, et que l'affaire du salut étant de toutes les affaires la plus importante, il est de la sagesse d'emprunter le secours des hommes capables et éclairés pour en assurer le succès. On est bien mal conduit quand on se fie à ses lumieres. *Quid sum ego mihi ipsi, nisi dux in præceps?* Si je me conduis moi-même, disoit S. Augustin, où puis-je aboutir qu'au précipice ? Il ne faut donc pas que le nom de Directeur nous révolte, puisqu'avoir un Directeur n'est autre chose que se conduire par les avis d'un homme sage.

Pour ceux qui n'ont jamais formé aucun dessein solide de perfection, ce n'est pas merveille qu'ils n'ayent pas besoin de conseil. Mais quand on ne refuse rien à Dieu, on en reçoit beaucoup; et celui à qui Dieu fait de grandes graces, est ordinairement en bute à l'envie et à la rage des démons, et il a

besoins de conseil et de secours pour se défendre de leurs pieges, et pour résister à leurs attaques. D'où il est aisé de conclure que la direction est non seulement utile, mais encore nécessaire. Nous avons rapporté ailleurs le sentiment de saint Jean Climaque et de saint Vincent Ferrier; ils disent, qu'un homme qui veut travailler à sa perfection, fera plus de progrès en peu de tems sous l'obéissance d'un Directeur, qu'il n'en feroit en plusieurs années s'il se conduisoit lui-même.

CHAPITRE VIII.

De la nourriture du corps.

D. *A Quoi faut-il avoir égard en prenant ses repas?*

R. A trois choses, qui sont, la mortification, la discrétion et la dévotion.

Pourquoi et comment doit-on pratiquer la mortification?

Parce que c'est le sentiment de tous les Saints, qu'on ne deviendra jamais spirituel si on n'use d'une grande réserve, pour éviter non seulement les excès de la gourmandise, mais encore un autre déréglement moins grossier qui

consiste à contenter son appétit, et à donner à son corps tout ce qu'il souhaite, sans aller au-delà des bornes de la tempérance. On remarque que les personnes vertueuses aiment l'abstinence, et qu'elles ont pour pratique de refuser toujours quelque chose à leur appétit. Ceux qui ne se moderent pas assez dans les repas, et qui ne retranchent au desir de manger que ce qui peut nuire à la santé, se donneront beaucoup de peine pour acquérir peu de vertu, parce qu'il faut mortifier le corps pour en détruire les vices, et lui refuser ce qu'il demande pour n'en être pas dominé. Il y a des personnes qui s'accoutument à manger presqu'à toutes les heures du jour; il est bien difficile qu'elles puissent prétendre à la dévotion. Il faut dans les repas reglés prendre ce qui est convenable, et s'en tenir là. Un Chrétien ne doit jamais oublier que le Riche de l'Evangile est blâmé particulierement de ce qu'il faisoit tous les jours des festins, et qu'il traitoit trop bien son corps.

Comment est-ce que la discrétion doit avoir lieu dans l'usage de la nourriture?

En ce qu'on doit avoir soin de ne point trop affoiblir le corps en le mor-

tifiant, et qu'il faut lui accorder ce qui convient pour supporter le travail et les peines de son état. Plusieurs cherchant à se procurer les avantages de l'abstinence, s'y sont adonnés avec excès, et se sont affoiblis peu à peu, jusqu'à devenir languissans et à se rendre inutiles. C'est pour cela qu'on ne sçauroit trop demander à Dieu sa lumiere pour découvrir le juste milieu, et pour empêcher que la mortification ne rende moins propre à la pratique des autres vertus plus nobles et plus utiles.

La discrétion qui prévient le mal, doit aussi le guérir quand il est fait. Un homme qui par son imprudence auroit gâté sa complexion, devroit avoir recours à une nourriture plus abondante pour se rétablir ; il ne feroit rien en cela que de conforme à la volonté de Dieu. Ce qui pourroit en matiere de nourriture passer pour excès ou délicatesse dans un autre, seroit alors sagesse en lui, eu égard à l'extrême foiblesse dans laquelle il seroit tombé à force de se mortifier. Le besoin pourroit être si grand, que ceux qui ne le connoîtroient pas seroient étrangement surpris de voir des hommes de vertu user de soulagemens que les gens

mortifiés n'ont pas coutume de prendre. Pour ne pas se scandaliser dans ces rencontres, il faut se souvenir qu'il y a certains cas où Dieu permet à ses serviteurs des choses que les loix ordinaires de la vertu semblent défendre. Quoique ce fût par indiserétion que ceux dont nous parlons ici eussent épuisé leurs forces, cela n'empêcheroit pas que la discrétion ne leur ordonnât de les réparer, parce que l'indiscrétion est une erreur que Dieu excuse, et qui n'est pas incompatible avec le desir de lui plaire qui les a portés à s'affoiblir de la sorte.

Comment peut-on pratiquer la dévotion en donnant au corps la nourriture?

En faisant ce que dit S. Bonaventure, qui est de tremper chaque morceau dans le sang de J. C., ne voulant prendre de nourriture ni de force que pour lui, et dirigeant son intention à cette fin, que les alimens dont on use servent uniquement à nourrir et à augmenter l'amour qu'on a pour Dieu, *afin que ceux qui vivent*, dit S. Paul, *ne vivent point désormais à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux.* Rien n'est plus solide que cette dévotion, qui consiste à référer à Dieu

1. Cor. c. 10. v. 31.

Dieu tout ce qui vient de l'homme, et à faire toutes choses pour l'amour de Dieu, comme le même Apôtre nous y exhorte : *soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu.* 1. Cor. 10. v. 31.

CHAPITRE IX.

Des Habits.

D. *A Quoi faut-il faire attention dans le soin de s'habiller ?*

R. A la nécessité, à la commodité, et à l'ornement.

Que demande la nécessité ?

Qu'on ait égard à la bienséance, et au besoin qu'on a de se munir contre les injures du tems. L'homme spirituel se renferme dans ces vues, et retranche par-là tout superflu, sans pourtant négliger l'ordre qu'il trouve établi, et les usages ordinaires de ceux de sa condition, qui vivent régulierement. Car ce qui convient en ce genre, à un Religieux de saint François, qui met sa gloire dans la pauvreté, ne conviendroit pas à un Prêtre Séculier ; on peut dire de celui-ci, qu'il se contente du nécessaire, quand il ne porte dans ses ha-

bits que le moins que peuvent porter les hommes de son état.

On peut dire la même chose des personnes de qualité qui vivent dans le siecle. Une Dame qui pratique la piété, peut n'avoir rien de superflu dans ses habits, sans donner dans aucun inconvénient, et sans qu'on puisse dire qu'elle manque aux bienséances de son état. Il n'est pas jusqu'aux Princesses qui ne puissent être vêtues simplement, sans que les gens sages s'en formalisent, dès qu'ils s'appercevront que c'est par piété et par modestie qu'elles en usent de la sorte. Il est vrai que ces personnes ont besoin de beaucoup de générosité pour renoncer au faste et à la vanité mondaine. Un Magistrat, un Gentilhomme, qui se conduiront par le même principe, peuvent se réduire au nécessaire sans être accusés de singularité, parce que les plus mondains sçavent que le propre des Chrétiens est de mépriser les choses de la terre, et que des choses qu'on méprise, on n'en employe à ses usages que le moins qu'on peut.

Cependant la modestie et le mépris du monde ne dispensent pas des bienséances. Il ne conviendroit pas à une

femme de qualité de porter un habit de grosse bure, parce qu'il suffit à la nécessité ; mais elle sera très-louable si elle se passe d'étoffes de prix, et qu'elle se contente des plus simples, parce qu'elle ne fera que suivre l'exemple de plusieurs personnes de son sexe les plus remarquables, qui se contentant de l'approbation de Dieu et de ses serviteurs, se sont mises au-dessus de la censure des mondains pour se conformer à la modestie. On peut dire en général, que la perfection en ce genre consiste à se contenter du nécessaire.

Pourquoi faut-il faire attention à la commodité ?

Pour éviter un défaut où tombent plusieurs personnes du sexe qui donnent dans la délicatesse, sous prétexte de commodité. On ne peut pas dire de certaines Dames, qu'elles aiment la pompe et la magnificence ; mais on ne sçait que penser du soin excessif qu'elles prennent d'avoir toujours le plus beau linge qui puisse se trouver, et les étoffes les plus fines, pour être plus à leur aise. Ne vaudroit-il pas mieux un peu souffrir que de se distinguer de la sorte ? Cette affectation à chercher ses commodités, ne vient pas

de l'Evangile, ni de l'esprit de la Croix qui doit être cher à tous les Disciples de Notre Seigneur. Il n'y a gueres que de jeunes personnes qui doivent s'établir dans le monde, à qui on puisse permettre d'ajouter au nécessaire, non seulement la commodité, mais encore ce qui contribue à l'ornement. En quoi néanmoins elles doivent user de beaucoup de précautions.

A quoi faut-il avoir égard en matiere d'ornemens?

Il ne convient gueres aux hommes de chercher la parure et l'ornement dans les habits. Il y a pourtant des cérémonies, des fêtes publiques, des pompes et des solemnités qui n'ont rien contre la bienséance, et qui autorisent quelque équipage extraordinaire dans ceux qui sont obligés d'y assister. Mais hors ces cas-là, il n'y a pas d'autres raisons qui puissent dispenser les hommes de la modestie dont nous venons de parler. Cependant la plupart des jeunes gens, dès qu'ils n'ont pas dessein d'entrer en religion, aiment à se distinguer par la nature et par la magnificence des habits; et pour contenter cette espece d'ambition, ils donnent dans des excès inexcusables.

,e désordre est encore plus grand
ıs les jeunes filles et dans plusieurs
ımes mariées, qui veulent toujours
oître sous des étoffes précieuses,
tes brillantes d'or et de pierreries.
si on leur représente que rien n'est
s contraire à l'humilité chrétienne,
s répondent qu'elles se rendroient
prisables si elles n'étoient superbe-
nt vêtues : comme si leur honneur
ısistoit à ne le céder à personne en
›its somptueux. On voit quelquefois
; Dames dans nos Eglises se mettre à
ıoux sur des carraux de velours, si
ichis d'or et si magnifiques, qu'il
auroit rien de mieux à faire que
poser le Saint Sacrement si on vou-
: le placer comme il mérite.
Elles disent pour se justifier qu'elles
font que suivre la coutume, et se
ıformer aux autres femmes de leur
g. Mais elles ne prennent pas gar-
que c'est la conduite des person-
; sages et vertueuses qui doit fonder
coutume, et régler les bienséances
la condition, et non l'exemple de
elques femmes vaines et remplies de
prit du monde. On voit en effet des
sonnes du premier rang qui se ren-
ment dans les bornes de la modestie

et de la simplicité chrétienne, sans s'exposer au mépris et sans encourir le blâme, et qui trouvent même un sujet de confusion dans cette magnificence et cette superfluité mondaine où les autres mettent leur gloire; ce qui suffit pour montrer que la coutume et les bienséances de l'état sont une excuse frivole qui ne sauroit être alléguée sérieusement, sur tout par une personne qui fait profession de piété.

Il ne faut pas remonter bien haut pour être encore mieux convaincu que c'est la corruption du siecle qui a rendu commun parmi les personnes du [illegible] les riches parures et des [illegible] meubles. Des gens qui vivoient [illegible] temps où il n'y avoit que les Reines et les Princesses qui osoient porter après elles ces carreaux magnifiques dont nous venons de parler, et la mode n'en a été introduite dans les conditions inférieures, que par des personnes qui n'avoient rien de plus remarquable que leur vanité. On peut dire la même chose de la plupart des autres ornemens qu'on porte par ostentation, et pour éblouir les yeux des hommes. Rien de plus com-

de voir ces sortes de parures,

condamnées dans les saintes Ecritures, blâmées par les Saints et par les Peres de l'Eglise. Les personnes, qui sans être d'un rang élevé donnent dans cette magnificence, sont encore plus coupables que les autres, parce qu'elles ne peuvent apporter que leur vanité pour excuse, et que par cette conduite elles semblent renoncer à la qualité de Disciple de Jesus-Christ.

Il y a une autre espece d'ornement qui mérite encore mieux notre indignation, parce qu'il choque la modestie, et qu'il scandalise les bonnes mœurs. Ce n'est pas seulement pour se donner du lustre que certaines femmes se couvrent la gorge avec un linge clair et transparent. Ne diroit-on pas qu'elles ont dessein de montrer avec plus d'affectation ce qu'elles font semblant de cacher?

De tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, il est aisé de conclure que l'âge et la condition qui permettent quelquefois aux personnes du sexe de passer les bornes de la nécessité dans la maniere dont elles s'habillent, ne leur permettent jamais de rien faire contre la modestie qui doit toujours éclater dans leurs ornemens, et à laquelle il

faut qu'elles aient toujours plus d'égard qu'à l'âge et aux bienséances de l'état.

CHAPITRE X.

De la conversation.

D. *DE quelles conversations prétendez-vous parler ici ?*

R. Il n'est pas question des entretiens que les personnes d'un même domestique ont nécessairement ensemble. Il s'agit des conversations que les hommes lient les uns avec les autres pour entretenir le commerce de la société civile ; ce qui les engage à trois sortes de visites : les unes sont nécessaires, les autres sont de pures civilité ; les troisiemes appartiennent à la piété et à la dévotion.

Comment faut-il se comporter dans les visites nécessaires ?

Comme elles roulent ordinairement sur des affaires qu'on traite, on doit y apporter trois sortes de dispositions ; la premiere est d'être persuadé qu'il y a une providence qui gouverne toutes choses, et que c'est lui faire outrage que de se conduire dans les affaires comme si on n'avoit nulle dépendance

de ses ordres. C'est l'excès où tombent les politiques du siecle, qui sont ardens dans leurs poursuites, qui se livrent à l'empressement, aux soucis, et aux inquiétudes, et qui attendent tout de leur industrie; comme s'il n'y avoit pas un Dieu, à qui seul appartient de disposer des succès pour sa gloire, et pour l'avantage de ses créatures. Les gens de bien n'entreprennent rien que dépendamment de Dieu; et après avoir consulté sa volonté, ils implorent son secours pour réussir dans leurs entreprises et ils mettent leur confiance en sa bonté. Par cette conduite ils conservent toujours leur paix et leur tranquillité intérieure; ils mettent le Ciel dans leurs intérêts, et ils font si bien que leurs affaires particulieres deviennent l'affaire de Dieu. C'est pour cela que l'Ecriture, parlant des guerres entreprises après avoir consulté Dieu, les appelle *les combats du Seigneur*. Au contraire, ceux qui dans la conduite des affaires n'écoutent que l'intérêt ou la passion, sont ordinairement téméraires dans leurs projets, emportés dans l'exécution, et sujets à être ou accablés par le désespoir, ou troublés et transportés par la joie, selon que les choses leur succedent.

La seconde disposition qu'il faut apporter au maniement des affaires, c'est la droiture de conscience et la crainte de Dieu qui forment l'homme de probité, en qui il n'y a ni fraude, ni injustice, et qui lui donnent droit de prétendre à la protection du Ciel, selon cette parole de l'Ecriture : *Celui qui a le cœur et les mains pures... mérite les bénédictions de son Dieu.* Rien ne fait plus d'honneur à la Religion que cette manière de procéder, pleine de bonne foi et de droiture, et on peut dire de ceux qui se comportent de la sorte, qu'ils sont *la bonne odeur de J. C.*

La troisième disposition où il faut être en traitant avec les hommes, consiste à veiller sur soi même pour modérer l'application de l'esprit, qui débauche et qui emporte le cœur quand on se livre aux affaires. C'est l'excès ordinaire où tombent les prudens du siècle ; ils s'occupent de leurs projets jusqu'à y mettre toute leur affection, jusqu'à ne trouver rien de beau ni d'avantageux que ce qu'ils desirent, jusqu'à fermer les yeux à tous les objets du salut. Mais les gens de bien pensent au-présent sans oublier l'avenir ; et tandis qu'ils donnent aux affaires tempo-

telles les soins nécessaires pour les faire réussir, ils étendent leurs vues plus loin, et passant par dessus les objets que le monde leur présente, ils tournent leur principale attention vers les biens de l'éternité. S. Denis a dit de ces hommes spirituels, qu'ils ont des yeux qui voyent au-delà de ce monde visible, *Oculos supermundanos.*

Et il ne faut pas croire que cette conduite les rende moins propres aux affaires; au contraire, ils en deviennent plus éclairés, plus actifs, plus vigilans et plus habiles, par la lumiere et par la force que leur communique la pensée des biens à venir. Cette application aux objets surnaturels et divins dans les hommes spirituels, n'est point une distraction qui les détourne de leurs emplois; c'est une élévation d'esprit qui les attache à la considération de ce qui est principal et essentiel. Ils imitent en cela la maniere dont J. C. conversoit avec les hommes sur la terre, et comme ils sont revêtus et animés de son Esprit, ils pourroient dire après lui à ceux qui leur demanderoient raison de leur conduite : *Ne sçaviez-vous pas qu'il faut que je m'employe aux choses qui regardent mon Pere?* Luc. 2. 49.

Comment faut-il se comporter dans les visites d'honnêteté ?

Pour sanctifier ces visites, qui sont destinées à se donner mutuellement des témoignages d'amitié, il faut éviter trois défauts qui ont coutume de s'y glisser. Le premier, est l'oisiveté où l'on tombe lorsqu'on s'entretient de bagatelles, ou lorsque la conversation roule sur des railleries et des médisances, et que tout le fruit qu'on en tire est d'avoir sçu s'amuser et se défendre de l'ennui. Le tems est trop précieux pour le perdre de la sorte. La vertu demande de ceux qui la pratiquent, qu'ils mêlent dans leurs visites des discours utiles, qui puissent servir à l'ame de nourriture solide, et contribuer au repos de la conscience.

Le second défaut est la liberté qu'on se donne de faire et de recevoir toutes sortes de visites, sans faire le discernement des personnes dont l'entretien est dangereux. Les plus coupables en ce genre sont les meres, qui pour se conformer aux loix et aux coutumes du monde, laissent leurs filles sur leur bonne foi, et leur permettent de s'entretenir indifféremment avec tous ceux qui se présentent, sous prétexte qu'ayant

dessein de les établir dans le monde, c'est une nécessité de souffrir l'abord et les visites des jeunes gens. Funeste complaisance, qui livre des ames innocentes à des langues dissolues, dont les discours empoisonnés corrompent bientôt l'esprit et le cœur des jeunes personnes sans expérience. Les meres chrétiennes qui ont la crainte de Dieu en partage, et qui s'intéressent au salut de leurs enfans, n'ont garde de donner à leurs filles une semblable liberté. Et pour ce qui regarde leur établissement temporel, elles s'en reposent sur la bonté du Pere céleste, qui ne manque point de pourvoir aux besoins de ceux qui cherchent premierement le Royaume de Dieu et sa justice.

Le troisieme défaut qui se glisse dans les conversations, c'est la vanité; ceux en qui ce vice regne ne s'entretiennent que de bagatelles, de pompes, d'intrigues, de plaisirs et de vanités mondaines. La plupart des femmes ne sçavent parler que de leurs modes, de leurs jeux et de leurs parures. Pour éviter ces trois défauts, les personnes qui ont leur perfection à cœur, retranchent autant qu'elles peuvent les visites de pure civilité, et se réduisent à

celles qui sont nécessaires ; elles ne marchent que par devoir, ou pour se procurer l'avantage de parler de Dieu avec des personnes de piété.

Quelle est la troisième sorte de visites ?

Ce sont celles qui regardent le service de Dieu, et qui contribuent à l'avancement dans la vertu ; les visites qu'on rend aux personnes Religieuses pour s'entretenir de Dieu et des choses du salut, celles qu'on fait aux pauvres pour les soulager, aux affligés pour les consoler, ou aux personnes de piété avec lesquelles on est uni par les liens d'une sainte amitié, et par la conformité des sentimens et des dispositions. L'homme spirituel doit se borner à ces visites, qui sont véritablement utiles, et se passer de toutes les autres qui ne contribuent point à faire aimer Dieu ; ce qui doit être le but de toutes les conversations humaines.

CHAPITRE XI.

Des divertissemens.

D. *Quels divertissemens conviennent aux personnes spirituelles ?*

R. On distingue trois sortes de

divertissemens ; les uns sont nuisibles, les autres indifférens ; les derniers qui sont utiles, conviennent aux personnes spirituelles, parce que ce sont les seuls qui soient compatibles avec la pratique de la vertu.

Quels sont les divertissemens nuisibles ?

Tous ceux où il entre du vice, et qui sont accompagnés de quelque excès. Tels sont les festins où la tempérance n'est pas gardée, presque tous les plaisirs du théâtre, et en particulier les comédies représentées par des gens qui n'ont point d'autre profession que de divertir le public ; le jeu où l'on risque beaucoup, ou qui emporte un tems considérable ; tous ces divertissemens et plusieurs autres semblables, ne sçauroient s'allier avec le soin de la perfection. Ceux qui croient n'avoir autre chose à faire qu'à passer le tems, qui jouent presque tout le jour, et souvent une grande partie de la nuit, ne sont point propres au Royaume de Dieu ; et ils sont même très-coupables ; parce qu'ils abusent de la vie que Dieu ne leur a pas donnée pour la perdre misérablement au jeu ; mais pour l'employer à faire de bonnes œuvres. Ce n'est pas à dire que tout jeu soit crimi-

nel. Une personne, qui pour se délasser de l'application aux affaires, joueroit quelque tems dans son domestique, ne feroit rien contre la vertu. Mais on ne peut excuser d'excès et de déréglement ceux qui tiennent académie de jeu, ou qui jouent presque continuellement, et pour ainsi dire, par état et par profession, y employant autant de tems que les personnes régulieres en mettent à s'acquiter des devoirs de leur condition.

Quels sont les divertissemens indifférens?

Ce sont ceux qu'on peut prendre sans péché, mais dont on ne tire d'autre profit que de se relâcher l'esprit. De ce nombre sont, le jeu quand il est modéré, la promenade, les concerts de musique, et les autres plaisirs qu'on appelle innocens : ils ne conviennent nullement aux personnes spirituelles, si ce n'est lorsqu'elles ne peuvent les éviter, et que c'est le hasard ou l'occasion qui les présente. La raison est, que dans ces sortes de récréations, quoiqu'honnêtes et exemptes de vice, il n'y a pourtant rien que d'humain et de naturel ; et que tout ce qui n'est qu'humain et naturel, abaisse l'esprit, l'affoiblit et en diminue la ferveur, si bien qu'il a besoin ensuite de faire des

rts pour s'élever jusqu'à Dieu. Il uffit pas à ceux qui ont leur perfec- à cœur, d'éviter ce qui est péché ; oivent avec grand soin s'éloigner de : ce qui peut diminuer leur ferveur eur union avec Dieu. Il y a des ts qui ne sont bons pour la santé lorsqu'ils ont été confits dans le ·e. Il faut que les plaisirs soient as- onnés par quelque profit spirituel ; ıu'ils se terminent à quelque bonne ·re, pour être au goût d'une ame cherche Dieu.

)uels sont les divertissemens utiles, et com- : peut-on les rendre tels ?

ne personne qui desire son avance- ıt spirituel, quand elle a besoin de ndre quelque relâche, accommode ɜment les choses que la bonne œu- se trouve toujours jointe au plaisir, ue ce qui procure son divertissement tribue à satisfaire son principal de- qui est de contenter Dieu et de le ıver par-tout. Si elle cherche à se ré- ɜr dans quelque conversation, ce se- vec des personnes vertueuses, auprès quelles elle trouvera, avec le divertis- ıent qu'elle cherche, l'avantage de ler et d'entendre parler de Dieu. Si a besoin de prendre l'air à la cam-

parme. elle choisira si bien son tems, qu'il y aura quelques personnes à instruire, ou quelqu'autre service à rendre au Seigneur. Si c'est une personne soumise à l'obéissance, elle n'envisagera que la volonté de Dieu qui lui est manifestée par celle de ses Supérieurs; et ce sera le même motif qui occupera son cœur et son esprit dans le soulagement qu'elle procure. Pour cela, elle n'aura pas besoin de se faire violence; parce que ceux qui marchent dans la voie de la perfection, ne peuvent pas trouver leur paix et leur tranquillité dans des choses purement naturelles. Si leurs divertissemens n'étoient saints, comme toutes leurs actions, ils cesseroient d'être des divertissemens pour eux. Voilà pourquoi ceux qui sont entierement à Dieu, craignent sur toutes choses de s'en séparer et de le perdre de vue; ce qui leur arriveroit, s'ils mettoient leur plaisir, leur appui et leur confiance en quelque chose où Dieu ne se trouvât pas.

Comme il faut que la parole du Fils de Dieu s'accomplisse: *Ce qui est né de la chair, est chair, et ce qui est né de l'esprit, est esprit*; les personnes spirituelles, convaincues de cette vérité, ne s'arrêtent point à ce qui est naturel et

nsible ; elles percent les apparences, ur saisir en toutes choses ce qu'il y a surnaturel et de divin; et jusques dans divertissemens et les besoins de la e, elles n'envisagent que ce qui a rapport à Dieu, et qui peut contribuer à sa oire. Pour ceux qui disent que les choses qui regardent Dieu ne sont pas propres à les récréer, ils font bien voir par tel aveu, que Dieu ne regne pas seul ans leur cœur. Il est vrai qu'il n'y auroit as de la prudence à chercher son divertissement dans l'oraison, l'étude, les ectures sérieuses, et dans d'autres exercices qui demandent une grande application d'esprit : mais il n'est pas moins rai aussi, que ce qu'on aime plaît toujours ; que ce qui contente le cœur, est lès-propre à récréer l'esprit, et qu'il y des occupations fort saintes qui peuent servir de divertissemens ; comme il a des divertissemens, dont les gens de ien sçavent faire autant de moyens de ervir Dieu, et de procurer sa gloire.

CHAPITRE XII.

Des Malades.

D. Comment doit-on se conduire spirituellement dans les maladies ?

R. Le premier soin doit être d'empêcher que l'amour-propre ne se prévale de la foiblesse du corps, et qu'on ne cherche à se dédommager du mal qu'on souffre, en suivant les inclinations de la nature corrompue, qui est toujours attentive à rechercher ses intérêts. Qu'il est aisé de se tromper, et de prendre pour une indulgence raisonnable ce qui est paresse et lâcheté. Un homme sensible dans ces occasions, a besoin de veiller sur soi-même, pour se soutenir dans la pratique de la vertu. Il a besoin de beaucoup de vigilance, pour marcher toujours en esprit, et pour ménager sagement les soulagemens nécessaires qu'il faut prendre, entre les mouvemens de l'amour-propre et de la sensualité, qu'il faut combattre.

Nous lisons dans la Vie de saint Vincent Ferrier, qu'étant malade, et appréhendant que la foiblesse du corps

ne passât jusqu'à l'ame, et ne diminuât sa ferveur, il prioit le Frere destiné à le servir, de lui donner la discipline, n'ayant pas assez de force pour la prendre lui-même. Il est à croire, que Dieu qui le soutenoit par sa grace, empêchoit que cette sainte discrétion ne fût un obstacle à la guérison de son mal; et nous ne rapportons pas ce trait, comme un exemple à suivre; mais outre que c'est un témoignage de la générosité de ce grand Saint, rien ne prouve mieux que l'infirmité n'abat point le courage des personnes vertueuses, et qu'elles peuvent fort bien allier l'attention à leur avancement spirituel, avec les égards et l'indulgence qu'il faut avoir alors pour la foiblesse naturelle.

Quel autre soin convient à l'homme spirituel dans le tems de la maladie?

Celui de pratiquer la résignation, et l'abandon de soi-même à la Providence; ce qui l'engage à se rendre dépendant de Dieu, et à aimer cette dépendance, jusqu'à recevoir de bon cœur les accidens les plus fâcheux; jusqu'à se livrer à la conduite des Médecins, et de ceux qui le gouvernent, sans rien faire de son propre choix, et

sans consulter son goût. C'est par une telle conduite qu'on reçoit la croix de la main de Dieu, et qu'on fait honneur à la souffrance, par la tranquillité d'esprit avec laquelle on l'endure.

Quel est le troisième soin que l'état d'infirmité demande ?

C'est d'en tirer le fruit qu'on prétend que nous en tirions. Car il est certain que la maladie est un don de Dieu; qu'elle est très propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, et qu'elle nous aide à nous corriger de nos défauts. Et si on veut la considérer comme un châtiment du Seigneur, elle doit nous humilier. Comme elle nous conduit quelquefois jusqu'aux portes de la mort, elle nous oblige à sonder le fond de notre conscience, à former des résolutions généreuses, des desseins d'amendement et de perfection. C'est ordinairement le fruit qu'en tirent les ames vertueuses; tandis que les personnes lâches en deviennent plus esclaves de l'amour-propre, plus attachées à la vie, plus empressées à veiller à la conservation de leur santé.

Il est donc important, quand on est malade, de ne point perdre de vue les desseins que Dieu se propose en nous

ligeant ; et on doit se dire à soi-même : isque Dieu ne me fait si bien sentir i misere, que pour me faciliter mon angement ; si je recouvre la santé, je ux me donner entierement à lui ; je ux prendre le parti de la dévotion, commencer par certaines pratiques i me sont particulierement nécessai s ; je veux m'attacher au solide qui est vertu, et acquérir un vrai mépris de ut ce qui est périssable. C'est ainsi ie s'accomplit ce que dit saint Paul : *a force augmente dans la foiblesse ; orsque je suis foible, c'est alors que je is fort.* Il n'y a en effet qu'une grande rce, qui puisse faire d'un état d'infir- ité, un moyen de s'élever à un plus aut degré de perfection. 2. Cor. c. 12. v. 9. et 10.

L'expérience nous apprend, que la aladie a été à plusieurs le commence- ient d'une vie plus parfaite. C'est de ce oyen que Dieu se servit pour conver- r S. Ignace Fondateur de la Compagnie e Jesus. Il en usa de la même maniere à égard de S. Vincent Ferrier : c'est dans ne maladie qu'il eut à Avignon, qu'il rma le projet de perfection qu'il a exé- uté dans la suite. Il y fut honoré d'une isite de Notre-Seigneur, qui lui com- uniqua l'esprit Apostolique, et lui

crécnna d'aller prêcher par-tout, et de préparer les voies à ses discours, par la pauvreté et l'humilité qu'on remarquoit en sa personne. Il le fit en effet, et sa mission fut accompagnée de ces grands succès dont toute l'Europe a été témoin.

CHAPITRE XIII.

De l'étude des Lettres.

D. *Quelles sont les dispositions nécessaires à ceux qui s'adonnent à l'étude des Lettres ?*

R. Ils ont un besoin particulier de mortification, de discrétion, et de pureté d'intention.

Pourquoi la mortification leur est-elle nécessaire ?

Pour réprimer cette ardeur impétueuse, qui accompagne ordinairement l'étude des Sciences. Outre que c'est une occupation honorable, et que le fruit qu'on en tire est fort attrayant; la curiosité de l'esprit produit bientôt l'empressement, et de-là il arrive que bien des gens qui font profession de vertu, se portent à l'étude avec une application excessive; qu'ils s'y plongent

ongent et s'y abîment, pour ainsi di-
, et qu'ils en sont aussi esclaves, que
s hommes les plus avares et les plus
nsuels peuvent l'être de leurs riches-
s et de leurs plaisirs.

On ne sçauroit croire, quels grands
éjudices apporte cette application
mesurée. Premierement, elle épuise
vigueur de l'esprit. Secondement,
le captive le cœur, et le rend incapa-
e des fonctions de la vie spirituelle;
arce que le propre de ce grand amour
e l'étude, est d'ôter le goût de la pré-
nce de Dieu. Ce mauvais effet, qui
st particulier à cette passion, lui est
ussi commun avec toute autre affec-
on desordonnée, n'étant pas possible
u'on goûte Dieu quand on a de l'em-
ressement pour quelque autre objet.
ien ne prouve mieux combien il im-
orte aux personnes spirituelles de ne
affectionner à rien de créé. Il est pour-
nt des goûts naturels et en quelque
anière nécessaires qu'on peut avoir, et
ui peuvent subsister avec celui qu'on
pour Dieu.

Par exemple, on peut trouver du
oût aux viandes, sans être sensuel;
ourvu qu'on ne s'atttache point au
laisir qu'on sent, qu'on en use sans

bon sens qui regne dans ses
l'éloquence avec laquelle il s'
et ce plaisir n'est point dérégl
qu'il se contient dans ses juste
Mais lorsqu'il produit un des
et qu'on n'a ni paix ni repos
ce qu'on ait entre les mains
dont on est charmé ; lorsqu'on
les jours entiers à le lire , et
une partie de la nuit ; lorsq
tenté d'abandonner les exer
piété , pour vaquer à cette lect
ce qu'on appelle un goût déré
compatible avec le goût de I
c'est le troisieme préjudice ,
la trop grande ardeur pour l'é

Ce mal est plus commun
pense ; bien des gens sages et
ne s'en garantissent pas. Quell
voir un homme d'une professi

d'en sortir ; y aller avec une précipitation lorsqu'il lui est permis d'y retourner ; se jetter sur les livres et sur ses écrits ; se plonger dans cette occupation, et y ensevelir, pour ainsi dire, toute l'application de son esprit, et toutes les affections de son cœur : comment accorder une telle avidité avec le goût de la dévotion et le saint exercice de la présence de Dieu.

On dira peut-être, que c'est pour Dieu qu'il étudie. Mais outre qu'il n'étudieroit pas avec moins de succès s'il le faisoit tranquillement, et sans perdre la paix intérieure ; il auroit encore cet avantage, que les pensées de l'étude ne viendroient pas le troubler dans ses entretiens avec Dieu. Car il est à remarquer, que les occupations ordinaires qui sont du devoir, peuvent se présenter à l'esprit, sans détourner de la priere ; parce que le cœur n'y étant point attaché, elles ne l'empêchent pas de s'occuper de Dieu. Mais les pensées qui viennent du cœur, et d'une trop grande attache, quoiqu'elles ayent pour objet des choses saintes ou commandées, sont toujours des distractions. Rien n'est donc plus nécessaire à ceux qui étudient, que la

mortification, pour prévenir et pour arrêter les mouvemens déréglés de cette ardeur impétueuse, qui accompagne ordinairement l'étude.

A quoi sert la discrétion aux gens d'étude ?

Premierement, à modérer leur travail, pour ne pas ruiner leur santé par une application excessive. Faute de cette précaution, plusieurs se laissant emporter à leur avidité se procurent de fâcheuses incommodités, et quelquefois pour acquerir des connoissances dont ils auroient pû se passer. La discrétion sert encore à mettre de l'ordre dans les études, à s'appliquer avec méthode, acquerant les connoissances l'une apres l'autre, et n'entreprenant pas trop à la fois, comme font quelques uns, qui voulant d'abord tout sçavoir, n'acquierent que des idées confuses et ne sçavent rien à force d'apprendre. Lorsqu'on étudie sans regle, qu'on ne cherche qu'à entasser connoissance sur connoissance, sans se donner le loisir de digérer ce qu'on étudie, et de le ranger dans sa tête, on oublie à mesure qu'on apprend. Le moyen de profiter, est de ne point perdre de tems, d'entreprendre peu à peu, et de se dé-

fendre de l'empressement. Il ne faut pas étouffer l'esprit à force de le contraindre et de l'assujettir à la regle ; mais il faut empêcher que le cœur ne s'empresse, parce que la précipitation empêche que les idées ne se gravent dans la mémoire.

En troisieme lieu, la discrétion est nécessaire pour faire le choix des matieres qu'on doit étudier ; il ne faut point lire indifferemment tous les Livres qui se présentent, mais seulement ceux dont la lecture, en cultivant l'esprit ne porte aucun préjudice à l'avancement spirituel, imitant en cela les brebis qui prennent dans un pâturage les herbes qui leur conviennent, et ne touchent point à celles qui pourroient leur être nuisibles. Les gens curieux ne cherchent qu'à sçavoir ; tout est bon pour eux, pourvu qu'ils remplissent leur mémoire, et ils ne prennent pas garde que les idées et les connoissances qu'on acquiert sont la nourriture de l'esprit, et qu'une mauvaise nourriture produit toujours des maladies. C'est ce qui a fait dire à saint Bernard, qu'il y a beaucoup de gens qui sont passionnés pour la science, et qu'il y en a peu qui soient attentifs à leur cons-

cience. *Multi quœrunt scientiam, pauci conscientiam.* C'est pour cela que l'homme spirituel ne veut sçavoir que ce qui peut contribuer à son salut et à la gloire de Dieu.

Quelle est la troisieme disposition nécessaire à ceux qui étudient ?

C'est la pureté d'intention, qui consiste à n'avoir que Dieu en vue. C'est à quoi les hommes spirituels mettent leur principale attention ; ils rapportent leur travail et toutes leurs études à cette unique fin, qui est de connoître Dieu de plus en plus, et de se rendre utiles à son service. Ils défendent soigneusement l'entrée de leur cœur à tout sentiment de vanité, de curiosité et d'orgueil. Ce n'est point le desir d'apprendre, ni l'amour de la science qui leur fait supporter, et qui leur adoucit la peine de l'étude ; c'est le seul amour de Dieu qui les anime et qui les intéresse ; tout le reste leur est indifférent. Ils n'ont garde de tirer vanité de leurs connoissances, quand ils pensent à ce que disoit saint Bonaventure, qu'une simple femme sans étude, peut autant aimer Dieu, que le plus grand Docteur du monde.

Puis donc que pour aller à Dieu il

aut l'aimer, et qu'on n'est grand à ses eux qu'autant qu'on l'aime et qu'on sert ; il ne faut souhaiter d'être sçaint que pour l'aimer et pour être en tat de le servir. Hors de là, il n'y a ans la science que vanité, qu'orgueil, ue source d'aveuglement, et on éprouve ce que saint Paul a dit des Sçavans destitués de charité : *Que leur esprit insensé s'est aveuglé, et que ceux qui se disoient sages sont devenus fous.* Rom. 1. 21. 22.

Ce que nous avons dit dans ce Chapitre convient à toutes sortes de personnes, mais particulierement aux Ecclesiastiques et aux Religieux, qui sont plus obligés que les autres à ne chercher que Dieu, et à pratiquer l'humilité, qui seule peut guérir l'enflûre que cause ordinairement la science.

CHAPITRE XIV.

Des amitiés.

D. *QUelles amitiés conviennent aux personnes qui veulent avancer dans la vie spirituelle ?*

R. Elles n'en doivent point souffrir d'autres que celles dont Dieu est le motif et le lien, qui les portent à l'aimer, à le servir et à procurer sa gloire. Pour

entendre ceci, il faut sçavoir qu'on distingue trois sortes d'amitiés parmi les hommes ; les unes sont profanes, les autres purement humaines, et les troisiemes spirituelles et surnaturelles.

Quelles sont les amities profanes ?

Ce sont celles que lient ensemble les hommes vicieux et mondains, lorsqu'ils s'unissent pour pratiquer le vice, et pour satisfaire leurs passions. Les personnes vertueuses ont en horreur ces sortes d'amitiés, et le Prophete David appelle heureux, l'homme qui sçait s'en éloigner.

Quelles sont les amitiés purement humaines ?

Ce sont celles où il n'entre aucun mauvais dessein : les Philosophes en ont fort exagéré la douceur et les avantages. Elles supposent la convenance des humeurs, et sont fondées sur les bonnes qualités qui rendent aimable et qui font que deux personnes s'attachent l'une à l'autre, sans se proposer d'autre fin, que de former une société agreable. Le lien de ces amitiés est l'amour mutuel qu'on se porte ; d'où naît le plaisir qu'on trouve à converser, à se voir, à se communiquer ses affaires et ses secrets, et à s'entretenir

ns jamais s'ennuyer d'être ensemble.

Ce seroit peu néanmoins, et ces ortes de liaisons ne mériteroient pas nom d'amitié, si elles n'alloient jusu'aux bons offices, et aux services utuels. C'est ce que nous remarquons dans les amis; ils s'étudient à écouvrir ce qui peut faire plaisir à eux qu'ils aiment; ils se plaisent à es secourir dans le besoin, à les conoler dans la disgrace, et à leur procurer tous les plaisirs que la droite raison et la vertu ne défendent point. Telles sont les amitiés humaines, qui tout innocentes qu'elles sont, ne conviennent point à l'homme spirituel.

Quelles sont donc les amitiés que vous appellez spirituelles et surnaturelles?

Ce sont celles que la grace forme, et qui ont pour fondement, non la la familiarité et le plaisir de se voir, mais les dons surnaturels qu'on reconnoît dans les personnes, la conformité qu'on a avec elles dans la maniere de pratiquer la vertu, et le secours qu'on tire de leur conversation, pour aller plus efficacement à Dieu. Toute autre affection est défendue aux hommes spirituels; ils ne doivent avoir de liaison avec qui que ce

nais s'e...
roit pe...
le liaison ...
d'ami...
bons o...
s. C'est ...
dans les am...
rir ce qu...
u'ils aiment ...
our dans le ...
ns la ...
ous les ...
la vertu ...
sont les amitiés humaines ...
nocentes ... elles sont ...
it point à l'homme spirituel.

... amitiés ... spirituelles et surnaturelles ...

ont celles que la grace forme
ont pour fondement ... non la
iarité et le plaisir de se ...
dons surnaturels qu'on ...
s les personnes, la ...
on a avec elles dans la ...
pratiquer la vertu, ...
on tire de leur conver...
plus efficacement à Dieu ...
re affection est ...
es spirituels ; ...
e liaison avec qui ...

S 5

soit, qu'autant qu'elle contribue à les perfectionner dans la connoissance, dans l'amour, et dans le service de Dieu. Telle étoit l'amitié particuliere que Jesus-Christ avoit avec saint Jean: ce divin Sauveur n'aimoit son Disciple, qu'à cause des saintes dispositions, et des dons célestes qui étoient en lui. Telle étoit celle de saint Paul avec son Disciple Timothée; de saint François avec saint Ange de l'Ordre des Peres Carmes; de sainte Catherine de Sienne avec sainte Agnès du Mont-Politien: et tous les Saints qui ont été unis particulierement, l'ont été d'une amitié surnaturelle, qui n'avoit que Dieu pour motif.

La différence qu'il y a entre ces amitiés saintes, et les liaisons particulieres qu'on remarque parmi le commun des hommes, consiste en ce que celles-ci ont pour principe quelque attachement naturel, qui embarasse et qui captive le cœur; et que celles-là laissent le cœur libre et dégagé. Comme on n'envisage que Dieu de part et d'autre, on est sans gêne et sans contrainte; l'absence ne cause aucun regret; et on se revoit avec un plaisir toujours nouveau; parce que c'est toujours pour

le profit spirituel, et pour l'accroissement de l'amour de Dieu, qu'on se cherche et que l'on converse.

Si on veut sçavoir plus précisément les causes de cette sainte amitié, on peut en rapporter trois. La premiere, est la conformité des sentimens par rapport à la Doctrine. La seconde, est l'union des volontés par rapport aux inclinations et aux dispositions morales. La troisieme, c'est Jesus-Christ, qui sert comme de milieu pour unir les deux personnes, par la communication que chacune d'elles entretient avec ce Dieu homme. Ayant les mêmes sentimens, les mêmes inclinations, et le même principe d'amour, qui est Jesus-Christ résidant en toutes les deux, il ne faut pas s'étonner qu'elles n'ayent qu'un même esprit, qu'une même volonté, et qu'elles ne fassent, pour ainsi dire, qu'une même chose.

On voit ici la différence qu'il y a entre la charité et l'amitié. L'une s'étend à tous, l'autre n'embrasse que peu de personnes. Par la charité on regarde Jesus-Christ en chacun des hommes, et par l'amitié on l'envisage dans quelques-uns sous le rapport

le de certaines dispositions qui
nent le cœur et qui le lient. Il est
ıe ces dispositions se trouvent
sieurs personnes pour qui on
e la charité commune, et avec
elles on s'uniroit particuliere-
, si on avoit occasion de les pra-
r. La Providence divine, qui a
sseins, fournit ces sortes d'occa-
ux personnes qu'elle veut unir,
pour faire servir leur amitié à sa
gloire.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

HUITIEME PARTIE.

De quelques Points qui regardent la perfection de l'ame.

CHAPITRE PREMIER.

Du Recueillement.

D. *EN quoi consiste le recueillement ?*

R. En trois choses, qui sont l'union des forces de l'ame, l'attention à Dieu, et la solide occupation du cœur.

Qu'est-ce qu'unir les forces de l'ame ?

Pour bien entendre ceci, il faut sçavoir que l'homme a un penchant dominant à se répandre au dehors sur les objets qui l'environnent, à s'y arrêter et à s'en occuper. Cet épanchement de l'ame partage ses facultés, et affoi-

blit par conséquent les forces intérieures. De là vient cette funeste facilité à nous laisser charmer par les faux attraits des créatures, à obéir à nos passions, et à succomber aux tentations et aux attaques que nous livrent les ennemis de notre salut. Que fait la grace pour combattre ce penchant de la nature? Elle inspire d'abord à un homme, de retirer du dehors ses puissances qui s'égarent; afin qu'unies ensemble, elles puissent considérer les objets éternels, et s'en bien pénétrer; ce qui demande toutes les forces intérieures. La facilité qu'on acquiert à rappeller dans l'intérieur les puissances de l'ame, s'appelle recueillement.

Quelle est la pratique de ce recueillement?

Je supppose une femme mondaine, qui ne trouve ni repos ni contentement que dans les compagnies brillantes, dans les conversations agréables, dans la magnificence des meubles et des parures. Si Dieu vient à la toucher du desir de se donner à lui, elle commencera par renoncer à toutes ces occupations frivoles; elle se fera violence pour ne plus aller à la comédie, pour ne plus paroître dans les assemblées de

jeu, et dans les visites mondaines : elle ne permettra même pas à son esprit de penser à ces vains divertissement. Par-là elle dégagera les puissances de son ame, esclaves de l'exterieur, et les unira au dedans, pour les appliquer aux objets du salut.

En quoi consiste l'attention, qui est comme la seconde partie du recueillement ?

Elle doit avoir deux objets. Le premier, c'est Dieu : on doit se faire un étude d'y penser ordinairement, et de se représenter les choses qui en entretiennent le souvenir, jusqu'à ce que l'habitude soit formée, et que la pensée de Dieu soit devenue familiere. Le second objet de l'attention, c'est nous-mêmes. Il faut veiller continuellement sur son intérieur, pour prendre garde qu'il ne se dérange ; qu'aucun objet du dehors n'y jette la dissipation ; qu'aucune passion ne s'y glisse ; qu'aucune attache ne s'y forme ; qu'il n'échappe aucun sentiment déréglé, aucune légéreté, aucune précipitation ; rien qui puisse souiller la pureté du cœur, ou troubler la paix que l'ame goûte dans la douce pensée de Dieu. Toute personne qui a cette attention à Dieu et sur elle-même, est veritablement recueillie

: *est la troisieme chose que demande* *lement ?*

. de donner au cœur une occu- solide, capable de le fixer, et re à lui servir de nourriture. Com- les différens objets qui se présen- tent à l'esprit, donnent occasion à ses pensées ; ce sont les pensées de l'esprit qui fournissent au cœur le sujet de ses affections. Les objets vains ne peuvent produire que vanité : les objets qui regardent Dieu et son service, sont une nourriture solide, qui remplit l'ame de saintes affections. Il faut donc pour acquerir l'habitude du recueillement, faire en sorte que le cœur ne s'occupe jamais des objets du monde, mais toujours de ceux qui regardent la gloire de Dieu. Il y a ici une réflexion importante à faire.

Toute ce qui est dans le cœur ne fait pas son occupation, parce qu'il y a bien des choses qui n'y sont qu'en passant, ou par occasion, ou malgré lui-même. Ce qui l'occupe, c'est ce qu'il a coutume de ruminer, pour ainsi dire, lorsqu'il est à soi, et que rien ne l'inquiete. Car alors les objets qui le satisfont et qui lui plaisent, ne manquent point de se présenter, et il n'y a pro-

ment que ces objets qui fassent l'occupation du cœur. Mettons la chose ns un exemple.

On peut avoir, et on a ordinairement quand on est tranquille, deux cupations à la fois, qui sont très diffrentes entr'elles. Une femme qui s'apique au dehors à quelque ouvrage, est pas pour cela oisive au dedans ; ndis que ses mains s'employent au avail, son esprit et son cœur s'occuent de quelque objet qui n'est pas ouvrage que ses mains travaillent. our bien connoître le caractere de ette femme, il faudroit voir quelle t l'occupation de son intérieur. Si est une femme mondaine, elle aura sprit appliqué à la bagatelle, aux vaités et aux parures. Si elle pratique dévotion, elle rappellera dans son sprit et dans son cœur ce qu'elle a lû ans un bon Livre, ce qu'elle a entenu au Sermon, ou quelqu'autre objet e piété qui est de son goût. Puis donc ue l'occupation intérieure peut être ifférente de l'occupation extérieure, grand secret pour acquérir bientôt habitude du recueillement, est de faie en sorte, dès qu'on est à soi, que esprit et le cœur soient toujours occu-

ment, la vie de J. C. ses Mys
actions et ses paroles. Secon
tout ce qu'on a retenu du Ser
entretiens de piété, de la lec
bons Livres, et surtout du
Pseaumes. En troisieme lieu
s'entretenir avec soi-même d
qu'on traite actuellement, e
gardent la gloire de Dieu. Ca
il est impossible de ne pas dor
que attention aux objets sen
que chacun pense volontiers
touche, ceux qui travaillent
gloire de Dieu, ne sçauroie
faire, pour tenir leur cœur
que de l'occuper d'un si sain
Un autre exercice très-utile
suffiroit pour conduire à la
du recueillement, c'est de s
garde à la porte de son cœur
fermer constamment à tous

coup de part, lorsqu'avec le secours ordinaire de la grace, nous nous étudions à unir nos forces, et à occuper saintement nos puissances au dedans. Il y en a un autre qui est un effet particulier de la grace et de l'opération du S. Esprit, qui prévient une ame, ou qui récompensant les efforts qu'elle a faits pendant long-tems pour se recueillir, l'attire au dedans, unit ses forces et les applique à Dieu; de sorte qu'elle n'a qu'à suivre l'attrait pour se trouver dans le cabinet intérieur que sainte Catherine de Sienne avoit bâti, disoit-elle, au dedans d'elle-même, et d'où les occupations extérieures, dont on la chargeoit dans le domestique, n'étoient pas capables de la tirer. Cette Sainte conseilloit fort à son Confesseur de se ménager une semblable retraite dans son intérieur, en se servant des moyens dont nous avons parlé dans ce chapitre. Il y a des personnes qui établissent leur demeure dans le sacré cœur de Jesus-Christ; et c'est là une maniere de pratiquer le recueillement, aussi sainte que solide et pleine de douceur.

Au reste, quand on s'est une fois habitué à ce saint exercice, s'il arrive ensuite que l'attention se relâche par foi-

blesse, et que les facultés de l'ame s'égarent, on entend incontinent au dedans la voix du Pasteur, laquelle est comme le signal qu'il donne à ses brebis pour se rassembler et se défendre du loup. C'est la comparaison dont se sert sainte Thérese, pour exprimer le soin que prend Notre-Seigneur d'empêcher la diversion de nos puissances, et de réunir nos forces au dedans, afin que nous nous y occupions de sa présence divine. Pour peu qu'on réponde à ce soin de Notre-Seigneur, on arrive bientôt au parfait recueillement qu'on peut appeller le grand ressort de la vie spirituelle, sans lequel on n'avance que bien peu, et on n'est guerres en état de contribuer à l'avancement des autres.

CHAPITRE II.

Du vrai Religieux.

D. *QUels sont les traits qui composent le caractere de l'homme Religieux ?*

R. Il y en a particulierement trois ; la dévotion, la mortification et la charité fraternelle.

Pour quoi la dévotion convient-elle par-

ulierement aux personnes Religieuses?

Parce qu'à raison de leur état elles ivent être continuellement appli- ées à la méditation des vérités et des ysteres de la Foi, et demeurer tou- urs comme prosternées en esprit de- nt la Majesté de Dieu, pour l'hono- r autant qu'elles en sont capables. n homme fort spirituel a dit, que omme les lampes ne cessent jamais de ire devant l'Autel, les personnes Re- gieuses ne doivent jamais cesser de cquer à l'oraison, à la Psalmodie, à examen de conscience, aux lectures pirituelles, aux visites du Saint Sacre- ent, et aux autres saints exercices ui unissent à Dieu, qui donnent et ui entretiennent le goût des choses ivines, en quoi on fait consister ordi- airement la dévotion.

Conformément à ce principe, les eligieux ne doivent rien tant crain- re et tant fuir, que ce qui peut étouf- er en eux l'esprit de dévotion. Ce qui eut y nuire le plus, c'est premiere- ent, la trop grande ardeur pour l'é- ude, parce qu'en nous remplissant 'une vaine estime pour les siences hu- aines, elle diminue la vigueur de l'a- e, lui ôte le goût de Dieu et tarit

prochain, y en a de trois so
uns sont militaires, et destin
battre les ennemis de la Foi;
s'employent au service des r
les troisieme se consacrent à
tion et au salut des ames. I
qui composent ces différens
l'Eglise, peuvent aisément,
prennent garde, épuiser tou
forces intérieures en vacquar
hors à leurs emplois; et en vo
dre service à Dieu, oublier le
qui rend nos services agréable
dire, la présence de Dieu e
avec lui, en quoi consiste la
C'est pourquoi ils ne sçauroie
dre trop familier l'usage de l'
des autres saints exercices. La
me chose qui détruit la dévo
les Religieux, c'est l'abondar
commodités de la vie. Quand

C'est la mortification, qui consite
mierement en l'austérité de vie, ou
de grands travaux qui suppléent
austérités. Nous ne voyons au-
ne Religion qui ne soit établie sur
n ou sur l'autre de ces fondemens.
est vrai que le saint Fondateur de
rdre de la Visitation a raisonné sur
utres principes ; mais c'est qu'il veut
on reçoive dans son Ordre les per-
nnes infirmes, à qui les austérités et
grands travaux ne conviennent pas.
ainsi on peut toujours dire que
ustérité est essentielle à la Religion,
qu'être Religieux et mener une vie
uce, sont deux choses qui ne sçau-
ient s'accorder.

En second lieu, la mortification
nsite à combattre ses passions, à ex-
rminer ses vices, et à tendre à la ver-
par le chemin de la croix. C'est
ur cette seule raison qu'on appelle
s Communautés Religieuses, des
oles de vertu ; et certainement elles
e mériteroient pas ce nom si on y vi-
it sans gêne et sans contrainte. Il
ut qu'il y ait de la dépendance, et
s Supérieurs qui reglent, qui déter-
inent, qui ordonnent, qui corri-
nt, et qui, avec autant de force que

qu'un qui croit avoir acquis
n'être plus gouverné et con
trui, on pourroit lui dire qu
profession, et qu'il n'avoit
quiter le monde pour faire
dans la Religion comme les
Mais celui qui porte consta
joug de la régularité et de
dance, a droit de prétendr
solations que Dieu donne à
n'abandonnent point la c
ont une fois embrassée.

Quel est le troisieme trait qui f
tere du vrai Religieux ?

C'est la charité fraternelle
me les Religieux vivent en
nauté, leur perfection déper
de l'union qu'ils ont ensem
doivent prendre pour eux ce
Notre-Seigneur : *la marque*

Joan.

les disputes, de combattre l'envie, l'ambition, l'attache à son propre sens, et les autres passions qui ont coutume de troubler la paix.

La seconde fonction de la charité, c'est de s'entr'aimer véritablement d'un amour effectif, comme étant tous freres, tous incorporés en Jesus-Christ, et nourris de la même viande, qui est le Corps et le Sang de ce Dieu-homme, comme portant tous en eux-mêmes l'image de Dieu, et aspirant à la même récompense, qui est la gloire éternelle. Ces grands motifs, outre l'union et la tendresse, doivent produire la candeur et la sincérité. Il seroit bien étrange que les hommes unis ensemble par les liens de la Religion, cherchassent à se tromper les uns les autres, et qu'ils oubliassent ces belles paroles de S. Paul : *Que chacun parle à son prochain dans la vérité, parce que nous sommes membres les uns des autres.* Ephes. v. 25. Jamais un membre d'un même corps n'a manqué à l'égard de l'autre ; l'œil guide fidelement le pied, et la main s'employe à bander la plaie qui est à la jambe ; à combien plus forte raison l'excellence de la charité doit produire la simplicité et la franchise parmi les gens de

avantages. N'ont-ils pas les
cours que les premiers Chré
ne fa.re qu'un cœur et q
Et s'ils manquent à ce de
ment représenteront-ils l
Eglise, conformément à l'i
leurs Fondateurs ?

La troisieme fonction de
qui doit régner parmi les
Religieuses, c'est de se secou
les autres dans le besoin :
ont pas seulement s'entene
cessités de la vie, de l'afli
la maladie, mais encore de
et les imperfections qu'il fa
ter et guérir si on peut, co
à en rendre compte au Seig
que la premiere de toutes le
est de traiter autrui comme
soit parfaitement accomplie
[illegible]

n dont les autres puissent être légiti-
ment offensés.
Pour en venir là, il n'y a qu'à faire ré-
xion que c'est un devoir prescrit par la
ture ; que dans les sociétés les moins
rfaites, les membres s'entr'aident les
s les autres, et ne manquent point de
secourir quand ils sont attaqués; que
ns les Religions il y a une communau-
de mérite dont chaque particulier
ofite, et que chaque particulier a in-
rêt à maintenir une société si avanta-
use, qui ne peut subsister que par
mour et la condescendance que cha-
ie membre a pour les autres. Enfin, on
)it considérer que N.-S. tient pour fait
soi-même, ce qu'on fait au moindre
:s siens ; et que la marque la moins
quivoque, et le premier effet de l'a-
our qu'on a pour Dieu, c'est d'aimer
)n frere. Or le moyen de connoître si
)us avons la charité fraternelle dans le
eur, c'est de voir si quand nos freres
)uffrent, nous sommes touchés de
urs souffrances. Car si dans ces occa-
ons nous ne voyons en nous qu'insen-
bilité ou indifférence, c'est une mar-
ue que nous n'avons pas ces entrailles
e miséricorde dont il est si souvent par-
é dans l'Evangile, et que la charité ne

manque jamais de donner à ceux en qui elle habite. Puisque cette vertu est un don surnaturel, et le plus grand de tous les dons, oseroit-on lui refuser ce qu'on accorde à la naissance selon la chair ? Ne doit elle pas faire dans l'ordre de la grace, ce que fait le sang dans l'ordre de la nature, où nous voyons qu'un frere est touché des miseres de son frere, et une mere de celles de son enfant ?

CHAPITRE III.

De la conservation des Ordres Religieux.

D. *QUels sont les moyens qui contribuent le plus à conserver les Religions dans la vigueur de la discipline Religieuse ?*

R. Il y en a trois, qui sont, la vigilance des Supérieurs, l'exacte observation des anciennes coutumes, et le soin de cacher au dehors ce qui se pratique au-dedans.

Comment est-ce que la vigilance des Supérieurs contribue à maintenir les Religions ?

Comme ils ont, outre la science du gouvernement, toute la force de l'au-

orité, il leur est aisé de s'en servir vec succès à l'égard de leurs inférieurs, ui sont déja accoutumés à l'obéissan- e, et disposés à révérer la conduite de eux qui les gouvernent ; et pourvu u'ils tiennent ferme, ils empêcheront ue la Religion ne souffre aucun dom- iage, et que rien ne s'introduise con- e l'esprit de l'institut. Mais s'ils man- uent de cette vigilance et de cette fer- eté tant recommandée aux Pasteurs u Troupeau de Jesus-Christ, le relâ- hement ne sçauroit manquer de s'in- oduire. Ce zele de maintenir la vi- ueur de l'institut, peut s'affoiblir et e perdre dans les Supérieurs en trois anieres.

Premierement, par une molle com- laisance et par une facilité naturelle, ui vient en quelques-uns de ce qu'ils e comprennent pas combien il est im- ortant que tout ce qui est établi dans . Religion soit exactement pratiqué. n quelques autres, c'est faute de cou- ge pour s'opposer au torrent de l'im- erfection et au penchant à la paresse, ui est naturel à tous les hommes, et ui les porte à déchoir de leur premiere erveur. Ceux qui se sentent portés à ette lâche complaisance, doivent se

souvenir de ce que dit saint Paul aux Hébreux, parlant des Supérieurs : *Ce sont ceux qui veillent pour le bien des ames, comme en devant rendre compte.* Ils doivent aussi considérer que l'emploi que Notre-Seigneur leur a confié, demande autant d'attention et de vigilance, qu'aucune autre fonction de l'Eglise : et cela d'autant plus, que du bon état des Maisons Religieuses dépend en grande partie la ferveur du peuple Chrétien, qui est excité à la piété par le bon exemple que les Religieux lui donnent, et qui tire d'eux les secours spirituels.

Heb. 13. 17.

Ce qui diminue encore le zele et la vigilance des Supérieurs, c'est le relâchement où ils tombent eux mêmes par rapport à leur propre perfection. Comme ce sont ordinairement les anciens qu'on met dans les charges, s'ils ne prennent un soin particulier de se maintenir dans la ferveur, l'autorité qui les rend indépendans peut aisément leur être une occasion de s'établir dans une fausse liberté de se dispenser de l'étroite observation de la Regle, et des pratiques austeres de vertu. Il ne peut se faire que ce relâchement du chef ne gagne bientôt les membres,

qui ont besoin d'être encouragés par l'exemple de celui qui commande, et qui s'attendent à le voir à leur tête dans toutes les entreprises de piété.

Une troisieme cause, qui fait que les Supérieurs relâchent beaucoup de leur vigilance et de leur zele, c'est l'inclination que nous avons tous à faire plaisir aux personnes avec qui nous vivons, pour mériter leurs bonnes graces. Ce foible, quand il se trouve dans les Supérieurs, de maîtres et de Lieutenans de Dieu qu'ils doivent être, en fait de vils esclaves du respect humain, et de la crainte servile qu'ils ont de faire des mécontens. Ce n'est pas que le meilleur gouvernement ne soit celui qui exige le devoir avec amour et avec douceur. Mais il ne faut pas que l'envie de plaire aux hommes, soit le principe de la douceur et de la condescendance qu'on a pour eux; Dieu seul en doit être le motif; parce que les Supérieurs qui le représentent, doivent gouverner ses enfans, comme il les gouverne lui-même, c'est-à-dire avec un cœur paternel. Or il est évident que quand on agit en vue des hommes, qu'on craint de s'exposer à leur censure, de s'attirer leur indifférence ou leurs reproches, on n'est

pas animé de cet esprit paternel que Dieu communique ; mais d'un esprit de politique humaine et profane, lequel est capable de tout perdre. C'est pourquoi ceux qui commandent, ne doivent point avoir en vue leur propre réputation, mais le plus grand service de Dieu, comme saint Ignace le recommande aux Supérieurs de son Ordre.

Quel est le second moyen qui contribue à la conservation des Ordres Religieux ?

C'est l'observation exacte des anciennes coutumes : car comme un édifice ne risque point de tomber en ruine, tandis que les pierres qui le composent sont bien liées, et qu'il n'en faut qu'une qui vienne à se détacher, pour en entraîner plusieurs autres, avec la ruine de tout le bâtiment : de même, tandis que les anciennes coutumes sont exactement observées, elles se soutiennent toutes, et soutiennent aussi la Religion, et une seule négligée peut causer le mépris des autres, et le renversement de tout l'édifice spirituel.

Ce qui s'est observé dans un Ordre Religieux durant le premier siecle depuis son établissement, doit être regardé comme meilleur que tout ce qu'on

peut inventer dans la suite : parce qu'une eau est plus pure à mesure qu'elle est plus proche de sa source ; et il est mal-aisé qu'après qu'une Religion a duré cent ans, il vienne sur l'institut des lumieres plus parfaites que celles qu'on avoit dans le premier siecle. S'il s'éleve quelque dispute sur le point de l'Institut, touchant la maniere dont on doit l'observer, la voie la plus courte et la plus sûre pour trouver la vérité, c'est de consulter ce qui se pratiquoit du vivant du Fondateur et de ses premiers Compagnons.

Par exemple, dans un Ordre qui fait profession de pauvreté, on vient à douter si on peut recevoir de l'argent pour certaines fonctions ; il faut voir comment les premiers de l'Ordre se sont comportés en semblables rencontres, et sur-tout de quelle maniere l'a ordonné et pratiqué celui qui a donné la Regle. Car si on se donne la liberté de disputer là-dessus, il n'est rien qu'on ne vienne à bout de justifier par la voie du raisonnement. Et quand même il y auroit de bonnes raisons pour permettre quelque changement dans la coutume, il faudroit, avant que de le faire, examiner si la crainte

de renverser tout l'édifice en ôtant une seule pierre, ne doit pas prévaloir sur les raisons qui prouvent qu'il faut l'ôter.

Ce qui maintient l'Ordre des Chartreux, c'est l'horreur qu'ils ont pour la nouveauté : toute raison qui persuade le changement, quelque forte qu'elle soit, leur paroit foible, comparée aux raisons qui prouvent que tout changement est dangereux et capable d'introduire un entier relâchement.

Quelque avantageux que paroisse ce qu'on introduit de nouveau, en la place de ce qui a toujours été pratiqué, il ne sçauroit donner la sûreté, ni s'attirer la vénération, comme ce qui est anciennement établi. D'ailleurs nous sommes trop foibles pour nous retenir sur le penchant de ce précipice : un changement en attire ordinairement un autre. Il ne s'agit au commencement que du plus au moins parfait ; on passe ensuite à l'imperfection d'une maniere imperceptible ; et malgré la volonté qu'on a d'éviter le déréglement, on ne laisse pas d'y aller par des progrès insensibles, lorsqu'une fois on a goûté le changement.

Quel est le troisieme moyen qui sert à maintenir les Religions ?

C'est le soin de cacher aux personnes du dehors, ce qui se pratique au dedans. Les bonnes odeurs s'évaporent et se perdent, quand on tient ouvertes les boëtes où elles sont renfermées ; et les forces de la Religion s'affoiblissent lorsque les Religieux font connoître aux gens du monde, ce qui se passe et se pratique dans l'intérieur de leurs maisons et sur-tout lorsqu'ils laissent éclater leurs différends, ou que pour les terminer ils ont recours aux Tribunaux Séculiers. Tout ce que les Ordres Religieux ont de force pour se maintenir et pour être utiles à l'Eglise, vient du dedans, des saintes pratiques d'humilité, d'abnégation et d'obéissance qu'on a soin d'y faire observer, qui sont comme les parties nobles, qui donnent la vie et la vigueur à tout le corps.

Ces pratiques du dedans sont quelquefois fort différentes de ce qui paroît aux yeux des hommes. On voit des Docteurs, des Prédicateurs briller comme des Soleils dans les Ecoles et dans les Chaires ; mais ce n'est point cet extérieur éclatant qui soutient la Religion dont ils sont membres : c'est la vertu que ces Docteurs et ces Prédicateurs pratiqueut au dedans ; c'est

l'humilité qui les rends petits à leurs propres yeux ; c'est l'obéissance qui les soumet et qui les attache à leurs Supérieurs ; ce sont les saints exercices et les moyens de perfection dont le monde n'a aucune connaissance. On ne voit point le cœur, le foie et les entrailles d'un homme qui se porte bien ; ce sont pourtant ces parties du corps qui vivifient toutes les autres, et qui donnent l'embonpoint au visage. Il en est de même des exercices intérieurs de la Religion ; ils sont inconnus aux Séculiers, et cependant ce sont les ressorts qui donnent le mouvement à tout : et plus on a soin de les tenir cachés, plus ils sont propres à contribuer à la conservation et aux progrès du corps qu'ils animent.

L'Histoire de la Compagnie de Jesus nous apprend, que saint Ignace, qui en est le Fondateur, joignoit admirablement ces deux choses, et qu'en même tems qu'il employoit ses Compagnons au dehors, aux fonctions les plus éclatantes du Ministere Apostolique, il les éprouvoit secrettement au dedans par les pratiques les plus séveres de l'humilité et de l'obéissance. Un jour que le Pere Lainés s'étoit attiré

l'admiration des Cardinaux par un beau Sermon qu'il avoit fait, le saint Fondateur jugeant à propos de tempérer par quelque humiliation la gloire que le Prédicateur s'étoit acquise, l'envoya prendre son repas dans l'écurie auprès d'une bête de charge qu'on entretenoit pour le service de la maison. Ce grand Maître de la vie spirituelle croyoit cette conduite nécessaire pour maintenir ses Compagnons dans la perfection de la vie Religieuse.

Or il est aisé de juger que ces saintes pratiques doivent être tenues secrettes: parce que tout de même qu'un four perd sa chaleur quand on le laisse ouvert, les forces de la Religion s'affoiblissent quand on en laisse découvrir l'intérieur aux gens du monde: et il est à craindre que la ferveur venant à diminuer, le feu de la charité qui animoit tout le corps ne s'éteigne, et que le corps ne se détruise.

CHAPITRE IV.

De la vie mixte.

D. *Qu'entendez-vous par la vie mixte?*

R. Celle qui joint les exer-

cices intérieurs de la piété solide avec les occupations du dehors, dont la vie humaine ne sçauroit se passer, ou qui sont nécessaires pour maintenir le service de Dieu.

Comment peut-on accorder l'occupation extérieure avec la pratique de la vertu et de la piété chrétienne ?

Pour comprendre combien cet accord est difficile à faire, il n'y a qu'à considérer les différentes dispositions de trois sortes de personnes qui vaquent aux emplois extérieurs. Les premieres éprouvent un changement considérable ; leur ferveur à s'acquitter de leurs exercices spirituels en est fort affoiblie, et elles ont beaucoup de peine à ne pas abandonner leurs projets de perfection. Les secondes n'en reçoivent aucun dommage, et trouvent le moyen de se maintenir dans la ferveur. Les troisiemes, non seulement ne souffrent aucun préjudice des occupations du dehors, mais y trouvent au contraire un moyen de perfection, et en prennent occasion de faire de nouveaux progrès dans la vie spirituelle.

Quelles sont les personnes de la premiere sorte, à qui les occupations extérieures sont nuisibles ?

Ce sont ceux qui après avoir conçû de bons desirs, formé de saints projets, et acquis de bonnes habitudes, venant ensuite à être engagés dans des emplois qui les obligent à se répandre au dehors, pour servir le prochain, ou pour quelqu'autre raison, sentent que leur vertu commence à se perdre, qu'ils ne font que déchoir de jour en jour, et que leur intérieur souffre un préjudice notable de ce changement de vie. Les gens du monde qui prennent les emplois de Magistrat, ou d'Avocat, ou quelqu'autre semblable; les Religieux qu'on tire des Cloîtres pour servir des Bénéfices à charge d'ame, ou qui sans sortir du Cloître, sont obligés de s'adonner à l'étude, ou à des fonctions extérieures, conformes à leur vocation, et généralement tous ceux qui d'une vie tranquille et employée aux exercices de piété, entrent dans des emplois extérieurs, où ils sont obligés de s'occuper au dehors, et de converser avec différentes personnes; tous ceux-là, dis-je, passent ordinairement par trois sortes de dispositions, dont parle saint Bernard dans son Livre *de la Considération*, adressée au Pape Eugene.

Dans la premiere, ils souffrent vio-

lence : ce leur est une peine insupportable de comparer les avantages d'une dévotion tranquille, et les douceurs de la retraite qu'ils ont perdues, avec le tumulte et l'embarras des affaires où ils se voyent engagés. Dans la seconde, ils commencent à se faire au bruit, et à supporter patiemment l'agitation et le tracas des affaires. Dans la troisième, ils prennent goût à ce qui leur paroissoit auparavant insupportable ; et ensuite ils s'y attachent si fort, qu'ils ne peuvent plus s'en passer ; de sorte qu'ils vérifient ce qui a été dit par l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ, que l'homme qui se répand au dehors, en vient *jusqu'à ne chercher son plaisir* iv. 4. 44. *et son repos que dans les choses extérieures.* C'est un très-grand mal qui cause souvent la ruine et la désolation de l'intérieur.

Quelles sont les personnes de la seconde sorte, lesquelles se sauvent du danger des occupations extérieures ?

Ce sont ceux qui se voyant dans la nécessité de s'adonner aux fonctions extérieures, et ne pouvant supporter le regret de la solitude et de la tranquillité dont ils ne peuvent plus jouir, se servent de toute leur industrie pour

empêcher que les occupations du dehors ne nuisent à leur avancement spirituel : ils font des efforts considérables, à quoi ceux qui manquent de zéle pour leur perfection, ne peuvent jamais se résoudre.

Leur premier soin est de régler leurs occupations, de les modérer, en retranchant toutes celles qui ne sont pas absolument nécessaires, pour se renfermer dans les bornes du devoir et de l'emploi. Et comme ce qui est du devoir pourroit encore leur nuire, s'ils n'usoient de précaution, ils se tiennent en garde contre les objets extérieurs, de peur qu'ils ne l'emportent sur la grace, et qu'ils n'étouffent en eux l'esprit de Dieu. Un homme du monde qui avec beaucoup de piété et de christianisme se trouve dans un emploi, qui lui fournit des soins extérieurs, et des distractions sans nombre ; un Avocat par exemple, qui a de l'occupation autant qu'il en peut soutenir : il faut qu'il plaide, qu'il écrive, qu'il consulte, qu'il réponde à une infinité de gens qui lui confient leurs intérêts : il sent néanmoins que sans l'exercice de la présence de Dieu, sans le goût de la dévotion, sans une grande vigilance sur

son intérieur, il ne sçauroit se défendre du chagrin et de l'impatience, des illusions de l'avarice, de la vaine gloire, ou de la complaisance mondaine: et il est certain que s'il se livre aux affaires sans ménagement et sans précaution; que s'il ne trouve le moyen de se fixer, pour ainsi dire, dans ses devoirs envers Dieu, les occupations extérieures le feront bientôt reculer dans les voies de la vertu, et le conduiront à un entier relâchement. Quel parti doit-il donc prendre? C'est d'avoir recours à ces trois pratiques, qui paroissent nécessaires pour le maintenir dans la ferveur.

La premiere est, de se bien persuader que sa principale affaire étant celle de son ame, il faut qu'il ait tous les jours des momens privilégiés, qui ne soient que pour lui; et que le matin, ou le soir, il fasse cesser toutes sortes d'affaires pour passer quelque tems avec Dieu, pour vaquer à la priere, à la lecture spirituelle, et pour faire quelques réflexions sur sa conduite. La seconde est, d'avoir un Directeur, ou quelqu'autre personne spirituelle avec laquelle il communique de son intérieur au moins une fois le mois, et dont il

reçoivent les avis et les lumieres qui lui sont nécessaires pour se maintenir dans le bien. La troisieme est, de faire tous les ans une retraite de quelques jours, d'y renouveller ses résolutions et ses promesses, et d'y convenir avec Dieu des mesures qu'il doit prendre pour lui plaire durant le cours de l'année. Avec ces précautions, il réparera les brêches que la multitude et les tracas des affaires pourroient avoir fait à son ame; et s'il ne fait pas de grands profits, du moins il se garantira de perte, et se soutiendra avec beaucoup de mérite dans l'exécution de ses bons desseins.

Que dites-vous de ceux, qui non-seulement ne reçoivent aucun préjudice des occupations extérieures, mais qui en prennent occasion de croître en l'amour de Dieu?

Je dis qu'ils ont acquis la perfection de la vie mixte dont nous parlons, et qu'ils ont trouvé en matiere de vertu, ce qu'on cherche inutilement en matiere de métaux; je veux dire, le secret de tirer, des actions les plus communes et les plus basses, le pur or de la charité. Ce qui est certain, c'est que pour en venir là, il faut avoir acquis de grandes vertus, et surtout une parfaite liberté d'esprit. On a vû dans l'Episcopat, dans le ministere Apostolique, et sur le Trô-

ême, des Saints de ce caracte
n-seulement ne perdoient
ieu de vûe dans la multitu
ires, mais qui trouvoient
n et un motif de l'aimer d
mêmes choses, qui sont pour
mmes ordinaires, des obstacle
l'amour de Dieu. Ils sortoient ple
d'une nouvelle ardeur pour Dieu,
conversations les plus distrayantes
des fonctions les plus dangereuses,
feroient trembler des Solitaires abi
dans la contemplation, et qui font
peine incroyable à tous ceux qui
sont pas arrivés au dégré de v
dont nous parlons. Cet état est si
levé, que ceux qui y sont parve
peuvent chercher Dieu avec empre
ment, et le trouver avec facilité en
occasions que les autres sont obligés
viter pour ne point s'éloigner de Di
et qu'eux-mêmes étoient obligés
fuir lorsqu'ils étoient foibles en ve

David, S. Louis, S. Edouard, s
Etienne Roi de Hongrie, avoient
quis cette merveilleuse facilité. T
jusqu'à l'exercice de la guerre,
mentoit dans ces saints Rois la
l'humilité, la patience et la tend
pour Dieu. Telle étoit la disposi
des Augustins, des Ambroises,

Chrysostomes, et de tant d'autres grands Evêques, quoique continuellement occupés à recevoir et à écouter toutes sortes de personnes, à terminer les différends, à réconcilier les esprits, à instruire et à exhorter les peuples; et obligés (comme S. Augustin le dit de lui-même) à attendre la nuit, et le tems qu'il passoient dans le lit, pour répondre aux Lettres qu'ils recevoient de toutes parts.

On sçait que saint François Xavier, contraint de passer une partie de sa vie parmi les Soldats et les Matelots, c'est-à dire, parmi des gens remplis de toutes sortes de vices, trouvoit aisément Dieu par-tout, et qu'à l'exemple de saint Paul, il ne se lassoit jamais de parler, de traiter et de négocier pour procurer le service et la gloire de son Maître. Ce ne sont pas les seuls Apôtres qui sont appellés à ce genre de vie, Dieu y engage quelquefois les Solitaires, comme il est aisé de le voir en saint Siméon Stilite, lequel sans quitter sa colonne, traitoit du matin au soir des affaires du salut avec une infinité de personnes qui venoient de toutes parts le consulter.

Ces Saints ayant entierement puri-

sé leur ame par l'amendement de leur vie, ayant acquis une grande liberté de cœur, et un parfait dégagement de tout ce qui est créé, n'ayant ni orgueil, ni propre intérêt, ni aucune prétention humaine; il ne faut pas s'étonner qu'ils voyent Dieu en toutes choses, qu'ils ne soient touchés que du desir de lui plaire; que tout leur soit occasion de haïr ce qui l'offense, et d'aimer ce qui l'honore; que rien ne puisse empêcher qu'ils ne trouvent leur plaisir en Dieu, et (comme dit Blosius) que tout ce qui se présente, tout ce qu'ils rencontrent, ne soit Dieu pour eux. *Omnia illis vertuntur in Deum.* On est véritablement parfait lorsqu'on en est venu à ce point, que rien ne porte préjudice, et qu'on tire avantage de tout.

Comment peut-on parvenir à ce dégré de perfection?

En mettant fidelement en pratique les avis adressés aux personnes de la seconde sorte, dont il est parlé dans ce Chapitre; en demandant sans cesse la grace de n'aimer et de ne chercher que lui, et en soupirant sans reláche aprés un si excellent bien pour se préparer à le recevoir, et pour l'obtenir de Dieu à force de le désirer.

CHAPITRE V.

De la Prudence.

D. *Qu'est-ce que la prudence?*

R. C'est une lumiere qui éclaire l'homme, et qui lui découvre la maniere dont il doit se conduire en ses actions.

Y a-t-il plus d'une sorte de prudence?

Il y en a de deux sortes, la prudence de la chair et la prudence de l'esprit. La premiere s'appuye quelquefois sur des principes manifestement vicieux, qui favorisent les inclinations les plus grossieres; et alors elle est aisée à connoître. Quelquefois aussi elle se contente de se gouverner par les raisonnemens de l'esprit humain, et d'une maniere conforme aux penchans de la nature, et alors on ne la distingue pas aisément de la veritable sagesse. Mais en l'un et en l'autre cas on lui donne le même nom, parce que comme tout homme est appellé chair, tout ce qui est purement selon l'homme, en fait de sagesse et de conduite, s'appelle aussi prudence de la chair. La prudence de l'esprit regarde Dieu, et s'appuye sur des idées éternelles, et sur des principes

surnaturels. C'est ainsi que saint Paul les distingue l'une de l'autre.

Comment peut-on distinguer la prudence, qui est selon Dieu, de celle qui est purement humaine?

On peut les distinguer à ces trois marques. Premièrement, la prudence de la chair se replie toujours sur elle-même, et ne perd jamais de vûe son propre interêt. Supposons un homme sage de cette sagesse humaine: qu'on lui confie quelque administration considérable, par exemple, la conduite d'une famille Religieuse, le gouvernement d'une ville ou d'une Province: parmi ses intentions louables, et les bons desirs qu'il peut avoir pour le service de Dieu, il se glissera quelque vue subtile et délicate d'amour-propre, il sera inquiet, et se demandera à lui-même, si on ne formera point de plainte contre lui, s'il s'acquittera de sa commission avec satisfaction et avec honneur. Cette pensée sera la premiere qui se présentera à son esprit, lorsqu'il s'agira de délibérer et de prendre conseil sur quelque affaire. Au contraire la prudence de l'esprit, qui est fondée sur la mortification et sur le renoncement, ne se regarde point elle-même, et mépriſe

prise généreusement tous ses intérêts. Par-là elle se délivre des ténebres, où sont ordinairement plongés ceux qui se cherchent eux-mêmes : car le propre intérêt est comme un voile qui se met devant les yeux de l'esprit, et qui les empêche de recevoir la lumiere divine.

Quelle est la seconde marque à laquelle on reconnoît la prudence de l'esprit?

C'est qu'elle envisage uniquement Dieu, et qu'elle communique beaucoup de force et de magnanimité à ceux qui la prennent pour guide ; tandis que les vues humaines ravalent le courage des prudens du siecle, et ne leur donnent que des conseils lâches et timides. La prudence de la chair a beaucoup d'égard aux discours et aux jugement des hommes. C'est ce qui fit tomber Pilate dans le piege ; sa lâche politique lui fit condamner J. C. pour ne pas déplaire à César. L'homme chrétien, au contraire, n'a en vue que Dieu et les intérêts de Dieu ; c'est une des plus importantes leçons que le Fondateur de la Compagnie de Jesus donne à ses enfans : *cherchez*, leur dit-il, *cherchez toujours et en toutes choses la plus grande gloire de Dieu.* Et voilà ce qu'on appelle la prudence de l'es-

prit, la prudence surnaturelle et divine.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ceux qui n'envisagent que Dieu, ferment tout-à-fait les yeux aux intérêts humains, et qu'ils négligent toutes les bienséances ; ils ont soin d'examiner dans les occasions, de quelle maniere ils doivent se comporter envers les hommes, pour rendre aux grands et aux petits, et à toutes sortes de personnes ce qui leur est dû. Mais ce n'est pas la raison humaine qui les guide dans cet examen, c'est le rayon de la lumiere divine qui les éclaire, et qui ne leur laisse rien ignorer de tout ce qui leur convient de faire. Au reste, dans les égards et les ménagemens dont ils usent, ce n'est pas la crainte de plaire aux hommes, ou la crainte de leur déplaire qui les anime. Ce motif bas et méprisable les dégraderoit ; ils ne sont touchés que de la volonté de Dieu, qui leur ordonne de contenter tout le monde autant qu'il se peut, en se renfermant dans les bornes de la charité.

C'est donc le caractere essentiel et distinctif de la prudence divine, de n'envisager que Dieu, qui doit être seul le motif, l'ame, le terme et la fin de tous ses projets.

l quelle autre marque la prudence de l'esprit ut-elle connoître ?

'est qu'elle employe les moyens surels pour arriver à la fin qu'elle se pose, tandis que la prudence huine, pour venir à bout de ce qu'elle tend, a recours aux moyens huins et conformes aux inclinations de nature. Cette différence se fera bien marquer dans l'exemple suivant. Un périeur d'une Communauté Reliuse, voulant déterminer un de ses érieurs à acoepter quelque emploi, elque fonction qu'il lui destine, peut prendre de deux manieres. Si c'est homme sage selon la chair et la nare, il ne proposera à celui qu'il veut rsuader, que des avantages naturels; applaudissemens qu'il attendent dans mploi, ou le poste qu'il lui présente; commodités qu'il y trouvera, la uceur du climat, la beauté du séir, et mille autres choses qui flatnt la nature, qui feront réussir à la rité le dessein du Supérieur, mais au éjudice de la vertu et de la perfection son inférieur. Que si c'est un Supéeur qui gouverne avec une prudence rine, il ne proposera jamais à ses inieurs que des motifs qui puissent les

vent des particuliers qui s
d'autres pour les pousser
plois, et pour se procurer à
de puissans patrons. C'est
de la chair qui anime tous
La véritable vertu cherche l
service de Dieu qu'elle p
propres intérêts, et à tous s
temporels.

On connoît encore la pr
naturelle à la simplicité et
de son procédé ; elle ne
qu'elle pense, et ne cherc
détour pour arriver à son b
fait la prudence humaine
subtilité, de déguisement e
et qui parle presque toujour
qu'elle ne pense. Les sages
tere, lorsqu'ils veulent
quelqu'un quelque chose d
commencent par lui prot

blant de vouloir lui épargner.

Cette maniere d'agir déplaît également à Dieu et aux hommes ; les Supérieurs qui en usent rebutent bientôt tout le monde, et il n'est pas surprenant que leur conduite enveloppée et artificieuse ne trouve que défiance et qu'éloignement de la part de leurs inférieurs. Ceux qui ne cherchent que Dieu, qui ne déguisent point leurs pensées, et qui se conduisent par des principes de conscience, sont ordinairement aimés ; on les regarde comme de vrais peres, et ils trouvent dans leur sincérité et leur droiture, des moyens pour réussir, beaucoup plus sûrs, plus universels, plus doux et plus efficaces que ne le sont les artifices et les subtilités des autres. On a remarqué que des hommes qui avoient le maniement des affaires d'Etat, ont gouverné avec cette droiture et cette simplicité dont nous parlons, qu'ils se sont rendus par-là très-agréables et aux Princes et aux Sujets, qu'ils ont eu plus de succès, et qu'ils se sont acquis plus de réputation que les plus grands génies avec tous les rafinemens de leur politique ; parce que rien n'est si doux et si charmant, rien n'est si noble et si

capable de faire impression sur les cœurs que le procédé plein de sincérité et de candeur qui accompagne la véritable prudence des hommes justes.

CHAPITRE VI.

De l'activité naturelle.

D. *Qu'entendez-vous par l'activité naturelle?*

R. J'entends la force de l'ame, lorsqu'elle agit par elle-même au préjudice du mouvement de la grace.

Quel mal trouvez-vous dans cette activité?

Elle est un obstacle à la grace, au mouvement de laquelle elle substitue son propre mouvement et sa maniere d'agir, qui est souvent très-imparfaite. Nous en avons parlé dans le premier volume, mais non pas aussi amplement que le demande l'importance de cette matiere.

Cette activité est-elle toujours également dangereuse?

Elle l'est plus ou moins, selon le principe qui la produit et les effets qu'elle cause. On peut en distinguer comme trois dégrés.

Quel est le premier?

C'est le plus grossier et le plus dangereux ; il consiste dans une ardeur naturelle, qui fait que certaines personnes ne peuvent rien entreprendre qu'avec impétuosité, et sans quelque mouvement de passion. Ce n'est jamais la raison seule qui les fait agir, ou la seule nécessité qui les mene, leur action est toujours véhémente et fougueuse. Cette disposition est fort contraire à la grace, parce qu'elle est suivie de déréglement, et qu'elle jette dans les ténébres. Le principe de cette activité est l'amour-propre, et le desir de se satisfaire; à peine a t-on commencé qu'on voudroit avoir achevé. De-là vient une rapidité que rien n'arrête, et qui, produisant la précipitation et le trouble, dérange le cœur et lui ôte sa tranquillité.

Quel est le second dégré d'activité?

C'est une autre sorte d'impétuosité qui n'est pas si dangereuse que la premiere, parce qu'elle se trouve dans des personnes qui ont la conscience délicate, et qui ne veulent souffrir aucun désordre dans leur intérieur. Cependant, faute de réflexion, elles se laissent aller à leur empressement naturel, et n'écoutent pas assez le Saint Esprit,

qui n'agit que dans le calme et avec tranquillité. Elles n'ont pas aussi assez de soin pour empêcher que la propre volonté ne se glisse dans leur action; de sorte que si le succès ne répond pas à leur attente, il leur en revient du trouble, de l'inquiétude, du chagrin et de la tristesse. Ce qui n'arriveroit pas, si au lieu de se déterminer par elles-mêmes, et d'agir par leur propre choix, elles attendoient le mouvement de la grace pour n'agir que par le motif de la volonté de Dieu.

Voilà ce que c'est que l'activité naturelle, qu'on peut appeller empressement dans ce second dégré où elle n'est point si vicieuse, ni si préjudiciable que dans le premier. Bien des ames qui desirent la perfection, sont sujettes à ce défaut, et le comptent pour rien, parce qu'elles ne comprennent pas combien il est contraire à la perfection où elles aspirent, et quel grand obstacle il apporte à l'opération du Saint-Esprit, qui les aideroit beaucoup plus s'il les trouvoit plus tranquilles.

Quel est le troisieme dégré d'activité?

C'est un défaut beaucoup plus subtil, et beaucoup plus difficile à connoître que les deux autres. Il se trou-

ve dans les personnes qui ont les passions fort modérées, et les intentions fort pures. Quoiqu'elles desirent sincerement la plus grande perfection par un trait d'amour-propre dont elles ne s'apperçoivent point, elles se font une habitude d'agir par leur propre mouvement, sans consulter et sans attendre la grace ; ce qui leur porte un préjudice plus grand qu'elles ne sçauroient croire : car il arrive par cette conduite qu'il se forme entre Dieu et l'ame une espece de milieu qui empêche de voir la lumiere divine, de sorte qu'on opere souvent dans les ténebres. Le Saint Esprit voyant que l'ame s'introduit elle-même, se retire en la privant de son assistance particuliere, et la laisse agir avec beaucoup moins de perfection que si elle avoit attendu le mouvement de ce divin Esprit.

Pour bien comprendre cette vérité, il faut sçavoir que nous avons en nous deux principes qui concourent à nos actions, qui sont la nature et la grace. Le bon ordre demande que la grace gouverne, et que la nature obéisse. Lorsqu'un Ecrivain conduit la main de son disciple pour le former à l'écriture,

qu'on ne desire rien de mauvais, c'est toujours un mal de le faire par un principe naturel, tel qu'est celui de contenter son desir. Il est bon dans ces occasions de s'arrêter et de suspendre son action pour modérer l'activité qui emporte; par-là on apprend à se rendre maître du mouvement naturel, qui presse le cœur avec importunité, et qui y laisse toujours quelque trouble et quelque espece d'obscurcissement dont on ne s'apperçoit pas.

La seconde pratique pour réprimer l'activité naturelle, et pour se disposer à recevoir le mouvement de la grace, c'est de consulter souvent Dieu dans les affaires un peu considérables, de soupirer après la lumiere divine, de la demander avec constance, et (comme le conseilloit saint Ignace à ses enfans) de ne rien entreprendre d'important qu'après avoir eu recours à l'oraison, pour connoître la volonté de Dieu. C'est un des exercices les plus essentiels de la vie intérieure, par lequel on s'attire l'assistance particuliere du S.-Esprit. Et quoique la volonté divine ne se manifeste pas d'abord avec évidence à ceux qui la cherchent de cette maniere, il est vrai pourtant que cette

soumise à recourir à Dieu lui est très-agréable, et en elle prépare bien l'esprit à recevoir la lumière divine.

La troisième pratique qu'il faut ajouter aux deux autres, c'est que dans les affaires de quelque conséquence on ne se contente pas de consulter le Seigneur; mais qu'en effet on attende pour l'entreprise le mouvement de la grace. Dieu qui a beaucoup d'égard aux efforts qu'on fait pour lui plaire, content de notre foiblesse, ne manquera point de faire connoître à une ame par quelque mouvement intérieur, ou par quelque trait de lumière, le parti qu'elle doit prendre, et la manière dont elle doit se conduire. Il est vrai que comme nous sommes grossiers, et que cette lumière est très-subtile, l'homme aura de la peine à la discerner au commencement; mais dans la suite elle se rendra sensible, et remplira d'une joie parfaite l'homme qui se verra ainsi sous la main de Dieu, et conduit par son Esprit en toutes choses.

Que faut-il faire lorsqu'on n'apperçoit pas cette lumière?

Le meilleur parti qu'on puisse prendre dans cette incertitude de ce qu'on doit faire, c'est de dresser son intention

à Dieu, s'appliquant sincerement et de toutes ses forces à se dégager de toute attache à ses propres intérêts, à renoncer à toutes les vues humaines, et à toutes les satisfactions naturelles, pour chercher uniquement la plus grande gloire de Dieu, sans se flatter ni se ménager en rien. Par cette fidélité on acheve de se disposer à sentir le mouvement de Dieu et à distinguer sa lumiere; et on arrive enfin à l'état dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, lorsque nous avons défini l'homme parfait, celui qui est conduit en toutes choses par le mouvement de la grace, et par la direction du Saint-Esprit. Cet état qui est la disposition ordinaire des Saints, n'empêche pas qu'ils ne donnent dans quelques foiblesses qui sont des suites de la fragilité humaine. Mais comme ces foiblesses sont rares et de peu de conséquence, et que peu doit être compté pour rien en cette matiere, il reste toujours vrai que les Saints sont guidés en tout par l'esprit de Dieu qui habite en eux.

CHAPITRE VII.

Du renouvellement de l'esprit.

D. *Qu'est-ce que se renouveller en esprit?*

R. C'est passer du relâchement à la ferveur.

Qui sont ceux qui ont besoin de ce renouvellement?

Ce sont ceux qui après avoir reçu beaucoup de graces de la part de Dieu, se laissant aller à leur foiblesse, ou ne se défiant pas assez du danger des occasions et des occupations extérieures, viennent à se détourner de leurs premieres voyes, et sentent le besoin qu'ils ont de reprendre leurs premieres idées de sainteté, leur ancienne ferveur, et leurs pratiques de vertu. C'est par exemple, une personne qui ayant vécu plusieurs années en Religion, et passé par différens emplois, s'apperçoit en rentrant en elle-même, qu'elle ne suit plus les premieres impressions que Dieu lui donna lorsqu'elle se consacra à son service, et que malgré les efforts qu'elle a faits pour se conformer à la perfection de son état, elle a beaucoup déchu, et qu'elle a mené une vie

naturelle plutôt qu'une vie de grâce ; il est évident que cette personne a besoin de se renouveller en esprit.

Quelle est la pratique de ce renouvellement ?

Il faut voir parmi les points de perfection ceux qui sont les plus importans, qui renferment tous les autres, et qui contribuent le plus à l'avancement spirituel ; en choisir trois ou quatre, et se bien convaincre du besoin qu'on a de les mettre en pratique pour se rétablir dans la ferveur, et pour devenir un homme parfait qui soit selon le cœur de Dieu. Lorsqu'il est question de prendre des moyens pour s'enrichir, on choisit les plus efficaces ; on entre dans les partis les plus avantageux, dans les commerces les plus lucratifs et les plus capables de satisfaire la cupidité. C'est ainsi que doit faire un homme qui veut se renouveller et se remettre au train de la perfection, il doit commencer par ce qu'il y a non seulement de plus solide, mais encore de plus avantageux et de plus excellent, et qui étant une fois conçu, goûté et bien pénétré, soit capable de ranimer sa ferveur, de le rapprocher de Dieu, et de le rendre bientôt parfait. Sur ce principe, une personne qui veut re-

venir à son premier état après s'être relâchée, ne peut rien faire de mieux que de renouveller en soi l'idée, l'estime et le goût de ces trois points importans dont je vais parler, et d'acquérir, en les mettant en pratique, la perfection qu'ils renferment.

Quel est le premier?

Il est contenu dans ces paroles de Notre-Seigneur : *Si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.* Après avoir bien compris le sens de cette maxime, il faut y confronter notre conduite, et voir si nous sommes en effet soumis comme des enfans à l'autorité de ceux qui nous gouvernent ; si nous leur laissons une pleine liberté de disposer de nous-mêmes comme il leur plaît, de nous corriger, de nous éprouver, et de nous donner des avis sur ce qui nous regarde, sans que nous le trouvions mauvais, et que nous manquions jamais de docilité, de douceur, de soumission et d'obéissance ; si nous abandonnons généreusement tous nos intérêts quand on nous choque, sans être délicats sur le point d'honneur, et sans exiger la réparation des injures ; enfin, s'il est aisé de nous ramener de la co-

re à la douceur et à la clémence, mme nous voyons que les enfans se ssent aisément appaiser. Saint Jean Limaque raconte sur ce sujet, qu'é- nt entré dans un monastere d'Egyp- , où la régularité étoit en vigueur, il t des Religieux qui avoient blanchi us le joug du Seigneur, et qui étoient ussi souples et aussi dociles que le remier jour de leur entrée en Religion. 'Abbé les faisoit venir en sa présence, les mettoit à diverses épreuves, et ces ommes vénérables se laissoient gou- erner et manier avec une simplicité 'enfant. Comme ce point est d'une rande conséquence, et qu'il attire après oi la pratique de plusieurs grandes ver- is, il est aisé de voir qu'on ne sçauroit ntrer dans cette disposition sans se nouveller parfaitement.

Quel est le second point qui peut beau- up contribuer au renouvellement de l'es- it ?

C'est de s'accoutumer à se conduire ar des principes surnaturels et divins, renant garde en toutes ses actions ue le motif de la grace l'emporte sur motif de la nature ; par exemple, n Religieux qu'on destine à quelque mploi, ne doit point obéir, parce

que l'ordre de son Supérieur est conforme à son inclination, et qu'il trouve sa commodité, son repos et son agrément dans l'emploi qu'on lui confie; il ne doit avoir en vue que la volonté de Dieu auquel il veut plaire. Et si ce qu'on lui ordonne est pénible et désagréable, il doit l'embrasser avec joie comme une croix que Dieu lui impose. C'est ce qui s'appelle agir par des principes de grace; et qui entreprendroit ce saint exercice avec courage, reprendroit aisément l'esprit de ferveur, et rallumeroit bientôt dans son cœur le feu de l'amour de Dieu.

Quel est le troisieme point par lequel il faut commencer le renouvellement en esprit?

C'est celui que saint Ignace recommande tant à ceux de sa Compagnie, et qu'il leur propose comme un dégré précieux dans la vie spirituelle, c'est-à-dire, comme un point de *perfection* qui renferme de grandes richesses. Il consiste à estimer singulierement, et à regarder comme un grand trésor, tout ce qui nous expose à être mocqués et méprisés des autres, et à passer dans leur esprit pour de méchans hommes ou pour des insensés. Que celui donc

qui veut se renouveller en esprit, rentre en soi-même, et qu'il examine comment il est disposé à l'égard de cet excellent dégré de perfection, et s'il ne le regarde point comme une idée chimérique qu'on ne peut réduire en pratique. Que si au contraire il est convaincu que c'est une vérité, et qu'après en avoir conçu de l'estime et de l'amour, il s'applique à y conformer sa conduite en vue de Notre-Seigneur Jesus-Christ, dont il est bien aise de porter les livrées, qui sont les humiliations et les mépris; il peut croire que son intérieur sera bientôt entierement renouvellé.

Un motif qui peut beaucoup aider à acquérir ce dégré de perfection, est de se persuader que c'est la clef des trésors spirituels, et que si on n'en vient là, quoiqu'on puisse faire d'ailleurs, on ne parviendra jamais à l'union avec J. C. parce que l'état dont nous parlons, est celui où le Sauveur est né, où il est mort, et qu'il a chéri par-dessus tous les autres. Quiconque sera sensible à l'amour que Dieu lui a témoigné en se faisant homme pour lui, ne trouvera point cette perfection impraticable; elle lui paroîtra même douce, pour

peu qu'il ait d'amour et de reconnoissance pour notre aimable Rédempteur, parce que l'amour de Dieu rend tout aisé, et peut seul faire le bonheur de l'homme. On trouve aisément Dieu quand on le cherche en Jesus-Christ son Fils unique ; et on trouve toujours Jesus-Christ au milieu des humiliations et des opprobres ; il peut échapper à ceux qui veulent s'unir à lui dans les états différens de sa vie glorieuse ; mais ceux qui le cherchent couronné d'épines, ayant pour Sceptre un roseau, pour manteau royal un morceau de pourpre ; ceux qui le cherchent au milieu du peuple et des soldats, traité comme un Roi de Théâtre, comme un imposteur et un faux Prophete, abandonné de tout le monde, et attaché à la Croix, le trouvent infailliblement ; et ils peuvent dire qu'en l'imitant en ce seul point, ils sont au nombre de ses véritables Disciples, puisqu'ils pratiquent le renoncement le plus parfait qui ne se trouve que dans l'amour du mépris. Il est vrai que ce dégré de perfection étant extrêmement relevé, on a besoin d'un secours particulier de la grace pour y arriver ; mais ce secours, Dieu ne le refuse point à ceux qui le de-

mandent, et qui se disposent à le recevoir en cherchant eux-mêmes les mépris et les humiliations dont ils demandent à Dieu l'estime et l'amour.

Le Pere Louis Dupont rapporte dans la vie du P. Balthazard Alvarez, que durant son second Noviciat qu'il faisoit sous la conduite de ce grand homme, il apprit de lui à connoître et à goûter les trésors cachés dans l'amour du mépris ; et que cette connoissance dans laquelle il fit de grands progrès durant cette année d'épreuve, fut pour lui une source de richesses spirituelles tout le reste de sa vie. Ce qu'éprouva le P. Dupont, tout homme qui rentre en soi-même pour se renouveller en esprit, peut l'éprouver à son tour ; il n'a qu'à se bien pénétrer de la même vérité, aussi bien que des deux autres dont nous venons de parler ; qu'à s'y affectionner, qu'à ramener à ce but toutes les résolutions qu'il forme, qu'à se rendre familiere la connoissance et la pratique de ces trois points de perfection, jusqu'à en faire sa principale étude et l'unique occupation de sa vie.

Ce seroit là une excellente pratique pour les personnes Religieuses, qui renouvellent tous les ans les vœux qu'el-

les ont fait à Dieu, et qui prennent trois jours pour se disposer à de renouvellement. Il leur seroit très-utile de passer ces trois jours à méditer sur les points de perfection que nous avons proposés, et d'en prendre un chaque jour pour s'en occuper. Ce qui seroit encore mieux, ce seroit de s'y appliquer ensuite pendant trois jours, rapportant ses Oraisons, ses Communions, ses examens de conscience, et tous ses exercices spirituels à la pratique de ces trois vérités. Comme on ne peut pas tout faire à la fois, n'est-il pas infiniment plus utile de donner toute son application à trois choses importantes, que d'en effleurer plusieurs autres qui le sont beaucoup moins? N'est-il pas évident que celui qui aura fait de méditer et de savourer les trois vérités proposées, s'en seroit bien pénétré, seroit beaucoup plus avancé, plus riche et plus heureux que celui qui en auroit parcouru cent autres légerement?

Cependant comme les trois points de perfection dont nous venons de parler, renferment tout ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle, et que rien n'est plus difficile que de devenir semblable à de petits enfans, d'agir en toutes choses par des principes surnaturels,

d'aimer à être méprisés ; il est à propos qu'à ces trois pratiques on en joigne trois autres. Le recueillement, la mortification des desirs et des inclinations naturelles, et le parfait dégagement de cœur. Ce sont des moyens bien connus et d'un usage fort étendu, lesquels peuvent beaucoup aider et servir comme de dégrés pour s'élever aux trois autres points d'une perfection plus sublime. Il faudroit que celui qui veut se renouveller, joignît à chacun de ces points une des trois dernieres pratiques pour adoucir son travail et pour en assurer le succès, c'est-à-dire l'union avec Dieu, qui est le terme de la perfection, l'unique objet des desirs que l'on forme, et de tous les mouvemens qu'on se donne dans la vie spirituelle.

CHAPITRE VIII.

De l'homme intérieur.

D. *QU'est-ce qu'un homme intérieur ?*

R. C'est celui qui sçait s'occuper au dedans de soi-même, et qui s'y applique en effet aux exercices intérieurs pour se rendre plus parfait et plus agréable à Dieu.

Pour bien entendre ceci, il faut sa-
voir que l'homme, dès qu'il est en é-
de se connoître et de se servir de sa r-
son, se voyant environné des cho-
extérieures, est porté naturelleme-
à s'en occuper, à s'y attacher et à
chercher son bonheur. Cet amuseme-
dure jusqu'à ce qu'à la faveur des lum-
res de la foi, découvrant les objets s-
naturels, il commence à rentrer
soi-même, et à se convaincre que s-
unique bien consiste à cultiver son a-
et à la rendre agréable aux yeux
Dieu. Alors voyant que son bonh-
et sa perfection ne peut venir que du
dans, il perd l'estime et l'affection q-
avoit pour les choses extérieures, et
retire son attention pour la renferm-
dans son intérieur. Il fait d'ailleurs r-
flexion que Dieu est en lui d'une m-
niere bien plus parfaite qu'en toutes l-
autres créatures qui ne sont pas si n-
bles que l'homme; et il s'affermit
plus en plus dans la résolution de
passer du dehors, et de s'appliquer a-
dedans, où il trouve le seul objet q-
soit digne de ses soins, et qui puisse fa-
re sa félicité. Ceux qui sont ainsi dispo-
sés, sont véritablement intérieurs; e-
c'est d'eux que parle l'Auteur du Livre d-
l'Imitation

l'imitation de J. C. quand il dit: *heureux ont les yeux qui ne veulent point voir* Liv. 1 *ce qui se passe dans le monde, et qui ne* c. 1. *regardent que ce qui peut toucher l'ame.*

A quelles marques peut-on connoître qu'un homme est véritablement intérieur?

Particulierement à ces trois; la premiere est, le peu de cas qu'il fait des biens extérieurs; la science, la grandeur, l'autorité, à moins qu'elles ne contribuent au salut, lui paroissent comme de l'ombre et de la fumée. Aussi ne se donne-t-il aucun mouvement pour courir après ces objets, où il ne trouve qu'un fardeau et un embarras, et nul avantage pour l'éternité: il n'a nulle peine à leur refuser son estime et son affection pour la donner toute entiere aux biens spirituels et invisibles. Au contraire, celui qui n'est pas intérieur, est fort frappé par les avantages naturels qu'il remarque dans les autres. Il ne faut dans une Communauté qu'un homme qui se distingue par son sçavoir, par son éloquence, par sa dextérité, ou par quelqu'autre talent extérieur, pour attirer bientôt les regards et l'attention de tous les autres, surtout des jeunes gens qui lui donneront à l'envi des marques de leur estime, de

leur respect, et de leur admiration. Si cet homme recommandable paroît dans quelque action publique, par exemple dans une prédication, son discours sera suivi d'applaudissemens et de louanges extraordinaires ; mais louanges fort humaines, et où l'intérêt de Dieu n'aura que bien peu de part. C'est en effet tout ce qui convient à l'action qu'il vient de faire ; et un homme intérieur qui l'examineroit de près, y trouveroit beaucoup d'éclat aux yeux des hommes, et peu de mérite devant Dieu.

Quelle est la seconde marque qui distingue l'homme intérieur ?

C'est de s'occuper beaucoup au dedans de lui-même. Comme les hommes dissipés sont toujours au dehors, et ne sçavent même ce que c'est que d'agir au dedans ; l'homme spirituel au contraire employe les facultés de son ame à divers exercices intérieurs. Le premier dont nous avons parlé au prémier Chapitre de cette Partie, est de se rendre attentif à la présence de Dieu. Le second, est de veiller sur les mouvemens de son cœur, pour les réprimer ou pour les regler et les modérer lorsqu'ils viennent de la nature, et

pour les mettre en exécution lorsqu'ils viennent de Dieu ; ce qui l'engage à ne perdre jamais de vue son intérieur. Le Livre de l'Imitation de J. C. appelle heureux ceux qui en usent de la sorte. *Heureux celui qui porte sa connoissance jusqu'à la vie cachée et intérieure.* Liv. 1. c. 1.

Outre ces deux exercices, qu'on peut appeller deux moyens généraux qui conduisent à toute sorte de biens, l'homme intérieur a toujours quelque dessein particulier à exécuter pour la perfection de son ame ; par exemple, quelque vice à combattre, quelque vertu à acquérir ; ou bien il s'applique à modérer et à supprimer l'activité naturelle, jusqu'à ce qu'il soit élevé à l'état passif, où n'agissant pas par son choix, il n'a de mouvement et d'occupation que celle que Dieu lui donne.

Quelle est la troisième marque pour connoître l'homme intérieur ?

Lorsqu'au soin de s'occuper au dedans, il ajoute la facilité à s'y retirer, et à y résider comme dans une maison où il trouve tous les biens et tous les plaisirs qui lui conviennent. On ne parvient à cet état que par une grace spéciale, et après s'être longtems appliqué aux saints exercices dont nous venons de

parler. On peut dire alors qu'on est véritablement intérieur ; Dieu habite dans l'ame comme dans son Temple ; et on y jouit de lui au milieu d'un parfait repos. Cette jouissance et ce repos sont la récompense du soin constant qu'on a pris de travailler au dedans avec le secours ordinaire de la grace. C'est alors Dieu qui travaille, on n'a d'autre soin que de le laisser faire, et de suivre ses mouvemens. Et comme il met par son opération, toutes sortes de biens et de richesses dans une ame, on se trouve si avantageusement occupé au dedans, qu'on n'a pas la prémiere pensée de s'occuper au dehors.

On ne doit pas s'étonner que les hommes dont nous parlons, menent une vie tout à-fait intérieure ; leur ame est comme un palais magnifique, composé de divers appartemens richement meublés, où Dieu se fait un plaisir de les entretenir, et de leur faire part de ses trésors les plus précieux. Ce sont les différentes opérations de Dieu qui ont donné occasion aux Docteurs mystiques de comparer l'ame à un Palais, et d'y distinguer plusieurs demeures, et comme divers étages élevés les uns sur les autres. S. Bernard dans son Li-

vre *de la Maison intérieure*, apprend à l'homme comment il faut bâtir et orner cette maison au dedans de lui-même. Gerson parle fort souvent d'un appartement de l'ame, et comme d'un espece de salle où il distingue trois parties; dans la premiere il place les sens, dans la seconde, la raison; et dans la troisieme, l'intelligence. Saint Augustin, (comme nous l'avons remarqué ailleurs,) met de la différence entre *l'intime de l'ame et le sommet de l'esprit.* Tout le monde sçait que les Docteurs et les Peres spirituels distinguent dans l'ame la partie supérieure et l'inférieure. On sçait que sainte Thérese, qui avoit certainement l'esprit de Dieu, a fait un Ouvrage où elle représente l'ame sous la figure d'un château avec différentes demeures.

En tout cela il n'y a rien que de conforme à la plus saine et à la plus exacte Théologie. Quoique notre ame soit une substance spirituelle et fort simple par rapport à l'action, elle équivaut à plusieurs autres substances dont elle renferme éminemment en elle-même la vertu et la capacité, On peut donc y distinguer du haut et du bas, parce qu'en effet elle a de l'élévation et de la

profondeur dans sa maniere d'agir ; et que selon les différens dégrés de capacité, Dieu opere en elle de plusieurs manieres très-différentes. Celui en qui Dieu agit de la sorte, et qui s'occupe en effet de ce que Dieu opere en lui, est véritablement intérieur.

Cependant on trouve des Censeurs de la Théologie mystique, qui oubliant ces premiers principes, et n'ayant pas assez de respect pour les pensées et les expressions des Saints, prétendent que comparer l'ame à un Palais, c'est bâtir en l'air et faire des châteaux imaginaires. Leur erreur vient de ce qu'ils ne se conduisent que par la raison, au lieu de consulter la Doctrine et les idées des Saints dans l'examen qu'ils font des choses surnaturelles. Ils ne font pas difficulté de dire que sainte Thérese n'ayant point de Théologie, ne pouvoit pas s'exprimer en termes propres : comme si c'étoit ici une question de mots, et qu'il ne fût pas évident que cette grande Sainte pensoit avec plusieurs autres grands Saints et sçavans personnages, qu'il y a dans notre ame comme différentes demeures, selon ses différens dégrés de capacité, et conformément aux opérations différentes de la grace.

Cela prouve que pour comprendre les choses mystiques, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, de l'étude et de la capacité, mais qu'il faut apporter à la lecture des Auteurs qui en traitent, les mêmes dispositions qu'y apportoient les Bonaventures, les Suarez, les Alvarez de Paz, les Lessius, et plusieurs autres excellens Docteurs. Ces grands hommes qui étoient véritablement spirituels, et qui avoient l'esprit de Dieu, n'ont rien trouvé que de vrai, de solide et de consolant, dans ce qui a paru aux autres des idées chimériques, et des systêmes faits à plaisir.

D'où vient donc que plusieurs Sçavans n'ont pas l'intelligence de ces Mysteres?

C'est que s'appuyant sur des principes naturels tirés des sciences humaines, leurs lumières se trouvent trop courtes pour atteindre à des objets divins, qu'on ne peut découvrir qu'à la faveur des lumieres que la piété et la grace répandent dans les hommes parfaits. Les grands hommes dont nous venons de parler, outre qu'ils étoient très-sçavans, étoient en même tems fort intérieurs. Ce n'est pas merveille qu'ils ayent pénétré des mysteres qui sont cachés aux Sçavans ordinaires, et que ce

qui paroît à ceux-ci obscurité et ténebres, soit pour eux lumiere et vérité.

Il faut conclure de ce que nous avons dit dans ce Chapitre, que pour les hommes véritablement spirituels, il y a une maison intérieure où Dieu lui-même les occupe, et où ils se font un plaisir d'habiter. C'est la Doctrine du Livre de l'Imitation de J. C. *L'occupation essentielle d'un homme intérieur, est de marcher en la présence de Dieu, sans jamais sortir hors de soi, et sans avoir d'attache à rien d'extérieur.* On marche avec Dieu au-dedans lorsqu'on sçait s'occuper de lui et avec lui dans son intérieur, et que les facultés de l'ame trouvent de quoi s'entretenir dans cette communication ; mais il est sûr qu'on n'en peut venir là qu'après avoir renoncé à toute affection au dehors. On demeure volontiers au dedans de soi-même quand on n'est pas frappé de ce qui se passe autour de soi, ou qu'on est accoutumé à y faire peu de réflexion. Mais celui qui se plaît à considérer les choses extérieures, est aisément détourné de l'attention au dedans. On voit des Prêtres qui ne peuvent dire la Messe dévotement, qu'avec des ornemens riches, et sur des Autels bien parés. Il y a des gens que le

moindre bruit distrait et détourne de la prière ; c'est une marque qu'ils ne sont pas fort intérieurs. On écrit de saint Ignace, qu'il pouvoit se recueillir et faire oraison dans une place publique, aussi aisément qu'à son Oratoire. Celui que rien du dehors ne trouble et ne touche, et qui trouve Dieu dans son intérieur, quand il s'y retire, est arrivé à l'état le plus parfait et le plus heureux de cette vie.

CHAPITRE IX.

De la présence de Dieu.

D. *QU'entendez-vous par la présence de Dieu ?*

R. Un exercice intérieur par lequel l'homme rend Dieu présent à son esprit, afin de tirer de cette pensée la force dont il a besoin pour se conduire saintement dans les différentes occasions qui se présentent.

En quoi consiste cet exercice ?

Il renferme comme trois dégrés de perfection, qui répondent aux progrès plus ou moins grands des personnes qui s'y appliquent. Le premier est, de se souvenir de Dieu par le moyen de la

foi, qui nous apprend qu'il est partout, qu'il nous voit, et qu'il considere toutes nos actions dont il doit être le Juge. Un homme convaincu de cette vérité, tâche de ne point perdre la vûe de Dieu, et de se comporter comme l'ayant pour témoin de sa conduite. C'est ce que le Seigneur lui-même enseigne à son serviteur Abraham: *Marchez devant moi et soyez parfait.* C'est ce que pratiquoit le Prophête David: *J'ai toujours eu le Seigneur devant les yeux, persuadé qu'il étoit sans cesse à ma droite pour me soutenir.* Cette vûe porte à fuir toute sorte de mal, et à pratiquer toute sorte de bien. C'est pour cela que le premier avis qu'on donne à ceux qui commencent à pratiquer la vertu, est de se rendre la pensée de Dieu familiere; cet exercice étant en effet la clef de tous les autres, et le moyen le plus efficace pour faire bientôt de grands progrès.

Gen. c. 17. v. 1.

Ps. 15. v. 8.

Quel est le second dégré qu'on distingue dans l'exercice de la présence de Dieu?

C'est non seulement de nous souvenir de Dieu, mais encore de penser qu'il est en nous, et qu'il fait sa demeure dans notre intérieur. Car si la Foi nous apprend qu'il est dans tous ses

ouvrages, ausquels il se communique à proportion de leur capacité et de leur noblesse ; il n'est pas difficile de comprendre que l'homme étant une créature très-parfaite, Dieu se plaît à habiter en lui d'une maniere particuliere et comme dans son Temple, suivant ce que dit saint Paul : *vous êtes le Temple du Dieu vivant.* Conformément à ces principes, les hommes spirituels s'accoutument à se représenter Dieu en eux-mêmes, et à conserver non seulement l'idée, mais encore le sentiment de sa présence. 2 Cor. 6. v. 1

Nous avons dit au Chapitre précédent, que notre ame est comme une maison où il y a diverses demeures. C'est dans ces demeures que Dieu se fait sentir, mais surtout dans la derniere et la plus profonde. De-là il arrive assez souvent, que la partie sensible et inférieure de l'ame est agitée par la tentation, tandis que la partie supérieure et raisonnable possede Dieu et le goûte. Quelquefois aussi le trouble passe jusqu'à la demeure supérieure, qui est la partie raisonnable ; et alors Dieu se retire et se retranche, pour ainsi dire, dans lieu le plus intime et le plus profond de l'ame, où il fait sen-

tir à l'homme les effets de sa présence, de sa protection, et même de sa tendresse.

C'est de là que quelques Mystiques ont pris occasion de donner le nom de *donjon* à cette partie de l'ame qui demeure tranquille, et qui ne perd point le goût de Dieu, tandis que le trouble et la tentation occupent les autres parties. Cette expression figurée a déplu à ces Docteurs délicats et peu intérieurs, dont nous avons parlé au chapitre précédent; ils se sont récriés comme si on avoit prétendu introduire dans l'ame quelque chose de matériel; il n'y a pourtant rien ici que de fort spirituel. Sans mettre aucune séparation réelle entre les parties, ou les différentes demeures qu'on distingue dans l'ame, il est aisé de comprendre comment Dieu se plaît à se communiquer à elle dans une de ces parties, tandis qu'il permet qu'en quelques autres elle soit agitée par la tentation.

On entre aisément dans le sens de ces expressions, quand on fait réflexion que S. Paul distingue le vieil homme du nouveau, l'homme extérieur de l'homme intérieur. Et quoiqu'en cette matiere il n'y ait aucune comparaison à

re des hommes ordinaires avec J. C. i ne pouvoit ressentir aucun trouble volontaire; ce que nous disons ici xplique par ce que les Evangélistes)portent de notre Sauveur, qui aux proches de sa mort, étoit tout à la fois révolté contre le supplice selon la rtie inférieure de son ame, et parfaitement soumis à la volonté de son Pere on la partie supérieure.

Les personnes accoutumées à la préence de Dieu, sentent bien cette différence. Leur pratique ordinaire est de retirer dans le fond de leur ame pour chercher Dieu et y jouir du goût de sa ésence. C'est à quoi S. Augustin nous vite lorsqu'il dit que Dieu crie après us afin que nous rentrions dans notre eur pour l'y trouver. *Clamat ad nos, redeamus ad cor.* C'est pour cela que criture nous avertit que *Dieu n'est s loin de nous, et qu'il en est même t près.* C'est par une grace spéciale l'on acquiert cette facilité à trouver eu au-dedans de soi-même, quoique soins de l'homme y contribuent aussi aucoup, comme l'enseigne Blosius ns les premiers chapitres de son Instution, et comme nous l'avons montré premier chapitre de cette partie,

Ce qu'il faut encore remarquer, c'est qu'on peut avoir le sentiment de la présence de Dieu en trois manieres; dans la premiere on goûte Dieu en général, sans aucune connoissance distincte; dans la seconde, l'ame sent en soi J. C. qui lui est uni par sa grace, et en particulier par la réception de la sainte Eucharistie; elle le sent qui réside et qui opére en elle de la même maniere que l'on sent près de soi une personne qui nous tient compagnie, avec cette différence, que cette personne est au dehors et que J. C. est au dedans. La troisieme maniere est plus relevée et moins ordinaire que les deux autres; elle consiste à sentir les trois Personnes divines qui résident dans l'ame, et qui conversent avec elle. Il faut lire là dessus les Auteurs Mystiques, et en particulier sainte Thérese dans la septieme demeure du Château de l'ame.

Quel est le troisieme dégré où l'on peut monter par l'exercice de la présence de Dieu?

C'est lorsque non seulement on se représente Dieu par la foi, et on le sent en soi-même, mais qu'on le voit et qu'on le sent en toutes les créatures à mesure qu'elles se présentent. C'est ici un état très-parfait; l'homme peut bien s'y dis-

par ses soins; mais on n'y parvient
ar une grace spéciale, dont Dieu
se les ames qui se sont long-tems
ées à l'aimer. C'est comme un ins-
ecret qu'il leur communique, à la
r duquel elles le trouvent par-tout,
ıtent en toutes choses sa douceur
; de sorte que tout leur est occa-
le s'enflammer de plus en plus en
nour.
'est pas besoin de lumiere surna-
e pour connoître Dieu opérant
toutes les créatures. Le Maître de
ure, (disoit Trismégiste) s'est dé-
lui-même dans ses Ouvrages; son
ıiréclate en tout et par-tout. *Ubique omnibus splendet.* Non seulement
connoît par les choses spirituelles,
rouvent par elles-mêmes qu'elles
n Dieu pour principe; il se mani-
encore par les créatures les plus
ielles; (et, comme dit le même
ır) il se transforme, pour ainsi di-
ı toutes sortes de corps: *in omnia ita dicam, multi corporeus;* puis-
rès les avoir formés il les pénetre,
soutient, il les conserve, il les
ıit, il les anime par sa bonté et par
issance.
is outre cette connoissance qui ne

passe pas les forces de la nature, les âmes parvenues au dégré de perfection dont nous parlons, trouvent Dieu en tout, jusqu'à sentir sa présence dans les créatures les plus insensibles ; jusqu'à goûter la douceur de Dieu dans les mets dont elles usent ; jusqu'à reconnoître sa vertu divine dans le feu qui les échauffe ; jusqu'à être touchés de la beauté de Dieu même dans les fleurs et dans la lumiere qui les récréent ; jusqu'à trouver partout de nouveaux sujets de l'aimer, de l'admirer et de le goûter ; c'est-à-dire, que ces personnes sont environnées de Dieu, comme d'une mer immense d'amour et de bonté, et qu'il n'y a *pour* elles rien de grossier et de matériel ; parce qu'en tout ce qui se présente, elles ne voyent et ne sentent que les effets et les marques de la bonté et de la puissance de Dieu. Elles le trouvent par-tout, parce qu'elles ne veulent et qu'elles ne cherchent que lui ; *si bien* que tout leur est occasion de s'élever à Dieu, et de croître continuellement en grace et en amour.

FIN.

THE UNIVERSITY